Les espaces de l'autonomie des préadolescents.

Une comparaison franco-allemande
du processus d'individualisation

François de Singly
avec Karine Chaland

Ministère de l'Equipement, des Transports et du Logement
Plan Urbanisme Construction et Architecture

Pôle Sociétés urbaines, habitat et territoires
Consultation de recherche, Habitat et vie urbaine

Notification de subvention de recherche (APSROM 32 00 01)

Septembre 2003

Remerciements

Cette recherche n'a été possible que grâce au soutien et au travail de nombreuses personnes, et institutions. Tout d'abord elle a bénéficié de la confiance accordée **par le Plan Urbanisme, Construction, Architecture (du Ministère de l'équipement, des transports et du logement)** dans le cadre de la consultation « Habitat et vie urbaine **»** , notamment par Claire Gillio, Colette Joseph.
Karine Chaland a eu la responsabilité du « terrain » dans les deux pays. Elle a, en outre, assuré la quasi-totalité des entretiens à Strasbourg – à l'exception de deux entretiens, effectués par Olivier Wendling – à Berlin et à Fribourg. Frank Welz, sociologue, a organisé l'essentiel des contacts avec Fribourg et Berlin. La quasi-totalité des entretiens de Paris ont été menés par Yaëlle Emsellem et Benoît Chazot qui les ont également retranscrits ; quelques entretiens complémentaires ont été réalisés par Karine Chaland. Plusieurs personnes, ou institutions, ont collaboré à cette recherche en servant de relais, d'intermédiaires entre les préadolescents et les enquêteurs. Parmi eux, citons pour Strasbourg, Mme Zora Bekkouche du Centre socio-culturel de la Robertsau, Mme Marie-Pierre Lefebvre du Centre socio-culturel de Koenigshoffen, Mme Lafon de la PEEP, Mme Elisa Terrier de l'UNAF, Mr Gérald Klein de l'AFEV, Mr Yohan Abitbol de l'ARES pour Strasbourg. Pour l'Allemagne, Frank Welz, sociologue à l'Institut de sociologie de Freiburg, a effectué l'essentiel des contacts notamment avec Mme Gärtner, Mme Ohm, Mme Schlüpmann et Mr. Zeller, enseignants dans des écoles de Berlin, ainsi qu'à Fribourg avec notamment un contact avec le recteur d'une école située en banlieue de Fribourg. Ce dernier nous a permis de réaliser des entretiens au sein de son établissement lorsque cela n'était pas possible au domicile du jeune. Mme Eva Schulze, sociologue à l'Institut de sociologie de Berlin, ainsi que les collèges Mozart et Jacques Prévert, des 19ème et 6ème arrondissements de Paris, ont également collaboré en nous aidant à rencontrer des préadolescents.

Après sa retranscription intégrale, chaque entretien a été « mis en forme » sous la forme d'une série d'indicateurs et d'un récit. Les transcriptions allemandes ont été réalisées pour la plus grande partie par Arnold Henning-Dahl et Bianca Brohmer, pour l'autre par Hélène Boccage, Barbara Liedtke, Alexandra Fuss, Aurélie Ruck, Nadia Abdallah, Alix Chambrix ; pour les transcriptions françaises, Olivier Wendling en a réalisé une grande partie, Lise Beck, Myriam Himber, Paméla Huck, Marie-Alix Fourquenay, Rachel Geib en ont réalisé quelques-unes. Karine Chaland a pris en charge la totalité des récits et des indicateurs pour le corpus allemand (Berlin et Fribourg). Elle a été aidée pour la moitié du corpus de Strasbourg, par Marie-Alix Fourquenay, Rachel Geib, Paméla Huck, Olivier Wendling. Benoît Chazot et Claire Galland ont analysé ceux de Paris. Les cartes indiquant les emplacements des jeunes interrogés dans les villes ont été établies par Myriam Fourmann.

Le Laboratoire Culture et Sociétés en Europe (CNRS, Strasbourg) a également fourni une aide pour certaines transcriptions et certains déplacements. Le Centre Marc Bloch de Berlin a accueilli dans ses locaux Karine Chaland et a mis à sa disposition les outils de travail nécessaires sur place. Le Centre de recherches sur les Liens sociaux (CNRS, Paris 5) a soutenu cette recherche à toutes les étapes, notamment par le travail de Françoise Tréguer qui a assuré toutes les démarches administratives liées à cette recherche.

La mise en forme du rapport de recherches a été assurée par Karine Chaland et Benoît Chazot.

Que chacune et chacun soient très vivement remerciés de leur collaboration, de leur travail, de leur disponibilité, sans oublier évidemment tous les préadolescentes et les préadolescents de Berlin, Fribourg, Paris et Strasbourg, qui nous ont raconté leur vie.

Sommaire

Avant-propos.....p. 2

Partie un. La construction de l'objet.....p. 7

Chapitre 1. S'autonomiser de ses parents à la préadolescence.....p. 8
1. Les transformations de l'idéal enfantin et de l'idéal éducatif
2. Douze ans et l'accès à l'indépendance spatiale
3. La problématique

Chapitre 2. L'enquête.....p. 34
1. Les entretiens
2. Le corpus des jeunes collégiens
3. La méthode d'analyse

Partie deux. Les préadolescentes.....p. 62

Chapitre 3. Les préadolescentes allemandes.....p. 63
1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie
2. Un clivage à l'intérieur du milieu supérieur
3. Un clivage à l'intérieur du milieu populaire

Chapitre 4. Les préadolescentes françaises.....p. 117
1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie
2. L'individualisation de trois amies (en milieu supérieur)
3. Deux versions de la dépendance par des jumelles

Partie trois. Les préadolescents.....p. 161

Chapitre 5. Les préadolescents allemands.....p. 162
1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie.
2. Une manière paradoxale d'être « dépendant » en milieu populaire
3. Les investissements des préadolescents « indépendants »
4. La distance aux parents et la proximité à un ami

Chapitre 6. Les préadolescents français.....p. 206
1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie
2. La gestion populaire de la dépendance
3. L'importance des copains : l'exemple de trois amis, issus de milieu cadre

Partie conclusive.....p. 252

Chapitre 7. La différence entre la France et l'Allemagne.....p. 253
1. Les différences entre les préadolescentes françaises et les préadolescentes allemandes
2. Les différences entre les préadolescents français et les préadolescents allemands

Conclusion générale.....p. 295

Annexes.....p. 303
1. Répartition spatiale des préadolescents et des préadolescentes dans les quatre villes
2. L'indépendance et l'autonomie des jeunes de Strasbourg et de Fribourg
3. Le jeu entre les trois variables : sociale, sexuelle, nationale

Bibliographie.....p. 326

Avant-propos

Bubble gum music

« Quand je serai jeune » est le titre du premier single de *Priscilla*, chanteuse de treize ans (2003). Il semble qu'en Europe se développe la musique pour cette tranche d'âge, représentée par des jeunes du même âge. Cette spécialité est née aux Etats-Unis[1] sous le joli nom de « Bubble gum music », avec des chansons proches des comptines, répétitives. La musique n'est pas le seul secteur intéressé par ces jeunes, la mode, les produits de maquillage et de soin cherchent aussi à prendre en charge les 8-12 ans. Cette attention du marché[2] peut être prise comme indicateur du processus d'individualisation redéfinissant les relations entre les générations à l'intérieur des familles. Les biens d'équipement suivent aussi le même chemin, le nombre de postes de télévision croît par ménage, chacun tend à avoir son poste de radio, son lecteur de cassettes ou de CD, son téléphone portable. Cela a pour effet de faire en sorte que l'individu, même jeune, est moins souvent d'abord « membre du groupe familial » (ce qu'il est lorsqu'il regarde une émission avec ses frères et sœurs, avec ses parents) et plus fréquemment « membre de sa classe d'âge ». L'appartenance à une classe d'âge est un des moyens par lequel le jeune tend à s'individualiser vis-à-vis de ses parents, même si – et c'est le paradoxe de ces âges – ce sont les parents qui donnent les conditions de cette individualisation en offrant ces équipements.

« A moitié indépendant »

L'objet de cette recherche porte sur ce processus d'individualisation des jeunes, sur les manières dont ces derniers cherchent à être un peu plus indépendants et autonomes dans leur vie quotidienne, à vivre dans un « monde » qui n'est pas toujours celui que leurs parents leur proposent ou leur imposent. La tranche d'âge des onze-treize ans a été retenue pour les raisons évoquées ci-dessus, à savoir le déplacement contemporain de l'adolescence vers la préadolescence comme âge

[1] D'après le magazine *Investigation, histoire secrète de...* consacrée à « La face cachée de la pop adolescente » (Canal +, 5 août 2003).
[2] Cf. par exemple, « Lolita. A quoi rêvent les très jeunes filles ? », *L'Expressmag,* 30 janvier 2003.

marqueur d'une certaine distance vis-à-vis des parents. Un jeune homme de treize ans et demi, de Berlin, exprime bien l'intérêt de cette classe d'âge. Tobias définit ce que signifie « être indépendant » : « Que l'on peut décider soi-même ce qu'on fait… Que l'on est libre, libre dans les choses que l'on fait ». Il estime qu'il est indépendant pour son âge mais qu'il a encore besoin de ses parents pour certaines choses. Il dit qu'il est « à moitié indépendant ». Il pense qu'il le devient de plus de plus : « Avant je faisais tout avec mes parents, ils venaient avec moi partout, au cinéma, et maintenant je fais ça tout seul aussi. Et je préfère aller au cinéma avec mes copains qu'avec mes parents ». Son frère de seize ans ne fait plus grand-chose avec ses parents. Aussi Tobias ajoute-t-il : « Je crois que l'indépendance ça se développe doucement parce qu'une fois ou l'autre, c'est la première fois pour le ciné avec un copain, mais aussi d'autres fois avec les parents, et puis maintenant j'y vais plus qu'avec les copains ».

Dans ces propos de Tobias, on perçoit bien le mécanisme de « déprise » vis-à-vis des parents. On comprend qu'il n'est pas uniforme. Ce n'est pas nécessairement à l'âge où se joue le détachement pour le cinéma que toutes les autres activités se défont de la même façon. Ces écarts, les jeunes les perçoivent bien en fractionnant leur univers de telle sorte qu'ils peuvent s'affirmer devant des copains comme « indépendants », par exemple en allant au cinéma avec eux, sans avouer que par ailleurs ils apprécient encore de partir en vacances avec leurs parents, ou de jouer à tel jeu de société avec eux. Sans doute est-ce lorsque le jeune revendique tout en même temps que les parents construisent ce mouvement comme « crise ». La plupart du temps, au moins de la classe d'âge étudiée, ce processus d'individualisation ne prend pas cette modalité. Le jeune tente d'obtenir « plus » de droits, de sorties, tout en évitant de se heurter de front. La prise d'indépendance et d'autonomie de l'enfant se fait assez en douceur pour trois raisons au moins : le décalage de la prise de distance selon les activités qui rend le processus progressif, et une certaine affection qui fait que cette distance n'est ni posée, ni perçue comme agressive, ou remettant en question le statut de parent (ce dernier n'étant pas « défiguré » parce que son rôle diminue).

La troisième raison réside dans le soutien explicite du processus par certains parents. La définition d'une éducation devant mener progressivement – et non pas lors d'un rite de passage entre la jeunesse et l'âge adulte – à un enfant autonome et indépendant – est devenue une référence, au moins pour les parents appartenant à des familles d'origine occidentale. Des parents encouragent donc leur enfant à agir selon ce modèle. C'est le cas de Brian, jeune de treize ans habitant Berlin. Son père

peintre en bâtiment et au chômage, lui dit toujours : « Quand tu auras dix-huit ans et que tu auras ton appartement, tu devras tout faire tout seul, et tout ». Aussi Brian en déduit que : « Je pense que plus tard il faudra que je fasse tout tout seul ». Cela ne l'enchante pas. C'est pour cette raison qu'il donne comme définition de l'indépendance, quelque chose « que je dois faire tout seul ». L'enquêtrice le relance en lui demandant, « que tu dois ou que tu peux ? », Brian insiste : « que je dois ». La liberté est une contrainte puisqu'elle correspond à une définition de l'individu qui ne doit pas être défini seulement par ses liens d'appartenance. « Faire tout tout seul » n'a pas pour corollaire, contrairement aux apparences de l'expression, la solitude, mais le fait de créer soi-même ses propres appartenances, avec le choix des copains, et plus tard le choix du conjoint par exemple. On retrouve le sens de la culture jeune, voire « très jeune », qui propose à ceux et à celle qui veulent avoir d'autres appartenances que celle de « fils de » ou de « fille de » une alternative, peut-être illusoire : celle d'appartenir à la communauté des fans de *Priscilla, Lorie, No Angels, Shakira,* ou des clientes des magasins *Jennyfer, Noboys*, *Pimkie*, *Orsay,* ou encore des porteurs de *Nike, d'Adidas…*

« Préado »

Comment nommer les jeunes âgés entre 11 ans et 13 ans ? Contrairement à la psychologie, la sociologie n'a pas, à notre connaissance, une théorie du développement. Les âges n'ont pas un sens absolu. Ils renvoient le plus fréquemment à des événements sociaux, ou à une symbolique (comme les dizaines). C'est ainsi que le choix de cette tranche a été pris parce qu'il correspond à l'entrée au collège pour la France et l'Allemagne[3].

C'est que confirme Charline, une jeune fille de onze ans et demi, parisienne : « Quand j'étais en primaire, j'avais encore l'impression que tout le monde me, que j'étais encore une enfant quoi, maintenant je me sens… (petit silence) grande ». Une relance pour demander de préciser comment elle se définirait, si elle n'est plus une enfant, est-elle une adolescente ? Et Charline de répondre : « Préado (petit rire). Bah ! Je me sens pas totalement adolescente. J'aimerais bien hein ! Mais quand t'es ado, tu peux faire trois fois plus de choses que quand t'es enfant. Et bah, je me sens ni enfant, ni adolescente. Je me sens entre les deux ». Charline exprime une oscillation entre deux manières d'être et d'être perçue. Elle se sent « adolescente » au sens où elle « préfère faire des choses toute seule sans qu'il y ait mes parents qui m'aident derrière moi ». Elle ne se sent pas telle, estimant que ses parents sont

[3] Sauf à Berlin, voir ch. 2.

« derrière » elle pour certaines choses. La vraie adolescence ne sera atteinte pour cette jeune fille que lorsque les autres, ses parents notamment, lui accorderont un statut équivalent à celui qu'elle-même se donne : « parce que si y a que nous qui le remarquons, on est pas sûr. Quand c'est les autres qui disent quelque chose, bah tu te dis : 'bah dis donc ça se remarque comme ça' ».

« Pour mon âge »

A cet âge-là (mais aussi à l'adolescence proprement dite) le processus d'individualisation peut être alors défini comme une suite de réglages, entre les parents et l'enfant, conduisant à des modifications de statut d'activités : certaines devenant autorisées, après une demande de la part du jeune, ou au contraire à l'initiative de la mère ou du père (au nom de la responsabilité par exemple, le devoir de ranger sa chambre, de participer davantage au travail domestique), et d'autres activités interdites (c'est trop « bébé », comme le fait d'avouer apprécier ses peluches). L'interaction n'est jamais isolée du contexte au sein duquel elle se déroule : les jeunes soulignent à leurs parents, éventuellement, que d'autres ont obtenu des autorisations qu'ils n'ont pas encore, la culture psychologique qui diffuse ce schéma d'un développement progressif de l'autonomie et de l'indépendance, la définition sociale de ce qui peut être autorisé, ou au contraire des interdits considérés comme nécessaires[4].

C'est dans cette interaction que se négocient, pas toujours explicitement, la frontière mouvante entre ces deux types d'activités. Lola, une autre parisienne, exprime bien ce qui peut susciter un accord parental. Ses demandes doivent être raisonnables. Elle considère qu'elle a une « réelle liberté » : « Ouais, ils me laissent, je pense, faire ce que je veux, euh des choses raisonnables. Je pense qu'ils savent que ce que je demande des fois c'est raisonnable. D'aller dormir chez une copine, des choses comme ça ». Lola estime que sa liberté correspond à ce qu'elle doit être : « Je suis déjà très…, j'ai le droit de faire déjà beaucoup de choses pour mon âge, donc je pense que je ne ressens pas ce besoin [d'indépendance]. Tout se joue donc sur la manière dont chacune des parties donne le contenu à « pour mon âge ».

La préadolescence est donc étudiée du point de vue du processus d'individualisation. Comment les jeunes prennent-ils progressivement distance de leurs parents ? Comment sont-ils de moins en moins « fils de » ou filles de » ? Par quels moyens

[4] Il faudrait entreprendre en particulier une analyse systématique de la littérature psychologique et éducative (via les livres et les magazines) sur « l'interdit ».

parviennent-ils à être eux-mêmes ? Après une partie introductive présentant la problématique et la méthodologie, deux longues parties seront consacrées à l'analyse des préadolescentes et des préadolescents, en France et en Allemagne. On a privilégié une orientation compréhensive afin d'avoir la vision des acteurs eux-mêmes et de mieux percevoir leurs manières de se construire comme sujet. Un chapitre tirera les leçons de la comparaison entre ces deux pays européens. La conclusion fera la synthèse des différences selon les trois dimensions de l'identité sociale des préadolescents, le genre, leur milieu familial et leur pays. La perspective retenue a pour objectif d'appréhender les variations sociales de l'appropriation de la norme du sujet autonome et indépendant, propre aux sociétés modernes. Elle ne confronte pas la réalité observée à une norme de développement psychologique idéal. La sociologie compréhensive n'a pas de position a priori sur la bonne forme du processus d'individualisation, elle veut au contraire saisir la variation des formes qui reflètent à la fois les contraintes sociales, les ressources inégales dont dispose chacun, et le jeu individuel qui n'est pas réductible à ces contraintes, il y a, pour reprendre une analogie chère à Pierre Bourdieu (1972), aussi une compétence propre au joueur, indépendante pour une part (et pour une part seulement) des cartes sociales qu'il reçoit. L'analyse du processus d'individualisation, menée dans cette recherche, veut tenir les deux bouts, ne pas oublier les contraintes de la distribution des cartes, et ne pas négliger pour autant la spécificité propre aux individus.

Chapitre 1
S'autonomiser de ses parents à la préadolescence

Cette recherche comparative entre la France et l'Allemagne approche les processus d'autonomisation mis en œuvre par de jeunes collégiens et collégiennes âgés entre onze et treize ans. Ces derniers habitent quatre villes, deux en Allemagne, Fribourg et Berlin, et deux en France, Strasbourg et Paris. L'objectif était de mettre en évidence le rôle fondamental de l'espace, privé et public, dans le processus qui permet à ces préadolescents de prendre distance vis-à-vis de leurs parents en devenant indépendants et autonomes. Si nous nous sommes centrés sur les manières de prendre son indépendance et son autonomie c'est parce qu'il nous semble que ces valeurs sont centrales dans les sociétés contemporaines occidentales, et qu'elles sont désormais devenues un des horizons de la relation pédagogique dès l'enfance. L'accent mis sur l'indépendance et l'autonomie a pour corollaire une transformation à la fois de la définition de l'enfant et de l'éducation. Pour des raisons complexes, cette transformation historique n'a pas été très étudiée en sociologie, la sociologie de l'éducation étant surtout celle de l'école, et donc peu centrée, en conséquence, sur la construction identitaire. Dans ce chapitre, on procédera en trois temps. On analysera la question de la place de l'autonomie à partir d'une lecture de données américaines qui saisissent les transformations des valeurs de référence sur un demi-siècle. Ensuite on justifiera du choix d'étudier d'une part les jeunes âgés entre onze et treize ans pour saisir le processus d'autonomisation, et d'autre part, de celui de mettre au centre le déplacement dans l'espace urbain dans l'accession à une certaine indépendance. Enfin, on précisera les contours de notre recherche comparative.

1. Les transformations de l'idéal enfantin et de l'idéal éducatif

Les changements sont souvent énoncés sans que l'on ait à disposition des preuves tangibles dans la mesure où rares sont les enquêtes qui reproduisent des protocoles permettant d'établir des comparaisons. Aux Etats-Unis, l'enquête de Middletown effectuée dans les années 1920 a été recommencée plus de cinquante ans plus tard, en 1978. Grâce à cette reprise, on peut appréhender la manière dont les mères

dessinent les qualités les plus désirables chez les enfants, et dont les enfants eux-mêmes établissent leur propre hiérarchie. La lecture des données mises en forme par Duane F. Alwin (1988) permet de tirer certains enseignements importants pour notre travail sur le processus d'individualisation des jeunes.

Ainsi Duane F. Alwin met en évidence que les mères attachent moins d'importance à la stricte obéissance et à la loyauté vis-à-vis de l'église. Plus précisément, la première qualité perd vingt points au cours de ce demi-siècle. Se maintiennent les bonnes manières. Le patriotisme baisse aussi (de moitié). Quatre items augmentent : l'indépendance (quinze points) ; la tolérance (dix-sept points) ; l'attention à une bonne scolarité (neuf points) ; l'attention aux problèmes de société (dix points).

La consigne de classement des trois traits les plus désirables chez un enfant impose un jeu de baisse et d'augmentation, significatif. Le rapport aux autorités – Dieu et l'église, la nation, la patrie, les parents et les professeurs – s'est modifié. La notion de respect à des individus ou à des institutions supérieures est moins mise en avant. Cela ne signifie pas que l'enfant doit être indifférent au monde et aux personnes qui l'entourent. La tolérance et l'attention aux problèmes de société ont, en quelque sorte, remplacé l'obéissance. Le sens donné à la différence n'est plus le même. La différence était celle qui séparait les grands des petits. Aujourd'hui, elle marque tous les individus. Le « respect » peut être maintenu comme valeur, tout en changeant de signification. La tolérance vis-à-vis des autres a une face personnelle : chacun doit être plus indépendant. Les liens de dépendance ont perdu de leur valeur – dans les relations intergénérationnelles tout comme dans les relations conjugales (F. de Singly, K. Chaland, 2001). On comprend l'idéal des parents (américains) de la seconde moitié du vingtième siècle : si possible le cumul des qualités « traditionnelles » et des qualités « modernes ». L'enfant devrait être obéissant, tout en étant indépendant. Cette tension entre le respect vis-à-vis des parents et l'indépendance, nettement plus forte qu'au début du siècle, trahit le rapport ambigu du statut de l'enfant dans les sociétés modernes, et transparaît dans la déclaration des droits de l'enfant (A. Renaut, 2002 ; S. Mesure, 2001). L'enfant doit être obéissant dans la mesure où, « faible », il doit être protégé, et donc rester soumis aux adultes qui prennent soin de lui. L'enfant doit être indépendant, car il est, même encore « petit », en apprentissage des valeurs d'indépendance et d'autonomie. Cet objectif n'est pas repoussé à l'âge adulte, une fois l'éducation terminée. Dans la conception plus individualiste de l'éducation, l'autonomie n'est pas seulement un objectif, elle constitue également un moyen. C'est pour cette raison que certains parents insistent sur l'apprentissage de l'autonomie et de l'indépendance.

Tableau 1. La hiérarchie des qualités enfantines selon les mères

	1924	1978
Franchise	24,8	16,7
Vouloir se faire un nom	5,0	6,6
Concentration	4,0	4,1
Attention aux problèmes de société	6,9	17,3
Stricte obéissance	64,4	43,8
Goût pour la culture	5,0	3,3
Econome	21,8	26,0
Loyauté vis-à-vis de l'église	69,3	35,0
Connaissance de l'hygiène sexuelle	2,0	5,1
Tolérance	5,0	21,9
Patriotisme	16,8	8,3
Bonnes manières	40,6	40,4
Indépendance	15,8	34,4
Vouloir avoir de bons résultats scolaires	14,9	23,6

Les qualités enfantines établies par les enfants ressemblent à celles que donnent les mères, peut-être en les amplifiant. Ainsi la tolérance dépasse nettement l'obéissance. Et l'indépendance est plébiscitée avec plus des trois quarts des jeunes qui la mettent en tête de leur classement, soit une augmentation de cinquante points en un demi-siècle. C'est un véritable bouleversement, l'obéissance baissant, elle, de trente points. L'enfant ne se voit pas du tout de la même façon que celui des années 1920. Les trois premières qualités en 1924 étaient la loyauté vis-à-vis de l'église, l'obéissance, et les bonnes manières. En 1978, ce sont l'indépendance et la tolérance. L'obéissance, la loyauté vis-à-vis de l'église sont de même niveau désormais que l'attention aux problèmes de société et que la franchise.

Tableau 2. La hiérarchie des qualités enfantines selon les jeunes

	1924	1978
Franchise	27,0	25,5
Vouloir se faire un nom	5,0	0,9
Concentration	9,2	7,7
Attention aux problèmes de société	12,8	25,7
Stricte obéissance	45,4	16,8
Goût pour la culture	9,2	4,8
Econome	24,8	16,8
Loyauté vis-à-vis de l'église	50,4	22,4
Connaissance de l'hygiène sexuelle	14,9	7,8
Tolérance	5,7	46,8
Patriotisme	20,6	4,5
Bonnes manières	30,5	23,3
Indépendance	24,8	75,8
Vouloir avoir de bons résultats scolaires	19,1	6,3

Ainsi que le souligne Duane F. Alwin, tout se passe comme si le régime éducatif valorisant l'obéissance laissait la place à un régime valorisant l'autonomie. L'enfant n'a pas une définition immuable. Cette dernière est historiquement et socialement située, comme l'historien Philippe Ariès l'avait démontré dans *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960).

Tableau 3. Obéissance et indépendance selon le milieu social, selon la génération

Les mères de classes supérieures (A) et de classes populaires (B)

	A. 1924	A. 1978	B. 1924	B. 1978
Stricte obéissance	70,6%	42,4%	61,2%	49,6%
Indépendance	17,6%	37,2%	14,9%	32,6%

Les enfants de classes supérieures (A) et de classes populaires (B)

	A. 1924	A. 1978	B. 1924	B. 1978
Stricte obéissance	43,2%	13,6%	46,2%	20,7%
Indépendance	45,9%	83,7%	17,3%	70,7%

L'obéissance perd trente points comme qualité désignée par les mères des classes supérieures (business class). Elle perd moins chez les mères des classes populaires (approximativement dix points), mais elle régresse néanmoins. Chez les enfants, il y a baisse, mais similaire dans les deux milieux sociaux.

Chez les mères, l'indépendance bénéficie de cette régression (de vingt points dans les classes supérieures à dix-huit points dans les classes populaires). Chez les enfants, l'indépendance a progressé davantage : 38 points de hausse dans les classes supérieures et 53 points dans les classes populaires.

Les différences sont importantes entre les générations. Elles reflètent non pas une divergence profonde entre les parents et les enfants sur ce qui doit être valorisé, mais une forme différente de compromis. Les parents cherchant à rendre harmonieuse la coexistence entre l'obéissance et l'indépendance alors que les enfants optent nettement pour la supériorité de l'indépendance.

Tableau 4. Le rapport entre l'obéissance et l'indépendance selon le milieu social

Classes supérieures

	1924	1978
Mère	1,8	1,1
Enfant	0,9	0,16

Classes populaires

	1924	1978
Mère	1,5	1,5
Enfant	2,7	0,29

Il ne faut pas déplorer l'impossible vérité objective dans cette différenciation intergénérationnelle. Il faut prendre au sérieux la double version, parentale et enfantine (C. Montandon, 1996, 1996b), et ne pas se limiter à ce qui est le plus fréquent dans les enquêtes à la manière dont les parents (les éducateurs) dessinent leur idéal et décrivent leurs pratiques pédagogiques. Les enfants sont des « acteurs » qui, de plus en plus jeunes, sont reconnus dans le processus éducationnel.

Cette différence intergénérationnelle démontre l'existence d'un certain fossé entre les générations qui ne peut être comblé que par la négociation, même dans les familles où cette dernière n'est pas valorisée explicitement. La psychologisation avec la diffusion des schémas de développement de l'enfance, et notamment de la référence à la crise de l'adolescence a contribué, nous semble-t-il, à rendre plus légitime l'affirmation d'une revendication à l'indépendance de la part des jeunes. A cette demande accrue, les parents peuvent répondre en étant fermes le plus longtemps possible, ou au contraire désirer anticiper afin d'éviter les affrontements.

Le parti pris d'analyser dans cette enquête le point de vue des enfants se justifie à la lumière de ces résultats. Théoriquement, dans la mesure où les enfants sont de plus en plus considérés comme devant être « indépendants », ils interviennent davantage dans la définition de leur éducation, de leur vie, il est de plus en plus nécessaire de ne pas faire comme si l'éducation prônée par les parents et l'éducation acceptée par les enfants coïncidaient. Le fait d'avoir choisi la vision des jeunes tend – on le comprend à la lecture de ces données américaines – à mettre encore plus en avant le processus d'individualisation, caractéristique de la période contemporaine. En effet, tout se passe comme si ce sont les enfants qui participent plus que les parents aux transformations de l'éducation. Plus intéressés que les adultes, ils cherchent à imposer un processus qui leur donne une marge de manœuvre plus grande que celle laissée aux enfants des générations précédentes. Alors que les adultes insistent sur la double nature de l'enfant – obéissant en tant que « petit » et indépendant en tant que devant mettre en œuvre son autonomie sans attendre l'âge adulte –, les jeunes privilégient principalement la revendication de l'indépendance. C'est sans doute eux qui, quel que soit le milieu social, essaient de mener le jeu pour obtenir le maximum d'indépendance. Ils savent qu'ils sont portés par le contexte d'une société qui valorise l'individu libre, indépendant et autonome.

Tableau 5. Obéissance, indépendance, bonnes manières et tolérance selon les milieux sociaux et les générations

Les mères en 1978

	Obéissance	Indépendance
Classes supérieures	42,4%	37,2%
Classes populaires	49,6%	32,6%
	Bonnes manières	Tolérance
Classes supérieures	35,9%	25,0%
Classes populaires	50,0%	19,3%

Les enfants en 1978

	Obéissance	Indépendance
Classes supérieures	13,6%	83,7%
Classes populaires	20,7%	70,7%
	Bonnes manières	Tolérance
Classes supérieures	17,4%	50,8%
Classes populaires	32,2%	45,6%

Des différences sociales existent. Cependant, par rapport aux travaux classiques de Melvin Kohn (1977), elles sont assez faibles, et nettement plus faibles que les différences intergénérationnelles (à milieu social constant). Les parents et les enfants des classes populaires valorisent un tout petit peu plus en 1978 l'obéissance et un peu moins l'indépendance que les personnes des classes supérieures. Ils font de même pour les bonnes manières (qui peuvent être une des expressions de l'obéissance à des règles), et délaissent un tout petit peu plus la tolérance. C'est un résultat qui surprend dans la mesure où la littérature sociologique a insisté sur la valorisation de l'indépendance par les classes supérieures et celle de l'obéissance par les classes populaires. Cependant à lire les résultats de 1924, on découvre que les mères des classes supérieures valorisaient bien autant que les mères des classes populaires l'obéissance (respectivement 71% et 61%) et ne mettaient pas plus en avant l'indépendance (respectivement 18% et 15%).

L'autoritarisme attribué au milieu ouvrier – soit de manière quasi-naturelle, soit en référence au type d'insertion professionnelle dans lequel ils vivent – ne semble donc pas prouvé. Pour rendre compatibles les données de cette double enquête sur Middletown et celles de Kohn par exemple[1], on peut avancer l'explication suivante : La forte différence sociale entre les deux classes sociales existe dans les années 1950-1970. A ce moment-là, les membres des classes supérieures transforment leur système de valeurs et disqualifient relativement l'obéissance et privilégient l'indépendance tandis que les membres des classes populaires conservent le système des décennies précédentes. Progressivement les familles populaires s'alignent sur des normes éducatives, d'abord adoptées par certaines des familles de cadres. On

[1] Voir aussi J. Kellerhals et C. Montandon, 1978.

assiste donc à une certaine diffusion qui se ferait autant par la génération des enfants que par celle des parents à en juger la hiérarchie des jeunes en 1978.

Resterait à déterminer si le fait que l'indépendance et l'autonomie aient été valorisées en premier par les familles les plus favorisées permet de caractériser ces normes de « bourgeoises » une fois pour toutes. Leur « origine » sociale suffit-elle à rendre compte ? Il nous semble (F. de Singly, 2003) plus juste de considérer que la valeur de l'autonomie puise dans une histoire plus longue – par exemple étudiée par Charles Taylor (1998) – et que son adoption plus précoce par certains groupes sociaux ne suffit pas à rendre compte du contenu et de l'originalité de cette valorisation d'un individu individualisé. La possession de ressources culturelles permet de s'approprier plus vite les produits et les valeurs culturelles mis sur le marché de ce type de biens. Rien ne lie ces valeurs ou ces biens aux milieux qui en deviennent les premiers dépositaires. La théorie de *La Distinction* (1979) de Pierre Bourdieu permet de comprendre cette dissociation. En se situant dans ce prolongement on peut penser que la diffusion de la modernité éducative dans les milieux moyens et populaires a contraint en quelque sorte les milieux supérieurs non pas à revenir à un modèle autoritaire, mais à une critique des excès de l'application du modèle « libéral ». Il existe donc des luttes symboliques autour de la question éducative. En effet, au moins en France, tout se passe comme si au moment où les familles populaires ont adhéré aux normes de l'indépendance, de l'autonomie et de l'éducation qui correspond à ce projet, les psychologues ont commencé à critiquer les excès de ce type éducatif et ont démontré qu'une autorité était nécessaire. La distinction sociale intervient à ce niveau, nous semble-t-il, et prend la forme d'une certaine disqualification sociale, d'une certaine stigmatisation. Les familles populaires qui se voyaient reprocher dans les années 60-70 leur autoritarisme se voient désormais reprocher leur laisser-faire. Elles seraient incapables de trouver le juste équilibre. Cette critique permet d'intervenir et de justifier des modalités de contrôle social.

2. Douze ans et l'accès à l'indépendance spatiale

La rue est un espace dont le qualificatif « public » peut être trompeur. Dans de nombreuses cultures, la rue est principalement réservée, au moins à certaines heures, aux hommes. Pour les femmes et pour les enfants, la rue peut avoir un autre sens. On le sait avec l'expression « femme publique » qui signifie souvent une femme qui se prostitue. Cette équivalence demeure encore dans les fantasmes de

certains hommes qui, en voyant une femme seule le soir, pensent qu'elle est disponible. On le comprend aussi pour les enfants puisqu'on se souvient du symbole de l'enfant qui traîne dans la rue le soir et des menaces de sanction associées à un couvre-feu pour les parents négligents. La rue reste un espace dangereux pour les individus considérés socialement comme plus faibles ou fragiles.

L'espace public – la rue mais aussi les institutions – sert de révélateur au processus d'individualisation dans les sociétés contemporaines. C'est pourquoi l'étude du processus d'individualisation – objet de notre travail – comprend en son centre l'analyse des déplacements, l'appropriation des espaces publics. Le droit de circuler dans la rue librement – constituant un symbole important de l'accès à l'individualisation – n'est pas ouvert systématiquement aussi aux préadolescents. A partir de quel moment, un enfant peut-il être dans la rue, sans ses parents, et donc à titre personnel, et non plus en tant que « fils de » ou « fille de » ? Les jeunes n'ont pas les mêmes droits que les adultes, ce qui traduit la spécificité de cette période[2]. Le fait de limiter à treize ans l'âge des enfants qui ne doivent pas être dans la rue sans leurs parents démontre bien que l'accès au droit de circuler la nuit n'est pas associé à l'entrée dans l'âge adulte, officiel, de dix-huit ans. Contrairement aux sociétés qui font franchir, pour changer de classe d'âge, des rites de passage, notamment pour devenir adultes, les sociétés occidentales contemporaines préfèrent un certain flou – critiqué par les partisans de repères clairs. Il n'existe aucune définition précise de cette entrée. C'est un long processus qui ne se résume pas aux étapes retenues par des sociologues de la jeunesse – la fin des études, l'entrée dans le travail professionnel, la sortie du domicile familial[3], voire même l'entrée dans la vie de couple. La préadolescence et l'adolescence sont, aujourd'hui, des temps où on reconnaît socialement aux jeunes le droit de prendre progressivement de la distance par rapport à leurs parents. L'invention de la culture jeune, dans les années 1960, a été un marqueur de la possibilité d'un monde culturel, séparé, de celui des adultes. La « crise de l'adolescence » traduit, sous la forme d'une notion aux apparences savantes, cette injonction aux parents de « lâcher du lest » sans que cela corresponde ni à une démission de leur part, ni à une exposition trop forte aux dangers (drogue, délinquance) pour leurs enfants. On ne quitte pas ses parents uniquement par le travail professionnel, par une autre résidence que le domicile familial, par l'entrée dans la vie à deux ; on le quitte progressivement par de multiples mécanismes. L'indépendance spatiale de circulation, c'est-à-dire le

[2] Sur cette question complexe des droits généraux et spécifiques des enfants, cf. S. Mesure, 2001, A. Renaut, 2002.
[3] Le film *Tanguy* comme représentation d'un lien maintenu trop longtemps entre parents et jeunes adultes. Sur une comparaison du départ du domicile familial, voir S. Gaviria, 2001.

déplacement dans la ville sans les parents forme un des éléments de cette dynamique qui mène le jeune dépendant de ses parents à l'indépendance et à l'autonomie.

La liberté de circulation – comme les autres formes de liberté, droits pour les citoyens d'une démocratie – doit être accordée selon des modalités qui correspondent aussi à un apprentissage progressif. L'enfance et l'adolescence sont des temps pendant lesquels les enfants revendiquent de « sortir » – mot magique pour ces âges, on le sait – du « cercle étroit tracé » autour d'eux, c'est-à-dire du cercle au sein duquel se tiennent les parents. L'élargissement des espaces – aussi bien celui de la chambre que celui de la ville par la virtualité des rencontres amicales téléphoniques (O. Martin, F. de Singly, 2000) – offerts aux jeunes traduit le droit, associé à un apprentissage, de mener une vie en partie indépendante et autonome de leurs parents. Une enquête par questionnaire auprès d'un échantillon représentatif de jeunes urbains de 12, 13, 14 ans et de leurs parents[4], portant sur les déplacements des premiers dans la ville permet d'approcher quelques-unes des dimensions du processus d'autonomisation spatiale[5]. Nous nous sommes centrés sur les « préadolescents » dans la mesure où ils obtiennent en partie une certaine indépendance spatiale – c'est-à-dire le droit de se déplacer sans leurs parents – tout en disposant d'une offre de moyens de transport plus restreinte, notamment du fait qu'ils n'ont pas le droit à un véhicule à moteur.

Le droit de sortir sans adulte accompagnateur

L'appropriation des espaces publics se traduit notamment par le pouvoir de se déplacer en toute indépendance. Celle-ci crée des conditions favorables pour que les préadolescents puissent élaborer un monde séparé de celui de ses parents, avec une culture propre, avec des copains dont tous ne sont pas connus de la mère et du père, d'où son importance dans le processus d'autonomisation. L'enquête débutait par quatre questions posées aux parents qui donnaient l'âge auquel ils estimaient que leur enfant pouvaient sortir « sans être accompagné par un adulte » pour aller chez un copain ou pour aller au cinéma, dans la journée et le soir. Selon leurs

[4] Pour le compte de l'Institut de la ville en mouvement dont l'objectif est d'étudier toutes les formes de mobilité urbaine et de les favoriser. L'échantillon est représentatif des jeunes français vivant en ville. Il comprend 820 jeunes, et 820 adultes, pères ou mères de ces jeunes. Le terrain a été effectué en juin 2001 par la société Test. Pour les jeunes, 211 avaient 11 ans, 303 avaient 12 ans et 306 avaient 13 ans. Les garçons étaient 412 et les filles 405. Parmi les parents, 219 pères, 601 mères. Les familles habitaient soit le centre ville (340), soit dans un quartier situé à moins de 15 minutes (385), soit dans un quartier à plus de 15 minutes du centre (95). Toutes habitaient dans une grande ville ou dans une agglomération.

[5] Les parents ont été interrogés pour connaître leurs orientations éducatives et pour avoir certains renseignements comme le niveau de diplôme, l'orientation politique. Toutefois l'accent dans le recueil des données a été mis, principalement, sur les déplacements des jeunes, décrits par eux-mêmes.

réponses, à l'âge officiel de l'entrée au collège (11 ans), les préadolescents n'ont pas à circuler pendant la journée non accompagnés. Seul un tiers des parents déclarent qu'un jeune peut se rendre, seul, chez un copain à cet âge-là. Il faut attendre douze ans pour que la majorité des jeunes puissent aller, sans un parent accompagnateur, chez un ami. A treize ans, les déplacements diurnes sont acquis – au moins idéalement – pour la majorité.

Mais la nuit reste un temps où la circulation sans adulte est très nettement interdite. La majorité des parents n'approuve de tels déplacements qu'à partir de seize ans. L'âge de treize ans (seuil pour les mesures politiques de contrôle des jeunes dans l'espace public, la nuit) se situe nettement au dessous de l'âge auquel les parents souhaitent que leur enfant circule sans eux. La ville a bien deux visages : un de jour rassurant et autorisant donc les parents à accepter qu'à l'âge de 12-13 ans, les jeunes puissent aller, sans eux, dans la ville (12 ans, dans le quartier pour les copains ; 13 ans pour le cinéma, situé éventuellement plus loin) ; un de nuit inquiétant, ouvert à partir de 16 ans. Trois ans séparent donc le jour et la nuit.

Tableau 6. L'âge auquel un enfant peut sortir sans être accompagné par un adulte

Objectif	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans	17 ans	18 ans
Copain journée	32,8	61,6	83,2	90,0	94,5	96,9	97,6	98,6
Cinéma journée	13,0	32,1	53,7	71,3	87,6	96,0	97,2	98,5
Copain Soir	2,7	7,6	14,3	24,8	39,9	71,7	83,9	96,8
Cinéma soir	0,2	2,2	4,8	12,0	26,9	61,4	79,7	98,2

% horizontaux et cumulés. 61,6% des parents estiment que 12 ans (ou moins) est l'âge auquel peut sortir leur fils ou leur fille pour aller voir un copain dans la journée.

Ce souci des parents de ne pas « laisser » leurs enfants aller dans la rue varie à la fois en fonction de l'identité sociale du jeune et en fonction des ressources scolaires (et des stratégies éducatives associées) dont disposent le père et la mère.

Dans les familles étudiées, et selon les déclarations des parents, les garçons bénéficient d'un avantage dans les sorties sans adulte par rapport aux filles, mais qui n'est pas très grand. Cependant la différence va toujours dans le sens d'une « précocité » accordée par les parents aux garçons alors que, par ailleurs, ils reconnaissent souvent une plus grande maturité aux filles. Le plus grand écart porte sur le fait d'aller voir des copains dans la journée. Les méfaits éventuels de la nuit ne sont donc pas mis d'abord en avant.

Tableau 7. L'âge auquel un enfant peut sortir sans accompagnateur adulte selon le sexe

Aller chez un copain dans la journée

Sexe/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Garçons	39,4	65,9	85,6	91,6	94,7	97,4
Filles	26,5	57,6	80,1	87,8	93,7	95,9

Aller au cinéma dans la journée

Sexe/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Garçons	15,4	33,7	53,5	71,8	88,7	97,5
Filles	10,6	30,6	54,1	70,5	86,7	95,6

Aller chez un copain le soir

Sexe/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Garçons	2,8	7,4	16,8	28,8	45,7	75,1
Filles	2,6	7,8	11,8	20,7	34,0	68,3

Aller au cinéma le soir

Sexe/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Garçons	0,2	1,9	5,5	13,5	30,4	65,1
Filles	0,2	2,4	3,9	10,3	23,1	57,4

% cumulés horizontaux. Note de lecture : 65,9% des parents estiment qu'à 12 ans (ou moins) leur fils peut aller voir un copain dans la journée sans être accompagné contre 57,6% qui pensent la même chose pour leur fille.

Dans les enquêtes sur l'éducation familiale, les parents de milieu cadre ou de niveau universitaire déclarent être plus favorables à l'autonomie que les parents de milieu populaire ou de ressources scolaires moindres (J. Kellerhals, C. Montandon, 1991). La présente enquête confirme l'existence de ces différences sans que pour autant on puisse envisager deux types d'éducation. Quel que soit le niveau de diplômes des parents, c'est toujours à douze ans que le préadolescent a le droit de sortir dans la journée pour se rendre chez un copain. De même c'est toujours à seize ans que l'on soit dans l'un ou l'autre milieu socioculturel que le jeune peut aller au cinéma le soir. Le droit de sortir sans accompagnateur est, dans l'ordre des représentations, accordé aux jeunes de milieux supérieurs à un âge plus jeune. D'autres formes de contrôle plus souples peuvent remplacer une interdiction pure et simple, par exemple le fait d'avoir un numéro de téléphone pour pouvoir joindre le jeune.

Tableau 8. L'âge auquel un enfant peut sortir sans accompagnateur adulte selon le niveau de diplôme des parents

Aller chez un copain dans la journée

Diplôme/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Inf. Bac	27,6	56,9	79,1	84,5	91,6	95,3
Bac, deug	34,5	60,0	82,4	91,0	94,8	97,9
Licence, +	37,7	69,9	89,6	96,0	98,1	98,1

Aller au cinéma dans la journée

Diplôme/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Inf. Bac	10,0	25,2	45,1	61,3	81,8	94,9
Bac, deug	16,6	34,5	54,5	70,4	87,0	97,0
Licence, +	12,4	38,2	64,0	85,5	96,2	98,8

Aller chez un copain le soir

Diplôme/âge idéal	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Inf. bac	2,3	7,7	13,1	20,2	32,3	64,6
Bac, deug	4,2	9,0	14,5	25,2	41,8	73,9
Licence, +	1,7	6,0	15,9	30,5	47,7	78,6

Aller au cinéma le soir

Diplôme/âge idéal	11ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans
Inf. Bac	0	1,3	3,7	7,7	17,8	50,8
Bac, deug	0,3	3,7	5,8	12,7	26,8	64,0
Licence, +	0,4	1,3	4,7	16,3	38,2	71,2

% horizontaux cumulés. Note de lecture : 69,9% des parents qui ont au moins un niveau licence estiment que leur enfant peut aller voir un copain dans la journée sans accompagnateur adulte à 12 ans (ou moins).

L'application du « droit au déplacement » sans accompagnateur adulte

Pour éviter l'invention d'un déplacement « moyen », on a interrogé les jeunes sur quatre activités différentes : les allers et retours pour le collège, pour une activité extra-scolaire, pour une activité informelle ou non-organisée (par exemple se balader, jouer en bas de chez soi, aller au cinéma, aller dans un fast-food), et pour aller voir un copain. Pour être le plus précis possible, le jeune devait raconter le dernier retour pour chacune de ces activités : la durée, la forme du déplacement (approchée par le fait d'être accompagné ou non par un adulte, parent ou non), le moyen de transport et le niveau de satisfaction.

Le croisement des formes de déplacement et des types d'activité montre que les premières varient fortement selon la nature de l'activité. Les trajets pour se rendre et revenir du collège sont, à dominante, des voyages accompagnés avec des copains ou des copines de classe (50%). Les trajets pour se rendre à une activité sportive ou culturelle (ce sont les deux activités extra-scolaires les plus fréquentes) se font principalement avec les parents ou un autre adulte, un parent d'un copain par exemple, (51%). Pour aller voir un copain ou une copine les jeunes s'y rendent surtout seuls (61%). Pour les activités non organisées, aucun modèle ne se dégage : les jeunes se déplacent soit seuls (32%), soit avec des copains (39%), soit avec des adultes (29%). Il n'existe pas de voyage type pour les collégiens, tout dépend de l'objectif du voyage, par conséquent il serait inexact de caractériser globalement la

préadolescence comme le temps où les jeunes ne se déplacent qu'avec un adulte ou comme le moment où ils peuvent se déplacer toujours seuls.

Tableau 9. L'accompagnement par un adulte selon la nature du déplacement

Aller	Accompagné par un adulte
Au collège	24,2%
A une activité extra-scolaire	56,0%
A une activité non organisée	29,2%
Chez un copain/copine	26,2%

De onze à treize ans, l'indépendance spatiale augmente fortement. A l'exception des activités extra-scolaires, les parents et les adultes ne sont des accompagnateurs que dans un quart des cas. Le poids de l'encadrement parental diminue au profit d'une part des trajets avec les copains pour aller au collège (gain de 17 points) ou pour flâner en ville (gain de 16 points), et d'autre part des trajets en solitaire pour se rendre chez les amis (gain de 15 points). La distance entre le logement familial et le collège est, en quelque sorte, de plus en plus « scolarisée », une sorte de prolongement de la cour de récréation ! La ville est appropriée de manière informelle par des jeunes en petit groupe. Les déplacements de domicile privé à domicile privé nécessitent de moins en moins la mobilisation parentale : le jeune peut se déplacer seul.

Tableau 10. L'indépendance spatiale (sortir sans accompagnateur adulte) selon l'activité et l'âge des jeunes

Le retour du collège

	Sans accompagnateur adulte
11 ans	66,4%
12 ans	77,2%
13 ans	81,0%

Le retour d'une activité extra-scolaire

	Sans accompagnateur adulte
11 ans	38,9%
12 ans	44,5%
13 ans	48,1%

Le retour d'une activité non organisée

	Sans accompagnateur adulte
11 ans	63,5%
12 ans	72,8%
13 ans	72,5%

Le retour d'une visite à un copain

	Sans accompagnateur adulte
11 ans	65,0%
12 ans	76,9%
13 ans	80,4%

% horizontaux. Note de lecture : 66,4% des jeunes de 11 ans sont revenus du collège sans être accompagnés par un adulte.

Comment expliquer le maintien du rôle d'accompagnateur pour les activités extra-scolaires ? A treize ans, les parents sont majoritairement encore accompagnateurs. Ces raisons relèvent de deux registres différents : le premier renvoie à la distance. L'école de musique, de danse, et le club de sport ne sont pas choisis en fonction de la proximité, contrairement au collège pour la grande majorité des familles. Le second repose sur la nature de cette activité qui est proposée le plus souvent par les parents. C'est une activité qui est « commune » d'une certaine façon aux parents et aux enfants – au sens de pratique dont le sens est partagé en partie – et à laquelle tiennent les premiers. Aussi les parents se sentent-ils obligés d'assurer le déplacement, craignant l'irrégularité de la pratique, et estimant aussi que leur enfant mérite une certaine récompense, le confort. C'est aussi parce que ces trajets forment un temps privilégié où le jeune et un de ses parents sont ensemble, en dehors de la maison. Dans l'automobile, très associé à ce voyage (50% alors qu'elle ne compte que pour 22% des voyages pour le collège, 23% des voyages pour les activités non organisées et 24% pour les visites aux copains), peuvent se nouer ainsi de petits moments dérobés aux interactions familiales.

La diversité des trajets en fonction de la nature des activités permettait aux jeunes collégiens de pouvoir endosser les différentes dimensions de leur identité :
- Surtout en tant que « collégien » pour aller à l'école. Ils se font accompagner alors par des camarades de classe.
- Surtout en tant que « fils de » ou « fille de » pour se rendre dans un atelier, une école de musique, un club, une salle de catéchisme. Ils se font accompagner, voire même conduire, par un parent.
- Surtout en tant que « copain » pour découvrir, à plusieurs, la ville, le cinéma, les magasins, les jardins publics.
- Surtout en tant qu' « individu » acquérant son indépendance pour rendre visite à ses copains ou copines. Il a le droit alors de se rendre seul au domicile de l'un ou de l'autre de ses amis.

Cette complexité ne déplaît pas aux jeunes concernés. Ils peuvent, à certains moments, mettre l'accent sur le confort de la vie familiale et à d'autres, préférer se trouver avec des pairs et vivre alors dans leur monde. La différence de satisfaction entre un voyage avec un adulte et un voyage avec un copain varie selon la nature du voyage. Du point de vue de la relation aux parents, le pire c'est le mélange des genres : s'être construit comme un jeune « séparé », par exemple en allant au cinéma avec un copain ou une copine, et devoir faire le trajet en compagnie de sa mère ou de son père. En revanche, avoir se déplacer en tant que membre de la famille et être avec un parent pendant le trajet n'apparaît pas contradictoire.

L'indépendance spatiale est d'autant plus appréciée qu'elle est cohérente avec l'objectif du déplacement. Le principe de cohérence identitaire est mis en œuvre, pour une part, par les adolescents entre la nature de l'activité et le trajet correspondant, dans le cadre d'une revendication plus large : celle d'une diminution progressive de l'intervention publique des parents. Les jeunes se réclament de plus en plus de leur lien amical. La surprise vient de ce que le processus d'individualisation ne se traduit pas en priorité par une augmentation des voyages seuls[6] qui demeurent peu appréciés. Les adultes n'ont pas nécessairement un tel rapport au voyage solitaire, celui-ci pouvant être vécu comme un temps de reconstitution de soi. Le jeune n'éprouve pas nécessairement le même besoin à se déplacer seul, ayant accès, dans la plupart des cas, à un espace personnel au sein de l'espace domestique. Il faut aussi se demander si, pour les jeunes, cette faible attraction du voyage solitaire n'explique pas le succès de l'usage du portable dans la rue. En effet, le téléphone portable offre un moyen de transformer un déplacement seul en une promenade commentée. L'intérêt d'être avec quelqu'un, directement ou indirectement avec le portable, ou encore d'écouter sa musique grâce à un walkman, réside dans la création d'un espace privé au sein de l'espace public. Etre seul dans la rue, sans l'accompagnement de quelqu'un ou d'une activité, semble ressenti par le jeune, non comme une contrainte – il est libre – mais comme une insuffisance, un manque associé à l'anonymat. La modernité semble susceptible à la fois de produire de l'isolement et de proposer des moyens de le supprimer, au moins symboliquement.

Quoiqu'il en soit, se confirme une tension entre l'indépendance marquée par le non-accompagnement par un adulte, et le fait qu'un déplacement est mieux apprécié lorsqu'il est effectué à plusieurs. Il existe donc plusieurs enjeux dans un « bon trajet » en ville : l'indépendance vis-à-vis de l'adulte, mais aussi la compagnie, mais encore le confort apporté par la souplesse d'avoir un chauffeur à sa disposition ou d'avoir un moyen qui vous attend à la sortie (comme un vélo). La production d'un « bon trajet » est complexe puisque intervient également le sens du trajet, déterminé par la nature de l'activité – aller chez les copains sans les parents est plus apprécié qu'aller à la piscine ou à l'école de musique, également sans les parents.

[6] « Seul » est entendu comme un déplacement solitaire. Nous le distinguons du « déplacement sans adulte accompagnateur » qui peut être effectué avec un copain. En général, le préadolescent privilégie les déplacements non accompagnés d'un adulte mais « avec » un ou plusieurs copains (F. de Singly, 2001). Le plus souvent, il apprécie peu les déplacements effectués tout seul.

Les filles se font davantage accompagner

Dans cette appropriation de l'espace urbain, filles et garçons se distinguent. Les premières ont moins le droit, ou prennent moins goût à se déplacer seules. Pour trois types de déplacement sur quatre – à l'exception des activités informelles – elles se font plus accompagner que les garçons, par quelqu'un de leur âge. Les filles, comme les femmes, ont obtenu historiquement le droit de circuler comme les garçons et les hommes. Cependant toutes les différences n'ont pas été abolies : une fille ou une femme risque davantage qu'un garçon ou un homme d'être abordée, harcelée, dans la rue ou dans les transports en commun. Ces dangers menacent l'indépendance chez les jeunes filles. Ainsi lorsque les jeunes filles vont chez leurs copines, lorsqu'elles flânent en ville, elles le font plus souvent avec un adulte, avec leur mère principalement. Et lorsqu'elles ont passé l'âge du parent accompagnateur, elles se déplacent plus fréquemment protégées par un frère ou une sœur, par des copines formant rempart.

Tableau 11. Les formes de déplacement selon l'activité et le sexe des jeunes

Le retour du collège

Sexe/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Garçons	22,0	47,2	30,8
Filles	26,4	53,2	20,5

Le retour d'une activité extra-scolaire

Sexe/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Garçons	54,2	13,7	32,1
Filles	57,8	21,8	20,4

Le retour d'une activité non organisée

Sexe/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Garçons	23,9	38,7	37,1
Filles	34,8	39,1	25,6

Le retour d'une visite à un copain ou à une copine

Sexe/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Garçons	22,1	9,9	68,0
Filles	30,4	15,3	54,3

% horizontaux. Note de lecture : 26,4 des filles sont rentrées du collège accompagnées d'un adulte.

Cette double différence selon le genre – associée aussi à un décalage dans le droit de sortir – contribue à construire socialement une identité féminine plus « dépendante » que celle de l'identité masculine : la jeune fille doit pour se déplacer compter sur une copine, une sœur (ou un frère), sa mère (ou son père). Les jeunes filles dépendent plus d'autrui. On se souvient des années 1920-1930 pendant lesquelles les femmes ont revendiqué le fait de déplacer librement dans la ville, en « cheveux » et en fumant. Elles ont reçu un qualificatif qui en dit long sur la

dominante masculine de la ville : les garçonnes (V. Margueritte, 1922 ; C. Bard, 1998) ! Des décennies plus tard, toutes les inégalités sexuelles de déplacement n'ont pas disparu. Michel Bozon et Catherine Villeneuve-Gokalp (1995) l'avaient montré puisque le droit de sortir avant dix-huit ans était deux fois plus grand chez les garçons que chez les filles, dans une enquête rétrospective sur l'adolescence de jeunes de 25-34 ans en 1993 – l'interdiction ou le contrôle très strict passait de 31% pour les garçons à 62% pour les filles. La différence se maintient, tout en s'atténuant de deux façons : non seulement objectivement par le plus faible écart entre le droit de sortir selon le sexe, mais aussi par le changement dans les modalités de l'accompagnement. Les filles sont moins « chaperonnées » par un parent, un adulte, même si elles le sont encore plus que les garçons puisque 18% des garçons et 30% des filles sont revenus en voiture lors de leur dernière visite chez des amis[7]. Ce qui est demandé aux jeunes filles c'est de ne pas se déplacer seules. L'accompagnement, toujours exigé, prend une forme plus douce, moins autoritaire. Cette exigence est d'autant mieux acceptée que les jeunes apprécient peu le déplacement seul à cet âge-là. Les jeunes filles doivent donc se soumettre à cet impératif de protection dans des conditions qui semblent supportables, étant donné l'attraction du groupe d'appartenance des pairs. Néanmoins elles continuent d'être dépendantes d'une autre personne qu'elles-mêmes ; elles doivent trouver quelqu'un qui fera le trajet avec elles. Cela constitue une des formes par lesquelles les femmes accèdent aujourd'hui à l'individualisation vis-à-vis de leurs parents, sans pour autant avoir la possibilité de rompre avec une définition plus « relationnelle » de l'identité féminine. La modernité sait se conjuguer avec le maintien d'une dimension traditionnelle. Les différences sociales sont plus faibles que les différences de genre. Contrairement aux déclarations de principe éducatif, les parents très diplômés ne mettent guère en œuvre une politique d'indépendance plus nette que les parents peu diplômés. Si pour la découverte informelle de la ville, ils sont moins présents, lorsque leur fils ou leur fille se rend chez une copine, ils tiennent plus à l'accompagner.

Tableau 12. Les formes de déplacement selon l'activité et le niveau de diplôme des parents

Le retour du collège

Diplôme/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Inférieur bac.	24,2	50,2	25,6
Bac, deug.	25,8	45,9	28,3
Licence et plus	21,9	55,3	22,7

[7] Les différences sont nulles pour les retours du collège, ou des activités organisées.

Le retour d'une activité extra-scolaire

Diplôme/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Inférieur bac	53,3	21,8	24,9
Bac, deug.	59,4	16,3	24,3
Licence et plus	54,8	14,7	30,4

Le retour d'une activité inorganisée

Diplôme/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Inférieur bac	32,7	33,8	32,7
Bac, deug	27,3	46,5	25,8
Licence et plus	27,2	35,7	37,1

Le retour d'une visite à un copain, à une copine

Diplôme/déplacement	Avec adulte	Avec pair	Seul
Inférieur bac.	21,3	14,9	63,7
Bac, deug.	28,1	11,1	60,9
Licence et plus	30,0	11,6	58,4

Note de lecture : 24,2% des jeunes dont les parents ne sont pas bacheliers sont rentrés du collège accompagnés par un adulte.

Un indice d'indépendance spatiale

Pour disposer d'une image plus synthétique, on élabore un indice d'indépendance spatiale selon le principe suivant: chaque trajet fait soit seul, soit avec un copain donne un point. L'indice comprend trois valeurs : indépendance nulle ou faible (0 ou 1 point), moyenne (2 points), forte (3 ou 4 points). Schématiquement mesurée, l'indépendance vis-à-vis des parents augmente plus nettement avec l'âge (12 points) que selon le sexe du jeune (6 points) ou les ressources culturelles des parents (3 points). Les filles, rappelons-le, se distinguent des garçons non pas selon le critère de l'accompagnement adulte, mais selon le fait d'être moins seules dans leurs déplacements.

Tableau 13. Les variations de la forte indépendance spatiale

Selon l'âge

Age/indice	Forte indépendance
11 ans	47,9%
12 ans	57,4%
13 ans	59,8%

Selon le sexe

Sexe/indice	Forte indépendance
Garçon	55,9%
Fille	61,4%

Selon le niveau de diplôme du parent

Niveau/indice	Forte indépendance
Inférieur bac	53,9%
Bac ou deug	57,3%
Licence et plus	56,7%

Selon le jugement sur la scolarité

Elève/indice	Forte indépendance
Très bon	51,6%
Bon	53,5%
Moyen ou pas très bon	60,7%

Selon la situation matrimoniale des parents

Parent/indice	Forte indépendance
Marié	54,0%
Concubin ou pacsé	59,1%
Séparé, seul	62,9%

Deux autres critères font varier le degré d'indépendance spatiale. 9 points séparent parents mariés et parents séparés, très bons élèves et élèves nettement moins bons. Les très bons élèves se distinguent par rapport aux élèves moyens ou « pas très bons ». Ce résultat ne peut pas être expliqué par une variable cachée, comme le niveau culturel des parents. Est-ce que les bons élèves sont plus protégés que les moins bons, à l'image de l'attention que portent, sans doute, leurs parents à leur scolarité ? Retrouve-t-on ainsi la tension éducative entre la mobilisation pour la réussite scolaire et la logique du développement personnel incluant l'acquisition de l'indépendance spatiale (F. de Singly, 1996) ? Ou, dans une vision plus pessimiste, le fort degré d'indépendance peut-il traduire, dans certains cas, une certaine indifférence des parents vis-à-vis du destin de leur enfant, plus libre sans doute mais aussi moins soutenu ? L'équilibre entre l'attention qui peut tourner à la surveillance et la liberté qui peut tourner à l'indifférence n'est pas simple à trouver pour les parents. La politique parentale d'indépendance varie enfin selon la situation matrimoniale. Des travaux – notamment américains – ont démontré que les enfants dont les parents sont séparés (et aussi ceux de familles recomposées) quittent le domicile familial plus rapidement que les autres enfants (E. Maunaye, 1997). Cette seconde dimension de l'indépendance spatiale prolonge-t-elle le premier niveau d'indépendance spatiale, celle de la circulation urbaine sans accompagnateur adulte ? A observer les résultats, la réponse est affirmative puisque les enfants qui vivent dans une famille monoparentale sont moins souvent accompagnés par un adulte que ceux qui vivent avec deux parents mariés. Un parent seul est moins disponible que deux pour prendre en charge éventuellement le travail d'accompagnement. Cette question du nombre – et du temps associé – contraint sans doute la mère (souvent « gardienne ») à insister davantage sur l'indépendance de ses enfants. La contrainte de temps n'est, cependant, pas la seule à intervenir dans la mesure où le degré d'indépendance varie peu selon que le parent interrogé travaille à temps plein, à temps partiel ou reste au foyer. C'est donc la situation matrimoniale qui a des effets sur l'éducation : comme si l'enfant d'une famille monoparentale était conduit à

passer les portes multiples d'accès à l'âge adulte plus rapidement, aussi bien le déplacement non accompagné que le départ du domicile.

La taille subjective de la « ville »

L'accompagnement des parents diminue de onze à treize ans. Il ne disparaît pas, notamment pour les activités de loisirs organisées, situées hors du « cercle » autorisé autour du logement familial. Les parents sont alors réquisitionnés pour assurer le déplacement, ce qui leur permet aussi de se rassurer. Ce rôle de « parent-taxi » baisse avec l'âge, surtout pour le retour de chez les copains ou pour les déplacements au collège. Cette perte est compensée par le bus qui remplace aussi un peu la marche à pied pour les activités non organisées. Le bus joue deux rôles : rendre le jeune plus indépendant de ses parents d'une part et élargir sa zone d'exploration urbaine d'autre part. La ville s'agrandit pour le jeune, comme le démontre la baisse de la marche à pied dans trois activités sur quatre. Cette baisse ne signifie pas une transformation radicale du rapport à l'espace urbain puisque la marche à pied reste en tête du classement dans trois cas sur quatre. Les deux moyens principaux à l'entrée du collège – la voiture et la marche – perdent de leur importance au profit surtout du bus.

Tableau 14. La variation des moyens de transport selon l'âge et l'activité

Avec le bus

Age/Trajet	Collège	Extra-scolaire	Non organisée	Copain
11 ans	14,2%	8,2%	5,9%	1,4%
13 ans	28,1%	11,0%	13,6%	6,9%
Ecart	+ 14	+ 3	+ 8	+ 5,5

Avec le vélo, le roller ou la trottinette

Age/Trajet	Collège	Extra-scolaire	Non organisée	Copain
11 ans	4,7%	14,2%	13,8%	10,0%
13 ans	7,8%	11,8%	14,3%	15,4%
Ecart	+ 3	- 2	+ 0,5	+ 5,5

Avec la voiture

Age/Trajet	Collège	Extra-scolaire	Non organisée	Copain
11 ans	27,0%	50,0%	24,5%	29,7%
13 ans	18,0%	49,6%	23,8%	21,9%
Ecart	- 9	0	- 1	- 8

Avec la marche à pied

Age/Trajet	Collège	Extra-scolaire	Non organisée	Copain
11 ans	54,0%	27,5%	55,8%	58,9%
13 ans	46,1%	27,6%	48,2%	55,9%
Ecart	- 8	0	- 8	- 3

Note de lecture : 14,2 % des jeunes de 11 ans et 28,1% des jeunes de 13 ans sont revenus du collège en bus, ce qui donne un accroissement de 14 points.

3. La problématique

Les sociétés occidentales, dites modernes avancées ou post-modernes[8], valorisent désormais, dans l'idéal, l'autonomie de l'individu. Considérée comme centrale, cette valeur s'inscrit plus généralement dans le processus d'individualisation[9], processus qui conduit au primat de l'individu, à un plus grand degré de liberté de l'individu par rapport au groupe, et donc à un rapport spécifique entre l'individu et la société, en d'autres termes à l'individualisme[10].

Approcher le processus d'autonomie intergénérationnelle

Dans les travaux sur les relations entre les générations, l'autonomie n'est pas, malgré cela, étudiée en priorité. Pour deux raisons : Premièrement, du fait de l'accent mis sur les solidarités, les chercheurs tendent à privilégier tout ce qui montre le maintien des échanges entre les parents et les « enfants » adultes (C. Attias-Donfut, 1995). La mise à distance relative, l'autonomisation des jeunes vis-à-vis des adultes, est le plus souvent, sous-estimée[11]. Quelquefois, même explicitement, ces chercheurs critiquent la thèse parsonienne de l'isolement de la famille conjugale[12], de l'autonomisation, de la distanciation de l'individu à l'égard de sa famille d'origine, ou d'orientation, estimant que la parenté en tant que pratique et que concept est menacé. Deuxièmement, du fait de l'accent mis sur la transmission, les chercheurs spécialistes de la socialisation tendent à privilégier, eux aussi, la force des échanges entre les générations. Cette perspective prend comme modèle de référence la « reproduction » à l'identique. Les chercheurs de ce domaine savent bien qu'il y a des changements, des écarts, mais ils les mesurent à partir de ce modèle de la transmission parfaite (A. Percheron, 1985). L'autonomie n'est donc pas posée a priori

---

[8] Le premier terme, emprunté à A. Giddens (1994) a notre préférence.

[9] C'est avec U. Beck, qui soutenait dès le début des années 80 que l'individualisation était plus que jamais à l'œuvre dans l'ensemble des domaines de la vie sociale, que la discussion autour de l'individualisation s'est amorcée. La thèse d'une individualisation de la société n'est cependant pas récente, elle prolonge la pensée des sociologues classiques tels que E. Durkheim, G. Simmel pour ne citer qu'eux.

[10] On peut rappeler afin d'éviter l'amalgame fréquent avec l'égoïsme, le repli sur soi etc. la définition sociologique de l'individualisme "c'est une propriété que certains sociologues tiennent pour caractéristique de certaines sociétés et particulièrement des sociétés industrielles modernes: dans ces sociétés l'individu est considéré comme une unité de référence fondamentale, à la fois pour lui-même et pour la société". R. Boudon, F. Bourricaud (1986, p. 301).

[11] Pour lutter contre les menaces pesant sur l'Etat providence, un certain nombre de chercheurs ont opté pour une défense des solidarités familiales, complémentaires de celles mises en œuvre par l'Etat, sans toujours montrer ce qui peut être l'envers des premières, dans le cadre des sociétés contemporaines : à savoir le maintien des liens de dépendance. B. Bawin, A. Gauthier, J.-F. Stassen (1988, p. 129) le soulignent : « Les solidarités familiales sont plus contraignantes et moins sujettes au libre-arbitre de l'acteur. Il est donc clair que la famille est une entité qui joue un rôle fonctionnel important. C'est sans doute grâce à cette fonctionnalité que les liens familiaux restent des liens sociaux fondamentaux. Mais c'est aussi à cause d'elle que souvent lorsqu'il y a un choix possible, on fait appel à d'autres personnes ». Cf. aussi F. de Singly. 1988.

[12] "Le caractère le plus saillant de notre structure familiale, c'est l'isolement de la famille conjugale" (T. Parsons, 1955, p. 126).

comme une valeur pouvant avoir des effets sur les échanges et sur les modalités de la relation entre les parents et les enfants.

Ce n'est pas le lieu de procéder à une analyse des problématiques dominantes à un moment donné dans un champ de recherches, et des raisons de leur hiérarchisation. Il nous semble en revanche nécessaire de réintroduire aujourd'hui dans la sociologie de la jeunesse[13] et des relations entre les générations l'étude des processus grâce auxquels les « filles de » et les « fils de » parviennent à prendre leur autonomie par rapport à leur père et à leur mère. Dans les années 1960, l'étude des valeurs en jeu dans l'éducation mettait beaucoup plus en évidence une opposition entre l'éducation des milieux ouvriers ou populaires et celle des milieux moyens et supérieurs, la première étant caractérisée par un plus grand « autoritarisme », par une valorisation plus forte de l'obéissance, de l'honnêteté, et la seconde par celle des vertus du respect de l'enfant, du bonheur, par un mode de contrôle moins strict, par une attention à l'intériorisation des règles (M. Kohn, 1977 ; U. Bronfenbrenner, 1958 ; F. de Singly, 1972).

Un travail, plus récent, celui de Jean Kellerhals et de Cléopâtre Montandon sur *Les stratégies éducatives des familles* (1991), montre que l'existence de variations sociales ne doit pas masquer un consensus autour de l'auto-régulation – « aptitude de l'individu à définir des fins, à être autonome, à garder le cap » (pp. 51-52). Celle-ci revêt d'autant plus d'importance que dans une société qui s'individualise, qui se pluralise à savoir que les options possibles se multiplient, et se complexifie, les qualités liées à l'autorégulation (être autonome, avoir un esprit logique, être doté d'esprit critique, être confiant en soi) sont un atout majeur. Parmi une liste de quinze traits de caractère, les parents devaient choisir ceux qu'ils estimaient essentiel d'encourager « pour bien préparer [leur] enfant à profiter de la vie, à être heureux, à être une femme (ou un homme) « bien », l'autonomie obtient la troisième place chez les mères, derrière la confiance en soi, et le fait d'être responsable et digne de confiance, et la quatrième place chez les pères (qui mettent en troisième l'imagination et la création). On peut faire l'hypothèse que pendant les deux dernières décennies, une certaine diffusion du modèle de l'autonomie s'est opérée de telle sorte que cette valeur est moins devenue un principe de distinction sociale.

[13] La sociologie de la jeunesse en France a surtout été préoccupée par la question de son allongement (A. Cavalli, O. Galland, 1993), par les formes de sortie, les âges auxquels on quitte l'école, sa famille, on a une activité professionnelle, on se marie. Elle a laissé, pour une très grande part, le reste soit à la sociologie de l'éducation (c'est-à-dire à celle de l'école), soit à la psychologie (avec l'adolescence). Il est significatif que dans le bilan de la sociologie de la famille (F. de Singly, 1991), aucun chapitre ne soit consacré à la sociologie de l'éducation au sein de la famille et des rapports entre les parents et les jeunes. Cela n'exclut pas, bien évidemment, quelques travaux sur ces thèmes, travaux qui sont pris en compte ici (J. Kellerhals, C. Montandon, 1991 ; C. Montandon, 1996 et 1996b notamment).

Cette homogénéisation relative autour de l'individualisme n'exclut en rien l'existence de différences importantes dans les manières de penser cette indépendance, dans les modalités d'acquisition de cette aptitude.

Le présent travail postule qu'il existe des formes de production d'individus « autonomes » dans les familles s'inscrivant dans l'espace[14] qui varient selon les milieux sociaux, les ressources culturelles, sans que les oppositions permettent de classer selon un axe les familles plus autonomes et les familles plus hétéronomes. Par analogie, on reprendra la critique adressée aux travaux opposant couples autonomes et couples fusionnels (J. Kellerhals et alii, 1982; F. de Singly, 1987 ; L. Roussel, 1989) : si certains couples mettent davantage l'accent sur la valeur de l'autonomie pour leur mode de fonctionnement, cela ne signifie pas que ces couples aient des pratiques plus autonomes, plus indépendantes que les autres. Ainsi, par exemple, un homme qui bricole dans le garage considérera qu'il est avec son épouse dans la maison, et donc qu'ils sont ensemble s'il est de milieu ouvrier, et affirmera qu'il a une activité autonome dans un coin à lui s'il est de milieu moyen (F. de Singly, 1999).

Il s'agit non d'un décalage entre pratique et représentation, mais du sens explicitement accordé à l'activité. Il ne faut donc privilégier ni la pratique, ni son sens ; il faut parvenir à saisir la relation entre ces deux dimensions. Pour l'éducation à l'autonomie au sein des familles, on procédera de façon comparable en approchant au plus près par une méthode d'observation, le degré d'autonomie « objective » des jeunes dans leurs activités et par l'entretien, le sens que ces jeunes donnent à ces activités. Un jeune homme de milieu populaire peut sortir le soir, sans que pour autant ses parents, qui trouvent cela « normal » vu son âge, aient le sentiment de mettre en œuvre une politique d'autonomisation de leur enfant[15] alors que dans un autre milieu, ce jeune n'obtiendra la permission qu'au terme d'une négociation sur l'heure de retour afin qu'il comprenne que cette soirée doit lui servir à devenir responsable de lui-même.

[14] L'espace est, on le sait, inséparable du processus d'autonomisation et plus largement de l'évolution des relations intra-familiales. Ainsi qu'a pu l'écrire A. Prost (1987), la transformation de l'intérieur bourgeois au XVIIIème, notamment avec l'apparition de couloirs qui font la séparation entre les différentes pièces, dont chacune revêt une fonction bien précise, est un bon exemple de la mise en place d'un nouveau type de relation entre les membres de la famille (« émotionnalisation », « sentimentalisation »), de l'autonomisation des individus.
[15] Cf. R. Hoggart (1970).

C'est pourquoi le présent travail analyse les manières dont les enfants deviennent autonomes progressivement[16], en relation avec les projets éducatifs et les pratiques éducatives de leurs parents – cette phase d'apprentissage sur le long terme est même devenue un âge en soi[17]. Il étudiera les façons dont l'autonomie s'inscrit dans les différents espaces – de la maison familiale, de la chambre, de l'école, des espaces publics (la rue, les équipements collectifs, les magasins), des autres espaces privés (l'accès aux domiciles des amis). Ainsi pourra être approchée la contribution de ces espaces dans la construction de l'indépendance des jeunes par rapport à leurs parents, pourront également être saisies les relations entre ces différents espaces du point de vue de cette construction (ce qui constituera un mode d'approche original de ces interactions). Les bibliothèques peuvent être prises comme exemple : certains jeunes filles, de familles immigrées, peuvent s'approprier la bibliothèque comme un refuge, un espace d'accueil, qui ne soit ni celui de la famille ni celui de la rue (espace interdit). Ces jeunes femmes peuvent se créer un monde leur ouvrant un horizon culturel auquel elles aspirent (F. de Singly, 1993, p, 182).

L'autonomie vis-à-vis du parent, l'autonomie vis-à-vis du conjoint

Ce travail prolonge la perspective ouverte par Olivier Schwartz dans *Le monde privé des ouvriers*[18] (1990). L'individu ne parvient à être lui-même, selon cet auteur, que dans sa « vie privée » qui ne se confond pas avec sa vie familiale. Il ne construit cette vie « privée » que par des « lieux d'autonomie », ou d'espaces propres qui ont pour propriété d'être « une sphère que l'acteur peut s'approprier, dans laquelle il peut jouir souverainement de ses forces », et « un champ ouvert dans lequel il peut s'autoriser à désirer et à prendre une marge d'écart par rapport à la norme » (op. cit., p. 31). Notre projet sera, au moins à ce niveau, un décalque de la démarche initiée par Olivier Schwartz, appliquée au monde de la jeunesse : quels sont les espaces propres, quels sont les lieux d'autonomie au sein desquels les préadolescentes et les préadolescents parviennent, tout en vivant chez leurs parents, tout en étant mineurs, à être, momentanément, indépendants ? L'importance des « sorties » dans les entretiens auprès des adolescents lors d'une enquête sur les loisirs indique bien cette direction : sortir, c'est marquer pour eux combien est

[16] Emile Durkheim évoque dans *L'éducation morale* (1963, p. 96) une « autonomie progressive » – qu'il associe explicitement à l'idée d'indépendance – dans l'histoire de l'humanité. Par analogie, on peut poser que les jeunes aussi acquièrent cette autonomie progressivement.

[17] Aujourd'hui la jeunesse "n'est plus cette brève transition entre l'enfance et l'âge adulte, mais une phase de formation, d'orientation et de prise de décision essentielle pour le déroulement ultérieur de la vie : un « âge de la vie » à part entière" (G. Mauger, 1994, p. 14).

[18] Se reporter aussi à J.-C. Kaufmann (1988). F. de Singly (2000) prolonge cette perspective en montrant comment l'individualisation au sein des rapports intra-familiaux se traduit dans la manière dont l'espace du domicile familial est approprié.

important l'éloignement du domicile familial, et combien ils sont sensibles à la diminution de la surveillance des parents.

Les modes de construction de l'autonomie chez les adultes et chez les jeunes ne sont pas équivalents dans la mesure où le sens donné à l'éloignement volontaire, au déplacement, diffère. En effet, un conjoint qui prend cette distance, même au sein de milieux sociaux qui valorisent davantage l'autonomie, semble signifier qu'il cherche à s'éloigner de quelqu'un qui, par définition sociale, est considéré comme proche et devant l'être. Lorsqu'un préadolescent se rend hors du domicile familial, il menace moins ses parents qui considèrent comme « normal » que celui-ci existe en dehors d'eux. Les arguments avancés pour résister à la demande de sortie relèveront davantage d'une logique de l'intérêt du lui-même (la menace pour son travail, ou pour sa santé, ou pour sa moralité), dans le cas des couples, c'est la concurrence entre la vie conjugale et les autres vies qui constitue le principal argument. L'autonomie des peut être, sous certaines conditions, légitimes au regard des parents. Il faudra étudier les prises d'autonomie selon ce critère.

L'autonomie plus valorisée en Allemagne qu'en France

C'est notamment en référence à ce dernier questionnement que la recherche sera comparative, en prenant deux pays de l'Europe – l'Allemagne et la France – qui ne valorisent pas avec la même intensité l'autonomie dans l'éducation[19]. Par rapport aux parents français, les parents allemands estiment que l'indépendance de leur enfant doit être acquise plus jeune ; ils la perçoivent moins seulement comme un objectif à atteindre, ils veulent que cette valeur s'incarne dans les pratiques dès l'enfance[20]. Ainsi dans la grande enquête sur les familles en Europe (N. Malpas, P.-Y. Lambert, 1993), à la question sur la hiérarchie des valeurs qui doivent être encouragées chez les enfants, les parents allemands (de l'Ouest) créditent l'autonomie à 62,4% alors que les parents français ne lui donnent que 21,7% (tableau 4.6, p. 108). Le rapport entre l'autonomie et l'obéissance varie de 7 (62,4/8,9) en Allemagne à 1,2 (21,7/16,8) en France. La différence est grande. Dans l'enquête sur les valeurs en Europe (P. Ester, L. Halman, R. de Moor, 1993), les Français classent en neuvième position (sur une liste de onze qualités à développer chez les enfants) l'indépendance alors que dans le reste de l'Europe, et surtout au Nord, cette valeur est en quatrième position (L. Roussel, 1994, p. 74).

[19] Voir par exemple l'article de H. Bertram, "Jeunesse d'Allemagne" (G. Mauger, 1994, pp. 50-67).
[20] Selon Franz Schultheis, cela traduit aussi des rapports plus distants entre les parents et les enfants, jeunes ou adultes en Allemagne (1995).

Chapitre 2
L'enquête

Les données de terrain sont issues d'entretiens semi-directifs ; la méthode qualitative s'avérait la méthode la plus appropriée pour approcher au plus près les processus d'autonomisation mis en œuvre par ces jeunes dans la relation avec leurs parents. Les récits des préadolescents ont donné lieu à une analyse thématique, à une objectivation de leur degré d'indépendance par des indicateurs et à l'appréhension du sens que ces jeunes donnent à leurs pratiques ainsi qu'à l'environnement dans lequel ils évoluent.

Les jeunes qui ont été interviewés sont âgés entre 11 et 13 ans, ils sont en 6ème ou 5ème (en Allemagne, respectivement 5. et 6. Klasse ; mais aussi en 7. Klasse qui peut correspondre à l'entrée au collège à Berlin disposant d'un cursus scolaire différent) et habitent Paris, Strasbourg, Fribourg ou Berlin[1]. L'entrée dans les études secondaires marque pour le préadolescent un changement dans le sens d'une plus grande émancipation : il découvre de nouveaux espaces (ne serait-ce qu'avec le changement le plus souvent d'institution scolaire), l'espace extra-familial s'agrandit notamment par de nouveaux loisirs, de nouvelles pratiques (par exemple la bibliothèque), il est investi le plus souvent de nouvelles responsabilités, sa marge de liberté augmente. Cette tranche d'âge nous a paru particulièrement intéressante en raison des changements importants qui lui sont associés et la comparaison entre la France et l'Allemagne prend encore plus de sens lorsque l'on sait que les collégiens et collégiennes allemandes ont plus de temps non scolaire à leur disposition puisqu'ils ont cours pour la plupart de 8h à 13h ou 14h[2].

[1] Le lecteur peut se reporter aux schémas des différentes villes en annexe qui indiquent la répartition des enquêtés dans les différents arrondissements (Paris, Berlin) ou quartiers (Strasbourg, Fribourg).
[2] Certains établissements scolaires expérimentent des « journées complètes » de cours, mais cela reste assez rare. Dans notre corpus, deux préadolescentes de Fribourg sont dans ce cas.

1. Les entretiens

Les entretiens exploratoires

Les entretiens exploratoires ont été une première étape dans le travail de terrain. Nous avions réalisé six entretiens exploratoires dans la Communauté urbaine de Strasbourg, les enquêtés étaient pour la moitié des filles, pour l'autre des garçons, de différents milieux socio-culturels. Au-delà des informations spécifiques contenu dans chacune des monographies, reconstituées sur la base des deux entretiens, nous avons pu mieux recadrer notre guide d'entretien en l'enrichissant avec des questions supplémentaires (pour ne prendre qu'un exemple, les entretiens exploratoires nous ont suggéré que l'heure du coucher méritait d'être distinguée de l'heure de l'extinction de la lumière puisque le préadolescent peut à cette occasion disposer alors d'un moment à lui), et en ajoutant un moment dans le second passage de repérage sur carte qui nous a paru indispensable, pour mieux cerner à la fois l'autonomie des déplacements de le préadolescent et la connaissance qu'il a du réseau de transport en commun de son quartier, de la ville, et plus largement des alentours de cette ville. Cette connaissance contribue aussi au processus d'autonomisation du préadolescent.

Nous avons également effectué des recherches, qui restent certes sommaires, sur les villes étudiées, notamment les villes allemandes, afin d'avoir les éléments nécessaires à une connaissance de la géographie des quartiers, des réseaux de communications ainsi que des caractéristiques socio-démographiques des habitants des quartiers. Nous avons d'autre part, tenu compte du fait qu'il existe des disparités entre les systèmes éducatifs allemand et français. Ces différences entre les systèmes scolaires français et allemand sont importantes d'autant qu'en Allemagne chaque *Länder* est compétent pour son système éducatif ; chaque *Land* dispose d'un ministre de la culture et de l'éducation (Kultusminister), il n'y a donc pas d'uniformisation du système scolaire. L'enseignement élémentaire dure cinq ans que ce soit en France ou en Allemagne (sauf à Berlin où il dure sept ans, pour permettre une sélection plus tardive des enfants dans les différents cursus ; autrement dit la 5. Klasse, équivalent à la 6ème et la 6. Klasse, équivalent de la 5ème se trouvent souvent être des écoles « primaires » (« Grundschule »)) ; le cursus de l'enseignement secondaire menant au baccalauréat est quant à lui plus long de deux ans en Allemagne (neuf ans contre sept pour la France).

Ainsi, un élève en 6. ou 5. Klasse peut fréquenter soit une « Grundschule » (qui en principe dans tous les autres Länder va de la 1. à la 4. Klasse, sauf à Berlin où elle va

jusqu'en 6. Klasse) soit une « Hauptschule » (qui est le « niveau » le plus bas d'école d'enseignement général[3], qui va de la 5. à la 9. Klasse), soit une « Gesamtschule » (qui est une école polyvalente, où se côtoie tous les cursus : Hauptschule, Realschule et Gymnasium et qui facilite le passage de l'un à l'autre), soit encore le Gymnasium qui est un établissement qui intègre les élèves dès la 5. Klasse pour un cursus long qui mène au baccalauréat. Il est également possible de l'intégrer à partir de la 7. Klasse (c'est le cas à Berlin, sauf pour les élèves qui sont dans des écoles intégrées et qui sont dans des « Gymnasium » dès la 5. Klasse), voire plus tard (après le diplôme de fin d'études – la « mittlere Reife » – de la « Realschule », mais ce n'est pas un cursus dominant, loin s'en faut). La plupart des élèves qui vont jusqu'au baccalauréat vont directement au Gymnasium (après la 6. Klasse, sauf pour les Gymnasium intégré). Quant à la « Realschule » (de niveau intermédiaire entre la « Hauptschule » et le « Gymnasium »), il s'agit d'un collège d'enseignement secondaire (de la 7. à 10. Klasse) qui est sanctionné par un diplôme de fin d'études (mittlere Reife) dont l'équivalent français serait le B.E.P.C.

Les conditions et l'espace de recueil des entretiens

Les entretiens se sont déroulés soit au domicile du préadolescent, soit dans un lieu intermédiaire (une association, un centre socioculturel, une école). Une difficulté méthodologique est en effet apparue dès le début de la recherche proprement dite[4] (le premier terrain a été Strasbourg mais à Berlin et à Fribourg la difficulté a été plus prononcée et peut-être même accrue du fait que l'enquêtrice faisait une recherche française) : il n'a pas toujours été possible de faire réaliser les entretiens au domicile du préadolescent. Ajoutons que tous les interviewés ont été récompensés par un bon d'achat de dix euros, à faire valoir dans un ou plusieurs grands magasins.

D'une manière générale ce sont essentiellement les milieux les moins favorisés qui ont été réticents à faire entrer un enquêteur/trice[5] au domicile que ce soit à Strasbourg, Berlin ou Fribourg. Il n'était d'ailleurs pas toujours très clair si c'était les parents qui s'y opposaient, ou si c'était les préadolescents qui ne le souhaitaient pas.

---

[3] A côté de l'enseignement général, il existe aussi un enseignement professionnel (Berufschule, = école professionnelle ; Fachschule, Gewerbeschule ou Handelschule = école technique).

[4] Cela n'avait pas été le cas pour les entretiens exploratoires étant donné que les préadolescents faisaient partie d'un réseau de connaissances par conséquent l'entretien dans la chambre du préadolescent n'avait posé aucun problème.

[5] Les trois quarts des jeunes enquêtés (Strasbourg, Fribourg, Berlin et quelques entretiens à Paris) ont été interviewés par Karine Chaland. Olivier Wendling, étudiant de 3ème cycle, a réalisé deux entretiens à Strasbourg. Le terrain parisien a pour l'essentiel été réalisé par Yaëlle Amsellem et Benoît Chazot, doctorants à Paris V, membres du CERLIS, qui ont interviewé chacun dix jeunes (soit vingt entretiens puisque chaque enquêté a été interviewé deux fois).

Chaque fois que nous avions une information précise concernant la non autorisation des parents, nous l'avons indiqué dans les monographies, pour certains toutefois, il nous a semblé que cela venait des enfants (souvent d'origine étrangère) eux-mêmes[6]. En outre, certains enfants ont probablement consenti à participer à l'enquête sans en informer les parents (nous pensons notamment à une jeune fille d'origine roumaine dont l'entretien s'est déroulé dans une structure associative).

Ajoutons qu'à Strasbourg et lors de prise de contact spontanée avec des préadolescents de milieu populaire, le terme « enquête » a dû être modifié dans la petite note informative que l'enquêtrice remettait au préadolescent pour qu'il puisse prendre connaissance ainsi que ses parents du contenu de la recherche ; il a été remplacé par les termes d'étude et de recherche qui sont moins connotés. Il est en effet arrivé à plusieurs reprise que l'enquêtrice ait eu, par les préadolescents, des remarques de type : « C'est comme une enquête policière ? » ou encore « C'est une enquête par une assistante sociale ? ». Concrètement, cela signifie que nous n'avons pas toujours eu accès à la chambre du préadolescent, dans ce cas, nous la lui avons fait décrire et lui avons demandé de la dessiner pour le second entretien (ce qui n'a pas toujours été fait par le préadolescent) afin d'avoir accès à un maximum d'informations.

Pour le terrain allemand, nous avions des informateurs contactés par Frank Welz[7], sociologue à l'Université de Fribourg, qui étaient essentiellement issus du corps enseignants et qui nous ont permis de réaliser la plus grande partie des entretiens en Allemagne. Ceci a introduit un biais, la « sélection » de certains jeunes plutôt que d'autres par les enseignants et l'intérêt inégal des enfants à souhaiter participer à ce type de recherche (les filles étaient plus spontanément intéressées que les garçons à vouloir faire un entretien). Presque un tiers des entretiens réalisés à Berlin n'ont pu être effectués au domicile du préadolescent ; des écoles, de « niveaux » différents (Grundschule, Gesamtschule, Hauptrealschule et Gymnasium) nous ont accueillis pour faire ses entretiens. Les niveaux différents des écoles impliquent des populations spécifiques, ainsi on retrouve une majorité d'enfants des milieux supérieurs et moyens dans les Gymnasium tandis que les Hauptrealschule sont surreprésentées par les milieux les plus défavorisés[8] (la Hauptrealschule située dans

[6] Il serait intéressant d'approfondir les pratiques des enfants dont les parents sont d'une culture différente et le rapport peut-être spécifique qu'ils entretiennent avec la sphère privée.
[7] Nos informateurs – auxquels nous avons eu accès par Frank Welz – Mme Gärtner, Mme Ohm, Mme Schlüpmann et Mr. Zeller, respectivement enseignants dans un « Gymnasium », dans une « Grundschule », dans une « Hauptrealschule » et dans une « Gesamtschule » ont rendu possible la réalisation d'une grande partie des entretiens à Berlin.
[8] M. Duru-Bellat, A. Kieffer, 1999.

le quartier de Kreuzberg où nous avons réalisé deux entretiens ne comptaient que des jeunes immigrés).

La durée des entretiens

Chaque entretien a duré en moyenne trois quarts d'heure (certains entretiens ont duré à peine trente cinq minutes, surtout à Berlin, où presque un tiers des entretiens ont été réalisé dans une école et l'enquêtrice avait alors à sa disposition la durée d'un cours, d'autres ont duré une heure et demie). Dans la mesure où la contrainte du temps était connue, l'enquêtrice s'est attachée à diriger plus les entretiens pour éviter les digressions du préadolescent. Chaque enfant a été interviewé deux fois ; un entretien complet peut donc aller jusqu'à trois heures (cas extrêmement rare, le plus fréquent étant une durée d'une heure et demie, deux heures). A la fin du premier entretien, l'enquêteur/trice remettait un carnet de déplacements au préadolescent ; celui-ci était commenté et discuté au cours du second entretien. Certains enfants, une faible minorité essentiellement masculine, ont perdu leur carnet, certains l'ont oublié le jour du second entretien. En dehors du commentaire du carnet de déplacement qui permettait à l'enquêteur/trice de faire commenter au jeune ses déplacements, nous avons fait un « travail » de repérage sur carte qui nous a également servi d'indicateurs d'indépendance pour une première analyse.

Les deux guides d'entretien

Guide d'entretien n°1

Talon (*reconstitué après coup)*
Date de l'entretien
Prénom et âge du préadolescent
Classe du préadolescent
Profession de la mère, du père (beau-père/belle-mère)
Nombre de frères et sœurs ?
Demi-frères, demi-sœurs ?
Lieu de résidence ? Depuis combien de temps ?
Type d'habitation
Emplacement du collège ? Collège public ou privé ?
Moyen de déplacement ? Demi-pensionnaire ?
Bonne connaissance du quartier d'habitation ?

La chambre du préadolescent
Si tu veux bien, on va d'abord parler un peu de ta chambre. Est-ce la plus grande chambre de l'appartement/de la maison ? La plus petite ? Est-ce toi qui a choisi cette pièce ? Comment ça s'est passé pour la distribution des pièces ? Est-ce ta chambre à toi ou est-ce que tu la partages avec des frères ou sœurs ? Est-ce que tu es souvent dans ta chambre ? Tu t'y sens bien ? Est-ce dans cette pièce que tu te sens le mieux ? Dans une autre pièce ? Pourquoi ? Est-ce que tu passes beaucoup de temps dans ta chambre ? Qu'est-ce que tu y fais généralement ? Tes devoirs ? Des jeux ? Tu écoutes de la musique ?
Qu'est-ce que tu préfères dans ta chambre ? Ton écran de jeux vidéo, ton bureau, tel ou tel poster, etc. ? Peux-tu me dire pourquoi ? Est-ce toi qui les a choisis ? Est-ce que ce sont des cadeaux ? Quels sont les avantages que tu trouves à ta chambre ? Qu'est-ce qu'au contraire tu trouves qui ne va pas ? Qu'est-ce que tu

aimerais changer ? Est-ce que tu aimerais changer la place des meubles, la tapisserie etc. ? Est-ce que tu trouves ta chambre très bien comme elle est ?
Est-ce toi qui ranges ta chambre? Si oui, est-ce que tu ranges quand tu trouves que c'est trop le bazar ou est-ce qu'on te dit de la ranger ? Qui te dit de la ranger ? Est-ce que tu aimes ranger ? Qu'est-ce que tu fais encore dans ta chambre ? La poussière ? Tu passes l'aspirateur ? Tu ranges ton linge ? Tu fais ton lit ?
Est-ce que la porte de ta chambre est toujours ouverte quand tu es dedans ? Est-ce qu'il t'arrive de vouloir être tranquille et de la fermer ?
Est-ce qu'on (tes frères, tes sœurs, tes parents) peut entrer dans ta chambre quand tu n'es pas là ? Pour prendre ou poser quelque chose ? Cela ne t'embête pas ?
Est-ce que tu demandes à tes parents et à tes frères et sœurs de frapper à la porte avant d'entrer ? Est-ce que tu fais la même chose quand tu vas dans une chambre (en dehors des pièces communes) qui n'est pas la tienne ?

(En cas de parents séparés) Depuis quand as-tu deux chambres ? Dans quelle chambre passes-tu le plus de temps ? Tu la partages avec quelqu'un d'autres ou bien tu y es seul(e) ? Que mets-tu dans ton autre chambre ? L'as-tu décorée toi-même ? Tes objets préférés sont dans quelle chambre ? Laquelle des deux est la mieux rangée ? Dans laquelle des deux chambres te sens-tu le mieux, le plus chez toi ? Pourquoi ?

Est-ce que tu as des petites cachettes dans ta chambre dans lesquelles tu mets des choses que tu ne veux pas que les autres voient ? Quoi par exemple ? Est-ce qu'il t'arrive d'écrire des petits poèmes, de raconter ta journée dans un cahier ? Est-ce que tu racontes tout ce qui t'arrive à tes parents ? Auquel de tes parents, racontes-tu le plus de choses ? Comment expliques-tu ça ? Est-ce que tu peux me donner des exemples de choses que tu gardes pour toi, que tu ne dis pas à des parents ? Est-ce qu'il y a des choses importantes pour toi que tu racontes à quelqu'un d'autre ? Ta marraine ? Ton parrain ? Un oncle ? Ou à ton ou ta meilleure amie ?
Est-ce que tu as l'impression qu'il y a une grande différence entre les adultes et les préadolescents ? Est-ce que parfois tu penses que ça ne les regarde pas ? Que de toute façon ils ne comprennent pas ?

La vie à la maison (dans les autres pièces que la chambre du préadolescent)
A part ta chambre, quelles sont les pièces de la maison dans lesquelles tu es le plus souvent ? Dans laquelle te sens-tu le mieux ? Pourquoi ? Qu'y fais-tu ? Avec qui ? Quand tu as envie d'être vraiment tranquille dans quelle pièce vas-tu ? Et qu'y fais-tu ?

Comment ça se passe le matin quand tu te réveilles. Tu te lèves tous les jours à la même heure ? Est-ce que tu mets le réveil lorsque tu as classe ? Tu te réveilles tout(e) seul(e) ? Et lorsque tu n'as pas classe ? Ta mère ou ton père viennent-ils te réveiller ? Une fois levé(e) tu fais quoi ? Tu déjeunes ? Tu passes par la salle de bain d'abord ? Ton cartable est déjà prêt ? Tu le prépares quand ? Tout seul ou avec quelqu'un ? Est-ce que ça dépend des fois ou est-ce que le matin c'est un peu organisé ? Et le reste de la journée, est-ce qu'il y a des horaires fixes auxquels toute la famille ou une partie se retrouvent dans une pièce (par exemple pour les repas) ?
Est-ce que tu prends tous tes repas en famille ou parfois seul ou juste avec ta mère ou ton père, ou tes frères et sœurs ? Est-ce qu'il t'arrive de préparer le déjeuner ou le dîner ? Qu'est-ce que tu sais faire tout seul ? Est-ce qu'il t'arrive de faire un gâteau ? A quelle occasion et avec qui ?
Comment ça se passe pour les coups de main à donner à la maison, est-ce que tu donnes spontanément un coup de main (vaisselle, rangement, mettre la table, ranger ton linge etc.) à la maison ou est-ce que tu attends qu'on te le demande ?

Pour revenir au matin, est-ce que tu as des habits prêts le matin ? Tu les choisis toi-même (le jour même ou le jour d'avant) ? Comment ça se passe avec tes habits, tu vas les acheter avec ta mère ou ton père ? Ils les achètent sans toi ? Tu les commandes par catalogue ? Est-ce que tu t'habilles comme tu veux ou est-ce que tes parents te disent ce que tu dois mettre ? Est-ce que tu penses que tu choisis tes habits en fonction de ce que mettent tes copains et copines ? Est-ce qu'il t'arrive d'acheter la même chose qu'un copain, qu'une copine ? Qu'est-ce que tu préfères mettre comme vêtement ? Pourquoi ?
Comment ça se passe avec ta coiffure, est-ce que c'est toi qui dis quand tu veux te faire couper les cheveux ? Est-ce que tu te fais couper les cheveux par tes parents, par quelqu'un qui sait faire ou est-ce que tu vas chez le coiffeur ? Est-ce que tu aimes aller chez le coiffeur ? Tu y vas seul(e) ou accompagné(e) ? C'est toi qui décides de la coupe tout(e) seul(e) ou tu décides avec ta mère, ton père ?
(Pour les filles) Est-ce que tu t'es déjà maquillée ? Es-tu autorisée à le faire ? Tu as appris à te maquiller comment ? Depuis quand ? Est-ce que tes copines se maquillent ? Pourquoi te maquilles-tu ? Tu te trouves plus jolie avec du maquillage ?
Est-ce que tu aimes regarder la télévision ? Dans quelle pièce est-elle ? Y-en–a-t-il plusieurs ? Dans quelles pièces ? Tu la regardes avec tes parents ? Des frères et sœurs ? seul(e) ? Est-ce que tu t'assois toujours à la même place ? As-tu le droit de regarder quand tu veux ? Ce que tu veux ? Comment ça se passe les jours de classe ? Les jours où tu n'as pas classe le lendemain ? Qu'est-ce que tu regardes le plus ? Jusqu'à quelle heure as-tu le droit de regarder ?
Est-ce que des fois tu te chamailles avec eux parce qu'ils veulent regarder autre chose ? Comment ça se passe lorsque vous êtes plusieurs à vouloir regarder un programme différent ? Pour être plus tranquille, est-ce qu'il t'arrive de regarder la télévision lorsqu'il n'y a personne à la maison ?

Ecoutes-tu la radio ? Quand ? Qu'est-ce que tu écoutes ? Et les Cd ? En écoutes-tu ? En achètes-tu ? Par exemple ?

Vas-tu dans la chambre de tes parents ? Y es-tu autorisé(e) ? Pour quoi faire (télé, magnétoscope, ordinateur, autres)?
Et le téléphone comment ça se passe ? Est-ce qu'il t'arrive de téléphoner ? Tu téléphones plutôt quand dans la journée ? A qui téléphones-tu ? Des copains ? Où est le téléphone ? Il est sans fil ? (Si oui, dans quelle pièce vas-tu pour téléphoner ?) As-tu le droit de téléphoner sans demander ? Aimes-tu téléphoner ? Pourquoi ?
As-tu un portable ? Depuis quand ? C'est un forfait ou une carte ? Tu l'as toujours sur toi ? Qui te paie l'abonnement ou les cartes ?
As-tu un ordinateur ? Dans quelle pièce est-il ? Tu y joues ou tu y travailles ? Vas-tu aussi parfois chez un copain/une copine pour y jouer ? A quoi te sert-il ? Tu vas aussi sur les chats ? Qu'y fais-tu ? Tu trouves ça sympa ?

Les activités de loisirs
Est-ce que tu as des activités (en dehors du programme scolaire) dans le cadre du collège ? Lesquelles ?
Quelles sont tes principales activités (en dehors du travail scolaire) chez toi ? Tu lis ? Tu écoutes de la musique ? Tu dessines ? Raconte.
Est-ce que tes parents te conseillent un peu pour les bouquins, la musique etc. où est-ce que c'est juste toi qui décide ?
As-tu des activités (sportives, musicales, autres) en dehors de chez toi ? Quelles sont ces activités ? Tu y vas combien de fois par semaine ? Combien de temps ? Ça fait longtemps que tu fais ces activités ? Tu y vas régulièrement ? C'était ton idée au départ ou est-ce que ce sont tes parents qui te l'ont proposé ? Connaissais-tu des camarades de classe qui faisaient cette activité avant de t'inscrire ?
Aimerais-tu faire d'autres activités ? Aimerais-tu arrêter d'en faire certaines ?
Est-ce qu'il t'arrive-t-il d'improviser des activités extérieures ? Cinéma, piscine, autres etc. Si oui, raconte un peu

comment ça se passe (tu dis à tes parents le film que tu vas voir, tu le leur racontes ensuite, etc.)
Tu te fais accompagner par un adulte dans ces cas là ou tu y vas seul(e) ou avec des copains ?
S'il t'arrive de sortir seul(e), tes parents te donnent-ils une heure pour rentrer ? T'est-il déjà arrivé(e) d'arriver en retard d'une sortie ? T'es-tu fait gronder ? Tu penses que c'est normal que tes parents te grondent lorsque tu rentres en retard ? Si oui pourquoi ? De ton père ou de ta mère lequel te rouspète le plus ? En général aussi ?
Est-il déjà arrivé que tu n'aies pas le droit de sortir ? Quelle en était la raison ? Raconte moi la dernière fois que c'est arrivé.
J'imagine que lorsque tu sors, tu as parfois besoin d'un peu d'argent, tu demandes alors à tes parents à chaque fois ? Ou bien tes parents te donnent-ils régulièrement un peu d'argent de poche ? Si oui, est-ce que tu trouves ça bien d'en avoir ? Pourquoi ? Si non, en avez-vous déjà parlé et est-il question que tu en aies lorsque tu seras plus grand ? Tes frères et sœurs aînés en ont-ils ?
As-tu une tirelire ? Si oui, d'où vient cet argent (cadeau, don, etc..) ? Est-ce que tes parents te récompensent lorsque tu as de bonnes notes ?
Que fais-tu avec ? Tu t'en sers lorsque tu veux t'acheter un petit quelque chose ? Tu l'économises pour t'acheter quelque chose de plus grand ?
La dernière fois que tu t'es acheté(e) quelque chose, qu'est-ce que c'était ? As-tu une idée de ce que tu veux t'acheter prochainement ?
Est-ce que tu achètes parfois des livres, des disques ou autres (des choses pour te distraire) tout(e) seul(e) ? Tu choisis en fonction de quoi ? Tes parents, tes copains ou quelqu'un d'autres te conseillent-ils ? Est-ce que tu as l'impression que tes parents s'intéressent à ce que tu lis, à ce que tu écoutes, aux jeux auxquels tu joues ?
Est-ce que tu es abonné(e) à une revue ? Si oui, laquelle ? Est-ce tu aimes bien recevoir un magazine régulièrement à ton nom ? Pourquoi ?
Vas-tu à la bibliothèque du quartier ? Si oui, avec qui ? Et par quels moyens ? Quels types de livres tu lis ou tu empruntes ? Tu y restes un peu ou tu y vas juste pour emprunter des livres ?

A la fin du premier entretien, l'enquêteur/trice remettait un carnet de déplacement de manière à ce que le jeune puisse inscrire ses déplacements pendant le laps de temps qui séparait le premier du second entretien. Il était commenté lors du second passage et recoupait bon nombre de questions issues du guide d'entretien.

Guide d'entretien n°2

Le collège (déplacements, et vie au collège)
Comment vas-tu au collège ? (bus, voiture, à pied) Y a-t-il quelqu'un qui t'accompagne ? Qui ? Comment ? Une personne t'accompagne ? Si jamais personne ne peut t'accompagner, ça se passe comment ? Tu as les clefs de la maison en partant ? Comment se passe le retour ? Est-ce qu'il y a quelqu'un à la maison quand tu rentres ? Comment ça se passe ? T'arrive-t-il de ne pas rentrer tout de suite après l'école ? Préviens-tu alors tes parents ?
Tu prends un goûter en rentrant ou bien tu le prends au collège, à la récréation ? Si tu goûtes à la maison, comment ça se passe ? Qui te le prépare ? Tu le prends dans quelle pièce et avec qui ? De manière générale, est-ce que tu as le droit de manger quand tu le veux et ce que tu veux ?
Après ton retour à la maison, tu fais quoi ? Tes devoirs ? Tu joues avant ou après avoir fait tes devoirs ? En général tu les fais avant dîner ou après ? Seul ou avec quelqu'un ?

Est-ce que tes parents contrôlent régulièrement cahier de texte et carnet de correspondances.
Est-ce que quand tu rentres à la maison on te demande si tu as eu de bonnes ou de mauvaises notes ? Est-ce que parfois tu ne dis pas tes notes ? Pourquoi ? Est-ce que tes parents te rouspètent parfois lorsque tu as de mauvaises notes ? Que te disent-ils ? Est-ce qu'ils te récompensent lorsque tu as de bonnes notes ?
Est-ce que quelqu'un (tes parents, frères ou sœurs ou autres) tes parents (quelqu'un d'autre) vérifie que tu as bien fait tes devoirs ? Tes parents te demandent-ils quand tu rentres si tu as des devoirs à faire ? Tu as beaucoup de devoirs ou ça va ? Qu'est-ce que tu préfères faire comme devoirs ? Est-ce que ce sont aussi les matières dans lesquelles tu es bon(ne) ? Quelles sont tes matières préférées ? Pourquoi ?

Est-ce que de manière générale tes parents te suivent de près pour tes études ? ou est-ce qu'ils ne s'intéressent que lorsque ça ne va pas trop ? Est-ce que ça te va comme ça ?
Est-ce que dès fois quand tu n'y arrives pas tout seul tu demandes à quelqu'un (tes parents, tes frères ou sœurs, un copain, ou autres) de t'expliquer et de t'aider ? Raconte-moi la dernière fois qu'on t'a aidé pour un devoir ?
Est-ce que tu aimes faire tes devoirs ? Pourquoi ? Es-tu plutôt bon élève, plutôt moyen élève ou pas trop bon élève ? Comment ça se passe avec tes parents ? Ils t'encouragent ? Trop ? Pas assez ?
Tu vas au collège d'abord pour la classe ou pour les copains et les copines ? Vous êtes combien en classe ? Qu'est-ce que tu fais pendant les récréations ? Tu discutes ? Tu joues ? Tu fais autre chose ? Combien de récréations as-tu dans la journée ? Elles durent combien de temps ? Est-ce que tu passes souvent tes récréations aux mêmes endroits de la cour, avec les mêmes personnes, à faire les mêmes choses ?
Est-ce que tu connais tes camarades de collège depuis longtemps ? Est-ce que tu as des camarades dans d'autres collèges ? Est-ce que tu aurais préféré être dans un autre collège ? Comment avez-vous choisi ton collège ? Est ce que vous avez hésité entre plusieurs collèges ? Si oui, pourquoi avez-vous choisi celui là plutôt qu'un autre ?
Est ce que tu peux me parler un peu de tes copains, de tes copines. Est-ce que tu les vois aussi en dehors du collège ? Comment ça se passe ? Qu'est ce que tu fais avec eux ? Tu les invites chez toi ? Si oui, dans quelle pièce jouez-vous ? Est-ce que parfois ils dorment chez toi ? toi chez eux ? Est-ce que tu joues aussi beaucoup avec tes frères et sœurs ? Est-ce qu'ils connaissent tes copains et tes copines ? Raconte moi comment ça se passe. Est-ce que tu as l'impression que tu as le droit de faire plus de choses quand des copains à toi sont chez toi ou quand tu vas chez eux que quand tu es tout seul ? Est-ce que c'est un peu « la fête » ces occasions ? Les habitudes sont un peu chamboulées ? Raconte.
Est-ce que tu fais une petite fête pour ton anniversaire ? Si oui, est-ce toi qui décide de quels copains/copines seront invités ? Tu en discutes avec tes parents ? Est-ce que tu invites des filles et des garçons ? Juste des filles ? Juste des garçons ? Tu as autant de copains que de copines ? Plus de copines ? Plus de copains ?
Est-ce que tes parents sont présents lorsque tu fais des goûters ou des fêtes ?
As-tu les clefs de chez toi ? T'arrive-t-il d'être seul(e) chez toi ? Je veux dire sans tes parents. Aimes-tu être seul ? Pourquoi ?
Est-ce que tu fais partie d'un groupe, d'une bande ? Est-ce que tu as un meilleur ami ? Est-ce une fille ? Un garçon ? Peux-tu me dire pourquoi c'est ton ou ta meilleur(e) ami(e) ? Tu lui racontes plus de choses ? Tu le/la trouves beaucoup plus sympa que les autres ? Vous vous voyez plus ?
Est-ce que tes parents connaissent tes copains ? Et leurs parents ?
Est-ce que tu passes beaucoup de temps avec tes copains ou amis ? Combien à peu près par jour ?

Est-ce que tu as déjà été amoureux(se) ? Est ce qu'on a déjà été amoureux de toi ? Peux-tu me raconter ? C'était quand ? Est-ce que tu l'as dit à tes parents ? À tes copains/copines ? Que faisiez-vous ensemble ? Est-ce que tu est amoureux (se) en ce moment ? De qui ? Il/elle le sait ? Comment ça se passe, il/elle est aussi amoureux(se) de toi ? Est-ce la première fois que tu es amoureux ?
T'aimes bien être amoureux(se) ? Pourquoi ? Est-ce que vous parlez des filles (des garçons) entre vous ?
Est-ce que tes parents connaissent tes copains/copines ? Est-ce qu'ils aiment savoir qui tu fréquentes ? Comment ça se passe ?
As-tu déjà fumé des cigarettes ? Tu as des copains qui fument ? Qu'est-ce que tu en penses ? Et de l'alcool, tu en as déjà bu ? A quelle occasion ? Quel souvenir ? As-tu des copains qui en boivent des fois ?
Tu te sens bien dans ce collège ? Tu t'entends bien avec les gens de ta classe ? Est-ce que tu t'assois toujours à côté de la même personne ? Pourquoi ? Comment font les autres ?
Est-ce qu'il y a des délégués ? Est-ce que ça t'intéresserait d'être délégué de classe ? Est-ce qu'ils vous font des comptes rendus des conseils de classe ?
Comment ça se passe le midi ? Tu rentres chez toi ? Tu manges à la cantine ? Si oui, est-ce un libre service ? Tu manges ce que tu veux ? Toujours avec les mêmes copains/copines ? Est-ce qu'il y a un chef de table ? Raconte un peu. Tu manges ailleurs ? Une fois que tu as mangé tu as encore du temps avant le premier cours de l'après-midi ? Tu fais quoi en général ? Est ce qu'il y une permanence ? Une étude ? Est ce que tu y restes régulièrement ? Comment ça se passe ? Et tes copains et copines, ils y vont aussi ?
Est-ce qu'il y a un règlement particulier dans ton collège pour les absences ? Comment ça se passe, explique moi un peu. Est-ce qu'il est déjà arrivé que tu demandes à tes parents de te faire un mot pour des raisons autres que la maladie ? Est-ce que tes parents sont plutôt cools en ce qui concerne les absences ou est-ce qu'ils ne font un mot que lorsque tu es vraiment malade ? Est-ce qu'il y a des cours auxquels tu voudrais jamais aller (piscine, dessin ou autres) ?
Quand un prof est absent, est-ce que tu as le droit de rentrer chez toi ou est-ce que tu vas en permanence ? Est-ce qu'il y a des colles ? Comment ça se passe ? Tu as déjà été collé ? Pourquoi ? Avec qui ? Est-ce qu'il y a régulièrement des réunions parents- professeurs ? Tes parents y vont-ils ? Est-ce que tu trouves que c'est bien ces réunions ? Est ce que tes parents ont déjà pris rendez-vous avec l'un de tes professeurs ? Pourquoi ? Comment est ce que ça s'est passé ?
Est ce que ton collège organise des sorties ou voyages scolaires ? Est-ce que tu y as déjà été ? Tu trouves ça bien ? Raconte un peu comment ça s'est passé la dernière fois ? Est-ce qu'il y a des parents qui vous accompagnent ? Est-ce que tu aimerais que tes parents viennent aussi ? Pourquoi ? As-tu déjà pris une fois le train, le bateau ou l'avion sans tes parents ? Tout seul ?

La soirée

Tu dînes vers quelle heure ? Dans quelle pièce ? Est-ce tu donnes un coup de main (mettre la table, préparer à manger etc.) ? Le repas dure combien de temps environ ? Comment se passe le dîner ? Tu fais quoi après ? Tu regardes la télé ? Tu termines tes devoirs ? Tu aides à débarrasser la table ?
Est-ce que tu t'assois toujours à la même place lorsque tu manges ?
Vers quelle heure te couches-tu ? Tu te couches tous les soirs à peu près à la même heure ? Est-ce que tu fais encore quelque chose avant de t'endormir (lire, écouter de la musique, autres) ? Est ce que tes parents viennent te dire bonsoir ? Est-ce que tes parents viennent vérifier si tu dors ? Toujours ? Est ce que tu laisses ta porte ouverte pour dormir ?
Est ce qu'il t'arrive de te réveiller la nuit ? Qu'est-ce que tu fais dans ce cas-là ? Tu attends dans le noir de te rendormir ? Tu allumes la lumière et tu fais quelque chose ?

Les vacances scolaires
Comment se passe les vacances scolaires. Est-ce que tu aimes être en vacances ? Pourquoi ? Tu en profites pour te reposer ? Tu pars voir de la famille ? Tu vas dans les centres aérés ? Est-ce que tu as des cousins ou des enfants des amis de tes parents que tu vois régulièrement pendant les vacances ? Est-ce que tu as le droit d'inviter des amis en vacances chez toi/d'aller chez eux ? Raconte moi la dernière fois que cela s'est produit ?
Généralement qui décide du lieu des vacances ? Toute la famille ? Les parents ?
Est-ce qu'il y a des choses que tu aurais aimé faire pendant les vacances mais que tu n'as pas pu faire/ pas eu le droit de faire ? Lesquelles ? Pourquoi ?
Est-ce que tu trouves que les grandes vacances sont trop longues ? Trop courtes ? Est-ce que tu peux me raconter les dernières vacances d'été ? Qu'as-tu fait ? Es-tu parti avec tes parents ? En colonie de vacances ? Qu'est-ce que tu as le plus aimé et le moins aimé pendant les dernières grandes vacances ?
Tu rencontres souvent des nouveaux copains et copines en vacances ? Est-ce que tu as le droit de faire des choses pendant les vacances que tu n'es pas autorisé à faire en temps normal ? Lesquelles ?
Est-ce qu'il arrive que tes parents partent en vacances sans vous (les préadolescents)? Où allez-vous (les préadolescents) dans ces cas-là ? Et pour les sorties (hors vacances), quelqu'un vient-il vous garder lorsque tes parents s'absentent ? Est-ce que tes parents sortent souvent ? Si oui, est-ce que vous avez le droit de faire plus de choses quand ils ne sont pas là ? Quoi par exemple ? En profites-tu pour manger devant la télé ou faire d'autres choses que tu ne ferais pas si tes parents étaient là (téléphoner à quelqu'un que t'aimes bien pour lui dire des choses secrètes ? Inviter quelqu'un ?) ?

Pour finir
Est-ce que par rapport à l'année dernière (ou il y a deux ans pour les 5ème), lorsque tu étais à l'école primaire, tu as l'impression que tu as le droit de faire plus de choses ? (sortir tout(e) seul(e) etc.)
Est-ce que tu as l'impression que tes parents te demandent plus de choses ? Sont plus exigeants envers toi ?
Qu'est-ce que ça veut dire pour toi être indépendant ? Est-ce que tu as besoin dès fois de te sentir indépendant ? Pourquoi ? Peux-tu me donner des exemples ? Est-ce c'est important ou pas très important pour toi ? Est-ce que tu penses que tes parents te responsabilisent ? Peux-tu me donner des exemples ? Est-ce que tu penses que c'est de ton âge d'être responsable ? Que c'est trop tôt et que tu seras responsable plus tard ?
Est-ce que tu penses que tes parents te laissent, dans l'ensemble, plutôt faire ce que tu veux ? Ou au contraire qu'ils t'imposent beaucoup de choses ?
Si tu avais la possibilité de changer quelque chose dans ta vie, qu'est-ce que tu changerais ? Est-ce que tu penses déjà à ce que tu aimerais faire quand tu seras grand ? Comme métier ? Et dans la vie privée (te marier, avoir des enfants etc.) ?
Est-ce qu'il y a autres choses dont on n'a pas encore parlé et que tu aurais envie de dire ?

2. Le corpus des jeunes collégiens

L'âge des « enfants »

Si l'autonomie est un processus dynamique graduel, il reste que certaines étapes dans la trajectoire sont plus importantes que d'autres. L'âge entre onze et treize ans correspond à l'entrée dans les études secondaires : en France, à la sixième ; en

Allemagne[9] à la « classe de cinquième » (5. Klasse). Concernant plus spécialement l'espace, avec l'entrée au « collège », l'espace extra-familial du préadolescent s'agrandit, en même temps qu'il découvre de nouveaux espaces, le préadolescent en a une plus grande maîtrise, certains espaces peuvent lui devenir accessibles sans l'intervention de ses parents.

Le choix de trois types de variation.

- La variation nationale, déjà évoquée.
Deux capitales, Paris et Berlin, et deux autres villes, Strasbourg et Fribourg.

- La variation sexuelle.
Malgré les déclarations d'intention de la non-différenciation sexuelle de la part des parents, ces derniers n'ont pas la même conception de l'indépendance pour les garçons et les filles. Ainsi 38% des fils cadres et 57% de filles de cadres ont une interdiction ou un contrôle très strict de leurs sorties avant 18 ans. Les pourcentages respectifs en milieu ouvrier qualifié sont de 29% et de 62% (M. Bozon, C. Villeneuve-Gokalp, 1995). Les jeunes filles sont tenues de rester davantage dans l'espace familial.

- La variation sociale
Les classements sociaux, ordinaires et savants, en France et en Allemagne diffèrent (Pfeuffer, Schultheis, 2002). En Allemagne, hormis les indépendants, la catégorisation se fait entre fonctionnaires (trois niveaux), employés (trois niveaux), ouvriers (spécialisés, qualifiés, simples) (Geißler, 1996). A l'exception des détracteurs[10] de U. Beck[11] dont R. Geißler fait partie, qui défend la thèse selon laquelle les classes tendent à disparaître et qui qualifie la société actuelle de « Nachklassengesellschaft », c'est-à-dire une *société post-classe*, cette catégorisation est cependant très peu usitée. Le langage, plus flou, mais dominant en sociologie allemande est celui de « milieu », de « position sociale » (*soziale Lage*), de « style de

[9] Un enfant allemand qui entre dans la « 5ème classe » (5. Klasse) qui correspond à la 6ème en France peut : soit intégrer la Hauptschule (qui conduit à un équivalent de l'ancien certificat d'études) ; soit la Realschule (qui mène à un équivalent du B.E.P.C) ; soit le Gymnasium (établissement correspondant au collège et au lycée, sauf à Berlin, ou à l'exception des Gymnasium intégrés, il est encore en Grundschule). Les Gesamtschulen propose les trois cursus en un même lieu.
[10] Ceux-ci estiment que malgré la pluralisation, la diversité des modes de vie, la hiérarchie verticale n'a pas disparu, que le statut professionnel et le niveau de formation continuent de déterminer, de limiter les orientations des individus (dans le sens large des chances de mobilité, de leur individualisation, de leur style de vie) et que la perspective beckienne tend à occulter cette réalité.
[11] U. Beck, 1986, pp. 121-160.

vie » (*Lebenstil*); on parle ainsi du milieu universitaire (*Akademikermilieu*), du milieu alternatif (*Alternativmilieu*) etc.

Les modifications de la structure du corpus

Dans l'intention de départ, nous pensions interviewer des enfants de parents non séparés, ou non divorcés pour ne pas introduire une variation supplémentaire. Finalement, nous avons dû modifier cette option méthodologique puisqu'à l'âge qui nous intéresse, bien des enfants ne vivent plus avec leurs deux parents. Nous avons donc pris le parti de nous adapter à la réalité du terrain. Ce premier constat empirique semble valable pour la France comme pour l'Allemagne[12]. Ainsi, à Paris sur les vingt-trois enquêtés, presque un tiers d'entre eux vit soit en famille recomposée soit en famille monoparentale. A Strasbourg, sur les vingt-deux interviewés, quatre vivent dans l'une de ses formes familiales ; à Fribourg, sur les quinze interviewés, plus du tiers ont des parents divorcés, séparés ou en instance de séparation. A Berlin, sur les vingt-cinq jeunes interviewés, dix vivent dans une famille monoparentale ou recomposée.

La description du corpus

Entretiens réalisés à Paris

Préadolescentes

	Divorce/ parents gardiens	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Fati		12 ans	5ème	Trois frères (14, 13 et 9 ans), quatre sœurs (12, 10, 7 et 4 ans), un nourrisson et cinq demi-frères et sœurs dont deux en Afrique	XXème	Voyant	Mère au foyer, congé de maternité
Anaelle		11 ans	6ème		XXème	Contrôleur SNCF	Radiologue SNCF
Sandrine		11 ans	6ème	Un frère (4 ans), une sœur jumelle (11 ans), ég. interviewée (Megguy)	XXème		Agent technique
Solène	Divorcés/ Père	12 ans	5ème	Une sœur (13 ans) et un frère (10 ans) et une demi-sœur (5 ans), un demi-frère (8 ans) + deux demi-frères et sœurs pas vu depuis 5 ans	XXème	Père : Convoyeur de fonds	Belle-mère au foyer
Magali		11 ans	6ème	Un frère (4 ans), une sœur (11 ans)	XXème		Agent technique

[12] Voir par exemple C. Barre, 2003.

Clarisse	Divorcés/ Mère	11 ans	6ème	Deux demi-frères (21 et 25 ans) et une demi-sœur (quatre ans)	VIème	Père : Décorateur	Agent d'artistes
Lola		11 ans	6ème	Quatre demi-frères et sœurs (20, 20, 19 et le dernière 16 ans qui vit au domicile).	VIème	Responsable des lycées français à l'étranger	Secrétaire général d'une université
Mélanie		13 ans	5ème	Deux sœurs (7 et 4 ans)	XIIème	Recherche pharmaceu-tique	Indépendante, société de formation
Charline	Divorcés/ Mère	11 ans et demi	6ème	Une sœur (13 ans), une demi-sœur (10 ans)	VIème	Père : Directeur d'une société de négoce international	Conseil en recrutement pour une entreprise + activité indépendante
Maëlle	Séparés/ Mère	12 ans	5ème	Une demi-sœur (6 ans)	XXème	Père : Comédien professionnel	Ancienne comédienne, activités de théâtre.
Clémence	Séparés/ Mère	12 ans	5ème		XXème	Père : Peintre, sculpteur	Enseignante secondaire
Ariane		11 ans et demi	5ème	Un frère (8 ans)	XIXème	Ingénieur informatique	Documentaliste

Préadolescents

	Divorce parents gardiens	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Claude		11 ans	6ème		XIIème	Comptable	Militaire, Sous-officier
Sassoon		12 ans	6ème	Deux frères (10 et 7 ans), une sœur (16 ans).	XXème	Epicier	Gardienne d'enfants
Mohand		12 ans	5ème	Deux frères (14 et 9 ans), cinq sœurs (12, 10, 7, 4 et un mois et demi)	XXème	Ne sait pas	Congé de maternité
Mourad		13 ans	5ème	Trois frères (23, 20 et 16 ans) et une sœur (21 ans)	XXème	Retraité	Femme de ménage
Marc		12 ans et demi	6ème	Trois frères (+ de 18 ans, 18 ans et 7 ans), trois sœurs (16, 4 et 1 ans)	XIIème	Mécanicien	Infirmière
Fabrice		12 ans	5ème		XIXème	Officier (armée)	Mère au foyer
Achille		12 ans	5ème	Un frère (7 ans)	XIIème	Chercheur dans un laboratoire pharmaceu-tique	Chercheure dans un grand laboratoire pharmaceutique
Pierre		12 ans	5ème		XIXème	Chef-cuisinier	Employée chez un fleuriste
Martial	Divorcés/ Mère remariée	12 ans	5ème	Deux sœurs (21 et 14 ans), un frère (18 ans) et un quasi-frère (24 ans)	Xème	Beau-père : Banquier	Editrice

	Divorce parents gardiens	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Etienne	Divorcés/ Mère	12 ans	5ème	Un frère (13 ans)	IIIème	Père : Cadre dans un groupe d'assurance	Psychologue
Michel		13 ans	5ème	Un frère (dix ans et demi)	Xème	Enseignant dans une école spécialisée	Chercheure en sciences médicales

Entretiens réalisés à Strasbourg

Préadolescentes

	Divorce parent gardien	Age	Classe	Fratrie	Quartier d'habitation	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Christine	Séparés/ Mère	13 ans	6ème	Un frère (11 ans) et trois sœurs (de 10 mois à 5 ans)	Esplanade	Père : Ne sait pas	Femme au foyer
Elvire		11 ans et demi	6ème	Une sœur (9 ans), un frère (6 ans)	Centre	Maître d'hôtel	Femme au foyer
Félicie		11 ans et demi	6ème	Un frère jumeau, une sœur (15ans) et un frère (20 ans)	Centre	Technicien supérieur	Puéricultrice
Saida		12 ans	5ème	Un frère (16 ans) et une sœur (10 ans), une demi-sœur (28 ans)	Montagne verte	Retraité (ancien ouvrier)	Femme au foyer
Zorah		12 ans	5ème	Deux frères (4 et 16 ans), deux soeurs (6 et 14 ans)	Montagne verte	Agent de surveillance	Femme au foyer
Alice	Divorcés/ Mère	12 ans	5ème	Une sœur (20 ans)	Neudorf	Père : Enseignant secondaire	Mère : Institutrice
Sandra		13 ans	5ème privé	Deux frères (18 et 20 ans)	Centre	Psychanalyste	Institutrice retraitée
Marianne		11 ans	6ème	Un frère (9 ans)	Centre	Cadre société de télé-communica-tion	Cadre société de télé-communication
Florence		13 ans	5ème	Une sœur (10 ans)	Mundolsheim	Prof. interm. (clinique)	Prof. interm
Flores		12 ans	5ème	Un frère (10 ans) et une sœur (8 ans)	Centre	Ingénieur automobile	Secrétaire (récent, mère au foyer avant)
Emilie	Divorcés/ Mère	12 ans	5ème	Un frère (11ans)	Esplanade	Père : Mécanicien	Mère : Femme de ménage
Dolorès		12 ans et demi	5ème	Un frère (15 ans)	Mundolsheim	Cadre dans une société hôtelière	Employée dans structure privée

Préadolescents

	Divorce parent gardien	Age	Classe	Fratrie	Quartier d'habitation	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Saïd		12 ans	5ème	Trois sœurs (22, 19 et 4 ans), un frère (16 ans)	Koenigshoffen	Homme de ménage	Femme de ménage
Julien		12 ans	5ème	Deux frères (8 et 13 ans et demi)	Neudorf	Enseignant du supérieur	Enseignant du secondaire
Iouri		12 ans	6ème	Cinq sœurs (15, 18, 19, 22 et 29 ans) et un frère (28 ans)	Koenigshoffen	Au chômage	Femme de ménage
Maxence		11 ans et demi	6ème	Un frère (14 ans), une sœur (7 ans)	Centre	Ecclésiastique	Médecin
Florian	Séparés/ Mère	12 ans	5ème	Un quasi-frère (12 ans)	Neudorf	Beau-père : Enseignant du supérieur	Mère : Enseignante du supérieur
Armand		11 ans	6ème privé	Une soeur (23 ans)	Centre	Chef de chantier	Agent d'assurance
Bastide		11 ans et demi	6ème	Une sœur jumelle, une sœur (16 ans) et un frère (20 ans)	Centre	Technicien supérieur	Puéricultrice
Valère	Divorcés/ Mère remariée	12 ans et demi	5ème	Un frère (17 ans), une demi- sœur (3 ans)	Neudorf	Beau-père : Commercial	Mère : Agent d'assurance
Théo		11 ans et demi	6ème privé	Deux frères (32 et 36 ans)	Blaesheim	Ingénieur	Femme au foyer
Aid		12 ans et demi	5ème	Trois sœurs et un frère (de 22 à 8 ans)	Mundolsheim	Ouvrier spécialisé	Femme au foyer

Entretiens réalisés à Berlin

Préadolescentes

	Divorce/ Parent gardien	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Nicole**	Divorcés/ Mère	13 ans et demi	7. Klasse	Une demi-sœur (2 ans)	Wilmersdorf-Charlottenburg	Père : Propriétaire d'un bistrot et antiquaire	Mère : Conservateur de musée
Jaclyn		11 ans	5. Klasse	Fille unique	Wilmersdorf-Charlottenburg	Député et enseignant secondaire	Enseignante
Anna	« Deuxième lit »	13 ans et demi	7. Klasse	Un frère (10 ans)	Treptow-Köpenick	Retraité	Vendeuse en arrêt maladie
Karla		12 ans	6. Klasse	Fille unique	Pankow	Médecin	Médecin
Carol	Divorcés/ Père	12 ans	6. Klasse	Un frère (14 ans) et une demi-sœur (7 ans)	Pankow	Père : Cadre dans une grande société pharmaceu-tique	Mère: Administration hospitalière Belle-mère : prof. de guitare
Amelia	Divorcés/ Mère remariée	11 ans	5. Klasse	Un demi-frère à venir	Mitte	Père : artisan-menuisier. Beau-père : en attente d'emploi	Mère : Aide à domicile, responsable

	Divorce/ Parent gardien	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Paula	Divorcés/ Mère	11 ans et demi	5. Klasse	Un frère (19 ans)	Mitte	Père : Ancien boulanger, coursier actuellement	Mère : Aide à domicile
Eva		12 ans et demi	6. Klasse	Fille unique	Pankow	Inconnu	Psychologue du travail
Nadia		13 ans	7. Klasse	Trois frères (7, 15 et 19 ans) et trois sœurs (6, 10 et 14 ans)	Friedrichshain-Kreuzberg	Au chômage	Mère au foyer
Jade		12 ans	6. Klasse	Une sœur (9 ans et demi)	Spandau	Ingénieur chez Alsthom	Employée de mairie
Leila	Mère/ veuve	12 ans	6. Klasse	Trois sœurs (34, 25, 21 ans), quatre frères (40, 32, 24 et 20 ans).	Mitte	Décédé	Mère au foyer
Amy		12 ans	6. Klasse		Wilmersdorf-Charlottenburg	Chercheur en sciences humaines	Chercheur en sciences humaines
Nina		12 ans	7. Klasse	Un frère (cinq ans)	Friedrichshain-Kreuzberg	Grand éditeur	Mère au foyer (ex-cadre)
Sylvia		12 ans	7. Klasse	Une sœur (15 ans), un frère (8 ans)	Reinickendorf	Directeur (construction immobilière)	Enseignante secondaire

** Au moment de l'entretien Lisa habitait temporairement chez son père, le parent gardien étant la mère.

Préadolescents

	Divorce/ Parent gardien	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Kevin	Divorcés/ Mère	12 ans	6. Klasse	Fils unique	Pankow	Père : Programmeur informaticien	Mère : Documentaliste dans une agence de voyage
Markus	Divorcés/ Mère	12 ans et demi	6. Klasse	Une sœur (8 ans)	Friedrichshain-Kreuzberg	Beau-père : Travailleur social à mi-temps/Etudiant	Mère : Educatrice spécialisée à mi-temps/ Etudiante
Tim	Divorcés/ Mère	11ans	5. Klasse	Une sœur (7 ans)	Mitte	Père : Electricien	Mère : En recherche d'emploi ou de formation
Eliot	Divorcés/ Père remarié	11ans	5. Klasse	Une demi-sœur (6 ans) et trois quasi-frères (13, 10, 8 ans)	Mitte	Père : Employé fonction publique	Belle-mère : En recherche d'emploi
Brian		13 ans	7. Klasse	Une soeur (11 ans)	Wilmersdorf-Charlottenburg	Au chômage (peintre en bâtiment.....)	Femme de ménage
Lukas		12 ans	6. Klasse	Un frère (8 ans)	Pankow	Enseignant	Assistante en recherche médicale
Erik		13 ans	7. Klasse	Un frère (11 ans) et une sœur (8 ans)	Mitte	En congé maladie prolongé ; ouvrier	Femme de ménage

	Divorce/ Parent gardien	Age	Classe	Fratrie	Arrondissement	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Walid		13 ans	7. Klasse	Trois sœurs (20, 16, 9 ans) et trois frères (21, 19, 14)	Friedrichshain-Kreuzberg	Au chômage (ancien mécanicien)	Mère au foyer
Tobias		13 et demi ans	7. Klasse	Un frère (16 ans et demi)	Reinickendorf	Informaticien indépendant	Educatrice spécialisée
Philipp		12 et ans et demi	6. Klasse		Wilmersdorf-Charlottenburg	Agent immobilier (ex-chauffeur de taxi)	Homéopathe
Niklas	Séparés/ Mère	12 ans et ans	6. Klasse		Wilmersdorf-Charlottenburg		Conseillère pour jeunes drogués

Entretiens réalisés à Fribourg

Préadolescentes

	Divorce parents gardiens	Age	Classe	Fratrie	Quartier d'habitation	Profession du père/beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Jodie	Divorcés/ Mère	11 ans	6. Klasse	Fille unique	Centre	Père : Artiste	Enseignante-chercheure en sciences humaines
Bettina		12 ans	6. Klasse	Une sœur (15 ans)	Centre	Artisan	Cuisinière (dans une école)
Sabrina		12 ans	6. Klasse	Un frère (14 ans)	Landwasser	Ouvrier spécialisé	Ouvrière spécialisée
Jessica	Divorcés/ Mère	12 ans	6. Klasse	Un frère (18 ans)	Landwasser	Père : Conducteur de tram	Mère : Secrétaire dans un collège
Angela	Mère décédée/ Père remarié	12 ans	6. Klasse	Deux frères (18 et 10 ans) et une demi-soeur (8 mois)	Landwasser	Buraliste (gérant)	Belle-mère : aide son époux
Connie		12 ans	6. Klasse	Un frère (16 ans), une sœur (7 ans)	Landwasser	Ouvrier spécialisé	Femme de ménage
Birgit		13 ans	6. Klasse	Un frère (18 ans)	Herdern	Kinésithéra-peute (ex-commerçant)	Aide-médicale
Cindy	Mère	11 ans	5. Klasse	Fille unique	Landwasser	Inconnu	Employée dans un labo photos

Préadolescents

	Divorce parents gardiens	Age	Classe	Fratrie	Quartier d'habitation	Profession du père/ beau-père	Profession de la mère/belle-mère
Daniel		12 ans	7. Klasse	Quatre frères dont un jumeau (19, 16, 14, 12) et une sœur (22 ans)	Herdern	Employé dans l'industrie pharmaceu-tique (en Suisse)	Mère au foyer
Alex	Divorcés/ Mère	12 ans	7. Klasse	Une sœur (10 ans)	Centre		Profession intermédiaire social
Ben	instance de sépa-ration	11 ans et demi	6. Klasse	Une sœur (15 ans)	Centre	Enseignant en formation continue	Enseignante secondaire
Hans		12 ans	6. Klasse	Un frère (16 ans)	Hochdorf	Ouvrier spécialisé	Ouvrière qualifiée
Hadar		11 ans et demi	6. Klasse	Deux frères (15 ans et 7 ans), une sœur (13 ans)	Hochdorf	Ne sait pas	Mère au foyer
Thomas		13 ans	7. Klasse	Un frère (16 ans)	Centre	Directeur d'un magasin d'art	Infirmière
Gerald	Divorcés/ Mère	11 ans	6. Klasse	Une sœur (9 ans)	Centre	Ingénieur en aérodynami-que	Mère : Enseignante secondaire

3. Les méthodes d'analyse

Nous avons reconstitué sur la base des transcriptions d'entretien, des fiches monographiques individuelles, dans un premier temps à partir d'indicateurs permettant d'objectiver l'indépendance, puis en faisant une analyse de contenu par dimensions que nous allons préciser plus loin. Nous avons également pour parachever les « portraits » des jeunes interviewés, élaborer une typologie de la dominante dans la construction identitaire du préadolescent. L'enfant vit-il (1) dans un monde produit par ses parents et approuvé par lui, (2) dans un monde produit par ses parents et appliqué par lui, (3) dans un monde à soi et validé par les parents, (4) dans un monde à soi, inconnu des parents.

La série d'indicateurs

Les indicateurs suivants permettent d'objectiver le processus d'autonomisation :

Chambre (partagée/personnelle)
Niveau scolaire du préadolescent (faible, moyen, bon)
Contrôle des devoirs :
Réveil (père, mère, réveil)
Déplacement de + de 2km en bus, tram etc.
Déplacement à vélo sans adulte

Heure de coucher/Extinction des feux
Nombre d'heures/télé par jour
Nombre de télévision (si une télévision dans la chambre préciser)
Programmes regardés (si possible)
Pièce dans laquelle le préadolescent est le plus (peuvent être plusieurs)
Accès à la chambre conjugale (si pour ordinateur et/ou télévision préciser)
Partir en vacances sans les parents (hors classe verte)
Métier plus tard
Repérage sur carte
Argent de poche
Etre seul(e) chez soi
Sait faire la cuisine ? /droit d'utiliser la cuisinière ou four ?
Journal intime
Train, avion seul(e) ?
Ordinateur
Téléphone portable
Ecoute CD/radio
Cachette dans la chambre
Porte de la chambre ouverte/fermée
Dormir chez des copines/copains
Confident (e)
Réseau amical
Culture jeune
Achat de vêtement seul
Petit(e) copain/copine (passé, présent)

L'analyse par dimensions

Nous avons retenu onze dimensions (au sein desquelles viennent s'insérer la plupart des indicateurs mentionnés) qui permettent de cerner les processus d'autonomisation des jeunes collégiens et collégiennes.

- La dimension 1 concerne l'appropriation de l'espace intérieur/personnel, c'est-à-dire la chambre du préadolescent ainsi que le reste du logement.
- La dimension 2 se rapporte aux déplacements dans l'espace extérieur.
- La dimension 3 a pour objet le rapport au corps avec notamment le choix des vêtements, l'usage du maquillage pour les filles, l'utilisation du gel dans les cheveux pour les garçons.
- La dimension 4 concerne le rapport à la culture, aux loisirs, avec en particulier le choix des films, des livres, des activités de loisirs.
- La dimension 5 met en lumière la nature des relations que le préadolescent entretient que celles-ci soient amicales, parentales ou autre.
- La dimension 6 a trait à l'origine et à la gestion de l'argent.

- La dimension 7 concerne l'école hors l'école c'est-à-dire le contrôle des devoirs, la surveillance, les encouragements, la « pression » exercée par les parents sur le préadolescent ou le préadolescent sur lui-même.
- La dimension 8 est celle du temps, de la gestion du temps dans la vie quotidienne du préadolescent.
- La dimension 9 met en lumière les réserves d'informations. L'enfant se confie-t-il ? Si oui, à qui ? Garde-t-il des informations pour lui ?
- La dimension 10 nous renseigne sur la participation du préadolescent aux décisions familiales, que ce soit pour le choix des programmes de télévision quand le préadolescent ne dispose pas d'une télévision, ou encore pour les préférences dans les destinations de vacances etc.
- La dimension 11 explore le rapport que le préadolescent entretient à son avenir, que celui-ci soit professionnel (quel métier plus tard ?) ou privé (mariage ? enfants ? à quel âge ?).

Les indicateurs d'indépendance et d'autonomie évoqués plus haut (il ne s'agit pas d'une liste exhaustive) peuvent être insérés dans les dimensions appropriées (d'autres indicateurs apparaissent dans les dimensions mais n'ont pas été systématiquement « codés », ils sont ajoutés ici, d'où leur nombre supérieur à la liste précédente)..

L'indicateur concernant le niveau scolaire de l'enquêté(e) est informatif (il ne s'agit en effet pas d'évaluer ses connaissances scolaires), et nous avons pu constater que cela pouvait jouer un rôle dans la plus ou moins grande indépendance du préadolescent. Plus le préadolescent est bon en classe, plus ses parents « ont tendance » à lui faire confiance, à le responsabiliser, à lui accorder du temps libre (du temps à lui). Le fait que le jeune soit ou pas demi-pensionnaire est également une information précieuse puisque lorsqu'il ne déjeune pas chez lui pendant la pause de midi, il a la possibilité de nouer des relations électives avec ses pairs. En Allemagne, les élèves font peu usage de la cantine à cet âge-là étant donné qu'ils rentrent généralement vers 13h/14h (ils mangent alors à ce moment-là, il n'est d'ailleurs pas rare, que ceux et celles qui sont éloignés de leur école, déjeunent autour de 15h).

Dimension 1. L'appropriation de l'espace intérieur/personnel

Les manières dont le préadolescent s'approprie ou non certains espaces intérieurs sont des indicateurs des processus d'autonomisation mis en œuvre par le préadolescent. L'appropriation du logement peut passer par des moments passés

seul à la maison (tous les préadolescents ne restent pas seuls chez eux, et tous n'en ont pas).

L'appropriation de la chambre dans laquelle vit le préadolescent est probablement l'indicateur le plus révélateur de son indépendance même si la chambre individuelle n'est pas en soi un indicateur d'autonomie, puisque la possession d'une chambre individuelle est également conditionné par les ressources financières des parents et que le fait d'avoir une chambre propre ne signifie pas encore que le préadolescent ait une « chambre à soi » (V. Woolf). Cet indicateur n'a de signification (comme les autres) qu'en association avec les autres indicateurs, les autres dimensions du processus. La fermeture de la porte manifeste par exemple le désir d'isolement dans un monde à soi. L'indicateur doit être précisé en fonction de la situation du préadolescent, s'il partage sa chambre avec un ou plusieurs frères et sœurs, la porte sera moins souvent fermée du fait même que ce n'est pas tout à fait son espace.

La pièce dans laquelle le préadolescent est le plus souvent est révélatrice de son appropriation des différents espaces. Certains enfants sont « partout », d'autres disent d'emblée être le plus souvent dans leur chambre parce que c'est là qu'ils se sentent le mieux, d'autres sont le plus souvent hors de leur chambre.

L'accès à la chambre conjugale pour la télévision ou l'ordinateur révèle l'appropriation forte du préadolescent de tous les espaces, qui peut aller jusqu'à l'envahissement de l'espace conjugal, ou parental (dans le cas des familles monoparentales). Nous avons rencontré à plusieurs reprises des enfants dont les mères vivant séparées ou divorcées de leur conjoint n'avaient pas d'espace propre : la pièce dans laquelle elles dormaient était également le salon alors que les préadolescents pouvaient par ailleurs avoir chacun leur chambre.

La possession d'un téléphone portable, outre le fait qu'il sert beaucoup lorsque le préadolescent est hors de chez lui, permet aussi le développement d'un monde à soi dans l'espace familial (que ce soit parce que le préadolescent peut téléphoner sans consulter ses parents, se faire appeler ou encore envoyer des SMS ou équivalent).

Le temps passé devant la télévision et le lieu dans lequel le préadolescent regarde la télévision permet d'observer à la fois si le préadolescent fait de la télévision un temps commun ou un temps personnel, et si le préadolescent sait s'occuper autrement, ou si la télévision est son principal loisir.

- être seul chez soi
- la chambre/le coin personnels
- la décoration/l'aménagement intérieur
- la porte fermée/ouverte
- le temps passé dans la chambre, dans les autres pièces
- téléphoner dans la chambre
- la télévision/l'ordinateur dans sa chambre/dans une autre pièce
- le rangement
- la cachette
- la pièce d'accueil pour les copains/copines
- l'accès à la chambre conjugale
- le nombre et lieu des postes de télévisions
- écouter de la musique/radio dans sa chambre
- faire dormir des copains ou copines chez soi
- faire/aider à faire la cuisine

Dimension 2. Les déplacements dans l'espace extérieur (dans le quartier, la ville)

Les déplacements en transports en commun sans adulte (dans les monographies, nous précisons si le préadolescent y va seul ou accompagné par des copains et/ou copines) sont un indicateur privilégié du degré de mobilité du préadolescent. Les déplacements à vélo permettent également de voir le degré d'indépendance et de responsabilisation du préadolescent (il faut bien entendu tenir compte de l'aménagement des villes ; les villes de Strasbourg et de Berlin sont très bien équipées). Les trajets effectués en train ou en avion sans les parents expriment une certaine forme d'indépendance et d'autonomie (certains enfants pensent par exemple, qu'ils sont trop jeunes et/ou qu'ils auraient peur de voyager seul ; d'autres au contraire se sentent près mais n'en ont jamais eu l'occasion).

De même, le fait de partir en vacances sans les parents (hors classe verte) renseigne sur l'indépendance et l'autonomie du préadolescent, même si pour certains enfants cela n'exprime pas le refus des parents ou leur refus personnel mais ce sont plus les occasions qui manquent. Cet indicateur reste difficile à manier dans la mesure où les préadolescents de parents divorcés partent rarement en vacances seuls ; les jours de congé sont le plus souvent l'occasion d'aller rendre visite au parent non-gardien. D'autres indicateurs indiquent qu'ils ont une autonomie assez importante.
Le repérage sur carte donne une idée objective de la connaissance que le préadolescent a de l'espace géographique environnant.

- le déplacement à pied, à vélo
- le déplacement en transport en commun
- la variété des lignes fréquentées
- le repérage sur les plans

Dimension 3. Le rapport au corps

Le corps est le lieu de l'expression de l'identité revendiquée du préadolescent (habillement, maquillage etc.) et de ce fait il n'échappe pas aux parents que c'est aussi pour eux un lieu de contrôle. L'apparence physique de leur enfant leur donne à voir l'identité de dernier, et de ce fait leur permette d'observer quelles influences sont à l'œuvre chez lui. On observe qu'à cet âge-là le contrôle direct ou indirect sur l'habillement est assez important (surtout sur les filles), il est en tout cas rarement libre et pas uniquement parce que le corps est en jeu mais parce que se prennent aussi des habitudes vestimentaires (porter des marques etc.) qui sont aussi des pratiques de consommation.

- l'achat des vêtements seul
- la liberté dans le choix des vêtements
- la coiffure et le coiffeur
- l'autorisation/l'interdiction du maquillage
- le régime alimentaire
- l'alcool
- la cigarette
- avoir un petit copain ou petite copine

Dimension 4. Le rapport à la culture, aux loisirs

Cette dimension permet d'observer une dominante dans la construction du monde du préadolescent, dominante parentale, dominante individuelle. Le choix des activités de loisirs est très souvent, même si elles sont appréciées par les jeunes, initié, directement ou indirectement par les parents. En outre, le fait de faire des activités extérieures permet un relâchement du contrôle parental (même si souvent lui succède un autre contrôle, qui peut être de nature différente) mais il dépend aussi des ressources culturelles et économiques des parents.

- le choix des émissions télévisuelles
- les sorties au cinéma
- la fréquence et nature des sorties culturelles extérieures
- la bibliothèque
- les magazines/les livres
- la lecture
- les concerts de musique
- la « culture jeune » (qui englobe les séries télévisées, les clips, la mode vestimentaire, la lecture de magazines, l'écoute de station radiophonique ou de CD de chanteurs qui nourrissent cette culture jeune).

Dimension 5. La nature des relations

Les fréquentations du préadolescent et la nature des relations sont un indicateur important de l'autonomie dans la mesure où c'est par un ou des tiers que le préadolescent va progressivement se détacher de ses parents. Un enfant qui se confie à sa mère n'est pas dans une configuration identique à un enfant qui se confierait à sa meilleure amie, ou bien à sa marraine par exemple. D'autre part, la distinction entre copain/copine et meilleure amie marque également un début de hiérarchisation de la part du préadolescent relativement aux relations qu'il peut entretenir avec les autres (le petit copain ou la petite copine pouvant avoir une place à part dans cette hiérarchie).

- le ou la meilleure ami(e)
- le ou la confident(e)
- les copains/copines
- dormir/inviter des copains/copines
- avoir/ou avoir eu un petit copain/une petite copine
- le réseau amical (peu étendu, étendu)
- les relations fraternelles/parentales
- les relations familiales (grands-parents, oncle, tante etc.)

Dimension 6. L'origine et la gestion de l'argent

L'argent qui permet la consommation et donc l'accès à des biens matériels et immatériels susceptibles de participer à la construction identitaire ainsi qu'à la production d'un monde est un indicateur important dans la mise en œuvre des processus d'autonomisation des jeunes. Il nous semblait important de distinguer l'argent de poche (au sens strict qui correspond à une rentrée régulière d'un montant fixé à l'avance qui permet une petite gestion économique de ses besoins) de l'argent que le jeune peut recevoir occasionnellement, et sans régularité (parce qu'il a rendu service, parce qu'il a une bonne note pour les fêtes). Avoir une somme disponible, aussi petite soit-elle, c'est pouvoir acquérir quelque chose sans que les parents soient nécessairement informés de cette acquisition, c'est donc aussi une manière d'échapper au « contrôle » des parents.

- l'argent de poche
- l'argent du travail scolaire
- l'argent des petits boulots
- l'argent comme récompense scolaire
- l'argent, cadeau fêtes, anniversaire
- avoir un compte, livret d'épargne
- avoir une carte de retrait
- avoir toujours sur soi son porte-monnaie

Dimension 7. L'école hors l'école

Cette dimension permet d'observer si le jeune est davantage considéré comme un « enfant » ou comme un élève par les parents, d'observer dans quel univers le préadolescent évolue, et quelles relations sont à l'œuvre entre lui et ses parents (confiance et donc non contrôle, ou bien contrôle systématique par exemple).

- le contrôle scolaire
- le soutien/accompagnement scolaire, les cours particuliers
- le non contrôle (demander sans contrôler) comme confiance
- le non contrôle et la non demande comme laisser-aller
- les encouragements
- le « chantage »
- la « pression »
- les « parents » d'élèves »

Dimension 8. L'emploi du temps, les horaires et la gestion du temps

La dimension du temps, complémentaire de celle de l'espace, ne peut être totalement indépendante des parents qui fixent les règles communes à l'ensemble des membres de la famille. La présence d'horaires fixes structure la vie quotidienne du préadolescent, le rappelle à l'ordre du temps familial s'il éloigne. Le temps personnel du préadolescent doit venir se caler sur le temps familial qui est plus ou moins figé, sur lequel le préadolescent peut plus ou moins intervenir (le réveil du matin est probablement l'horaire sur lequel le préadolescent a le moins de prise). Le réveil par l'un des parents peut prendre deux significations : soit il vient s'inscrire dans une logique générale de dépendance (au regard d'autres indicateurs qui vont dans ce sens), soit si c'est l'indépendance du préadolescent qui domine, le réveil par l'un des parents peut être interprété comme une marque d'attention parentale.

- le réveil du matin, qui réveille ?
- le contrôle du coucher
- la « fraude » (rallumer la lumière/la musique)
- heures fixes pour repas, temps commun.
- le goûter, un rituel familial ou prise individuelle
- le téléphone portable, accès à une certaine gestion de son temps
- le téléphone portable, moyen de contrôle parental
- les sorties
- les heures de rentrée à la maison

Dimension 9. Les réserves d'information

Le fait de ne pas tout dire à ses parents, de confier aussi des informations à d'autres (rejoint ici la dimension 4) indique que le préadolescent n'est plus totalement dans le monde parental, des moments de sa vie ne sont pas racontés aux parents. La

cachette est également un moyen de mettre à l'abri des informations, objets etc. que le préadolescent souhaite garder pour soi (pour cet âge les friandises sont assez fréquentes et dans ce cas il s'avère que c'est très souvent pour les mettre à l'abri de la fratrie plus que des parents).

- la confidence « ailleurs »
- le secret
- le journal intime
- le mensonge
- la cachette
- la « transgression » (ou le mensonge par omission)

Dimension 10. La participation du préadolescent aux décisions familiales

La concertation avec le préadolescent au sujet d'activités, d'achats, de projets familiaux indique une prise en compte de son avis et exprime par là même que le jeune a un statut qui ne se réduit pas à celui d'enfant. La question est moins de savoir s'il est en définitive tenu compte de l'avis du préadolescent que de constater qu'il y a échange entre grands et petits sur certains sujets.

- la télévision
- l'heure du coucher
- la destination des vacances
- le choix des loisirs

Dimension 11. Le rapport à l'avenir

Le fait de savoir ou de ne pas savoir ce que le préadolescent souhaite faire (même si le choix de la profession peut varier avec le temps) indique si le préadolescent se projette ou non dans l'avenir, et donc dans le monde des adultes. Ces choix peuvent – et ils le sont notamment pour certaines jeunes filles – être directement calqués sur les modèles que leur proposent les parents, les médias.

- les études, le métier envisagé
- la vie privée (mariage, enfants etc.)
- la lieu d'habitation

Le monde dans lequel vit le préadolescent

Comme forme de synthèse, on met en évidence une dominante dans la manière dont le jeune construit plus ou moins son monde. C'est un indicateur de l'autonomie. Les quatre formes de production du monde du préadolescent sont les suivantes :

- Production d'un monde par les parents, et approuvé par le préadolescent. Le préadolescent évolue dans un monde produit par ses parents, et il l'approuve, il n'y a pas de grands clivages entre ce qu'il aimerait qui soit et le monde proposé par les parents. Autrement dit, il s'approprie un monde qui lui convient. Il peut alors être considéré comme autonome puisqu'il valide les règles familiales en les faisant.

- Production d'un monde par les parents, et appliqué par le préadolescent. Le préadolescent est réfractaire au monde produit par ses parents, et le ressent comme une imposition, il n'est pas en adéquation avec ce monde. Le préadolescent évolue alors dans un monde hétéronome, puisque les règles sont fixées par ses parents et qu'ils ne les approuvent pas.

- Production d'un monde par le préadolescent (monde à soi), et approuvé par les parents. Les parents approuvent voire encouragent la production d'un monde à soi du préadolescent (à condition que celui-ci ne remette pas en cause le monde « familial »), autrement dit, ils permettent au préadolescent, en lui donnant une marge de liberté, de se créer un monde personnel qui réponde à ses aspirations.

- Production d'un monde par le préadolescent (monde à soi), inconnu des parents. Dans ces cas rares à cet âge, le préadolescent parvient à se construire un univers assez fortement séparé de sa mère et de son père, de telle sorte que ces derniers le maîtrisent peu.

Avec une série d'indicateurs sur les pratiques des jeunes et le sens que ceux-ci leur accordent, on cherchera à comprendre comment l'autonomie prend forme chez les jeunes collégiens allemands et français, notamment dans les usages des espaces privés et publics, des espaces réels et virtuels.

Ce travail étudie avant tout la place de l'espace, des espaces dans l'éducation familiale des jeunes. Outre un apport à une sociologie de l'éducation, de la famille, et de l'espace, la recherche veut aussi contribuer à une sociologie de l'individualisation par cette analyse des processus d'autonomisation des individus, et par l'approche de l'articulation entre le type d'éducation à l'autonomie et le type d'individu qui sert de référence au sein de chaque société.

Chapitre 3
Les préadolescentes berlinoises

Le matériau qualitatif ne peut pas être traité par une analyse quantitative. Il peut néanmoins se prêter à une analyse inspirée par celle de la méthodologie de Jacques Bertin (1999) des variations concomitantes par glissement progressif des colonnes et des lignes d'un tableau. Cette méthode permet de repérer un certain nombre de traits caractéristiques du corpus analysé. On procédera de cette manière dans un premier temps pour construire une « typologie » des jeunes. Et dans un second temps, on présentera ces types à partir des monographies, en dessinant des portraits d'adolescentes.

1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie

Nous avons privilégié l'indépendance dont dispose les jeunes. Même si l'indépendance et l'autonomie sont pendant la jeunesse en partie dissociées, du fait du prolongement notamment de la dépendance financière, associée à l'allongement de la scolarité, il nous semble incontestable qu'un minimum d'indépendance intergénérationnelle est nécessaire comme soubassement pour la création d'un monde relativement autonome. On peut prendre comme exemple l'individualisation possible des biens d'équipement. Il faut attendre la possibilité qu'ont les jeunes d'avoir un « transistor », une radio personnelle, ou un « tourne-disque » – un Teppaz par exemple – dans les années 60 pour que la culture jeune puisse se développer. Tant que l'unique appareil radio est familial, il est plus difficile de diversifier l'écoute selon les classes d'âge. L'existence d'un seul bien n'interdit pas une certaine autonomie, comme on l'observe avec la télévision le matin pour les enfants, les parents peuvent alors se préparer tranquillement, les enfants sont occupés. Malgré tout, c'est lorsque l'équipement est personnel – la question de la propriété est moins importante que celle de l'usage – que l'autonomie est davantage possible, le monde du jeune étant à l'abri du regard, relativement, de celui de ses parents.

Nous avons sélectionné parmi les renseignements figurant dans les entretiens sept indicateurs d'indépendance. Ces indicateurs d'indépendance/dépendance retenus sont :

Le fait de ne pas disposer d'une chambre individuelle
Le fait d'être réveillé par un des parents
Le fait de ne pas avoir d'argent de poche régulièrement
Le fait de ne pas pouvoir aller dormir chez un ami, ou une amie
Le fait que les devoirs scolaires soient contrôlés par un des parents
Le fait de ne pas pouvoir se déplacer en transport commun sans un adulte accompagnateur
Le fait de ne pas partir en vacances sans les parents.

Le tableau est rempli selon les renseignements fournis par les entretiens. Ensuite nous avons calculé un indice de dépendance obtenu à partir de ces indicateurs, chacun des indicateurs donnant un point. Plus le jeune a de points et plus il est dépendant de ses parents. Et moins il a de points, plus il est indépendant. Les lignes sont classées selon cet indice. A la jeune fille Nicole, est accolé un « mais » dans la mesure où cette adolescente vit actuellement et temporairement chez son père. Ainsi elle n'a plus de chambre alors qu'elle en avait une auparavant chez sa mère, qui est le parent gardien. Elle ignore combien de temps durera cette période de transition, étant donné les difficultés de sa mère qui a préféré que sa fille s'éloigne quelques temps du domicile pour des raisons personnelles (mais la fille voit sa mère régulièrement, ce n'est pas leur relation qui est en cause dans cet éloignement momentané). Cela pose un problème intéressant qu'on risque d'oublier lorsqu'on considère la jeunesse comme un chemin conduisant à l'indépendance. En effet, notamment en raison de l'histoire matrimoniale des parents, mais aussi en fonction de leurs trajectoires professionnelles, un jeune peut en quelque sorte régresser dans son parcours. C'est ainsi que si Nicole avait vécu chez sa mère au moment de l'entretien, elle aurait obtenu un plus faible score de dépendance, ayant au moins une chambre individuelle et recevant régulièrement de l'argent de poche.

Tableau 1. Le score de dépendance

Préadolescentes Berlin

	Pas de chambre individuelle	Réveil par les parents	Pas d'argent de poche	Ne pas dormir chez les copines	Contrôle des devoirs	Pas de déplacement en transport en commun	Ne pas partir en vacances sans les parents	Score de dépen-dance
Sylvia		///////////	///////////	//////////	///////////	//////////////////	//////////////	6
Nicole	/////// **	//////////	////mais		///////////		//////////////	5 mais
Nadia	//////////////		///////////	///////////			//////////////	4
Eva		///////////	///////////	//////////			//////////////	4
Jade		///////////			///////////		//////////////	3
Leila	////////////	///////////					//////////////	3
Anne		///////////	//////////				//////////////	3
Amy			//////////		//////////			2
Carol			///////////		///////////			2

	Pas de chambre individuelle	Réveil par les parents	Pas d'argent de poche	Ne pas dormir chez les copines	Contrôle des devoirs	Pas de déplacement en transport en commun	Ne pas partir en vacances sans les parents	Score de dépen-dance
Amelia					///////////		//////////////	2
Jaclyn							//////////////	1
Nina					///////////			1
Paula		///////////						1
Karla								0
Total	3	7	6	3	6	1	9	

** Au moment de l'entretien Lisa habitait temporairement chez son père, le parent gardien étant la mère.

Une fois établi le tableau, on peut regarder colonne par colonne. Pour l'ensemble des jeunes filles de Berlin – 14 en tout –, on observe une grande variation des résultats puisqu'on passe d'un total de 10 pour l'indicateur « Ne pas partir en vacances sans les parents » à 1 pour l'indicateur « Ne pas se déplacer sans adulte accompagnateur ». La dépendance n'est donc pas uniforme. Ce total sera surtout utile pour l'analyse comparative entre les allemands et les français. Déjà elle démontre que pour la classe d'âge considérée, presque tous les jeunes (étudiés) peuvent se déplacer en bus, en tram ou en métro dans Berlin. En revanche, peu partent en vacances sans leurs parents. Les jeunes ont aussi souvent le droit d'aller dormir chez un copain, ce qui est conforme aux représentations de cette « séparation » provisoire, présentée dans les journaux éducatifs comme un des moyens d'apprentissage de l'indépendance. Ils ont aussi dans la plupart des cas une chambre individuelle. En dehors du cas de Nicole évoqué, les deux jeunes filles qui n'en ont pas sont Nadia et Leila. Cette dernière est d'origine libanaise, et a une grande fratrie, avec trois sœurs et quatre frères (certains ne vivent plus au domicile familial) ; la première est également d'origine libanaise, et a six frères et sœurs.

Le corpus est scindé en deux pour trois indicateurs : le fait de ne pas recevoir d'argent de poche, le fait d'être réveillé par un de ses parents, le fait que le travail scolaire soit contrôlé (ici il s'agit de contrôle au sens strict, le fait que les parents demandent à l'enfant s'il a fait ses devoirs quotidiennement sans le vérifier n'est pas considéré comme du contrôle). Lorsque le groupe est divisé en deux, comprenant chacun sept personnes, le total pour chaque partie fait apparaître quelque chose d'important :

Tableau 2. Le nombre des jeunes « dépendantes » et « indépendantes » selon les indicateurs du score de dépendance

	Les 7 plus « dépendantes »	Les 7 plus « indépendantes »
Pas de chambre individuelle	3	0
Réveil par un parent	6	1
Pas d'argent de poche	5	1
Ne pas dormir chez un copain	3	0

Contrôle des devoirs	3	3
Pas de déplacements sans adulte	1	0
Ne pas partir en vacances sans un parent	7	3

Deux des trois indicateurs considérés penchent vers les plus dépendants, le dernier au contraire est réparti également dans les deux groupes. Il s'agit du contrôle régulier des devoirs et des leçons. Ce statut particulier, c'est le seul de la liste a être indépendant de la hiérarchie, dévoile la place spécifique de l'école dans le processus d'autonomisation des jeunes. Des parents peuvent avoir une politique, même explicite, de laisser une certaine indépendance et autonomie à leur enfant à l'exception des enjeux scolaires. Ils considèrent alors que les affaires scolaires sont des affaires de famille. Ce contrôle peut aussi témoigner d'une certaine faiblesse de la réussite scolaire du jeune : les parents ne surveillant que lorsqu'il y a risque. Les deux facteurs jouent.

En séparant les « bons » des « moyens » élèves – six et huit jeunes respectivement – on observe qu'un tiers des « bons » sont contrôlés (2 sur 6) alors que la moitié des « moyens » le sont (4 sur 8). Les jeunes ont plus de chances d'être surveillés lorsque leur scolarité n'est pas idéale. Cela confirme des travaux antérieurs. Mais cela n'interdit pas l'action d'une autre logique puisque dans le groupe des jeunes les plus dépendants, Eva qui est la meilleure élève, semble-t-il, de l'ensemble des jeunes filles de Berlin, n'est pas contrôlée par ses parents chaque jour. Inversement, Jaclyn qui appartient au groupe des plus indépendantes et qui est, elle aussi, bonne élève, est contrôlée. Cela confirme la relative indépendance du critère de la « dépendance » scolaire vis-à-vis des autres critères de dépendance.

La dépendance se trahit à plusieurs niveaux, celui du temps notamment. Les plus dépendantes se font réveiller plus souvent par un parent que par un réveil. Ce n'est pas la difficulté de la maîtrise de cet équipement qui rend les parents indispensables. C'est parce que la mère ou le père peut ainsi contrôler mieux ce qui se passe, c'est aussi une manière de commencer la journée par le rappel de cette dimension identitaire – par cette micro-interaction entre parent et enfant. Ces jeunes n'ont pas, non plus, d'argent de poche régulièrement. Ils ne sont pas nécessairement sans argent, mais ils doivent demander à chaque fois, ce qui permet au parent de savoir, voire même de contrôler l'utilité des dépenses. Un des meilleurs exemples du corpus est l'achat par une mère de bonbons pour ses enfants. Cela part d'une bonne intention, qui permet néanmoins le contrôle de ce qui est mangé par l'enfant. La mère achète ce qu'elle considère les moins mauvaises friandises, et qui ne correspondent pas, comme par hasard, aux bonbons préférés de ses enfants. La

liberté de dépenser est le pendant de la liberté du temps « libre », y compris celui de ne rien faire.

La dépendance spatiale se traduit par le fait que les jeunes dépendants ne partent pas en vacances sans leur(s) parent(s). Ce souci des parents peut s'appuyer, on le verra dans certaines familles, sur l'accent mis sur le temps commun. L'enfant à cet âge-là doit encore si possible être en « famille ». Le départ ne doit pas être trop anticipé.

D'autres indicateurs de dépendance sont disponibles dans les entretiens. Retenons en quatre : dans quelle pièce se tient le plus fréquemment la jeune fille ? Sa chambre ou une pièce commune[1] ? Est-ce que l'adolescente ferme ou non la porte de sa chambre ? A-t-elle déjà pris le train ou l'avion seule ? Et enfin, parvient-elle à se repérer aisément ou non sur les plans de la ville, du métro et de son quartier ? Les quatre indicateurs renvoient à l'indépendance spatiale et aux conditions de possibilité de l'autonomie. En effet, on suppose que la fermeture de la porte de la chambre, par exemple, constitue un marqueur de protection de soi contre les envahisseurs, imaginaires ou réels, que sont les autres membres de la famille. Dans certaines familles, des jeunes mettent sur leur porte des pancartes, des cartons, quelquefois empruntés aux chambres d'hôtel, indiquant qu'ils ne souhaitent pas être dérangés. Ce signe est une revendication d'un espace personnel qui n'est pas acquis automatiquement par le fait d'avoir une chambre à soi. Les parents, les frères et les sœurs, peuvent se croire autorisés à venir dans cette pièce qui appartient au domicile familial. Elsa Ramos (2002) a bien montré que même les étudiants qui vivent chez leurs parents ne parviennent pas à la « propriété » de leur espace puisque la fermeture à clé de la porte est perçue comme une offense territoriale paradoxale, vexant les propriétaires en titre du logement. Cet interdit, fréquent, révèle le statut ambigu de l'indépendance et de l'autonomie de la jeunesse puisque l'adolescent ou le jeune adulte reste tant qu'il est sous le toit de ses parents toujours aussi « fils de » ou « fille de », et donc dans une certaine relation hiérarchique.

[1] On désigne sous le terme de « mixte », les jeunes qui sont le plus souvent à la fois dans leur chambre et dans une autre pièce.

Tableau 3. D'autres indicateurs de dépendance

Préadolescentes Berlin

	Score de dépendance	Pas de chambre individuelle	Pièce la plus fréquentée	Porte de la chambre	Trajet avion/train seule	Repérage sur carte
Sylvia	6		mixte	fermée	non	faible
Nicole	5	/// pas en ce moment	mixte	pas de chambre p.	non	bon
Nadia	4	//////////////////	salon	ouverte	non	faible
Eva	4		grand-mère	ouverte	non	moyen
Jade	3		mixte	mixte	non	moyen
Leila	3	//////////////////	mixte	fermée	non	bon
Anne	3		mixte	fermée	non	bon
Amy	2		mixte	mixte	oui	très bon
Carol	2		chambre	mixte	non	moyen
Amelia	1		chambre	mixte	non	moyen
Jaclyn	1		chambre	mixte	oui	bon
Nina	1		chambre	fermée	oui	bon
Paula	1		chambre	fermée	non	moyen
Karla	0		chambre	fermée *	oui	bon
Total dépendance			8	9	10	7

* Karla habite un étage personnel.

Aucun de ces nouveaux indicateurs ne constitue une norme d'indépendance à la classe d'âge considérée. Alors que le déplacement (à Berlin) en transport en commun est possible, sans les parents, le voyage en train ou en avion seul est minoritaire (quatre jeunes seulement ont répondu par l'affirmative). La maîtrise de la ville par le repérage sur le plan de ses propres déplacements et de la connaissance du centre, de l'emplacement des autres quartiers partage le groupe en deux parties.

Lorsque de nouveau on considère la distribution de ces indicateurs de dépendance/indépendance en fonction des deux sous-ensembles – les sept les plus dépendants et les sept les moins dépendants – on observe :

Tableau 4. Le nombre des jeunes « dépendantes » et « indépendantes » selon les autres indicateurs de dépendance

Préadolescentes Berlin

	Les 7 plus « dépendantes »	Les 7 plus « indépendantes »
La chambre non exclusive comme « refuge »	4 sur 4	1 sur 7
La porte « ouverte » (toujours ou non)	2 sur 4	3 sur 7
Le trajet en avion, ou en train seul	0	4
Le repérage moyen sur un plan	3	4

Le fait de fermer sa porte et la maîtrise abstraite de l'espace par la médiation des plans ne sont pas très associés à l'indice de dépendance, semble-t-il. En revanche, la chambre personnelle (donc pour le sous-ensemble de celles qui en ont une) n'a pas

le même usage selon les deux groupes. Les jeunes filles les plus dépendantes sont aussi celles qui apprécient d'être en famille. Le plus souvent elles désignent à la fois leur chambre et une autre pièce où elles sont « bien ». Eva apprécie d'aller chez sa grand-mère qui vit dans le même immeuble que sa mère. Les filles les plus indépendantes plébiscitent leur chambre comme espace où elles peuvent faire ce qu'elles veulent, se tenir comme elles veulent, à l'abri (relatif) de la surveillance des autres membres de la famille. C'est un résultat important, même s'il n'est pas surprenant : la chambre, au moins pour les jeunes filles peut-être socialement plus centrée sur l'espace intérieur, est, au moment de l'adolescence un espace décisif de construction identitaire. La maîtrise de l'espace extérieur par les déplacements seule en train ou en avion est, elle aussi, associée au score de dépendance.

Les entretiens sont relus pour repérer les informations concernant les indicateurs d'autonomie. L'approche empirique de ce concept n'est pas aisée, on procède par approximation. On prend cinq indicateurs d'hétéronomie et deux indicateurs d'autonomie :

Hétéronomie
Le fait de prendre un de ses parents comme confident
Le fait de ne pas avoir de cachette personnelle
Le fait de ne pas acheter seule ses vêtements
Le fait de ne pas tenir un journal intime
Le fait de ne jamais être seule à la maison
Autonomie
Le fait d'adhérer à la culture jeune
Le fait d'avoir un réseau amical important

L'adhésion à la culture jeune est mesurée par quatre indicateurs :
- le nombre d'heures à regarder la télévision, et ce qui est regardé, notamment certaines séries ;
- la musique, et l'accent mis sur les stars ;
- les magazines de stars et chansons ;
- la mode pour les vêtements, l'attrait des marques.

Cette culture peut constituer un univers de référence pour les jeunes qui veulent prendre de la distance avec à la fois avec le monde des adultes (des « vieux », selon certains interviewés), et le monde des « petits » qu'ils veulent quitter. Le marché propose des produits qui sont ciblés pour une classe d'âge donnée afin de donner la possibilité à ses membres de se reconnaître. De plus en plus, les jeunes de dix-douze ans sont visés par de telles offres identitaires, que ce soit pour la musique ou pour l'apparence physique.

Grâce à ces indicateurs d'autonomie et d'hétéronomie, et à d'autres renseignements, la lecture de chaque monographie conduit à caractériser globalement la nature du monde dans lequel le jeune vit. Il peut accepter, en quelque sorte contraint, de vivre dans l'univers tel qu'il est dessiné par ses parents. Ce monde sera dit « appliqué », sans enthousiasme. Dans ce cas l'adolescent peut manifester quelques résistances en se construisant quelques territoires personnels, plus ou moins connus de sa mère ou de son père. Le jeune peut accepter le monde proposé par ses parents, en adhérant spontanément (ce monde lui convient) ou en raison des justifications données par ses parents (il comprend ce monde et celui-ci lui convient). Ce monde dit alors « approuvé » est une manière d'être autonome, si le jeune signe la proposition. L'autonomie ne signifie pas nécessairement un monde à part, entièrement différent de celui des parents – ce qui serait impossible à cet âge dans la majeure partie des cas. Il existe un troisième cas, celui d'un monde que le jeune construit – un monde dit « à soi » – et que les parents approuvent, valident. Le mouvement s'inverse puisque la validation change, ce sont les parents qui observent les actions de leur enfant et qui les estiment fondés, ne serait-ce qu'en référence au principe de l'autonomie. Le plus fréquemment, ils le feront en pensant qu'ainsi ils encouragent leur garçon ou leur fille à devenir responsable de lui-même, à se construire aussi selon sa personnalité. Le cas d'un monde qui serait élaboré à l'abri du regard des parents est peu probable à cet âge-là, à moins de postuler une totale indifférence de leur part. Enfin un cinquième cas est possible, c'est celui qui se déroule dans les familles où le monde du jeune est co-produit par lui-même et par ses parents. C'est d'une certaine manière presque toujours la résultante de la relation pédagogique puisque même dans les familles les plus autoritaires, le préadolescent a le droit à certains territoires personnels, ne serait-ce que la chambre, même lorsqu'elle est partagée (avec chacun son côté par exemple). On comprend donc que la colonne où est définie la dominante du « monde » est schématique, ne pouvant traduire la complexité des interactions pédagogiques. C'est pour cette raison que cette analyse sera suivie d'une présentation de « cas », de « types » pour mieux approcher la façon dont les jeunes – en l'occurrence les jeunes filles – vivent dans un monde qu'ils ou qu'elles ont, pour partie, bâti.

Du tableau des indicateurs d'hétéronomie et d'autonomie, se dégagent quelques tendances. Les jeunes filles n'ont pas le droit d'acheter leurs vêtements, sans leur mère (ou plus rarement leur père). Cela viendra plus tard. Inversement la cachette fait partie de l'univers des préadolescentes, même si elle est vide, même si elle est connue des autres membres de la famille (dans ce cas elle prend un autre sens puisqu'elle devient un territoire connu de tous et pourtant réservé, l'apprentissage du

respect des biens personnels d'autrui est ici en jeu ainsi que la confiance), elle compte. Son sens est moins dans ce qui est caché – cela peut être simplement des bonbons – que dans la revendication explicite, pour la cachette connue de tous, du droit à un territoire personnel, peut-être le seul dans la maison.

Deux indicateurs sont en revanche associés à la hiérarchie de la dépendance. Le premier est le fait de ne pas pouvoir être seule au domicile familial. Les jeunes filles les plus dépendantes n'ont pas accès à cet espace seule. Elles doivent coexister toujours avec quelqu'un. Si les parents sont absents, ils s'arrangent toujours pour que quelqu'un soit là. Ils ne font pas confiance, c'est ainsi que leur fille interprète quelquefois cette présence permanente d'un adulte. Quand on sait le plaisir que les jeunes ont d'avoir la totalité du logement pour eux, ne serait-ce que quelques heures, afin de pouvoir mettre leur musique plus fort, de pouvoir l'installer sur la chaîne hi-fi familiale, de pouvoir regarder ce qu'ils veulent à la télévision, on peut comprendre la déception de certains de ces jeunes privés de cette extension spatiale, momentanée. D'autres comprennent cette attitude au nom du principe de précaution, des dangers réels ou imaginaires de la maison. La rhétorique des accidents domestiques constitue un argument en faveur de cette option. Elle est le pendant des dangers de la circulation dans la rue, des risques d'agression. Il s'agit d'un arbitrage en faveur de la sécurité, au détriment de la liberté d'expérimentation du jeune.

Le second indicateur d'hétéronomie associé à la dépendance est l'existence de la confidence au père, ou à la mère. Sur les quatre filles les plus dépendantes, deux prennent leur mère en première confidente. Sur les cinq filles les moins dépendantes, deux prennent leur mère ou leurs parents comme confidents, mais en second, et seulement pour certaines informations. Dans tous les cas, les parents sont concurrencés par la meilleure amie, alors que dans le premier groupe, une seule meilleure amie apparaissait.

Tableau 5. Les indicateurs d'hétéronomie et d'autonomie

Préadolescentes Berlin

	Score de dépen-dance	Monde	Confidence Mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seule	Pas de journal intime	Jamais seule à la maison	Culture jeune	Réseau amical
Sylvia	6	appliqué			///////////////	///////	/////////	++	-
Nicole	5	appliqué		/////////		?	/////////	++	+
Nadia	4	appliqué	++		///////////////	///////	/////////	+++	-
Eva	4	approuvé	++		///////////////			++	-
Jade	3	approuvé	+		///////////////	///////		++	+

	Score de dépen-dance	Monde	Confidence Mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seule	Pas de journal intime	Jamais seule à la maison	Culture jeune	Réseau amical
Leila	3	approuvé			///////////////	///////	/////////	++	-
Anne	3	à soi validé	+	?		?		++	++
Amy	2	approuvé			///////////////			+	++
Carol	2	appliqué			///////////////	?		+	+
Amelia	1	à soi validé	+	/////////	///////////////	///////		+++ +	++
Jaclyn	1	approuvé			//////////////			+	++
Nina	1	à soi validé			///////////////			+	++
Paula	1	à soi validé			///////////////	///////		+++ +	+
Karla	0	approuvé		?	///////////////	?		+	+

Note de lecture : La simple adhésion à la culture jeune (+) est considérée comme « faible ». Pour le réseau amical : entre 0-2 copains/copines = - ; entre 3-4 = + ; plus de 5 = ++. Pour la confidence, l'absence de + signifie que les enfants ne font pas de confidences strictement personnelles à un de leur parent (le plus souvent la mère), la présence d'un + signifie que l'enfant confie à une meilleure amie, à un tiers mais aussi à l'un de ses parent, les deux ++ indiquent que l'enfant ne se confie qu'à sa mère.

Les résultats sur la culture jeune peuvent surprendre. En considérant que la simple adhésion à cette culture (avec le signe +) est considérée comme le seuil minimal, on observe que tous les jeunes les plus dépendants ont un rapport assez fort à ces marqueurs culturels (une a trois +++ ; six ont deux ++). Pour le groupe des plus indépendantes, la situation diffère : deux jeunes filles ont ++++, très accrocs donc, tandis que les cinq autres ont au contraire le score minimal (+). Le premier enseignement est que la culture jeune n'est pas, contrairement à l'hypothèse, un des supports de l'autonomie privilégiés, en tous cas pour les jeunes les plus indépendantes. Le second porte sur l'hétérogénéité du groupe des plus indépendantes : tout se passe comme si certaines jeunes filles prenaient appui sur cette culture pour remplir, en quelque sorte, le monde à soi dont elles disposent. Dans ce groupe, toutes les jeunes filles dont les parents appartiennent aux classes supérieures (cf. tableau sur l'identité sociale) ont un rapport assez distant à la culture jeune alors que les jeunes filles de milieu populaire ou moyen adhèrent avec enthousiasme à cet univers, dans lequel sont notamment présentes les stars.

Le montant des ressources sociales et culturelles de la famille ne varie que faiblement avec les degrés de dépendance[2]. En revanche il semble associé à la manière dont les plus indépendantes marquent leur distance au monde des adultes.

[2] Comme le laisse supposer ce tableau :

Préadolescentes Berlin	Les plus « dépendantes » (6, 5 ou 4 points)	Les plus « indépendantes » (1 ou 0 point)
Milieu supérieur	2	3
Milieu moyen	1	1
Milieu populaire	1	1

Dans ce groupe, les jeunes qui vivent dans les familles les moins bien dotées socialement élaborent ce qui peut sembler un monde paradoxal puisque ce dernier est dominé par la logique du marché des stars et des marques. Le « no logo » et ses variantes ne sont possibles que si d'autres supports de l'autonomie sont offerts aux jeunes. L'ampleur du réseau amical constitue une de ses ressources. Aucune des jeunes très dépendantes n'a un grand réseau alors que plus de la moitié des filles très indépendantes en a un. Que ce soit par la médiation du marché spécialisé, ou directement par les rencontres à l'école, dans le quartier, dans les associations, les jeunes s'individualisent en partie en s'appuyant sur les pairs (ou ceux que l'on leur présente comme tels). Le processus d'autonomisation ne se déroule pas dans un monde abstrait, isolé. Il a horreur du vide : les parents et les copains sont en quelque sorte dans un vase communicant. On notera que les deux jeunes filles qui prennent leur mère comme confidente en premier lieu ont un petit réseau amical, mais qu'elles vivent aussi dans la culture jeune. L'accès direct n'a donc pas, si on prend au sérieux cette indication fragile, le même sens que l'accès indirect, ne serait-ce que parce que les vêtements sont achetés avec la mère et que certaines séries – à destination des jeunes – sont aussi regardées en présence des parents.

La culture jeune a aussi un second usage pour les jeunes les plus dépendantes de leurs parents. Elle est un refuge, un des espaces symboliques concurrents que les parents tolèrent, parce qu'ils estiment soit qu'elle est une échappatoire sans risque, soit qu'ils ne peuvent pas vraiment faire autrement et que la résistance est vaine.

Tableau 6. L'identité sociale

Préadolescentes Berlin

	Score de dépen-dance	Age	Fratrie	Milieu social	Niveau scolaire	Niveau de la classe Type d'école
Sylvia	6	12	une sœur (15 ans), un frère (8 ans)	CS ++	moyen plus	7. Klasse Gymnasium
Nicole	5	13,5	fille unique	CS ++	moyen plus	7. Klasse Gesamtschule
Nadia	4	13	six frères (7, 15 et 19 ans) et sœurs (6, 10 et 14 ans)	CP - -	moyen plus	7. Klasse Hauptrealschule
Eva	4	12,5	fille unique	CM +	très bon	6. Klasse Gymnasium
Jade	3	12	une sœur (9 ans et demi)	CS +	bon	6. Klasse Gymnasium
Leila	3	12	trois sœurs (34, 25 et 21 ans), quatre frères (40, 32, 24 et 20 ans)	CP - -	moyen plus	6. Klasse Grundschule
Anne	3	13,5	un frère (10 ans)	CP - -	bon	7. Klasse Gesamtschule
Amy	2	12	fille unique	CS +++	moyen	6. Klasse Grundschule
Carol	2	12	un frère (14 ans) et une demi-sœur (7 ans)	CS ++	moyen	6. Klasse Gymnasium

	Score de dépen-dance	Age	Fratrie	Milieu social	Niveau scolaire	Niveau de la classe Type d'école
Amelia	1	11	un demi-frère à venir	CM	moyen	5. Klasse Grundschule
Jaclyn	1	11	fille unique	CS +++	bon	5. Klasse Grundschule
Nina	1	12	un frère (5 ans)	CS +++	bon	7. Klasse Gymnasium
Paula	1	11,5	un frère (19 ans)	CP +	moyen moins	5. Klasse Grundschule
Karla	0	12	fille unique	CS ++	bon	6. Klasse Gymnasium

Le tableau sur l'identité sociale montre aussi que la variation ne dépend pas, pour ce groupe, des différences d'âge. Les cinq filles les plus indépendantes sont un peu plus jeunes que les quatre filles les plus dépendantes. Le niveau scolaire penche un peu plus du côté des jeunes indépendantes (trois « bonnes » sur cinq, alors qu'une seule « bonne » figure dans le groupe des quatre dépendantes), sans que la corrélation soit parfaite, bien au contraire. Aucune élève moyenne ou moyenne moins chez les dépendantes.

Ce qui ressort le plus nettement de cette analyse globale est le fait que l'indépendance et l'autonomie sont, pour les onze-treize ans, assez fortement associées. En effet, les préadolescentes qui parviennent à construire un « monde à soi », validé par leurs parents sont celles qui disposent aussi d'un fort degré d'indépendance. Et les jeunes qui « appliquent » le monde de leurs parents sont plutôt des filles les plus dépendantes. Entre les deux, les jeunes filles vivent souvent dans un monde « proposé » par leurs parents, mais qu'elles « approuvent », qu'elles comprennent pour une large part, et qu'elles valident.

Les quatre portraits sélectionnés pour représenter la forte dépendance et la forte indépendance sont ceux de Sylvia et Karla d'une part, et de Nadia et de Paula d'autre part. Les deux premières appartiennent à des familles de cadres supérieurs, les deux autres à des familles populaires. Cette option méthodologique est prise pour que la différenciation du processus d'autonomisation ne soit pas confondue avec la différenciation sociale.

2. Un clivage à l'intérieur du milieu supérieur

Portrait de Sylvia

Sylvia obtient le score de dépendance le plus élevé. Elle a tous les traits de la jeune « dépendante », sauf qu'elle a une chambre individuelle et qu'elle en ferme la porte. Elle n'avait pas très envie de participer à l'enquête, et sa mère avait déjà reporté deux fois le rendez-vous. La famille semble troublée en ce moment, à la fois par le départ de l'oncle paternel qui vivait avec eux depuis plusieurs années et par des relations conjugales dont on peut se demander si elles n'étaient pas tendues. Pour ces raisons, les deux entretiens ont été réalisés lors d'un unique passage.

Cette jeune fille a douze ans. Elle habite dans un arrondissement nord de Berlin, à quelques centaines de mètres du lac Tégel. C'est un quartier résidentiel. La maison est grande et confortable, avec un grand jardin ainsi qu'une grande terrasse surélevée. La décoration intérieure est moderne, sobre. L'entrée est grande, et mène aux pièces communes qui communiquent entre elles – cuisine, salon et salle à manger. Lorsque la mère monte (les chambres à coucher sont toutes au premier étage) avec l'enquêtrice dans la chambre de Sylvia, elle fait observer, avec fierté, que l'escalier est décoré par nombre de dessins, mis sous cadre, de sa fille.

La famille comprend, en plus de Sylvia, un garçon de huit ans et une sœur de quinze ans, la mère, le père et un de ses frères. La mère est enseignante dans le secondaire. Elle est très attentive aux études de ses enfants ; tous ont été scolarisés avec un an d'avance. Sylvia est donc en 7. Klasse, dans un Gymnasium, filière la plus élevée en Allemagne. Le père dirige un cabinet d'architecte. Il est peu présent, quittant la maison à 7heures 30 et ne rentrant que vers 22heures.

L'appropriation de l'espace intérieur

Sylvia a une chambre personnelle, elle en a toujours eu une. Sa chambre a comme surface dix mètres carrés environ. Elle a été repeinte l'été dernier en couleur orange par Sylvia et sa mère. Sylvia a mis sur les murs un poster du *Petit Prince* qu'elle a gagné à l'école ; elle possède aussi d'autres objets mettant en scène ce héros, mais elle n'a jamais lu le livre. Elle a aussi des posters de joueurs de foot qu'elle a mis l'an dernier lors des championnats du monde et un poster d'une chanteuse, *Avril*.

Elle a un petit divan dans sa chambre avec une table basse, ce qui lui fait un petit coin détente. Sur son divan, beaucoup de peluches mais elle n'aime pas vraiment ça, elles sont juste là comme ça. Sylvia a des petites cachettes, surtout derrière ce divan, mais elle n'indique pas ce qu'elle met à l'abri. A la question sur ce qu'elle préfère dans sa chambre, elle répond « rien ». Elle n'apprécie pas trop sa chambre, et aimerait changer tous les meubles qui sont dépareillés et qu'elle n'a pas choisis. Elle voudrait qu'on sorte le divan qui fait lit, car lorsque la famille a de la visite, elle doit céder sa chambre et aller dormir dans la chambre de son frère. Elle ne se sent pas assez chez elle dans cette chambre puisqu'elle peut et doit la céder sitôt qu'ils accueillent un hôte. Un autre élément accroît ce sentiment. En effet l'ordinateur qui est dans sa chambre est partagé avec son frère et sa sœur qui peuvent venir s'en servir lorsqu'ils le souhaitent. Sylvia aime bien fermer la porte pour qu'on ne puisse pas voir ce qu'elle fait. Sa dépendance vis-à-vis de la famille, y compris spatiale puisque l'endroit où elle se sent le mieux est le canapé dans la partie salon de la très grande pièce commune, ne l'empêche pas de souhaiter avoir un territoire personnel. La dimension « familiale » de son identité ne supprime pas l'envie d'avoir une identité personnelle.

L'attachement à la communauté familiale par Sylvia résulte, au moins pour une part, de la politique explicite mise en œuvre par la mère, insistant sur le groupe réuni et sur l'importance de la scolarité. Ainsi Sylvia a une télévision dans sa chambre depuis un an (c'est sa grand-mère qui lui a donné son ancien poste de télévision). Cet équipement pourrait lui permettre d'accéder directement à un autre univers, mais sa mère veille à ce qu'elle ne regarde pas n'importe quoi et surtout pas n'importe quand. Sa fille doit lui demander avant de regarder et comme la mère impose sa présence dans les pièces communes (pour les devoirs notamment), elle ne voit pas souvent les séries qu'elle aime bien. Régulièrement le soir elle la télévision regarde sans avoir la permission, en ne mettant pas le son ! Cela est possible car à ce moment-là ses parents sont au rez-de-chaussée dans les pièces communes. L'individualisation est restreinte. Un second exemple réside dans la manière dont les devoirs sont faits. Tous les enfants travaillent sur la grande table de la cuisine. Sylvia légitime ce choix, en reprenant un des arguments de sa mère. Dans sa chambre, dit-elle, elle trouve toujours autre chose à faire. Avant, il arrivait que Sylvia fasse ses devoirs avec un copain. Elle aimait bien, mais en ce moment elle ne le fait plus parce qu'elle n'a plus le temps, sa mère estimant qu'elle travaille mieux seule et lui faisant apprendre quotidiennement du vocabulaire anglais et français dont elle vérifie ensuite s'il a bien été assimilé.

Les déplacements à l'extérieur

Sylvia va à l'école à vélo lorsqu'il fait beau (depuis cette année seulement). Cela reste cependant exceptionnel. Le plus souvent sa mère ou son père, ou bien encore la voisine dont la fille est dans cette même école, l'accompagne en voiture. C'est à environ dix minutes en automobile. Sa sœur de 15 ans va à l'école à vélo. Sylvia ne prend jamais seule le métro, elle n'en a pas l'occasion puisqu'elle sort peu de son quartier d'habitation. Cela arrive tout aussi rarement avec quelqu'un de sa famille. Son environnement se limite à son quartier où elle effectue ses activités de loisirs (que l'on verra plus loin). Sylvia trouve assez rapidement sur un plan l'emplacement de sa maison et de son école. Elle connaît très peu les quartiers de Berlin, elle n'a aucune relation dans un autre arrondissement. Cette jeune fille n'a jamais voyagé seule. Elle a pris une seule fois le train avec sa sœur. Elle affirme ne pas avoir peur de le prendre, mais à la condition que le train soit direct, sans changement.

La culture et les loisirs

Le fait que Sylvia soit poussée dans ses études par sa mère ne l'a pas conduit à aimer lire, comme d'autres filles. Au contraire elle déteste lire. Elle aime écouter de la musique. Elle écoute des CD, enfin un CD car elle n'a qu'un CD : celui de *Eminem*. Sinon elle écoute beaucoup la radio, *Kiss FM*, le matin, parfois le midi et le soir.

A l'exception de ce petit monde musical, relevant de la culture jeune, Sylvia occupe son temps en faisant des activités qu'elle a peu choisies. Ainsi elle joue au tennis depuis au moins deux ans. Elle prend des cours le dimanche. Lorsque l'enquêtrice lui demande comment cette idée lui est venue à l'esprit, elle répond : « Maman ». C'est sa mère qui l'a inscrite, elle joue d'ailleurs elle aussi au tennis. Sylvia est aussi inscrite dans un club d'aviron. Elle y va deux fois par semaine. Comment lui est venue cette idée ? Sa réponse ressemble à la précédente : « A cause de papa ». Son père fait aussi de l'aviron. Cette jeune fille reproduit les exemples parentaux sans revendiquer ses propres goûts. Ses deux activités se situent au bout de sa rue, elle peut y aller seule.

Sylvia joue du piano – sur le grand piano qui trône dans le salon. Elle a son cours de piano le vendredi de 16h à 17h. Son professeur n'habite pas loin, elle s'y rend à vélo. Elle en fait depuis quatre ans mais ça ne lui plaît pas. Elle aimerait bien arrêter mais pour cela il faudrait qu'elle choisisse un autre instrument. Sa mère l'exige. Comme Sylvia ne sait pas, ou plus exactement n'a pas envie de faire l'apprentissage d'un autre instrument, elle continue. Elle le fait donc sans enthousiasme. C'est un des exemples d'application du monde parental. Sa grande sœur et son petit frère jouent

également du piano. Sa sœur aime bien jouer, son frère aussi (il sait mieux jouer qu'elle). Sa mère « sait jouer » mais ne joue pas. Sylvia est comme « prise » dans cet environnement sans avoir la possibilité d'en sortir. Elle aimerait vraiment arrêter la musique. Sa mère décide ce qui est bon pour ses enfants, leur laissant le minimum de liberté. Lorsque l'enquêtrice fait remarquer à Sylvia qu'elle ne doit pas tellement avoir de temps libre entre ses devoirs et ses activités de loisirs, celle-ci répond : « Ma mère pense que le tennis et l'aviron c'est mon temps libre ». Le temps ne doit être ni perdu, ni laissé à l'initiative du jeune lui-même. Une telle conception éducative est traditionnelle, puisqu'elle repose sur une forte dénivellation entre les parents et l'enfant. Mais l'objectif est moins moral que social, comme on le verra avec le rapport que Sylvia entretient avec l'avenir.

Le rapport au corps

Dans cette optique, il n'est pas étonnant que la mère tienne à ce que sa fille n'ait pas une tenue négligée. Ainsi elle exige que Sylvia mette des barrettes afin que les cheveux ne lui tombent pas sur le visage. Sa fille résiste, de manière détournée. Elle les met le matin, et les enlève ensuite assez souvent (cet aveu n'est pas spontané de sa part, elle semble méfiante concernant l'usage qui pourrait être fait des enregistrements, bien que l'enquêtrice s'engage et rappelle à chaque début d'entretien que l'anonymat et la confidentialité sont respectés). Sa dépendance ne lui interdit pas d'émettre quelques souhaits peu conformes. Elle voulait, il y a peu, se teindre les cheveux en rouge (ce qui est assez fréquent chez les jeunes en Allemagne). Sa mère lui a dit que pour cela, il fallait qu'elle ait une bonne note. Comme sa fille a eu une bonne note, elle a eu l'autorisation. Sa mère a payé la teinture, et sa sœur s'est chargée de la lui appliquer.

Comme presque toutes les autres jeunes filles, lorsqu'elle a besoin de vêtements, elle se rend avec sa mère dans un centre commercial proche de chez eux, à une dizaine de minutes en voiture, et se fournit principalement chez *New Yorker*. Elle choisit avec sa mère. Mais elle hérite quand même beaucoup de sa sœur. Sa mère intervient pour définir ce qu'elle doit ou non mettre. Par exemple, elle lui a demandé de ne pas mettre son sweat-shirt *Adidas* en dehors des cours de sport (elle porte en revanche presque toujours des chaussures de sport de cette marque). Sylvia a suivi la consigne, cohérente avec le port des barrettes.

La nature de ses relations

Sylvia a une voisine et copine, Carol, qui fréquente la même école qu'elle, mais elle n'est pas dans la même classe, elle a d'ailleurs un an de moins qu'elle. Elle joue souvent avec elle. Carol est proche sans être considérée comme une « amie ». Sylvia a peu de copines. Elle téléphone d'ailleurs peu. Elle affirme bien s'entendre avec ses camarades de classe, mais sans qu'il y ait d'affinités particulières. Elle n'a pas l'air très intégrée. Elle semble plutôt observatrice des relations que participante. Elle n'a pas non plus de petits copains. Elle ne veut pas en avoir. Elle avait des amoureux quand elle était petite mais plus maintenant.

Elle parle beaucoup à son chat (qui est « familial » et qui s'appelle « Lili »). Il vient souvent la voir le soir. Il dort sur une caisse dans sa chambre. Quand elle est énervée, elle avoue le battre et le taper. Mais elle affirme être gentille avec lui, après. On peut se demander si cette jeune fille ne rejoue pas des scènes familiales.

L'école hors l'école

Cette année, peut-être en raison du climat familial, Sylvia a assez souvent des « mauvaises » notes, ce qui n'était pas le cas auparavant. Sa mère la suit de très près. Il arrive souvent que Sylvia pleure après s'être fait gronder par sa mère. Cette dernière, à en croire sa fille, est assez terrorisante ; elle s'énerve dès que sa fille a une mauvaise note. Une des preuves de cette obsession intériorisée en partie réside dans le fait que Sylvia joue souvent « à l'école » avec son frère ! Le jeu consiste à faire ses devoirs et à vérifier que l'autre les a bien faits.

Les horaires et la gestion du temps

Le déroulement d'une journée ordinaire montre bien la pression parentale sur Sylvia. Sa mère la réveille à sept heures. Sylvia se lève cinq minutes plus tard, s'habille, se lave, et déjeune avec ses parents et son frère (sa sœur occupant pendant ce temps là la salle de bain). Après le petit-déjeuner quand elle a le temps, elle révise.

Elle quitte la maison à 7h30 le matin, ses parents partant aussi à cette heure-là et l'accompagnant (en alternance avec la voisine). Elle rentre de l'école vers 14h, parfois 15h, cela dépend des jours. Elle mange avec son frère et sa soeur ce que l'oncle leur a préparé. Ensuite, elle fait ses devoirs. Elle en a pour une heure environ. Elle apprend du vocabulaire français et anglais. Puis elle joue du piano. Et elle se remet de nouveau au travail afin de réviser son vocabulaire avant que sa mère ne l'interroge, ce quotidiennement, même quand le professeur n'en a pas donné. C'est sa mère qui a imposé un tel rythme, pensant qu'après avoir appris une leçon, il faut

faire une pause et faire autre chose – du piano – avant de reprendre l'apprentissage. Le monde scolaire est sous contrôle.

Le soir, la famille prend un repas froid, dans le salon, sur le grand divan en L qui pourrait probablement accueillir une dizaine de personnes. Ils regardent ensemble les informations et vers 20h, Sylvia monte dans sa chambre. Elle doit être au lit à 21h, lumière éteinte. Mais souvent, elle rallume, soit pour lire mais elle n'aime pas trop ça, soit pour regarder la télévision sans le son. C'est l'infraction que s'autorise Sylvia.

L'origine et la gestion de l'argent

Sylvia a déjà eu de l'argent de poche. Mais cette rentrée régulière a été supprimée depuis la dégradation de l'ambiance conjugale. Lorsqu'elle a besoin d'argent, elle demande le plus souvent à son père qui le lui donne si c'est pour quelque chose de raisonnable. Elle ne semble pas considérer que l'argent de poche est essentiel puisque son père lui en donne lorsqu'elle en a vraiment besoin.

Le rapport à l'avenir

Sylvia, qui est très créative, aimerait bien faire quelque chose dans la couture. Elle voudrait pour le moment récupérer les vieux habits de la famille pour les transformer. Sa mère ne veut pas, affirmant que ça ne vaut pas la peine, qu'il n'en sortira rien de bon. C'est très frustrant pour Sylvia ! Elle se soumet, au moins apparemment. Et elle se dessine un autre avenir. Elle voudrait faire un métier dans la branche de son père, dans l'architecture, sans avoir d'idées plus précises, l'activité paternelle exacte étant peu connue (bien que la question ait été posée à la fois à la mère et à l'enfant). Elle veut bien être aussi dentiste ou orthodontiste, mais elle ajoute aussitôt : « J'aime pas mettre les doigts dans la bouche mais ma mère pense que c'est bien parce qu'on gagne de l'argent ». Mais ce qu'elle ne veut pas, c'est être professeur, comme sa mère, car on gagne mal sa vie. C'est sa mère qui lui a dit. Sylvia oscille entre son rêve de création et la récitation des consignes maternelles qui dessinent un univers sérieux et approuvé par la mère.

L'éducation maternelle est paradoxale. Tout est fait par cette mère pour que sa fille reste dépendante, « enfant » en quelque sorte, et en même temps cette jeune fille est privée, en tous cas elle le ressent ainsi, des plaisirs de l'enfance, ne rien faire, avoir du « vrai » temps libre, regarder des émissions jugées « nulles » par les parents. Sylvia est, pour le moment, enfermée dans ce monde, elle ne parvient guère à en sortir par la logique amicale. Le chat en devient au sens strict un animal

de compagnie. Lorsque l'enquêtrice lui demande qu'elle serait son vœu, si elle avait la possibilité d'en formuler un, elle répond qu'elle n'en a pas pour l'instant. Elle semble tellement protégée – en cette période de trouble conjugal – par sa mère, en plus de la surveillance scolaire, qu'elle n'a que quelques morceaux de vie « personnelle », y compris imaginaire (son usage de la culture jeune n'étant pas si développé que cela).

Portrait de Karla[3]

Karla qui a le même âge, 12 ans, est très différente. Fille unique, elle est en 6. Klasse, dans un Gymnasium intégré, elle est donc déjà sur la voie qui mène au baccalauréat. Elle est d'ailleurs dans une classe spéciale qui prépare le baccalauréat en un an de moins que le cursus habituel[4]. Elle a obtenu le score de dépendance le moins élevé. On comprendra, en découvrant son portrait les raisons de l'indépendance dont elle bénéficie. Cette dernière dérive autant des contraintes des parents qui ont, tous deux, une activité professionnelle prenante – ils sont, en effet, médecins, le père a son propre cabinet, et la mère travaille dans un hôpital – que de la mise en œuvre d'une pédagogie « autonomisante », plus sensible que dans d'autres familles. La mère et le père de Karla auraient les moyens financiers de prendre quelqu'un à la maison pendant leur absence. Ils ne le font pas, préférant faire confiance à Karla, tout en lui montrant que leur absence ne rime pas avec indifférence.

Fille unique, Karla habite avec ses parents, dans une grande maison, avec un petit jardin, à Karow, au nord de Berlin, louée depuis deux ans. Karla a sa chambre au second étage de la maison, elle est seule à cet étage. Le premier étage comporte deux pièces de travail distinctes une pour sa mère et une pour son père, la chambre conjugale ainsi que la salle de bain de ses parents. Au rez-de-chaussée se trouvent le salon, la cuisine, et la salle de bain (pour elle). Auparavant ils habitaient dans le quartier du Prenzlauer Berg, quartier plus populaire, situé dans l'ex-partie Est de Berlin. Son lycée se trouve dans ce quartier. Karla voulait aller dans un Gymnasium et plus particulièrement dans ce lycée qui est connu pour avoir une classe spéciale faisant gagner une année de scolarité. Une copine de sa mère leur avait conseillé. Elle a donc obtenu ce qu'elle voulait.

---

[3] L'entretien a été réalisé dans une école, un Gymnasium intégré situé dans le Prenzlauer Berg.

[4] C'est un cursus assez peu répandu en Allemagne, récent de surcroît, qui se nomme « Express-Abitur » (la traduction littérale en est baccalauréat Express) et qui intègre des élèves qui ont de bons résultats.

L'appropriation de l'espace intérieur

La chambre de Karla est grande, environ 30 m2. En fait, elle a tout le second étage pour elle. Comme c'est une location, et que tout était neuf, elle n'a pas choisi la tapisserie de la chambre. Sur celle-ci, blanche, Karla a affiché plein de posters de chiens. Elle aime particulièrement une race de chiens (restée inaudible lors de la transcription).

Elle fait ses devoirs dans sa chambre. La porte est ouverte en général, ici la fermeture n'est pas nécessaire puisque l'étage lui « appartient » et qu'il est peu fréquenté. C'est dans sa chambre qu'elle se sent le mieux et qu'elle passe le plus de temps. Ses parents ne montent pas souvent la voir dans sa chambre, c'est plutôt elle qui va les voir soit dans leur bureau respectif, soit en bas : « Ils ne montent [dans ma chambre] que parfois et me disent que je dois ranger ». C'est une des exigences parentales, elle doit ranger dès qu'il y a du bazar, parfois une fois par semaine, parfois plus ; cela dépend si elle sort beaucoup de choses de ses tiroirs, de ses armoires. Elle opère seule ce rangement, mais elle ne passe pas l'aspirateur et elle ne dépoussière pas, ayant une allergie à la poussière. C'est sa mère qui le fait. Elle aide sa mère pour d'autres tâches, même si ce n'est pas régulier. Elle met parfois la table le soir et elle s'occupe aussi de mettre la poubelle dans la benne à ordures. Elle fait aussi des petites courses de temps à autre pour ses parents.

Ce qu'elle préfère dans sa chambre, c'est sa peluche qu'elle a eu à sa naissance, le Bambi (de Disney) : « Quelque part je me suis très attachée à lui et c'est pour ça qu'il est toujours avec moi…. et je l'adore ». Karla tient aussi beaucoup à ses plantes tropicales qu'elle a elle-même plantées et qu'elle regarde grandir. L'été dernier, elle était, avec ses parents, dans une île des Canaries et elle a acheté ces graines dans un magasin, notamment des graines de citron : « ça commence à fleurir, et quand il aura cinq ans, il sera beau et j'aurais des petits citrons ». Elle a aussi des cactus. Son père, lui aussi, en a achetées et il a fait pousser des plantes dans la pièce qui lui sert de bureau à la maison.

Elle a un téléphone personnel – avec un numéro qui lui est propre, le dernier chiffre étant différent de celui de ses parents. C'est plus pratique, sa chambre étant au deuxième étage, elle n'a pas à descendre au rez-de-chaussée pour répondre. Elle n'a pas besoin de demander l'autorisation avant de téléphoner. Mais elle en fait peu usage, elle l'utilise seulement de temps en temps pour demander un renseignement à une camarade de classe si elle a, par exemple, oublié un livre dans son casier (son

école est dotée de casiers, optionnels mais payants), ou parfois pour proposer à une copine de faire une sortie.

Elle invite parfois des copines à dormir à la maison, Maria ou Elli, mais aussi sa cousine ou sa copine d'enfance. Elles jouent dans la journée, puis discutent et regardent parfois un film ensemble. Karla a un peu plus de liberté à cette occasion. Elle se couche un peu plus tard, mais pas tellement quand même. Et comme sa chambre est au second étage, elles peuvent parler, rire etc., sans que cela ne dérange ces parents. Karla ferme alors la porte.

Lorsqu'elle n'est pas dans sa chambre, Karla est dehors avec les enfants des voisins qui ont entre six et treize ans. Ils s'amusent à cache-cache, jouent à s'attraper, font du vélo, etc. Mais il faut d'abord qu'elle ait fait ses devoirs (ses parents sont absents et lui font donc confiance).

Les déplacements à l'extérieur

Karla se déplace seule en tramway pour aller au lycée. Elle le faisait déjà l'an dernier. Elle met environ une demi-heure, parfois plus, pour s'y rendre. Elle a deux changements. Le plus souvent, elle rencontre d'autres camarades de classe sur le chemin qui se rendent au même lycée. Karla a cette liberté de circuler d'abord en raison des contraintes parentales : « Cela ne va pas autrement. Mes parents sont tous les deux médecins et on ne peut pas faire autrement. Ils quittent la maison à sept heures le matin, et ils ne peuvent pas m'accompagner en voiture et la plupart du temps ils rentrent tard à la maison ». Sa mère rentre le soir vers 18h, 19h, et son père vers 20h. Tous les deux l'appellent tous les jours à son retour de l'école pour voir si elle est bien arrivée. Ils téléphonent environ une heure après la fin des cours. Ils ont besoin de s'assurer qu'elle est bien à la maison. Mais il y a aussi une attention à l'enfant dans la mesure où un seul coup de fil de l'un des parents suffirait, or les deux appellent et lui demandent aussi comment s'est passée la journée.

Karla fait du vélo et se ballade souvent à proximité de chez elle dans un grand parc. Elle a une copine qui l'accompagne de temps en temps. Sinon aucun de ses camarades de classe n'habite tout près de chez elle. C'est le problème associé au choix du lycée, en l'occurrence éloigné ici, qui limite le réseau amical. Cette jeune fille a une autre copine qui habite au nord de Karow, mais c'est un peu loin selon elle (d'ailleurs cette copine se fait accompagner au lycée car la station de tram est très éloignée de son domicile et qu'elle perdrait beaucoup de temps à prendre le bus pour rejoindre la station). Elle ne voit cette copine qu'à l'école.

Lorsqu'elle avait onze ans, elle a pris seule le train pour se rendre chez sa grand-mère. Elle avait une heure et demie de trajet. Elle s'est occupée en lisant. Elle préfère voyager à plusieurs mais ça ne lui pose pas de problèmes de le faire seule. Elle part de temps à autre avec ses parents lors de longs week-ends ; ils vont à la Mer du nord où ils ont de la famille. Ils rendent visite lorsqu'ils ont du temps à la grand-mère.

Le rapport au corps

Karla ne se maquille jamais ou presque. Elle n'a pas de maquillage personnel. Son père n'aime pas ça du tout. Elle s'est déjà maquillée mais pour rire, c'est-à-dire pas pour sortir, juste comme ça. Elle a les cheveux assez longs et souhaite les avoir jusqu'au bas du dos. Elle les attache le plus souvent : « Ma mère ne me dirait rien si je voulais me les couper courts. Après tout c'est mon choix ». Sa mère lui demande toutefois régulièrement d'aller chez le coiffeur pour se faire couper les pointes, ce qui relève de l'entretien des cheveux.

Lorsque Karla a besoin de vêtements, sa mère lui en achète sauf quand son choix s'est porté sur un vêtement que sa mère n'aime pas, alors dans ce cas, elle doit se le payer elle-même. Mais sa mère ne s'interpose pas, elle peut l'acheter mais c'est à elle de le payer. Ça arrive peu souvent en fait. On retrouve ce clivage vestimentaire dans d'autres monographies. Dans ce cas, les parents payent ce qu'ils approuvent, et laissent l'enfant acheter ce que ce dernier veut sans approbation. Tout se passe comme si dans les vêtements, il y avait ceux qui sont « de famille », repérables par le fait qu'ils sont payés par les parents, et ceux qui sont propres au jeune, et non approuvés par les parents, et qui sont financés par lui. Cela ressemble à la dichotomie des dépenses, observées chez les étudiants français (V. Cicchelli, 2001). En effet les étudiants acceptent le financement de leurs frais de scolarité, de leur vie quotidienne par leurs parents, tout en voulant, lorsque c'est possible par un travail temporaire, un « petit boulot », se payer leurs dépenses dites personnelles comme leurs sorties.

Karla achète ses vêtements surtout chez *H&M* et *Pimkie* mais lorsque c'est sa mère qui lui amène un vêtement c'est souvent un peu plus haut de gamme, *Esprit* ou *St. Oliver*. Karla apprend ainsi qu'elle a une double identité, celle de « jeune » qui s'habille selon les standards de sa classe d'âge, et celle de « fille d' » une famille assez aisée et qui donc doit, à certains moments, être « mieux » habillée (la qualité des vêtements étant supérieure). Sa mère lui achète des vêtements lorsqu'il lui faut vraiment quelque chose, ou lorsque Karla a bien travaillé, ou encore à l'occasion

d'une fête. Cette dualité vestimentaire n'engendre pas de conflit, le plus souvent Karla aime beaucoup ce que sa mère choisit car elles ont le même goût. Lorsque – c'est rare – ça ne lui plaît pas trop, elle ne le dit pas car ça ne ferait pas plaisir à sa mère mais elle s'arrange alors pour le mettre peu. Karla démontre une certaine manière de gérer les relations humaines, dans l'évitement des tensions.

Karla met un peu de tout. Elle aime particulièrement les pantalons patte d'éléphant. En revanche elle n'apprécie pas les pantalons serrés et les chaussures avec des talons plateaux. Pour le reste « c'est égal ». A la question sur les marques, elle répond : « En fait ça dépend. Je préfère quand même le coton ». Ce qui compte le plus c'est donc la matière, qu'importe la marque, dit-elle. Sa mère, elle, lui ramène toujours des vêtements de marque en coton.

Le rapport à la culture, aux loisirs

Karla fait parfois du shopping avec une copine, mais la dernière fois qu'elle voulait y aller, son père n'a pas voulu « parce qu'il trouve que faire du shopping n'est pas une occupation, que ça n'a pas vraiment de sens ». La perte de temps n'est pas appréciée. C'est un point commun avec Sylvia, sans doute caractéristique des familles de cadre. Dans les familles plus libérales comme celle de Karla, cette exigence d'un temps « plein » est plus contradictoire, le jeune devrait avoir le droit de ne rien faire (certains psychologues ont même écrit sur la question pour dénoncer le « trop plein » du temps enfantin). En réalité, l'éducation autonomisatrice repose sur le souhait que le jeune découvre par lui-même ce qu'il aime. Le « trésor caché » au fond de lui doit pouvoir être repéré : le vide inquiète donc aussi dans cette perspective pédagogique. Devant le refus du père, Karla est finalement allée avec sa copine à la piscine. Une activité est toujours préférée à l'absence d'activité. La télévision est codée assez fréquemment comme « passive » dans ce type de familles pour les mêmes raisons : les parents pensent que le jeune ne fait rien pendant qu'il regarde la télévision. A la limite zapper à la télévision, ou faire du shopping, déambuler dans un centre commercial, seraient équivalents.

Karla peut aller au cinéma sans ses parents. Elle y va environ une fois par mois. Elle va à la séance de 16h, comme cela elle s'y rend directement après l'école. Elle ne choisit jamais la séance de 18h, trop tardive. Elle est toujours accompagnée de sa meilleure amie, Maria (qui est dans la même classe), quelquefois il y a aussi Eva. Elle n'y va pas en bande et pas non plus avec des garçons. Comme ses deux amies jouent d'un instrument et comme Maria fait aussi du sport, ce n'est pas toujours simple pour trouver un moment. La dernière fois, Karla et Maria sont allées voir

Spiderman. Le cinéma ne se trouve pas très loin de son école, elles y sont allées en tram. Karla demande l'autorisation à sa mère mais souvent le rendez-vous est déjà pris, il lui est déjà arrivé de devoir annuler. Néanmoins, il arrive qu'elle appelle après les cours pour leur demander si elle peut faire telle ou telle chose, car si elle rentre en retard elle sait qu'elle va peut-être louper le coup de fil de ses parents : « Ma mère et mon père s'inquiètent assez vite, et puis j'ai un téléphone portable et je peux les appeler et leur dire que je vais au cinéma ». Elle a son téléphone portable depuis un an environ, c'est sa mère qui voulait, l'argument étant que Karla peut téléphoner, hors du domicile familial, si quelque chose ne va pas. Ce « cordon » téléphonique (même sans fil !) témoigne de la nature de la relation pédagogique : les parents autorisent un élargissement de la zone d'action de leur fille à la condition qu'ils sachent toujours où elle se trouve. La liberté d'agir se conjugue avec un certain contrôle perçu moins comme une surveillance que comme une protection. La frontière séparant surveillance et protection n'est pas objective, elle dépend avant tout de la manière dont les deux parties la considèrent. Karla, pour le moment, code cela comme l'expression d'une certaine attention de ses parents, cela l'amuse (elle les trouve « inquiets ») sans que cela lui soit insupportable.

Pour son dernier anniversaire, fêté récemment, elle a fait une petite fête à la maison. Karla avait invité quelques camarades de classe, sa cousine (un tout petit plus âgée qu'elle) et encore une copine qu'elle connaît depuis qu'elle est toute petite. Elles étaient huit[5], plus les parents, donc dix. Ensuite elles sont toutes aller, avec le père et la mère, assister à un spectacle de magie dans un théâtre pour enfants situés sur le Ku'damm (diminutif de Kurfürstendamm, et littéralement « chaussée des Princes Electeurs »), qui équivaut aux Champs Elysées parisiens. De retour à la maison, ils ont goûté, puis les filles ont joué un peu dans la chambre de Karla.

Cette année, avec l'école ils sont partis cinq jours en classe verte dans le sud de Berlin près des lacs. Ce séjour l'a enthousiasmé, ils ont pu se baigner, ont fait du canoë, du vélo etc. Ils ont également appris à faire eux-mêmes du pain. Ils n'ont fait aucun travail intellectuel en rapport direct avec l'école. Dans ce centre d'hébergement, il y avait même deux discothèques ! Ils y allaient le soir jusqu'à 22h. Karla aime bien danser et écouter de la musique. Elle apprécie *Shakira* notamment.

Karla part souvent en vacances avec ses parents, son oncle et sa tante et sa cousine. Ils ont été ensemble sur une des îles des Canaries. Ils partent aussi en vacances

[5] Elle n'a pas pu inviter une autre copine (de Bavière) dont elle a fait connaissance lors de vacances en Autriche, il y a cinq ans. Depuis elles s'écrivent. Cette copine est d'ailleurs venue chez elle une fois, mais pour l'instant elle n'est pas encore allée lui rendre visite.

d'hiver ensemble. Pour l'instant elle n'a jamais emmené de copines, car elles partent de leur côté et ajoute-t-elle « on n'a pas tant de vacances que ça » (les grandes vacances d'été à la française n'existent pas en Allemagne, elles sont plus courtes). Elle veut dire qu'elle considère que les vacances avec ses parents doivent rester un « temps familial ». L'indépendance de Karla ne traduit donc pas un rejet ou une prise de distance « négative » vis-à-vis de ses parents. Cette jeune fille aime bien ces « deux » vies.

La nature des relations

Karla se confie à sa meilleure amie, Maria. Elle a une seconde personne à qui elle raconte des choses personnelles qu'elle ne dit pas à ses parents : c'est son oncle, le frère de sa mère, plus jeune, qui est également son parrain. Il vit à présent aux Etats-Unis, et restera, selon elle, là-bas. Son parrain vient toujours les voir à Noël. Il est alors accompagné de son amie, « c'est difficile de parler avec elle, car elle ne parle qu'anglais ». Il lui amène toujours un cadeau surprise. La dernière fois il lui a offert un sac de San Francisco, et un tee-shirt où le nom de la ville est écrit en gros dans le dos. Que dit-elle à son parrain ? « En fait, je lui raconte des choses de l'école ; je lui demande aussi parfois de l'aide en anglais, et.... aussi je lui pose des questions sur les garçons ou ce genre de choses ». Elle ne parle pas des garçons avec ses parents. Avec lui, c'est plus simple, « il n'a que 26 ans ». Il lui arrive de l'appeler et son parrain lui téléphone aussi de temps en temps. Ils utilisent aussi le courriel, Karla ayant une boîte à lettres électronique. Elle écrit aussi à sa cousine (mais elle ne lui dit pas autant de choses qu'à Maria, ou à Eva, une autre bonne amie). L'ordinateur est dans le bureau de son père, elle a le droit d'y aller, à la condition de demander avant. Lorsqu'elle abuse du téléphone, elle doit contribuer avec son argent de poche au paiement de la facture. C'est arrivé une fois : elle avait trop téléphoné à son oncle qui est aux Etats-Unis. C'est aussi pour cela qu'elle utilise le mail. Le fait que ses parents lui fassent payer ce qui est perçu comme un « abus » du téléphone ressemble, pour une part, aux vêtements non assumés par la mère. Karla a le droit de faire des choses qui ne sont pas approuvées par ses parents à la condition d'en assumer le prix. Là, pour le téléphone, tout se passe comme si elle avait une certaine somme donnée en tant que membre de la famille, et que lorsqu'elle la dépasse, elle devient quelqu'un d'autre. Elle agit en quelque sorte à titre personnel. C'est donc sur son argent que la pratique doit reposer. L'argent est donc un vecteur, dans cette famille, du processus d'autonomisation. Karla paie un droit d'entrée lorsqu'elle est dans son monde à elle.

Karla a de l'argent de poche depuis qu'elle a huit ans à peu près. Elle a toujours un peu plus chaque année. Elle a 15 euros d'argent de poche par mois. Elle économise : « Je m'achète rarement quelque chose, quand je vais au cinéma, je le paie avec mon argent de poche ».

Karla parle plus avec sa mère qu'avec son père. Si elle était amoureuse, elle le dirait à sa mère par exemple. Karla a déjà été amoureuse d'un garçon, mais « pas vraiment, pas totalement amoureuse ». Même si des garçons lui font la cour, elle est quand même surtout avec des filles. Elle a des camarades de classe qui ont un petit copain. « Ils vont ensemble au cinéma ou bien, ils vont à la piscine ensemble ». Ils s'embrassent aussi lors d'une fête ou bien pendant les classes vertes, mais pas dans la cour de récréation.

Les horaires et la gestion du temps

Karla se lève tous les jours à 6h. Est-elle fatiguée par ce rythme ? « Parfois, je suis quand même fatiguée mais le corps s'y habitue », répond-elle. Elle s'habille, se lave et ensuite elle déjeune. Elle a préparé son cartable le soir et elle le met déjà près de la porte d'entrée : « Comme ça le matin, je n'ai plus rien à faire ». En revanche, elle choisit ses habits du jour le matin et non le soir. Elle quitte la maison vers 7h et arrive au lycée vers 7h30. Les cours ne démarrent qu'à 8h : « Oui, j'ai encore du temps, j'aime pas trop, lorsque j'arrive en retard ». Elle a le temps d'aller à son casier, de prendre ses affaires, ses livres et cahiers pour la journée. Son casier comprend la totalité de ses affaires de classe. En fonction des devoirs qu'elle a à faire, elle emmène certaines choses chez elle. Ces casiers évitent les cartables surchargés et la pénibilité des trajets des collégiens. Tous les collégiens et lycéens n'ont pas de casier, il faut les commander et les réserver. Ils sont payants. Dans sa classe – Express-Abitur – presque chaque collégien en a un. Ses camarades de classe arrivent également en avance et ils discutent un peu ensemble avant le début des cours. Elle souligne qu'elle n'est pas la première à arriver.

La plupart du temps, elle a six heures de cours dans la journée, et elle termine à 14h. Le jeudi, elle a sept heures et donc termine à 15h, le vendredi les cours se terminent à 12h. Pendant la récréation, les filles jouent avec les garçons, notamment au basket ou au ping-pong ; mais c'est tout, ils ne se regroupent pas ensemble pour discuter. Elle déjeune à la cantine du lycée, parfois (lorsque le menu ne lui convient pas) elle ne mange que son sandwich qu'elle a emporté de la maison et qui est censé être son goûter. Lorsqu'elle rentre chez elle – et contrairement aux enfants qui ne mangent qu'un petit sandwich pendant la grande récréation et qui déjeunent en

arrivant à la maison – elle a déjà mangé : « En premier je fais toujours mes devoirs, ensuite je me repose une demi-heure et ensuite, soit je joue du keyboard, soit..... ».

Tous les jeudis, elle va jouer au handball dans un club, le cours dure une heure et demie. Elle en fait depuis peu, avant elle jouait au hockey mais comme elle a déménagé il y a deux ans, elle a dû arrêter. Elle a choisi le handball car « le fils d'une copine de ma mère allait au club des jeunes et j'y suis allée une fois pour voir. Cela m'a bien plu, et donc j'ai continué à y aller ». Elle joue également du keyboard, et prend des cours le vendredi. Cette école de musique se trouve dans son ancien quartier, elle s'y rend directement après l'école. Le cours débute à 14h30 et dure jusqu'à 15h15. Elle fait le chemin avec une camarade de classe qui habite juste à côté de l'école de musique. Karla joue au keyboard depuis qu'elle a sept ans. Elle en a un grand à la maison, dans sa chambre. Son père joue du piano depuis l'âge de sept ans (mais très rarement désormais) : « Mais comme je ne voulais pas d'un vrai piano, parce que c'est tellement grand, je préférais avoir un keyboard, et puis j'ai commencé et puis ça m'a vraiment fait plaisir ».

Parfois cette jeune fille n'a pas beaucoup de devoirs, elle les fait alors en un quart d'heure, parfois ça peut durer une heure. C'est variable. Après les devoirs, elle joue de son instrument, ou elle lit, ou encore elle regarde la télévision, notamment des dessins animés. La télévision est dans le salon, elle est toujours assise sur un fauteuil, c'est sa place préférée. Lorsqu'ils sont là, ses parents s'assoient plutôt sur le canapé. Karla ne regarde pas la télé le soir : « En principe, j'ai pas le droit le soir... Alors parfois j'ai le droit jusqu'à huit heures environ, mais c'est rare. Et après de toute façon je n'ai plus le droit de regarder la télé. Parce qu'on dort mal après et tout ». Ses parents sont sévères sur ce point qui n'est pas négociable, au nom de son propre intérêt (défini en termes de santé plus que de morale).

Le dîner se fait vers 19h. Après le repas, elle se prépare à aller au lit et ensuite elle lit. A 21h, elle doit se coucher et éteindre la lumière. Elle lit tous les soirs. En ce moment elle est plongée dans Agatha Christie. Le précédent livre était *Le Seigneur des anneaux.* Elle a bien entendu lu tous les volumes de *Harry Potter*. Elle les a eus comme cadeaux d'anniversaire. Sa mère les a lus aussi, elle avait même lu le premier volume avant Karla. Cette dernière emprunte régulièrement des livres à la bibliothèque qui n'est pas loin de chez elle : « Dès que j'ai terminé les livres que j'ai empruntés, et que je n'ai plus rien à lire, j'y vais ». Elle prend toujours quatre livres et les choisit elle-même en fonction de la quatrième de couverture. Elle aime particulièrement les policiers et les livres fantastiques.

L'école hors l'école

Karla est bonne élève. Elle fait toujours ses devoirs en rentrant. Ses deux parents, peu présents, l'appellent tous les jours dès son retour. Lorsqu'ils reviennent, ils ne contrôlent pas ses devoirs. Ils les regardent seulement lorsqu'elle leur demande de vérifier quelque chose dont elle n'est pas sûre. Lorsqu'elle ne comprend pas, c'est vers sa mère ou son père indifféremment qu'elle se tourne : « Ils se prennent le temps… Ils me demandent toujours [tous les soirs] si j'avais des devoirs à faire, et en quoi, et si c'était beaucoup, et si jamais je veux qu'ils vérifient, ou si j'ai des questions ». Ils sont disponibles et montrent par leurs questions que la scolarité est un domaine qui compte sans pour autant se faire les contrôleurs de ses devoirs. Quand Karla a une très bonne note (un 1 équivalent à un 20/20), elle reçoit un petit cadeau, comme un porte-clef ou alors des petits bonbons.

Le rapport à l'avenir

Dans un très proche avenir, Karla aimerait bien avoir un chien. Elle le voudrait pour cet été. Elle le souhaite, « parce que je suis toujours toute seule et que j'ai quand même dans la journée encore du temps, et que j'ai toujours aimé les chiens ». Ses parents ne sont pas très enthousiastes ; sa mère a même un peu peur des chiens. Finalement, c'est son souhait mais elle ne sait pas encore si elle en aura un. Elle ne souhaite rien d'autre qu'un chien. On peut rapprocher ce chien (encore virtuel) du chat de Sylvia. Le contexte familial diffère, mais dans les deux cas, il traduit un certain repli sur soi de la part de ces jeunes filles. Pour Sylvia, le chat lui sert à rejouer ce qui se joue sur la scène conjugale et familiale. Pour Karla, le chien trahit le souhait d'une présence plus continue d'un proche. C'est la preuve chez cette dernière que l'indépendance dont elle dispose ne se traduit pas dans une autonomie complètement assumée. Elle aime bien la compagnie et ses copines, éloignées du fait du choix du lycée, ne compensent pas la faible présence parentale.

Quand elle sera grande, Karla aimerait bien être oculiste ou enseignante. Elle ne porte pas de lunettes mais une fois elle s'était égratignée à l'œil et elle avait dû aller chez un oculiste. Elle a été fascinée par ce métier. Pour l'autre choix, elle a une enseignante principale, très aimée, qui s'occupe beaucoup de ses élèves, qui doit susciter d'autres vocations parmi ses élèves. Ses parents lui parlent peu de leurs occupations professionnelles, ils en parlent entre eux. Ils ne lui ont pas transmis leur vocation.

Karla estime que les adultes comprennent tout ou presque, qu'il n'y a pas vraiment de fossé entre les adultes et les jeunes. Elle se confie beaucoup à son parrain. Elle a également le sentiment d'être écouté par ses parents. Elle n'est pas révoltée contre l'ordre familial. Il n'y pas de prémisse de la crise d'adolescence. Elle trouve que ses parents lui imposent peu de contraintes, « sauf quand ils me refusent quelque chose mais c'est parce qu'ils pensent que c'est dangereux pour moi ou que c'est pas bien pour moi ». Elle souligne tout de même – et cela l'agace – qu'elle n'a pas le droit d'écouter la musique fort, même lorsqu'ils ne sont pas à la maison. « En plus les voisins ne sont en principe pas là non plus, et ils n'ont pas de petits enfants. C'est pour ça que je ne comprend pas ». Elle n'écoute donc pas très fort, même si elle pousse un peu le son en l'absence des parents, elle ne désobéit pas vraiment puisqu'elle ne s'autorise pas le volume qu'elle souhaiterait. En revanche, il y a des choses qu'elle n'a pas le droit de faire et qu'elle comprend, et notamment allumer la cuisinière : « Cela je comprends. Mais une fois, j'ai pu le faire pour faire cuire des nouilles, mais mon père était là ». Elle pense qu'elle aura le droit quand elle aura dans les 14 ans. Ces deux expériences – l'écoute de la musique et la cuisine – révèlent que le processus d'autonomisation dans lequel est engagée Karla relève de l'approbation d'un monde proposé par ses parents plus que de la création d'un univers esquissée par ses soins. Les activités auxquelles elle prend plaisir – comme le keyboard – ont été décidées avec ses parents. Karla veut néanmoins valider ce qui lui est proposé. C'est ce que signifie son incompréhension devant le niveau sonore de la musique écoutée. Elle veut bien écouter ses parents si et seulement si elle pense qu'ils représentent la voix de la raison. Son obéissance renvoie à des arguments autres que celui de la hiérarchie « naturelle » des parents. Ces derniers doivent rendre légitime leur ordre pour qu'il soit suivi.

Ses parents ne lui demandent pas exclusivement une approbation de ce qu'ils souhaitent pour elle. Ils lui laissent, incontestablement, une certaine marge de liberté. Ainsi Karla vit dans sa chambre située au dernier étage de la maison, et ses parents y viennent peu. Elle a le droit d'aller de temps à autre au cinéma avec ses copines, ou encore d'aller à la piscine. En outre, elle se déplace seule, pour se rendre à ses activités, pour faire ses sorties ou pour se rendre à l'école. Elle n'est donc pas considérée comme non-responsable. Elle pense qu'elle est assez indépendante, citant en comparaison une de ses camarades de classe qui habite tout près et qui se fait accompagner (et rechercher) au lycée par sa mère alors qu'elle pourrait y aller seule en tram. Ses parents la responsabilisent et ne la considèrent plus comme une enfant. C'est un apprentissage progressif puisqu'ils ne l'autorisent pas encore à allumer seule la cuisinière.

Karla n'est pas, malgré tout, si heureuse que cela. Elle lit beaucoup et la lecture est un peu son refuge car on sent que le fait d'être enfant unique lui pèse. Elle aimerait à tout prix un chien et c'est le seul souhait qu'elle émet. Cela met en lumière que l'individualisation peut avoir un revers négatif, à savoir un certain sentiment de solitude. On l'avait remarqué à propos des jugements sur les déplacements par les jeunes urbains français. Ces derniers aiment bien se déplacer sans leur parent, mais ils ne veulent pas pour autant voyager seul. Ce qu'ils apprécient alors c'est le fait d'être avec des copains ou des copines. Karla souffre, nous semble-t-il, d'un certain isolement. La prise de distance vis-à-vis de ses parents est, pour une part, obligée, contrainte du fait de leur absence due à leur occupation professionnelle, sans qu'elle soit donc ni entièrement assumée, ni compensée par les amies, existantes mais n'habitant pas à proximité.

3. Un clivage à l'intérieur du milieu populaire

Rappelons que le choix des monographies est fait par un double critère, celui du nombre de points pour le score de dépendance et celui du milieu social afin de maintenir constant – relativement – le contraste entre les jeunes dépendants et les jeunes indépendants. Pour le milieu populaire, les deux jeunes filles qui correspondent à cette sélection sont Nadia qui a obtenu 4 points au score et Paula qui a eu seulement 1 point (elle ne part pas en vacances sans ses parents). Nadia a treize ans et Paula onze ans et demi, l'écart d'âge est en sens inverse du score de dépendance puisque la plus jeune est nettement plus indépendante.

Portrait de Nadia[6]

Le portrait de Nadia suscite un certain étonnement. En effet, d'un côté, comme son score l'indique, elle est dans une situation d'assez grande dépendance vis-à-vis de la famille. Ainsi elle n'a pas de chambre individuelle, elle n'a pas de téléphone portable, elle ne va pas dormir chez une ou plusieurs copines, elle ne part pas en vacances sans ses parents, elle n'a pas d'argent de poche. Mais de l'autre, Nadia gère assez librement le rythme temporel de sa vie quotidienne. Elle est peu contrôlée dans son travail scolaire, elle a le droit de jouer à l'extérieur de chez elle, sans trop de surveillance, et elle a les clefs de chez elle depuis deux ans à peu près. Quand elle

[6] L'entretien s'est déroulé en deux temps dans une école (« Hauptrealschule » qui est un cursus en dessous du Gymnasium et qui ne mène pas au baccalauréat) située à Kreuzberg, fréquentée quasiment exclusivement par des jeunes immigrés (ce qui s'explique par le fort taux d'immigrés dans ce quartier).

revient de l'école, la plupart du temps sa mère est là mais elle peut être absente, ses frères et sœurs étant soit à l'école, soit à l'extérieur. Nadia prend donc les clefs au cas où il n'y aurait personne à la maison. Et elle a une carte scolaire pour circuler dans Berlin en transport en commun.

A la fois Nadia est prise dans la vie collective de la famille, comme on le verra avec la télévision et avec la religion musulmane, et elle a la possibilité de s'en échapper. Mais elle ne sait pas très bien comment remplir le monde personnel qu'elle pourrait construire. Elle éprouve un certain malaise dont il est difficile de faire la part entre les conditions pédagogiques et les traits de sa personnalité. Quoiqu'il en soit, Nadia est une jeune fille qui s'ennuie ! Elle utilise ce terme plus d'une dizaine de fois dans l'entretien. Comme elle est toujours à la maison à ne rien faire, sa mère lui demande plus qu'aux autres des travaux domestiques, comme le rangement, l'aide ménagère, la garde de ses petits frères et sœurs. C'est uniquement lorsqu'elle est plongée dans ses magazines de stars qu'elle ne s'ennuie pas, malheureusement cela ne lui prend pas beaucoup de temps même si elle s'en achète un presque chaque jour ! Ses frères et sœurs sont tous occupés – à l'ordinateur pour les grands frères, aux jeux extérieurs pour les autres. Elle n'a pas vraiment beaucoup d'amis et elle étouffe dans le monde familial, notamment avec cette grande fratrie. Elle a pris son propre rythme, en se couchant tard et se levant tôt. Sa vie lui semble trop pleine, Nadia se plaignant de ne pas pouvoir tout faire, cumulant deux scolarités et des tâches domestiques. En effet en plus de l'école allemande, elle suit, avec sa sœur de quatorze ans, l'école arabe. Elles apprennent à écrire et à compter en arabe. Elles ont beaucoup de travail : « Nous n'avons pas vraiment de loisirs ». Toutes deux aimeraient bien arrêter mais la mère souhaite qu'elles continuent. Elles y vont deux fois par semaine, le mardi et le samedi. Elles prennent le métro car il n'y a pas d'accès bus. Elles ont six stations de métro avant d'arriver à destination. L'ennui signifie pour elle moins le « vide » que le fait d'avoir à effectuer des activités qui lui plaisent peu et dont elle estime en outre qu'elles ne devraient pas lui revenir (pour les tâches domestiques).

Nadia est née au Liban sans jamais y habiter vraiment puisque sa famille est partie peu après sa naissance. Ses plus jeunes frères et sœurs sont nés en Allemagne. La fratrie comprend sept membres : l'aîné a 19 ans, le second 15 ou 16 ans, la troisième a 14 ans. Derrière elle, elle a une sœur de 10 ans, une autre de 6 ans et un frère de 7 ou 8 ans. Sa mère est au foyer, son père au chômage. C'est un ancien ouvrier du bâtiment qui veut, selon elle, « devenir directeur ». La famille habite dans le quartier de Kreuzberg dans un 5 pièces (ainsi qu'une petite pièce qui sert pour

l'instant de débarras) sur deux étages. Les trois plus jeunes (ses deux sœurs et son petit frère) partagent une chambre, Nadia partage aussi une chambre avec sa sœur de 14 ans, ses deux grands frères partagent une chambre, ses parents ont une chambre. Et il y a un salon. Ils occupent cet appartement depuis trois ans, auparavant ils étaient déjà dans le même quartier, mais dans une autre rue.

Elle est musulmane et prie régulièrement. Elle se rend à la mosquée en métro deux fois par semaine. Sa sœur de quatorze ans et sa sœur de dix ans portent le voile. Nadia le porte aussi, mais depuis cette année. Elle justifie le moment ainsi : « J'étais encore à l'école primaire [à Berlin, le primaire « Grundschule » va jusqu'à la 6. Klasse – sauf dans le cas d'école intégrée –, contrairement aux autres Länder où le primaire se termine deux ans avant] et j'étais trop jeune. Parce que personne ne porte le foulard, parce qu'ils sont trop petits, alors ma mère m'a dit : 'Tu n'es pas obligée de le porter si tu ne veux pas'... Et maintenant dans ma nouvelle école, ils ne me connaissent pas sans foulard, donc c'est mieux ». Nadia a donc profité du changement d'école pour modifier son apparence. Sa mère ne porte le foulard que depuis qu'elle s'est mariée, à vingt ans. Nadia dit qu'elle voulait le porter maintenant « parce qu'ici y'en a plein qui portent le foulard, et celles de ma classe, mes copines, portent aussi toutes le foulard alors je le porte moi aussi ». Pour Nadia c'est nettement un signe d'appartenance. En effet à la question du sens de ce foulard, elle répond : « En fait je ne sais pas, mais.... parce qu'il y en a plein qui portent le foulard ».

L'appropriation de l'espace intérieur

La chambre de Nadia, qu'elle partage avec sa sœur de quatorze ans, se trouve à l'étage. Elle est reliée au reste l'appartement par un escalier intérieur. Nadia est heureuse de cette disposition. Mais « c'est fatigant de toujours monter et descendre, car quand j'ai besoin de quelque chose je dois toujours monter ». A cet étage, se trouvent aussi la chambre de ses parents, la chambre de ses petits frères et sœurs, des toilettes. En bas, il y a le salon, la cuisine, la chambre de ses grands frères et d'autres toilettes. Ses grands frères ont un ordinateur dans leur chambre.

Dans sa chambre, Nadia n'a affiché aucun poster, elle en a pourtant une grande collection. Elle ne les met pas au mur parce que les stars « ne sont pas vraiment habillées, et ça ne va pas, mon père ne l'autorise pas ». Elle ne comprend pas très bien d'ailleurs pourquoi les femmes sont dénudées sur les posters mais elle trouve cela joli quand même, alors elle les garde et les regarde de temps à autre. Ce n'est pas un interdit familial d'images puisque ses petits frères et sœurs ont affiché des

posters de chat et d'enfant. Ce qu'elle apprécie le plus dans sa chambre, c'est un cœur qu'elle a fait à l'école dans le cours de couture, avec du coton et du tissu. Elle en est très fière car elle l'a déjà achevé alors que ses camarades de classe n'ont toujours pas terminé. Sinon elle n'a aucune peluche car elle n'aime pas. Sa sœur, de 14 ans, en a une grande qu'elle affectionne.

C'est sa soeur qui range la chambre. Nadia s'occupe plutôt du linge, du rangement du linge de toute la famille et elle n'aime pas ça du tout car c'est long, « il faut d'abord tout plier puis ranger ». Elle devrait le faire chaque jour mais elle attend que le linge s'entasse un peu pour le ranger. Elle repasse aussi, mais juste ses affaires. « Ça fait longtemps que c'est comme ça, je ne repasse pas pour mes frères et sœurs. Ils n'ont qu'à le faire eux-mêmes ». Ils lui disent souvent : « Tiens fais ça », elle leur répond : « Non, fais le toi-même… Ils n'ont qu'à faire quelque chose de temps en temps. Ils jouent toujours et je dois toujours tout faire » se plaint-elle. La mère se réserve la préparation de la nourriture. Nadia a cependant une certaine compétence culinaire : « Je sais faire des œufs, des spaghettis et des pâtes, des pâtes chinoises, et aussi des frites, je sais aussi faire du thé et du café », tout en ne sachant pas faire de la cuisine libanaise.

La pièce dans laquelle Nadia se trouve le plus est le salon : « Lorsque j'ai du temps libre, je ne sors jamais, je regarde que la télévision » (ce qui n'est pas exact, comme on le verra). Elle s'est attribuée une place particulière sur le canapé, situé près de la fenêtre. Sa sœur ne s'assoit jamais là car elle n'aime pas cette place. Chacun a plus ou moins sa place, ses parents s'assoient sur le grand canapé, l'un à côté de l'autre. Regarder la télévision est ce que Nadia fait le plus : « Je ne sais pas quoi faire et alors je regarde la télévision car je ne sais pas quoi faire… Je dis toujours 'je m'ennuie' car à la télévision la plupart du temps il n'y a rien, alors je suis sur le canapé et je regarde ce qui passe. Et c'est toujours très ennuyeux ». Elle reste au salon en raison de la télévision qu'elle regarde beaucoup, tout en la critiquant. Comme il n'y a qu'une télévision, elle doit composer avec le reste de la famille. Au moment de l'enquête, ses frères veulent regarder le championnat du monde de football et la grondent, comme elle le raconte : « 'Tu regardes toujours la télé ! Vas donc faire tes devoirs'. Je leur dis que je les ai déjà faits et que je veux regarder la télé. 'Allez donc jouer à l'ordinateur', je leur dis. Ils me disent : ' Non ! Nous avons déjà joué'. Alors je suis obligée de ne pas regarder ce que je veux et je dois aussi regarder le football et c'est ennuyeux. Alors je sors dehors et j'écoute de la musique [la radio en fait] avec mon walkman ». Elle ne connaît pas le nom de la fréquence qu'elle écoute sur laquelle passent de la musique et des infos. Sa radio est minuscule

ce qui fait qu'elle peut l'emmener toujours avec elle, notamment à l'école où lorsqu'elle s'ennuie à la récré elle écoute. Dans sa chambre, elle a une grande radio et elle écoute la même fréquence que celle qu'elle écoute sur sa petite radio.

En temps ordinaire pendant qu'elle regarde la télé, ses frères et sœurs jouent à l'extérieur ou sont chez des voisins. Quant à sa sœur, « elle sort vraiment beaucoup les derniers temps et je dois beaucoup aider ma mère et ranger. Et elle, elle fait plus rien. Ma mère lui crie après et lui dit qu'elle doit rester à la maison et m'aider parce qu'elle est plus grande que moi. Mais ma sœur ne l'écoute pas, elle sort toujours avec ses copines ». Comme Nadia est à la maison, sa mère fait appel à elle, même lorsqu'elle regarde un film. Sa mère ne s'aperçoit que sa sœur n'est pas à la maison seulement quand elle a besoin d'aide et elle demande alors à Nadia où est sa sœur qui lui répond qu'elle est dehors. Nadia doit alors aller la chercher pour qu'elle remonte et pour qu'elle donne elle aussi un coup de main. Nadia est furieuse d'être celle qui doit rester à la maison. Parfois, elles ont le droit de sortir toutes les deux seulement si tout est rangé et qu'il n'y a plus rien à faire à la maison. Et il n'y a que certains jours qu'elles peuvent sortir toutes les deux. Nadia souffre de ce qu'elle estime être une certaine injustice vis-à-vis de sa sœur. Elle n'énonce ni ne dénonce explicitement les privilèges de ses frères.

Les déplacements à l'extérieur

On sent que la mère est exigeante afin que les choses domestiques soient assurées plus que par conviction pédagogique ou morale. En effet, parfois quand Nadia s'ennuie le soir, elle descend tard au terrain de jeux jusque vers 21h, même pendant les cours car elle ne s'endort que vers 23h, voire plus tard (« à 22h je ne peux pas m'endormir, c'est trop tôt »). Quand elle est au bas de chez elle, elle s'assoit quelque part et écoute de la musique avec son walkman. Sa mère ne dit rien car il n'y a rien de spécial à faire à la maison à cette heure-là. L'enfermement de Nadia est plus ménager que spatial. Cependant elle ne se déplace jamais très loin seule, elle va au terrain de jeux en bas de chez elle. Comme elle n'a pas d'activités de loisirs fixes, elle n'a pas besoin de se déplacer, sauf pour aller à son école arable où elle prend le métro avec ses sœurs.

Elle se rend à l'école allemande – une « Hauptrealschule » à Kreuzberg – en bus, en une demi-heure. Lorsqu'elle est en retard, elle prend le métro mais elle préfère le bus : « Je ne sais pas, avec le métro, y'a beaucoup de monde que je ne connais pas et puis c'est bête parce que je dois changer, et donc changer de quai et puis ensuite reprendre un autre métro, et ça j'aime pas ».

Le rapport au corps

Lorsqu'elle a besoin de vêtements, Nadia va avec sa mère qui les lui achète. Elle se rend assez loin dans un magasin qui s'appelle *London* où il y a beaucoup de choix et où c'est bon marché. Elle ne sait pas exactement où ce magasin se trouve sinon que c'est à une vingtaine de minutes en métro. Nadia choisit elle-même les vêtements qu'elle s'achète. Il lui est toutefois déjà arrivé que sa mère n'approuve pas ce choix, dans ce cas elle ne l'achète pas. Sa sœur aînée étant plus petite de taille qu'elle, pioche dans sa garde-robe. Nadia s'habille, en conformité avec les exigences de son voile : souvent avec un pantalon et une longue tunique jusqu'aux genoux. Elle ne suit donc pas la mode, et s'habille simplement. Elle ne se maquille pas du tout.

Le rapport à la culture, aux loisirs

Nadia n'est pas une grande lectrice de livres : « J'ai lu un livre il y a pas longtemps euh, petit, et maintenant je ne lis plus ». Elle lit en revanche des magazines, comme *Popcorn*, *Bravo*, *Jam* et d'autres. Elle s'achète presque quotidiennement ce type de magazines qui relatent la vie des chanteurs et des chanteuses et l'actualité de la chanson, et qui offrent aussi des posters. Le jour de l'entretien, elle n'avait encore rien acheté, mais le jour d'avant elle s'en était acheté un. Sa sœur les lit aussi. Une fois lus, elle les met dans son armoire et les collectionne.

Nadia n'a pas de vélo mais elle empruntait souvent celui de son frère qui en a un depuis peu jusqu'à ce qu'elle ait son premier accident de vélo (elle n'était pas fautive) et que le vélo ait un peu souffert. Son frère ne veut plus lui prêter. Elle aime bien faire du sport et en particulier du trampoline. En réalité elle n'aime que cela comme sport ; pour le reste – courir, jouer au football ou au ballon etc. – elle n'aime pas. Elle n'aime pas non plus aller à la piscine, tout en appréciant nager : « Mais je porte maintenant le foulard et donc je ne peux plus y aller maintenant ». Elle ne peut aller à la piscine que le lundi à certains horaires où la piscine est ouverte pour les femmes seulement. Or comme c'est uniquement jusqu'à 17h, elle n'a pas le temps de s'y rendre puisque le lundi elle a cours plus longtemps.

Elle va au cinéma lorsqu'il y a une nouveauté qu'elle veut voir. Récemment elle a vu *Star Wars*, *Le Seigneur des anneaux*, et elle aimerait bien aller voir *Spiderman*. Elle se rend au Potsdamer Platz où se trouve l'un des plus grands cinémas berlinois. Elle y va avec des filles de son ancienne classe. Cela arrive quelques fois dans une année, et elles sont accompagnées par un enseignant de son ancienne école. Nadia n'a jamais été toute seule au cinéma avec sa sœur, seulement en groupe (et

probablement uniquement avec ce groupe). Sa sœur va quant à elle avec une de ses camarades de classe, elle y va sans être accompagnée par un adulte.

Elle sort également avec ses parents. Ils vont parfois ensemble chez des amis, en semaine. Ils n'ont pas de voiture et se déplacent tous en transport en commun, de préférence en bus. Ses parents connaissent beaucoup de monde à Berlin. Ils rendent visite presque chaque jour à des amis ou à de la famille : « Nous sommes beaucoup. Je ne sais pas combien. Il y a mes tantes, mes oncles et ils ont tout plein d'enfants, six ou sept, comme nous et nous allons souvent chez eux ».

L'entretien ayant eu lieu juste avant les vacances d'été, Nadia avait déjà des projets. Elle partira avec un groupe d'enfants d'une association de son quartier dont elle ne fait pas partie mais qui lui ont proposé de se joindre à eux : « Ils partent juste une semaine, dans une maison, et là-bas on peut tout faire, jouer au volley, nager et j'ai le droit d'y aller, c'est pas tellement loin, une ou deux heures d'ici et ensuite je pars deux semaines avec mes parents ». C'est un groupe non mixte. Sa sœur viendra aussi pour cette semaine organisée par ce petit groupe qui semble être une association d'aide aux devoirs. Nadia se réjouit de partir.

La nature des relations

Nadia s'entend très bien avec sa soeur de 14 ans qui fréquente la même école qu'elle, qui est dans la même chambre et avec qui elle va aux cours de l'école arabe. Cela n'empêche pas qu'elle en ait marre que sa sœur sorte tout le temps et la laisse effectuer les tâches domestiques à la maison. Elle a aussi de bonnes relations avec son grand frère (qui prépare une sorte de baccalauréat professionnel, et qui est bon élève), et non avec le frère de quinze ans qu'elle n'aime pas (bon élève aussi) car il lui donne toujours des ordres. Le plus âgé l'aide à faire ses devoirs lorsque sa voisine ne peut pas le faire tandis que l'autre, ne l'aide jamais : « Il est toujours à l'ordinateur ou alors après il part. Et ça j'aime pas. Il n'y a jamais personne à la maison pour m'aider et après moi je dois toujours aider ma mère ». Son grand frère va probablement se marier l'année prochaine avec une jeune femme du Liban. C'est un mariage arrangé. Nadia ajoute : « Alors l'an prochain elle aura dix-neuf ans et il aura vingt ans et donc ce sera temps pour lui ». Elle ne sait pas encore s'ils habiteront en Allemagne ou au Liban.

Nadia a rencontré récemment de nouveaux copains et copines (ils ont emménagé il y a peu de temps dans son quartier) sur le terrain de jeu en bas de chez elle et elle semble moins s'ennuyer. En conséquence elle sort davantage (le plus souvent avec

sa sœur ; quand elle sort seule c'est pour écouter de la musique) et sa mère lui a dit : « Maintenant toi aussi tu sors tout le temps ». Elle s'est fait une nouvelle copine, Manal, leurs parents se connaissent. Elle est d'origine bosniaque. En fait, parmi les nouveaux copains et copines, il n'y a aucun allemand, uniquement des bosniaques et des turques. Ils jouent au football ou alors au basket ensemble. Nadia a notamment une voisine qu'elle aime bien : « Elle porte aussi le foulard et elle est gentille, alors dès fois lorsque je m'ennuie et que je n'ai pas envie de descendre [au terrain de jeux], quand il fait froid ou quelque chose comme ça, je vais chez elle, elle a seize ou dix-sept ans ». Elle voit sa meilleure amie Yasmin, allemande d'origine brésilienne, surtout le week-end car celle-ci étudie dans un Gymnasium. Pour son anniversaire, Yasmin est restée dormir à la maison, comme cela arrive exceptionnellement, mais Nadia ne va pas dormir chez elle.

Nadia se confie à sa mère qui l'écoute. Elle lui dit tout « Parfois je n'ose pas, parfois si, et puis je me dis que c'est important alors je lui parle ». Elle n'a jamais été amoureuse et n'a donc jamais parlé de ça avec sa mère. Si cela devait arriver, elle ne lui dirait pas. Elle en parlerait à sa sœur qui lui raconte plein de choses. Sa sœur a souvent été amoureuse, mais n'est jamais sortie avec un garçon, même pas un petit bisou (c'est en tout cas la version officielle). Elle est pourtant souvent avec des garçons, leur mère le sait quelquefois mais ne dit rien.

A l'école, selon Nadia les élèves sont « tous des turcs ». Elle ne comprend rien car elle ne parle pas le turc, et elle n'aime pas ne pas comprendre or ceux-ci ne parlent pas allemand entre eux. Il n'y a pas « d'allemands » dans son école, en tous cas aucun dans sa classe. Nadia ne connaît personne qui parle l'arabe dans sa classe. Il y a quatre autres personnes originaires de pays arabes mais ils n'en maîtrisent pas la langue. Nadia est le plus souvent seule pendant la récréation. Aussi écoute-t-elle de la musique sur son petit récepteur, ou rejoint-elle sa sœur. Toutes parlent allemand. « Nous n'aimons pas parler arabe. A la maison non plus, on ne parle presque pas l'arabe, même à l'école arabe on ne parle pas arabe entre nous. On parle arabe seulement avec notre prof ». La mère de Nadia parle peu l'allemand, alors elle leur parle en arabe et ses enfants lui répondent en allemand, parfois aussi en arabe. Son père parle le plus souvent l'allemand « parce qu'il va dans une école allemande maintenant, il veut apprendre pour qu'il puisse devenir directeur et il nous dit ' Parlez-moi en allemand, pour que j'apprenne'. Alors nous lui parlons allemand ». Lorsqu'il fait des fautes, ses enfants le reprennent et l'aident aussi pour les devoirs qu'il a à faire le soir. Depuis peu, il ne va plus étudier car il n'a plus le temps. « Il va toujours à la mosquée et après il n'a plus le temps d'aller à l'école allemande. Et son

ami allait aussi à cette école et ils étaient toujours ensemble et maintenant ils n'y vont plus, ils y sont restés six mois ». Nadia ajoute qu'il aurait pourtant encore des progrès à faire en allemand : « Comme il parle allemand avec nous, et qu'il fait des fautes, je lui dis 'Tu as fait une faute', et il me dit 'Où ?', alors je lui dis où il l'a faite. Ensuite il apprend ».

L'origine et la gestion de l'argent

Sa mère lui donne l'argent pour s'acheter ses magazines, son père parfois aussi. Nadia reçoit tous les jours un ou deux euros et elle les dépense en magazine uniquement. Elle adore les stars et notamment *Shakira* et *Britney Spears*. Elle n'a pas d'argent de poche mais elle en demande quand elle a besoin. Sa sœur dépense moins, donc elle a moins d'argent puisque la distribution se fait à la demande et que c'est Nadia qui se charge d'acheter les magazines.

L'école hors l'école

Nadia est une bonne élève mais si l'école n'était pas obligatoire, elle n'irait que de temps en temps. Elle fait ses devoirs dans le salon, ou alors chez sa voisine qui l'aide. En contrepartie elle aide les enfants de cette voisine. Elle leur explique les devoirs, notamment à la fille (« qui porte aussi le foulard ») qui est plus jeune qu'elle.

Elle fréquente, on le sait, une école arabe en plus de l'école ordinaire. Le mardi, après l'école elle rentre chez elle puis elle repart tout de suite. Le cours commence vers 15h ou 16h et dure jusqu'à 20 heures, et le samedi c'est de 12h30 à 16h. Nadia apprend à écrire en arabe et elle a beaucoup de travail, elle aimerait bien arrêter mais sa mère souhaite qu'elle termine le cursus (ses frères plus âgés sont dans leur dernière année, ils y vont deux autres jours de la semaine). Nadia doit encore étudier trois ans pour avoir ce certificat. Elle estime que l'école arabe est beaucoup plus difficile que l'école allemande.

Prise dans toutes ses obligations scolaires et ménagères, Nadia n'a guère de temps libre. Elle « s'ennuie » donc d'une façon étrange. Sa sœur, avec qui elle partage la chambre est en 8. Klasse (soit en troisième), se plaint à sa mère de ne pas avoir le temps de travailler pour l'école allemande, l'école arabe lui prenant trop de temps. Apparemment c'est un argument qui porte, sa mère réfléchissant à l'éventualité qu'elle arrête. Les deux sœurs travaillent à la convaincre. Son père ne prend pas ce genre de décision, il ne dit rien : « C'est juste avec ma mère qu'on parle de ça ». « Il ne sait même pas qu'on veut quitter ».

Pour ce qui est de l'école allemande, Nadia ne subit aucune pression parentale. Ses parents savent qu'elle se débrouillent plutôt bien à l'école, ils ne l'embêtent donc pas avec les devoirs. « Ils savent que je fais mes devoirs de toute façon. J'ai toujours du temps. Comme je m'ennuie toujours, alors je fais mes devoirs». Ils sont plus vigilants avec ses petits frères et sœurs : « Lorsqu'ils ont un 1 [équivaut à un 10/10] mes parents leur donnent deux euros ». Elle, elle ne reçoit pas de récompense « car ils savent que je suis bonne. La dernière fois, ils m'ont embrassée et c'est tout ». Nadia ressent là encore une certaine injustice.

Les horaires et la gestion du temps

Nadia se lève le matin entre 6h et 6h30 mais elle se réveille souvent avant. Elle doit quitter la maison tôt : « Je suis celle qui se lève le plus tôt car ma mère ne travaille pas, et mes frères et sœurs, ils vont à l'école juste derrière chez nous, ils n'ont pas besoin de se lever tôt, et donc quand j'ai terminé de m'habiller le matin, je réveille tout le monde [également sa sœur de 14 ans] ». Sa mère s'occupe alors de ses petits frères et sœurs et les amène à l'école. Il n'est pas rare que sa sœur arrive en retard à l'école ou qu'elle doive se presser car il arrive qu'elle se rendorme après que Nadia l'ait réveillée.

Elle rentre de l'école vers 13h-14h, et au plus tard à 16h : « Alors quand j'arrive chez moi, j'enlève mon foulard et je vais me laver, quand il fait chaud, ensuite j'aide ma mère à ranger et ensuite je regarde la télévision, ma mère est toujours assise à côté de moi et mes sœurs sont toujours dehors… Et souvent il n'y a rien à la télévision, c'est ennuyeux, alors je l'éteins et je m'allonge sur le canapé, dans le salon aussi… Lorsque c'est encore très ennuyeux je m'endors sur le canapé, ensuite, quand je m'ennuie en fait la plupart du temps j'ai mal au ventre. Je ne sais pas pourquoi. Toujours quand je m'ennuie. Alors ma mère me fait toujours un thé ». Le repas du soir n'est pas un vrai repas, parfois sa mère fait à manger mais le plus souvent ils mangent des petites tartines vers 22h. Elle grignote quelque chose dans sa chambre en écoutant la radio. Et elle commence alors ses devoirs. Sa sœur en revanche les fait tout de suite en rentrant. Elles sont très différentes, puisque sa sœur se couche aussi plus tôt et se réveille plus tard, tandis que Nadia se couche plus tard et se lève plus tôt. Parfois Nadia est fatiguée lorsqu'elle commence ses devoirs. C'est aussi pour cela qu'elle se lève tôt (6h30 parfois 6h) car elle travaille alors à ce moment-là une petite demi-heure : « Je fais la moitié le soir, l'autre moitié le matin ». Les matières qu'elle préfère sont celles où il n'y a pas de devoir, c'est-à-dire le sport (juste le trampoline en fait) et les activités artistiques. En fait elle avoue que si elle aime les

activités artistiques, c'est uniquement parce qu'il n'y a pas devoir, mais pas parce que ça lui plaît réellement.

Ses parents ne disent rien à propos de son coucher tardif sinon que c'est son « affaire » l'heure à laquelle elle s'endort. Le soir elle reste avec ses parents dans le salon jusque vers 22h ou 23h. Ils regardent les chaînes arabes, et notamment les informations. Elle ne comprend pas tout car les journalistes parlent trop vite, mais regarde quand même en parlant avec les autres membres de la famille. Ils mangent des fruits ensemble puis vont se coucher. Sa sœur est déjà couchée. En ce moment, elle dort par terre, son lit étant cassé, aussi doit-elle faire attention lorsqu'elle va au lit de ne pas marcher sur le matelas de sa sœur. Nadia écoute encore souvent la radio avant de s'endormir, ou lorsque sa sœur est réveillée, elles discutent encore un peu.

Les réserves d'information

Nadia a des petites cachettes dans sa chambre, plus précisément dans son armoire personnelle qui est près de son lit, sa soeur a également une armoire. Elle met des lettres de copains qui ne sont pas des lettres d'amour, et des petits cadeaux qu'on lui a fait. Il est déjà arrivé que sa sœur fouille et Nadia l'a sermonnée. Elle ne fouille pas dans les affaires de sa sœur affirme-t-elle dans un premier temps, puis à un autre moment et sans s'apercevoir qu'elle se contredit, elle dit qu'elle a lu une des lettres de sa sœur et qu'elle l'a trouvée très belle, mais « c'était d'un garçon ! ». Sa sœur les cache dans un petit sac, lui-même rangé dans son armoire. Elle finit par avouer que de telles lettres, elle les cache derrière l'armoire. Elle a déjà eu un journal intime mais comme elle oubliait le plus souvent d'écrire dedans, elle l'a donné, après avoir enlevé les quelques pages écrites, à sa petite sœur qui s'en sert d'album de poésie.

Le rapport à l'avenir

Nadia ne sait pas ce qu'elle veut faire comme métier quand elle sera plus grande. Sa sœur voudrait devenir dessinatrice, elle dessine tout le temps, et notamment des vêtements : « Elle me dit toujours 'Viens dessiner avec moi' ». Mais Nadia n'aime pas trop dessiner, ne sachant dessiner et comme sa sœur le fait très bien, la différence est trop forte. Nadia n'a pas d'idées sur ce qu'elle fera quand elle sera grande. A moyen terme elle espère que dans un ou deux ans, elle ne devra plus en faire autant à la maison : « Quand je serais plus âgée, alors… l'école sera plus difficile et j'aurais beaucoup plus de devoirs alors peut-être que je devrais moins aider ». Les tensions qui traversent Nadia apparaissent lors des questions sur ce thème. Nadia ne veut pas se marier. Le mariage arrangé d'une part et la famille nombreuse d'autre part (sa

mère est enceinte d'un huitième enfant et pour l'instant, seule elle et sa sœur sont au courant mais ce n'est pas leur mère qui le leur a dit, elles l'ont entendue se confier à la voisine) ne dessinent pas pour elle un horizon heureux. Lorsque l'enquêtrice lui demande si elle pense déjà à son mariage, elle répond nettement : « MON mariage ? Non ! Je ne suis pas folle ». Elle veut rester célibataire et vivre avec sa mère. Elle n'a aucune envie de se marier. Sa sœur non plus d'ailleurs ! Mais leur mère leur dit : « plus tard, vous voudrez certainement », en se citant en exemple : « Moi aussi je disais toujours que je voulais pas, mais après je me suis mariée ». Si jamais elle se marie, le mari devra obligatoirement être un musulman. Et si Nadia a des enfants un jour, elle n'en veut pas beaucoup, « peut-être que deux » : « J'aime pas trop d'enfants. C'est trop fatigant ». Nadia parle de choses personnelles avec sa mère : « Je lui ai dit aussi que je ne voulais pas me marier ». Cela ne la dérangerait pas d'habiter seule quand elle sera grande. Comme cette jeune fille ne se révolte pas, elle choisit une solution imaginaire, celle d'un temps qui s'arrêterait au temps présent. Nadia déclare ne pas vouloir être indépendante. « J'ai besoin de ma mère. Sans elle, je ne peux pas vivre. Elle m'aide, enfin j'sais pas. Elle fait toujours beaucoup de choses pour moi et toute seule je ne peux pas les faire ». Elle n'est pas pressée d'arriver à la majorité : « J'aimerais bien rester comme maintenant. Je ne veux pas grandir ». Ce temps présent n'enchante pas pourtant Nadia. Comment résoudre cette contradiction ?

Si Nadia devait changer quelque chose dans sa vie, elle hésite et dit qu'elle changerait sa famille. Puis elle se reprend et dit qu'elle n'aurait pas de vœu particulier : « Qu'ils [sa famille] soient plus sympas, pas mes parents, mais mes frères et sœurs, que nous soyons moins d'enfants… Ça m'énerve parfois. Ils crient partout et ça je n'aime pas ». Nadia n'apprécie pas d'être, en tant que fille, et que fille « d'intérieur », chargée des affaires de famille que sa mère ne prend pas en charge. A un autre moment de l'entretien, elle donne le récit des dernières vacances d'été, ce qui illustre bien le rapport distant à la vie familiale telle qu'elle est. Ses parents sont allés au Liban avec ses petits frères et sœurs. Les autres enfants sont restés en Allemagne et une tante et son oncle et leurs six enfants (qui habitent une autre ville allemande) sont venus habiter chez eux pendant ce temps. Son oncle et sa tante les aiment beaucoup, et ils jouaient beaucoup ensemble avec les six enfants. « La maison était pleine, mais pas ennuyeuse ». Cela a duré trois ou quatre semaines, le temps de l'absence de ses parents : « C'était bien en leur absence, plus de rangement, plus de cris… ». Nadia ne leur reproche pas leur sévérité : « Mon père n'est presque jamais à la maison, il est toujours chez des amis (notamment pour jouer aux cartes) ou à la mosquée. Ma mère est toujours dans la cuisine et fait à

manger. Et elle va aussi beaucoup chez son amie, donc je suis presque toujours toute seule à la maison. Et alors je sais tout sur tous, où ils vont, où ils sont. Et alors je dois toujours répondre au téléphone et prendre les messages ». Nadia apprécie donc également peu sa vie présente, en lisant en creux le récit de ces semaines d'été, on comprend qu'elle rêve d'une autre ambiance familiale, plus commune, et aussi plus égalitaire.

Nadia s'inscrit dans le monde de ses parents, elle y vit sans l'approuver. Elle fait tout sans enthousiasme, elle utilise le registre de l'ennui pour dire doucement qu'elle ne supporte pas son environnement. Elle retourne sur elle-même la plainte : « Je m'ennuie », plutôt que de protester trop fortement, d'être dans le « voice » (A. O. Hirschmann, 1995). Nadia ne prend pas non plus la poudre d'escampette, la « fuite » en étant notamment toujours dehors (c'est le registre de sa sœur). Pour manifester son mécontentement, elle choisit plutôt la modalité que Guy Bajoit (1988) ajoute au schéma précédent, celle du « retrait » symbolique. En effet Nadia est là tout en étant ailleurs, dans un monde imaginaire, celui des stars dont elle achète presque chaque jour les photographies et le récit enchanté de leurs existences. Sous son voile, elle rêve de Lolitas peu conformes à la religion musulmane. Curieusement la mère accepte ce dédoublement puisqu'elle paye les revues. L'interdit est repoussé, il consiste seulement à ne pas afficher sur les murs les objets de dévotion. La culture jeune permet de « tenir » à Nadia. Cette jeune fille est donc très dépendante, tout en ayant un monde à elle qui relève surtout de l'imaginaire. Elle peut ressembler, en plus jeune, à ce que des féministes dénoncent en analysant les romans sentimentaux : l'invention d'un « ailleurs » qui aide à supporter le réel. Dès qu'elle ne va pas bien, Nadia se branche sur sa petite radio, dans la cour de récréation qu'elle vit comme un monde hostile (avec des autrui qu'elle prend comme têtes de « turc »), dehors le soir pour se reposer d'une journée lourde à porter. Cette jeune fille s'en sort aussi en dérobant des temps à elle, le soir tard (y compris lorsque les petits sont couchés, même sa grande sœur) et qu'elle peut « jouer » à être dans une famille correspondant à son standard, plus petite, réunie à discuter, à manger ensemble, le matin, pour son travail de l'école allemande. Nadia n'est pas une adolescente révoltée contre « la » famille, elle désire seulement changer « sa » famille. Son malaise ne fait pas de bruit, il est invisible à l'extérieur. Les voisins, les gens qui la croisent doivent voir une jeune fille, portant le voile, sage. Son mal-être est intérieur. Nadia ne parvient pas à s'échapper par la projection dans le futur. Elle a beau être bonne élève (dans un cursus qui ne mène toutefois pas au baccalauréat), elle ne sait pas ce qu'elle fera. Peut-être se demande-t-elle si elle aura une activité professionnelle.

Ce qu'elle perçoit du destin de la femme, elle le voit sous la figure de sa mère qui était contre le mariage et qui est une femme au foyer, une mère de famille très nombreuse. Ce destin n'est pas lointain puisqu'elle a le sentiment d'y participer en tant que « sœur » disponible. A la question de savoir si elle a le sentiment que plus elle grandit, plus elle peut faire de choses, Nadia répond : « C'est à peu près toujours pareil. Que je sois plus âgée ou pas, je dois toujours ranger et ma petite sœur de dix ans, elle, elle n'a besoin de rien faire et moi j'aime pas ça. Lorsque j'avais son âge, je devais déjà tout faire et elle, elle est toujours dehors et elle ne fait rien. Pourtant ma mère lui dit de faire des choses mais elle n'écoute pas et ne fait rien. Elle se comporte encore comme si elle était une petite ». Nadia joue le rôle, contrairement à ses sœurs plus débrouillardes. C'est sur elle – c'est ce qu'elle ressent – que retombe le travail domestique que la mère ne peut pas assumer. Comme l'avenir ne lui semble pas radieux, s'il est à l'image de son présent, Nadia ne sait plus quoi faire, ne sait pas quoi faire – elle n'a d'ailleurs aucune activité de « loisir » à elle, à l'extérieur. Et elle en revient à ce petit monde, plus ou moins secret, et en même temps public, celui des chansons et des stars qui lui présentent un autre univers si différent, où ni la religion, ni les corvées domestiques ne règnent.

Portrait de Paula

Selon les critères retenus, Paula a un bon niveau d'indépendance. Elle bénéficie, à la différence de Nadia, bien que vivant aussi dans une famille populaire, de meilleures conditions de vie. Elle a une chambre individuelle et un fort équipement audio-visuel. Alors que Nadia était membre d'une famille nombreuse, Paula appartient à un ménage de trois personnes, elle vit avec sa mère et un frère plus âgé. Elles se ressemblent par leur forte adhésion au monde de la musique. Paula est fan d'un groupe qu'elle suit avec passion (les *No Angels* composés de quatre femmes). Pour Nadia, cette culture servait à l'isoler du bruit de ses frères et sœurs, ou de ce qu'elle percevait comme de l'hostilité ; pour Paula, le même environnement sonore meuble une certaine solitude, même si son réseau amical est plus dense. Nadia avait peu de liberté et ne tentait pas d'en conquérir de nouvelles. Paula en a nettement plus, sa mère lui laisse une grande latitude, apparemment pour agir et sortir, et néanmoins elle en use peu. Cela permet de mettre en relief une des conditions du processus d'individualisation à cet âge-là, à savoir le fait que le jeune – surtout si ses parents ne lui proposent pas un monde clé en mains – doit savoir comment faire pour passer de l'indépendance à l'autonomie. Le cas de Paula est intéressant pour cela : cette jeune fille ne sait pas très bien opérer ce passage.

Paula a presque douze ans. Elle habite avec sa mère, divorcée. Elle était toute petite lorsque ses parents ont divorcés. Son père habite Berlin mais elle ne sait pas trop où. Il a de nouveau déménagé, et c'est trop loin pour s'y rendre seule. Auparavant il venait une fois par semaine la chercher. Il vient désormais rarement (c'est un sujet délicat pendant l'entretien). La photo que Paula a dans sa chambre et où ils sont tous les deux date d'il y a deux ans. Son père est un ancien boulanger, il est coursier à présent. Sa mère est aide à domicile pour des personnes handicapées habitant en communauté. Elle travaille à plein temps (de 9h ou 10h à 18h, 19h), également le week-end ; elle a un jour de congé en semaine. Elle rentre le plus souvent vers 18/19h. Sa mère prend soin d'une communauté de quatre personnes handicapées, à dix minutes du domicile. Parfois Paula la rejoint ou va la chercher. Elle connaît à présent bien les quatre personnes dont sa mère s'occupe.

Elle habite dans le quartier de Moabit, assez défavorisé. Elle a changé de rue il y a quatre ans en raison du trop grand nombre d'étrangers et de leur immeuble qui avait brûlé. Désormais son appartement est situé quelques rues plus loin. Sur les noms de boîtes aux lettres, beaucoup de noms étrangers également. L'appartement, un trois pièces, est très « coquet » et joliment arrangé. Il est au 5ème étage d'un immeuble HLM de six étages. Le frère de Paula qui a dix neuf ans et qui est en apprentissage de menuiserie vit avec elles. Il quitte la maison vers 6h30 et rentre vers 17h. Les deux enfants ont chacun une chambre, et la mère dort dans le salon[7].

Paula est dans la 6. Klasse. C'est une élève moyenne. Elle ira l'an prochain encore dans cette école puis se dirigera vers une Realschule (qui aboutit à un B.E.P.C). Elle a déjà plus ou moins intégré cet avenir. Sa mère l'a changée d'école il y a deux ans où elle était avec Amélia (qui, elle aussi, a changé pour cette même école). Tous les « bons » élèves étaient partis pour une école meilleure et du coup elles se sont retrouvées avec les élèves peu brillants. Donc les parents de Paula et de Amélia ont décidé de les changer d'école, une « Grundschule » aussi mais dans un autre quartier. Au départ, Paula et Amélia ne voulaient pas, et finalement elles reconnaissent qu' « on trouve que l'école est mieux ».

[7] Dans un bilan sur le logement et les relations familiales, on avait observé que c'était dans « les familles monoparentales » que le parent pouvait plus facilement coucher dans la pièce commune. Dans la présente enquête, la mère de Leila, veuve, et celle de Marcel, divorcée, ont pris la même option.

L'appropriation de l'espace intérieur

La chambre de Paula est impeccablement rangée. Cette jeune fille range sa chambre toute seule, sans attendre un ordre de sa mère : « Je n'aime pas quand il y a du désordre, c'est pour ça que je range sans qu'on me le demande ». La chambre est de taille moyenne, environ 13m2. Elle contient un lit surélevé, un petit canapé de cuir rouge un peu usé mais très confortable (il lui arrive de s'endormir dessus) qui provient d'une des occupantes (décédées) de la communauté dont s'occupe sa mère. Il y a également un bureau sur lequel elle fait principalement ses devoirs. Paula a aussi entreposé dans sa chambre son vélo qui a l'air tout neuf. Avant, les vélos de l'ensemble des membres de la famille étaient mis à la cave, mais ils ont été volés. Ensuite ils les ont mis dans une espèce de hangar à l'intérieur de l'immeuble, mais ils ont été volés de nouveau. Donc à présent ils les montent (son frère et sa mère aussi) dans l'appartement. C'est sa grand-mère qui lui a offert ce vélo il y a deux ans pour son anniversaire. Paula s'en sert peu (d'où son aspect neuf) ; elle n'aime pas trop en faire.

Paula vit dans la culture des stars comme Nadia, mais elle a le droit d'afficher ses goûts, et elle ne s'en prive pas ! En effet, elle a dans sa chambre exactement 48 posters des *No Angels*, groupe de quatre femmes, allemandes chantant en anglais et qui ont débuté en 2000. Sa mère lui a fait remarquer qu'elle pourrait enlever quelques uns des posters, vu le nombre. Paula a refusé. Paula a assisté à un concert des *No Angels* avec son amie Amélia, sa mère les avait accompagnées. Il y avait aussi d'autres copines à elles qui sont allées voir ce concert événement. Paula possède encore d'autres posters de ce groupe, non encore affichés. Les *No Angels* ont enregistré huit albums et Paula les a tous. Soit elle les achète avec ses économies, soit sa mère les lui offre.

Sa chambre est bien équipée : elle a une télévision, un magnétoscope, une chaîne, un ordinateur (que sa mère lui a donné il n'y a pas longtemps car elle n'en avait plus besoin), une imprimante couleur. Sur son ordinateur, elle a la possibilité de regarder des DVD. Elle joue peu à des jeux sur son ordinateur. Elle écrit parfois des lettres, elle écoute de la musique et regarde des DVD. Elle n'a pas Internet dans sa chambre ; elle va parfois dans la chambre de son frère pour naviguer. Sur Internet, essentiellement elle visite le site de ces chanteuses préférées *No Angels*, charge des images. Elle est allée une fois ou deux sur un « chat » pour discuter avec des jeunes de son âge (elle explique les démarches à suivre pour entrer en discussion avec quelqu'un). Elle regarde la télévision de son petit canapé qu'elle a installé juste en face ; le soir elle regarde de son lit. Paula n'a pas pour l'instant de téléphone

portable, elle en aura un pour son anniversaire en septembre. C'est sa grand-mère qui va le lui offrir. Pour le moment, elle prend le téléphone sans fil du salon et va dans sa chambre.

Paula a personnalisé sa chambre. Elle a beaucoup de petits objets décoratifs *Diddl*, elle a aussi une maison *Play-Mobil* qu'elle a eue il y a deux ans pour son anniversaire. C'est son grand-père qui l'a aidée à la monter. Elle n'y joue plus et aimerait bien s'en débarrasser et la mettre à la cave. Elle tient particulièrement à deux peluches, un âne – qui renvoie à la série *GZSZ* , [sigle pour *Gute Zeiten, Schlechte Zeiten*] très regardée par les jeunes allemands et allemandes – et un mouton (les autres sont reléguées dans une caisse à la cave) qu'elle emmène quand elle dort chez une copine. Ce sont des peluches assez récentes (un cadeau et un achat). Dans un coin, des rollers sont rangés. Paula n'en fait plus très souvent. Auparavant elle en faisait avec son père dans un lieu prévu à cet effet. Mais elle ne le voit plus trop ces derniers temps alors qu'avant elle le voyait une fois par semaine.

La porte de sa chambre est toujours fermée, notamment en raison du volume élevé avec lequel elle écoute sa musique. Avant son frère et sa mère toquaient avant d'entrer dans sa chambre, mais ils ne le font plus et ça l'énerve. Elle a mis un panneau sur sa porte qui enjoint ceux qui veulent entrer à frapper, cela est peu efficace apparemment. Alors Paula ferme de temps en temps, sa porte à clef. Elle le fait quand elle danse ou bien quand elle écrit. Avec ses copines, elles répètent parfois des enchaînements de danse, imitant son groupe préféré les *No Angels*, qu'elles aimeraient ensuite bien montrer à d'autres. Les répétitions sont secrètes.

Les déplacements à l'extérieur

L'école de Paula n'est pas située dans son quartier. Elle se trouve dans l'arrondissement de Charlottenburg. Paula se rend à l'école en bus et en métro. Elle est le plus souvent accompagnée de Amélia, une de ses deux meilleures amies (l'autre s'appelle Karla). Elle joue parfois sur un terrain de jeux tout près de chez elle. Elle y va avec des camarades de classe (elle s'entend bien avec deux d'entre elles) qui viennent parfois chez elle après l'école et qui dorment aussi occasionnellement chez elle (elles dorment alors soit à deux dans son lit, soit l'une d'entre elles dort sur son canapé). Elle se déplace en métro au centre-ville (au Ku'damm, les Champs-Elysées berlinois) – la ligne est directe, quelques stations – pour aller au cinéma notamment, avec ses copines et copains. Mais là encore ce n'est pas si fréquent. Paula sort assez peu bien qu'elle en ait le droit, mais sans ses

copains et copines qui pour la plupart (hormis Amélia) n'habitent pas le quartier, elle semble assez perdue.

Le rapport au corps

Paula (contrairement à sa meilleure amie Amélia également interviewée) ne passe beaucoup de temps à se coiffer. Elle laisse libres ses cheveux qu'elle a mi-longs. Elle ne porte pas des habits semblables à ceux de ses idoles qui « portent plutôt des habits d'adultes » (si l'on peut dire, puisque les vêtements sont réduits à leur strict minimum). Elle n'aime ni les jupes courtes, ni les sandales. Paula préfère des jeans et des chaussures de sport. Elle a une paire de *Nike* qu'une de ses copines lui a vendue. A la maison, elle porte aussi des tee-shirts courts qui lui arrivent au dessus du nombril. Elle s'abstient de les mettre à l'école : « C'est embarrassant parce que les garçons te regardent toujours bizarre ». Ce n'est pas sa mère qui lui interdit, puisqu'elle en met chez elle, mais elle ne trouve pas ça terrible quand elle est objet de tels regards.

Elle achète ses vêtements avec sa mère. Lorsque celle-ci n'aime pas du tout ce que Paula veut s'acheter, elle ne lui achète pas. Paula doit se le payer elle-même « mais je peux quand même me l'acheter ». On retrouve ce clivage entre les vêtements approuvés et les vêtements désapprouvés et malgré tout autorisés. Quand Paula désire des vêtements de marque, elle se les fait offrir pour son anniversaire ou bien pour Noël.

Le rapport à la culture, aux loisirs

Paula écoute beaucoup de musique, en fait toujours les mêmes CD, ceux des *No Angels*. Elle s'achète souvent des magazines, *Bravo*, *Jam*, *Popcorn* pour avoir des posters de ses idoles. Elle se les achète avec son argent de poche, elle a trois euros par semaine. Il n'est pas question de s'échanger les magazines car toutes ses copines veulent aussi les posters ! Elle est plutôt économe car elle aime bien pouvoir aussi s'acheter des CD. Elle fait partie des jeunes qui regardent les émissions du genre *Star Academy* et qui voudraient avoir une telle destinée. Elle dit qu'elle a fait de la danse classique (est-ce certain ?), elle a arrêté parce qu'elle voulait faire du volley mais finalement elle n'en a pas fait. Elle n'a aucune activité organisée. Elle voudrait prendre des cours de danse, sans trouver de club. Ce qu'elle cherche c'est en fait un cours où l'on apprend à danser comme ses idoles les *No Angels*. Elle est très triste lorsqu'elle avoue à l'enquêtrice qu'elle ne fait rien et qu'elle aimerait bien danser ainsi.

A son anniversaire, elle fait sa liste de cadeaux et sa mère ensuite choisit parmi la liste. Sa grand-mère lui offre le plus souvent un bon d'achat pour un magasin de jouets, pour des habits, ou bien pour des CD. Elle a commencé à lui offrir des bons d'achat lorsqu'elle a eu dix ans parce qu'elle ne savait plus quoi lui acheter. Pour son prochain anniversaire, bientôt, Paula souhaite avoir un sac d'école *East Pack*, bleu ciel, avec aussi un porte-monnaie et une trousse de la même marque et même couleur. Elle a déjà un sac d'école *East Pack* qu'elle a eu pour Noël mais elle le trouve trop grand. Cette année elle a prévu d'inviter ses copains et copines au bowling. L'an dernier c'était à la piscine. Son anniversaire sera jumelé avec celui d'une autre copine. Sa mère est d'accord car pour son anniversaire, Paula a toujours le droit de choisir ce qu'elle a envie de faire. Elle lui a déjà proposé de louer une salle pour faire une boum, mais cette année ce sera le bowling. Paula n'est pas brimée dans l'expression de ses désirs. Aussi s'étonne-t-on qu'elle ne soit pas inscrite dans un cours de danse. Est-ce trop cher ? Trop loin ?

Paula a une télévision dans sa chambre. Il y en a aussi une dans la chambre de son frère et une dans le salon. Chacun regarde souvent dans son coin, sauf parfois le soir ou le week-end, ou alors Paula regarde avec son frère soit dans sa chambre soit dans celle de son frère ça dépend, notamment pour voir les deux séries qu'elle regarde quotidiennement, les *Simpsons* à 19h et *GZSZ* de 19h40 à 20h15.

Elle se rend parfois au cinéma avec ses copains et ses copines. La dernière fois qu'elle est allée au cinéma elle a vu *Star Wars*, c'était pour l'anniversaire de son amie Amélia qui les avait tous invités au Zoopalast, un grand cinéma près du Zoologischer Garten. Elle y va assez souvent avec des camarades filles et garçons de sa classe (à neuf ou dix), toujours au Zoopalast. Parfois, elle n'a pas besoin de piocher dans son argent de poche, sa mère lui donne de l'argent pour le billet : « Car en fait, je veux toujours y aller avec elle, et elle ne veut pas, et alors elle me donne de l'argent, et parce que si nous y allions pas toutes les deux, elle devrait payer aussi pour elle, et donc là moi je peux y aller plus souvent, parce qu'elle ne vient pas avec moi ». Lorsque ces jeunes vont au cinéma, ils prennent la première ou la deuxième séance de l'après-midi, et généralement le mardi car c'est le jour du tarif réduit. Elle aime bien aussi aller faire du shopping dans la grande rue près de chez elle, il y a des grands centres commerciaux. Elle y va seulement avec des copines.

Paula aime bien faire des « Window Colour » qu'elle a découverts récemment, elle fait des dessins (des fleurs ou des animaux surtout) en couleurs qu'elle colle ensuite sur sa fenêtre. Sa mère lui offre de temps en temps de nouvelles couleurs.

La nature des relations

Paula a deux meilleures amies, Amélia qui habite tout près de chez elle, et une autre, Karla, qui habite dans l'arrondissement de Charlottenburg et qu'elle voit moins. Toutes les deux sont dans sa classe ; elles n'aiment pas les cinq autres filles de sa classe (elles ne sont que sept filles pour quatorze garçons) car elles sont trop « frimeuses ». Karla vient dormir de temps à autre chez elle pendant la semaine. Elles s'entendent bien. Elles ne font rien d'exceptionnel si ce n'est faire les devoirs, écouter de la musique, regarder la télé et discuter. Le week-end, il est assez fréquent que Paula aille dormir chez une copine car sa mère travaille. Elle va aussi souvent dormir chez Amélia et réciproquement ; les mères se connaissent très bien car elles travaillent ensemble. Elle se confie à ces deux amies, mais ne parle pas trop avec sa mère. Quand elle se dispute avec des copines, elle n'en parle pas non plus avec sa mère : « Je préfère régler ça moi-même, ou bien avec mes copines, parce qu'elles sont généralement présentes lors des disputes… « Je préfère en parler à des enfants qu'à des adultes ». En effet lors des soirées entre parents (environ quatre fois par an), ils en parlent entre eux, et Paula n'aime pas ça. La non confidence n'est pas le signe d'une mauvaise relation. Paula s'entend bien avec sa mère qui est assez cool ; elle n'est jamais punie (il faut dire qu'elle est assez sage). Il arrive toutefois que sa mère la gronde quand même, « pour des bricoles » précise Paula, par exemple lorsqu'elle n'a pas descendu la poubelle alors que sa mère lui a demandé plusieurs fois, voire depuis plusieurs jours de le faire. Paula a toujours le choix entre descendre la poubelle ou bien sortir et ranger la vaisselle du lave-vaisselle mais ce n'est pas tous les jours. Son frère n'a pas le choix, il fait ce qui reste à faire « parce qu'il a déjà dix neuf ans et moi je suis petite ». Sa mère rouspète plus après son frère, car il part en retard au travail. Elle ne comprend pas qu'il ne téléphone pas pour prévenir et ça la met en colère. Paula se dispute assez fréquemment avec son frère. « Il a dix-neuf ans » redit-elle comme si c'était la raison des disputes.

Paula fréquente aussi bien des garçons que des filles. Ses copains sont des camarades de classe, ils vont de temps à autre ensemble au cinéma. Elle les a emmenés chez elle il n'y a pas longtemps. Il y avait eu une après-midi « football » pendant la coupe du monde. Elle n'aime pas trop le football mais ils ont passé une bonne après-midi. Paula n'est pas amoureuse en ce moment mais elle sait que deux garçons sont amoureux d'elle. Elle n'en veut pas car ils s'habillent mal, ils portent des jeans normaux, serrés, alors que la mode est au pantalon large. Et en plus ils sont mal coiffés, ils ont du gel sur les cheveux etc. Bref, ils n'ont pas le look !

Les horaires et la gestion du temps

Paula se réveille le matin avec son réveil, vers 6h15. Elle se lève et déjeune seule, elle mange des Corn-flakes. Ses habits et son cartable sont prêts, elle les prépare la veille au soir. Vers 7h, elle réveille sa mère qui se lève et lui prépare ses sandwichs pour l'école. Paula quitte la maison à 7h10. Avec Amélia, elle se rend à l'école en bus (7 stations) puis en métro (3 stations).

Quand elle rentre de l'école, Paula téléphone à sa mère pour lui dire qu'elle est à la maison. Et si elle veut sortir, elle prévient sa mère. Mais Paula sort peu : « Je reste la plupart du temps ici, ou bien je vais juste vite fait chez le buraliste ». Le mercredi, elle va s'acheter des friandises parfois (pas toujours car ça coûte cher et qu'elle veut économiser) et un magazine de stars qui sort ce jour-là. Le midi, elle ne mange pas vraiment. Elle déjeune le matin, prend quelques petits sandwichs que sa mère lui fait (elle en mange un à chaque petite pause), et sa mère fait à manger le soir quand elle rentre. A l'école, il n'est pas possible d'acheter quelque chose à manger. Il ne lui est jamais arrivé d'oublier ses sandwichs à la maison (si c'est bien quelque chose que les enfants n'oublient pas c'est bien cela !). Pourquoi c'est sa mère qui prépare ses sandwichs ? « Parce que quand c'est ma mère qui les fait, quelque part ils sont meilleurs, parce que je sais qu'elle sait les faire, et quand c'est moi qui les fais, alors y'a pas assez de beurre ou bien beaucoup trop, et c'est pas vraiment bon ».

L'après-midi, elle ne fait jamais ses devoirs tout de suite. Elle regarde à la télévision un talk-show. Mais elle ne le regarde pas en entier, juste une demi-heure avant de se mettre au travail scolaire. La durée des devoirs varie d'un jour à l'autre, de dix minutes à une heure. Après ses devoirs, Paula regarde à nouveau la télé, ou elle écoute de la musique, ou encore elle donne rendez-vous à une copine. Quand sa mère rentre du travail, elle prépare le dîner, une soupe ou autre chose de vite fait. Elles mangent parfois ensemble, parfois chacune de son côté devant la télé (Paula dans sa chambre, et sa mère dans le salon/chambre). Son frère ne mange qu'une fois par semaine environ avec elles, ayant pris l'habitude de s'acheter à manger à l'extérieur. Il ne rentre pas tard pour autant puisqu'il est à la maison vers 17h. Il ressort pour voir ses copains, ou pour jouer au foot ou au basket. Paula se couche la plupart du temps à 21h, et elle regarde encore un peu la télévision. Sa mère vient ensuite éteindre la télévision quand Paula s'est endormie autour de 21h30. Elle justifie cela en expliquant qu'elle n'arrive pas s'endormir sans la télévision.

L'école hors l'école

La mère de Paula demande tous les soirs à sa fille si elle a fait ses devoirs mais elle ne contrôle pas plus. Il arrive que Paula ne fasse pas ses devoirs quand elle ne comprend pas ; dans ce cas elle les recopie le lendemain sur une camarade. Elle téléphone aussi fréquemment à une camarade de classe pour lui demander de l'aide. Paula investit peu pour l'école, elle en a conscience, elle le dit explicitement pendant l'entretien. Pour elle, les vacances pourraient être plus longues. Si elle va à l'école c'est d'abord pour voir ses copines et copains.

Lorsqu'elle a un devoir sur table en classe, sa mère révise avec elle et l'interroge. Mais il n'y a pas vraiment de pression dans la mesure où tant la mère que la fille se sont faites à l'idée que cette dernière n'irait pas au Gymnasium. C'est donc plus de l'accompagnement maternel que de l'émulation. Quand son bulletin est bon, sa mère la récompense mais pas à chaque bonne note. Quand elle a une mauvaise note, sa mère lui demande de travailler plus la prochaine fois, sans la punir, ni même la gronder.

Les réserves d'information

Paula a un journal intime à cadenas que lui a offert sa mère il y a trois ans, mais elle n'écrit que de temps en temps. Elle aimerait écrire tous les jours mais finalement elle reporte toujours. Elle a une petite cachette dans sa chambre où elle met toutes ses clefs, notamment celle de son journal, de ses tirelires (dont l'une est *Diddl*). Elle a aussi une autre cachette derrière le canapé où elle planque des boissons sucrées qu'elle achète parfois – du *Coca-cola*, du *Pepsi*, du *Fanta* – sinon son frère boit tout. Elle, au contraire, en prend parcimonieusement et ne les met pas au frigo pour qu'on ne puisse pas se servir. Elle se les achète avec son argent de poche. Sa mère n'achète jamais de boissons sucrées de ce type, se limitant au jus d'orange ou au jus multivitaminé.

Le rapport à l'avenir

Pour les vacances d'été, Paula partira une semaine chez sa grand-mère et son grand-père qui habitent près de la Mer du nord. C'est la première fois qu'elle part seule chez eux. Après cette semaine, elle a un autre projet : « Je vais peut-être partir avec un copain de ma classe, mais c'est pas encore sûr ». Les parents de ce garçon qu'elle connaît depuis le jardin d'enfants, sans être son « petit copain » s'entendent bien avec sa mère. En fait, ils vont peut-être partir ensemble mais leurs mères respectives vont venir aussi ! La mère de ce copain a un jardin à la campagne, pas loin de Berlin, avec une piscine privée. Son frère part de son côté, ce que Paula anticipe : « Quand

je serais adulte, j'aimerais partir avec mes copines à Majorque ». Elles en ont déjà parlé ensemble. Pour elle, être adulte ce sera vers quinze, seize ans. Elle en a déjà parlé à sa mère qui lui a dit : « Attendons de voir où tu voudras aller quand tu auras cet âge-là ».

Paula projette de distribuer des journaux l'an prochain, pour se faire un peu d'argent. Sa mère va se renseigner sur l'âge à partir duquel on a le droit de le faire. Paula aimerait aussi, comme son amie Amélia, faire du baby-sitting : « Dans ma classe il y a un garçon qui a un petit frère et Amélia faisait du baby-sitting chez lui, mais comme elle va avoir un petit frère bientôt, peut-être que je pourrais en faire, parce qu'elle ne le fera plus ». Pourquoi son camarade de classe ne garde pas lui-même son petit frère ? « Il ne sait pas le faire, et en plus il ne veut pas, il regarde toujours la télé ». Amélia est payée 5 euros pour le baby-sitting. Paula pense que l'an prochain cela participera à ce qu'elle se sente plus indépendante.

Pour ce qui est d'un métier, Paula déclare qu'au début elle voulait être éboueuse mais tout le monde se fichait d'elle en lui disant que c'était un métier débile (« Je sais pas vraiment pourquoi, je regardais toujours, comment ils faisaient et ça m'intéressait, mais plus maintenant »). Désormais elle aimerait bien travailler dans les concerts pour vendre les accessoires proposés à ces moments-là (briquet, CD, tee-shirt, etc.) parce que comme ça on peut assister au concert gratuitement. Elle connaît une vendeuse chez un fleuriste qui lui a raconté qu'elle faisait ça avant et ça lui a donné l'idée. Elle en a parlé à sa mère qui lui a dit (comme pour son séjour avec ses copines à Majorque) : « Attendons de voir quand tu seras plus grande ce que tu voudras faire à ce moment-là ».

Les entretiens ont donné l'impression – qui est moins perceptible dans ce récit – que Paula s'ennuyait un peu dans la vie, dans sa vie. Pas dans le sens de Nadia qui protestait contre le trop plein de son triple travail – scolaire allemand, scolaire arabe et ménager et qui ne parvenait pas à maîtriser sa vie. Dans le sens d'une vie libre qui resterait un peu vide, à la manière dont certains vivent leurs vacances (dont la racine veut dire « manque »). Paula exprime une certaine passivité. Elle a la possibilité offerte par sa mère de « vivre sa vie », peu de choses lui sont interdites. Elle est libre sans être abandonnée, sa mère reste à l'écoute. Et elle ne sait pas quoi faire. Pendant l'enquête, ses yeux ne se sont illuminés quasiment que lorsqu'elle évoquait son groupe de musique idolâtré. D'ailleurs à la question du vœu, elle répond qu'elle aimerait passer un jour avec les *No Angels* ! Elle a déjà fait plein de jeux où les prix étaient de passer une journée avec elles, mais elle n'a jamais gagné. Son monde se

limite aux frontières de ce groupe, et de la musique. Elle en écoute beaucoup, danse seule ou avec ses copines, rêve de travailler dans les concerts, etc.

Sa mère ne lui impose pas de monde, mais ne lui en propose pas non plus. Paula semble un peu perdue. Elle peut sortir, mais elle n'en profite guère, restant beaucoup chez elle. Le fait que ses copains et copines (sauf Amélia) n'habitent pas dans le quartier favorise un certain isolement, augmenté par l'absence d'activité culturelle ou sportive. Sa mère l'autorise à sortir, même à se déplacer depuis qu'elle est dans cette nouvelle école et qu'elle est obligée de se déplacer seule en bus et en métro. Paula a aussi le droit de se déplacer pendant son temps libre. « On se sent plus grand quand on a le droit de se déplacer seule, et quand on a le droit d'aller au ciné seule ». Mais ce sont les occasions en fait qui manquent puisque ses camarades ne sortent pas tout le temps. Ils restent dans leur quartier. Paula se déplace parfois pour les voir mais ce n'est pas tous les jours. Quand elle est seule, elle ne sait guère s'occuper en dehors de la musique et de la télé. Paula est une jeune fille qui ne met son imaginaire qu'au service de ses stars et non d'un style de vie qui serait un peu plus personnel. On ne sent pas encore comment son autonomie au sens strict sera élaborée, sinon qu'elle n'exclut pas les règles de la vie sociale et familiale. Paula est encore insouciante, sans avoir pour autant une joie de vivre très grande, sans doute assombrie par l'absence de son père.

L'avance de l'indépendance sur l'autonomie, incarnée par Paula, se trouve être à l'envers de la situation de la jeunesse dans une grande partie de l'Europe. Les jeunes – plus âgés, ceux qu'on a nommés post-adolescents avant de les désigner comme jeunes adultes – se caractérisent en effet par la construction d'une autonomie plus développée que leur niveau d'indépendance (mesuré dans ce cas par l'indépendance financière). Ce décalage engendre certains problèmes. Paula, elle, n'a pas le même défi à relever : elle doit prendre en main son destin, étant relativement libre. C'est sur ce point, nous semble-t-il que jouent le plus les différences sociales. Le fait d'avoir peu de ressources financières et culturelles à disposition, par la médiation familiale, tend à rendre plus difficile la maîtrise de l'autonomie lorsqu'elle est possible, grâce à une indépendance, donnée explicitement ou non, par les parents. Il reste presque uniquement les ressources fournies par le marché spécialisé dans la jeunesse, avec de plus en plus la création de chanteurs et de chanteuses, ou de groupes, par classes d'âge. La culture jeune se divise pour mieux attraper ses cibles. Il n'est pas certain que le contenu de cette culture offre aux jeunes qui ne les

écoutent pas seulement un peu mais qui en font leur quasi-monde exclusif[8] un contenu leur permettant d'atteindre un développement de leur identité personnelle.

[8] Ces musiques sont écoutées dans tous les milieux sociaux. Ce qui différencie les jeunes entre eux est le degré d'éclectisme, d'hétérogénéité. On le voit dans les deux dernières monographies par l'exclusion de la lecture de livres et l'exclusivité de celle des magazines spécialisés dans les stars.

Chapitre 4
Les préadolescentes parisiennes

1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie

Le principe retenu pour mettre de l'ordre dans le matériau qualitatif obtenu à partir du corpus des préadolescentes interrogées à Paris est le même que dans le chapitre précédent, pour celles de Berlin. Sept critères forment l'indice de dépendance vis-à-vis des parents. Regardons la hiérarchie de ces critères selon la fréquence.

Tableau 1. Le score de dépendance

Préadolescentes Paris

	Pas de chambre individuelle	Réveil par les parents	Pas d'argent de poche	Ne pas dormir chez une copine	Contrôle des devoirs	Pas de déplacement en transport en commun	Ne pas partir en vacances sans les parents	Score de dépen-dance
Ariane	//////////////	///////////	///////////	///////////	///////////	///////////////////	//////////////	7
Magali	//////////////	///////////	///////////	///////////		///////////////////		5
Solène		///////////	///////////	///////////		///////////////////		4
Charline		///////////				///////////////////	//////////////	3
Fati	//////////////		///////////	///////////				3
Sandrine	//////////////	**	//////***	///////////		****		3
Mélanie		///////////				///////////////////		2
Maëlle	//////////////				///////////			2
Lola						///////////////////	//////////////	2
Anaelle		///////////			///////////			2
Clémence		///////////				///////////////////		2
Clarisse								0
total	5	7	5	5	3	7	3	

** Sandrine déclare se réveiller seule contrairement à la version de Magali qui dit que toutes les deux sont réveillées par leur mère.
*** Sandrine dit recevoir de l'argent de poche par trimestre, et non sa sœur.
**** Sandrine déclare prendre le bus alors que sa sœur affirme que c'est interdit. Pour les tableaux, nous conservons la version de chacune.

Plus de la moitié des jeunes parisiennes se font réveiller par un de leurs parents et ne se déplacent pas en transport en commun sans adulte accompagnateur. Trois indicateurs obtiennent un total moyen (cinq sur douze) : le fait de ne pas avoir d'argent de poche régulièrement, le fait de ne pas avoir de chambre individuelle, le fait de ne pas dormir chez une copine. Enfin deux critères de dépendance sont

minoritaires : ne pas partir en vacances sans ses parents, être contrôlée dans son travail scolaire par ses parents.

L'espace extérieur n'a pas un statut homogène. Pour les parents des jeunes parisiennes, la circulation en ville avec des moyens de transports est jugée dangereuse. Elle n'est guère autorisée. En revanche s'éloigner de ses parents pendant une partie des vacances, pour aller soit chez les grands-parents, soit en colonie est pensable. On reprendra cette question au moment de la comparaison entre la France et l'Allemagne, mais on peut déjà noter qu'à Berlin, les jeunes filles sont dans une situation opposée : elles se déplacent sans adulte accompagnateur dans la capitale mais elles prennent peu de congés hors de la famille. Une des variations nationales se joue dans ces usages différenciés de l'espace extérieur dans le processus d'autonomisation.

Dans le tableau 2 (cf. page suivante) on observe deux indicateurs très discriminants dans la production du score de dépendance : le fait de ne pas dormir chez une copine et le fait de ne pas avoir d'argent de poche. Le premier est un critère « minoritaire », réservé exclusivement au groupe des plus dépendantes. Pour quelles raisons, cette absence d'autorisation ? Est-ce le signe d'une frontière éducative, les enfants devant la nuit rester sous la surveillance familiale ? Est-ce une question qui ne se pose pas, ou guère dans le modèle de la sociabilité des parents (telle qu'ils l'ont vécue dans leur propre enfance) ? Le second – sur l'argent – n'exclut pas le don d'argent, mais il doit être justifié à chaque fois, soit par la dépense quotidienne (perceptible en Allemagne avec les pauses de la longue matinée et le déjeuner tardif), soit par la demande argumentée pour telle ou telle dépense. En tout cas, l'argent, non pas en soi, mais fourni a priori (selon un critère d'âge par exemple) est associé à l'indépendance. En revanche, un autre des indicateurs « minoritaires », le contrôle des devoirs, n'est pas l'apanage des parents de préadolescentes les plus dépendants. Le domaine scolaire semble à part. Dans certaines familles, il est une propriété personnelle, soumise à condition, à la différence de l'argent de poche (sauf cas particulier de parent qui prélève sur cet argent des « punitions ») : le jeune est responsable de sa scolarité s'il fait la preuve de s'y investir suffisamment.

Tableau 2. Le nombre des jeunes « dépendantes » et « indépendantes » selon les indicateurs du score de dépendance

	Les 6 plus dépendants	Les 6 plus indépendants
Ne pas dormir chez un copain	5	0
Pas d'argent de poche	5	0
Pas de déplacements sans adulte	4	3
Réveil par un parent	4	3

Pas de chambre individuelle	4	1
Ne pas partir en vacances sans un parent	2	1
Contrôle des devoirs	1	2

Le tableau 3 (cf. page 120) portant sur d'autres indicateurs de dépendance donne peu de renseignements supplémentaires. Le fait de ne pas avoir une chambre personnelle n'exclut pas une forte appropriation. Dans trois cas sur cinq, les jeunes préadolescentes qui n'ont pas un espace strictement personnel déclarent que cette pièce partagée est néanmoins celle dans laquelle elles sont le plus. Deux filles, l'une sans chambre personnelle et l'autre avec chambre personnelle, mettent en avant le salon. Le cas de Anaelle peut surprendre a priori. Avoir une chambre et ne pas s'y tenir beaucoup à cet âge est rare. En réalité, c'est la chambre qui pose problème. Non pas que cette préadolescente refuse un espace personnel. Au contraire, elle aime bien fermer sa porte, et regrette que ses parents aient modifié le dispositif et qu'elle ne puisse plus en conséquence s'enfermer : « Avant on pouvait la fermer de l'intérieur. Regarde c'est pareil dans la salle de bain, mais mes parents ont changé la poignée. Je ne peux plus parce qu'avant je m'enfermais tout le temps partout, surtout dans la salle de bain… parce qu'au lieu de me laver les dents, je jouais ». Dans la chambre de Anaelle, il y a un lit à deux places, l'ancien lit de ses parents ; deux armoires dont l'une contient les vêtements de son père et de sa mère ; et aussi des cartons appartenant à son père. Les photographies prises dans la chambre montrent un très fort envahissement des cartons paternels. L'appartement est un « deux pièces » que ses parents occupent depuis leur mariage. L'arrivée de la fille (unique) a demandé un sacrifice important aux parents qui ont renoncé à avoir une chambre[1] mais n'a pas été vécue comme un élément étranger, quelqu'un qui dérange l'organisation (qui ne correspond pas à un ordre évident, la fille décrit tout cela sous la forme du chaos, les provisions sont rangées dans des cartons comme ce que possède le père. L'investissement est mis dans l'équipement audio-visuel, trois chaînes hi-fi, deux téléviseurs dans la même pièce, deux ordinateurs). Cette préadolescente a du mal à accéder à son bureau, et le soir elle ne peut se coucher que lorsque son père est venu débarrasser son lit. Cela paraît incroyable. Anaelle apprécie peu : « J'aimerais mieux qu'il jette encore plus de choses, moi j'ai déjà fait des efforts. Quoi je suis sa fille, c'est normal mais j'ai fait des efforts. J'ai jeté la plupart de mes jouets, il me reste plutôt des livres et sinon il me reste des jeux de société ». Le père, lui, conserve des magazines. Alors cette jeune fille répond : elle a mis dans la salle de bain et dans la cuisine des posters de chanteurs qu'elle est la seule à écouter ! Elle fait ses devoirs dans la cuisine. Et elle déclare le salon comme

[1] Un couple renonce plus rarement qu'un parent seul à avoir une chambre.

la pièce dont elle se sert le plus, c'est là que sont ses affaires de classe, l'ordinateur, la télévision ». D'autres jeunes fréquentent aussi beaucoup la pièce commune sans la citer ainsi. Lorsqu'elle est toute seule, surtout avec une copine, elles mettent la musique à fond, sans se soucier des voisins : « Ils savent que je suis une enfant et qu'il faut que je vive ma vie ». Elle sait se défendre. Elle sait revendiquer. Elle affirme pouvoir, en rentrant de l'école, même si elle a acheté un goûter en route, remanger : « J'ai le droit de manger ce que je veux… mais je ne vais pas manger un paquet de gâteaux en entier, parce que c'est trop. Mais si je veux, je peux ! ». Elle veut donner l'impression qu'elle est la reine de la maison, même si on a vu qu'elle devait composer avec la génération précédente.

Anaelle est très critique vis-à-vis de son père qu'elle trouve trop sévère. Elle tolère peu ses interventions qui sont aussi remises en cause par la mère. Les personnes de sexe féminin s'allient ensemble (elles couchent ensemble lorsque le père s'absente pour son travail quelques nuits par mois). Les relations conjugales ne sont pas au beau fixe non plus. Anaelle a décidé que les seules interventions légitimes étaient celles de sa mère. Celle-ci peut ranger sa chambre : « c'est une fille, alors elle a le droit de regarder ce que je fais. Quand mon père nan, il a pas le droit, ça ne le regarde pas si j'écris un truc, je sais'pas sur, sur un truc, sur quelque chose. Il va faire : 'Oh ! Pourquoi t'as marqué ça ?' Alors que ma mère elle va pas poser des questions, et la plupart du temps elle lit pas mes affaires, elle range c'est tout ».

La question de l'espace personnel n'est pas réglée par la chambre personnelle pour cette jeune fille. Elle revient à un autre moment de l'entretien sur cette question. Elle nous apprend que ses parents ont un autre appartement, un peu plus grand qu'ils sous-louent, et ils veulent déménager pour un pavillon de banlieue. Anaelle comprend ce projet mais le refuse pour elle. Elle rêve d'une autre solution : « Et avec mes parents je leur ai demandé la permission quand je serais majeure, même avant environ 16 ans, si la locataire s'en va, ou même si elle ne s'en va pas, dès qu'elle a fini ses études je lui dis de partir parce qu'il faudra bien qu'elle s'en aille un jour. Elle va pas rester dans mon appartement, parce quand même il m'appartient. Et puis je vivrai là-bas, et puis j'irai manger chez moi, ou je demanderai à ma mère de l'argent pour m'acheter des sandwiches, et puis y aura des amies qui pourront venir dormir quand je veux, je regarderai la télé jusqu'à l'heure que je veux, et tout ! ». Cette préadolescente estime que beaucoup de choses lui sont dues, sa mère lui donne, affirme-t-elle, chaque jour dix euros pour faire ce qu'elle veut, y compris manger en dehors de la cantine. Sa définition de l'indépendance semble bien définir son rapport à la vie : « Etre indépendant, ça veut dire, être libre pouvoir faire ce qu'on veut, peut-être pas tout, mais comme on dit être indépendant d'être soi. S'occuper d'être

soi, de soi parce que des fois faut que je m'occupe de moi-même. Quand même faut pas que je pense tout le temps aux autres ». Son récit ne donne guère d'exemple d'altruisme de sa part. Quand on lui demande si elle met le couvert, ou si elle fait quelque chose à la maison, elle répond nettement : « Moi j'arrive, je mets les pieds sous la table, je mange… Je ne fais rien. Je fais mes petites bricoles, je sors dehors ». Ou encore, après le dîner, dans la pièce commune (et chambre conjugale), le père et la mère regardent une émission, et elle en regarde une autre sur le second poste. Elle souligne à l'enquêtrice que cette situation ne pose pas de problème puisqu'elle s'arrange pour mettre plus fort.

Tableau 3. D'autres indicateurs de dépendance

Préadolescentes Paris

	Score dépen-dance	Pas de chambre individuelle	Pièce la plus fréquentée	Porte de la chambre	Trajet avion/train seule	Repérage sur carte
Ariane	7	//////////////////	salon + bureau pour Internet	fermée (si possible)	non	faible
Magali	5	//////////////////	chambre	ouverte (mais)	oui	moyen
Solène	4		chambre	ouverte	non	faible
Charline	3		chambre	fermée	non	moyen
Fati	3	//////////////////	chambre	ouverte	oui	très bon
Sandrine	3	//////////////////	chambre	ouverte	oui	moyen
Mélanie	2		chambre + salon	fermée	oui	moyen
Maelle	2	//////////////////	chambre + ch. la mère	fermée	?	moyen +
Lola	2		chambre	ouverte	?	moyen -
Anaelle	2		salon	fermée	non	bon
Clémence	2		chambre	ouverte	?	assez bon
Clarisse	0		chambre + ch. de la mère	fermée	?	très bon

L'autonomie est associée chez les parisiennes à un score faible de dépendance. En comparant les six jeunes les plus dépendantes aux six les plus indépendantes, on observe que le fait d'avoir « un monde à soi » est nettement plus fréquent dans le second groupe. Cette forme d'autonomie n'exclut pas de prendre sa mère comme confidente : respectivement 1 sur 6 dépendantes et 4 sur 6 indépendantes. Le journal intime ne semble pas un support décisif, pour ces jeunes filles, de travail sur soi. Le degré de dépendance varie avec l'amplitude du réseau amical d'une part et avec l'adhésion à la culture jeune d'autre part. Une jeune fille parmi les six les plus dépendantes, quatre jeunes filles parmi les six les plus indépendantes obtiennent au moins trois points (sur quatre) à cet indicateur (reposant sur les vêtements, la télévision, la musique et les stars, les magazines spécialisés). La culture jeune sert

de support au monde à soi des préadolescentes sans que la relation soit totale, puisque Sandrine, relativement indépendante, est peu investie dans la culture jeune. Les propositions du marché parviennent bien autant que les attraits des relations avec les pairs à asseoir l'indépendance et l'autonomie. En effet, quatre préadolescentes sur cinq ayant un monde à soi, et aucune jeune fille sur quatre vivant dans un monde fabriqué par les parents ont de forts investissements dans les marques, les stars et chanteurs. Cela démontre l'intérêt à décloisonner les travaux de recherche puisqu'il est impossible de comprendre ces investissements (du point de vue d'une sociologie des média ou de la mode) sans les resituer dans leur enjeu identitaire, notamment dans la distanciation aux parents, et inversement la sociologie de la famille tend à rejeter l'étude de ces pratiques qui ne relèvent pas de la socialisation au sens classique.

Tableau 4. Les indicateurs d'hétéronomie et d'autonomie

Préadolescentes Paris

	Score dépen-dance	Monde	Confidence mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seule	Pas de journal intime	Jamais seule à la maison	Culture jeune	Réseau amical
Ariane	7	approuvé			//////////////			++	+
Magali	5	appliqué		/////////	//////////////			+	++
Solène	4	approuvé			///////////////	/////////		+	-
Charline	3	à soi, validé	+	/////////		/////////		+++	++
Fati	3	appliqué			///////////////	/////////	/////////	++	++
Sandrine	3	appliqué	+	/////////	///////////////			+	++
Mélanie	2	co-construit	++	/////////		/////////		++	++
Maëlle	2	appliqué (critique)		/////////	///////////////			++	++
Lola	2	à soi, validé		/////////	///////////////	/////////		+++	++
Anaelle	2	à soi, validé	++			////////		+++	++
Clémence	2	à soi, validé	+	?	///////////////			+++	++
Clarisse	0	à soi (+ ou – validé)		////////				+++ +	++

Note de lecture : La simple adhésion à la culture jeune (+) est considérée comme « faible ». Pour le réseau amical : entre 0-2 copains/copines = - ; entre 3-4 = + ; plus de 5 = ++

Reprenons le cas d'Anaelle. Les affaires de son père ne l'empêchent pas de couvrir les murs disponibles d'images de sa star préférée, *Britney Spears*. « Il [son père] aime pas ! Il dit que c'est nul les stars de maintenant, que c'était mieux les autres. Ma mère, elle s'en fout, elle dit que c'est mes goûts ». Elle n'aime pas la musique de ses parents : son « non » claque. Qu'écoutent-ils, lui demande-t-on alors ? « Je ne sais pas, Ferrat. Ils écoutent rien. Mais j'aime bien Claude François, il chante bien pour un garçon. Les garçons ils savent pas chanter ». Elle s'habille avec des

marques, *Nike, Jennifer, Kiabi*. « J'adore tout ce qui est actif, tout ce qui bouge, je suis plutôt à la mode parce que j'aime pas trop les gens ringards… Je regarde souvent *Graine de Star* parce que j'aime bien ». Elle cherche à se différencier avant tout des « vieux » : « J'aime pas les gens qui s'habillent caleçons, des chaussures bizarres, tu sais les chaussures, comme les grandes personnes qui sont plutôt secrétaire ou directeur d'une entreprise ». Sa mère échappe quand même en partie à la catégorie. Elle veut bien que sa fille aille au *Mac Do,* et pour les vêtements, « elle a de bons goûts. Je lui pique ses pantalons, maman elle a des hauts avec des fleurs, avec une grande fleur, des hauts à la mode ». Son père se trompe presque toujours. Il l'a abonné à *l'Hebdo des juniors* : « C'est mon père, il dit que c'est intéressant pour moi, moi je lis pas ». Il représente à la fois le père, un des membres de la catégorie « hommes » qui ont plein de défauts (et pas seulement celui de ne pas savoir chanter), un « vieux » (il l'a eu à 36 ans, et sa mère à 38 ans – elle précise qu'on est jeune jusqu'à moins de 35 ans). Anaelle veut avoir son monde, le plus à l'opposé du monde paternel (elle le respecte seulement pour son chagrin vis-à-vis de la disparition précoce de ses parents). La culture jeune, notamment la musique lui sert à se dresser contre son père, contre les adultes : « Quand il y a une amie qui est là, pour déconner on met la musique à fond pour emmerder les voisins ». C'est une des jeunes filles qui semble le plus correspondre à ce que le sens commun désigne sous le titre de « crise d'adolescence ».

Le corpus des préadolescentes parisiennes est déséquilibré socialement, avec une dominante d'enfants de cadres supérieurs. Avec cette contrainte, en comparant les préadolescentes les plus dépendantes (de 7 à 3 points pour le score) et les plus indépendantes, on note une relation entre ces deux variables[2]. Dans le premier groupe, quatre sur six sont d'origine populaire alors que dans le second aucune des six est de ce milieu. Il faudrait vérifier sur une plus grande échelle, mais il semble que pour la France, et pour Paris notamment, l'indépendance est obtenue davantage lorsque les jeunes bénéficient de conditions matérielles favorables et aussi de conditions pédagogiques particulières. De ce résultat il ne faut pas en déduire l'existence d'un lien automatique entre l'origine sociale et le type d'individualisation. L'appartenance aux classes moyennes et supérieures crée un environnement plus propice à ce que les jeunes puissent créer un monde à eux. Les autres ne sont pas exclus de ce phénomène général, ils devront peut-être davantage rusés pour obtenir des marges de manœuvre qui ne leur sont pas laissées, explicitement, au nom d'un

[2] On observe aussi que les quatre préadolescentes codées en niveau scolaire comme « Très bon » appartiennent toutes au groupe des six plus indépendantes.

modèle de référence. Il ne faut pas non plus en conclure à l'unicité du processus interne au milieu de cadres.

Tableau 6. L'identité sociale

Préadolescentes Paris

	Score dépen-dance	Ville	Age	Fratrie	Milieu social	Niveau scolaire	Classe de
Ariane	7	Paris	11 ans	un frère (8 ans)	CS	bon	cinquième
Magali	5	Paris	11 ans	un frère (4 ans), une sœur jumelle, Sandrine	CP	bon	sixième
Solène	4	Paris	12 ans	fille unique, mais vit avec des demi-sœurs.	CP	moyen	cinquième
Charline	3	Paris	11 ans	une sœur de 13 ans	CS +++	bon	sixième
Fati	3	Paris	12 ans	trois frères (14, 12 et 9 ans), quatre sœurs (10, 7, 4 et 1 mois et demi), cinq demi-frères et sœurs dont deux en Afrique	CP	moyen	cinquième
Sandrine	3	Paris	11 ans	un frère (4 ans), une sœur jumelle, Magali	CP	bon	sixième
Mélanie	2	Paris	13 ans	deux sœurs (7 et 4 ans)	CS++	très bon	cinquième
Maëlle	2	Paris	12 ans	une sœur (13 ans)	CS	très bon	cinquième
Lola	2	Paris	11 ans	une demi-sœur (7ans)	CS++	très bon	sixième
Anaelle	2	Paris	11 ans	fille unique	CM+	moyen	sixième
Clémence	2	Paris	12 ans	fille unique	CS	très bon	cinquième
Clarisse	0	Paris	12 ans	deux demi-frères (21 et 25 ans) et une demi-sœur (quatre ans)	CS +	moyen	sixième

Ainsi, pour en revenir encore une fois à Anaelle, la liberté qu'elle obtient ne lui est pas toujours donnée par simple effet social. Cette préadolescente lutte avec ses armes pour gagner. Elle sait que sa mère est « superinquiète » – cette attitude dérive-t-elle de la naissance difficile, ou des ennuis de santé que cette fille a eu ? – et elle en joue : « Une fois, je voulais, des fois je fais peur à ma mère. Une fois, j'ai voulu qu'une amie dorme à la maison, j'avais pas encore prévenu ma mère, j'allais la prévenir. Je fais 'maman, est-ce que Sandy elle peut dormir à la maison ?', ma mère m'a dit : 'Nan', donc je lui ai crié dessus. Après je suis partie, j'ai fait : « Bon, maintenant je la raccompagne'. Elle me dit de la raccompagner jusqu'en bas [de l'immeuble]. J'ai pas voulu, je l'ai raccompagnée jusqu'à chez elle, je suis restée un peu dehors, j'ai rencontré une fille, je lui ai parlé quinze minutes. Et après j'ai appelé ma mère, elle m'a fait : 'S'il te plaît, rentre, tu me fais peur. J'ai si peur qu'il t'arrive quelque chose ». Après je suis rentrée ! Et voilà ! ». Anaelle tire ressources de la relation de dépendance affective de sa mère pour obtenir ce qu'elle veut. En l'occurrence elle lui fait payer son refus. En prenant conscience de ce lien de

dépendance, inversée, cette jeune fille comprend qu'elle peut obtenir des gains d'indépendance en faisant céder sa mère. C'est une des manières de s'individualiser vis-à-vis de ses parents. Ce n'est pas la seule forme.

2. L'individualisation de trois amies (en milieu supérieur)

Même si l'investigation ne prenait pas la forme d'une enquête de terrain, la procédure de recrutement par boules de neige a sélectionné, par moments, des individus ayant des liens entre eux, ce qui n'est pas négligeable, notamment dans un travail sur la jeunesse, étant donné l'importance des pairs dans la construction identitaire. C'est ainsi que trois des jeunes parisiennes sont amies. Clarisse et Charline se citent comme « meilleures amies ». Lola nomme Charline « comme meilleure amie en fille », ce que ne fait pas Charline. Elles vivent dans un arrondissement privilégié de Paris, dans le sixième, et ont toutes trois des parents cadres supérieurs ou membres de profession libérale. Les suivre permet de voir, comment dans des conditions comparables – en partie seulement : toutes ont des demi-frères ou sœurs mais une vit seule avec ses deux parents ; les trois sont en sixième mais l'une n'a pas une scolarité idéale ; l'une a sa mère à la maison presque tout le temps alors que les deux autres n'ont pas de parent dans la journée avec elles… – des préadolescentes parviennent à s'individualiser.

Portrait de Clarisse

Clarisse, 12 ans, est en sixième. Suivant nos critères, elle a un score nul de dépendance. Ce haut niveau d'indépendance, elle l'obtient en s'appuyant sur trois facteurs au moins : le bon niveau de ressources économiques, la séparation de ses parents (depuis l'âge de quatre ans) qui lui ouvre la possibilité de jouer sur plusieurs tableaux – c'est la seule du corpus à avoir à sa disposition deux chambres individuelles –, et enfin une exigence d'indépendance qui mène Clarisse à négocier assez âprement avec sa mère. Cette préadolescente prend un recul critique vis-à-vis de sa mère, malgré toute l'affection qu'elle lui porte. Elle apprécie le baiser du soir, le « petit câlin » que sa mère lui donne de temps en temps avant d'aller au lit.

Clarisse est, selon ses termes, « très bordélique » alors que sa « mère est maniaque », or la pièce est rangée à peu près le jour de l'entretien. Clarisse explique : « Oui parce que j'ai rangé parce qu'il 'fallait', ou parce qu'il 'fallait que ça soit rangé pour que…', [imitant le ton de sa mère]. Voilà (petit rire) ». Clarisse met

entre elle et sa mère la distance de l'humour, l'esprit de répartie, et une certaine réserve. Pendant l'entretien, Clarisse baissait assez souvent la voix pour que sa mère dans la pièce à côté ne puisse pas l'entendre, notamment lorsque la jeune fille évoque les tensions avec elle ou les mauvaises notes scolaires.

Un pouvoir de décision

Cette préadolescente estime qu'elle doit avoir un pouvoir de décision sur ses affaires. Elle le revendique dès le début de la rencontre à propos de la séparation de sa mère – attachée de presse pour des peintres – et de son père, décorateur qui vit à Vence. Il lui semble tout à fait normal que ce soit elle qui décide le parent avec lequel elle préfère vivre : « C'est moi qui décide hein ! … C'est la moindre des choses ». Ainsi elle a vécu pendant deux ans à Vence pour son CE1 et son CE2. C'est elle qui a choisi de revenir vivre à Paris pour le collège : « Bah oui c'est normal qu'on décide si on veut vivre chez son père ou chez sa mère. Je crois. Ou alors c'est je sais pas qui, qui décide ? Non pour moi c'est normal, je trouve »[3]. Elle ne veut pas apparaître dépendante. Les trajets vers le collège en sont la preuve. Clarisse va à pied à l'école. Il lui faut une dizaine de minutes pour s'y rendre. Elle est souvent accompagnée par un ami. Parfois sa mère l'emmène, mais elle préfère y aller toute seule n'aimant pas être vue devant son école ainsi accompagnée : « Et puis de temps en temps ce qu'est un peu chiant (elle baisse le ton), c'est qu'elle m'accompagne jusqu'au bahut parce qu'elle va soit chercher des journaux à côté ou elle a rendez-vous au Flore alors ». En fait Clarisse n'aime pas cela, surtout pas devant l'établissement ! « Non pas devant le collège, ah non pas devant le collège. Non je veux pas. Non, mais elle me laisse un peu avant ». Sa mère la prend quelquefois à la sortie, Clarisse supporte mieux : « Et puis sinon je veux bien qu'elle vienne me chercher mais en voiture comme ça je rentre et hop on part ». Clarisse assume ses choix, même lorsqu'elle se trompe. Cette année, elle s'est inscrite à un cours de badminton, ayant oublié de se réinscrire au basket et à la danse moderne jazz. Elle regrette beaucoup car elle trouve cette nouvelle activité « nulle ». L'an prochain, elle veut commencer la boxe : « C'est moi qui décide ce que je veux faire ». La plus grande part de son temps est passé devant la télévision – « Sinon, je regarde la télé, je regarde la télé, je regarde la télé » –, ou à l'extérieur avec ses amis à « traîner » dans le quartier, faire du shopping ou aller au cinéma.

[3] Aujourd'hui elle passe la majeure partie du temps chez sa mère à Paris. Elle va chez son père surtout pendant les vacances et un week-end de temps en temps. Clarisse a deux demi-frères de 25 et 21 ans issus d'un premier mariage du père, et une demi-sœur de trois, quatre ans que le père de Clarisse a eu avec sa troisième femme et qui vit donc à Vence.

Clarisse fournit un autre exemple de l'influence qu'elle a sur la gestion de ses propres affaires en commentant la décoration de sa chambre. En effet à la question portant sur ce qu'elle préfère dans sa chambre, après avoir énuméré plusieurs choses (son lit « cool », la chaîne hi-fi, son bureau, ses posters), elle cite en première place un nouvel élément : « Oui aussi ce que j'adore dans ma chambre c'est les photos de mon chien ». C'est Filou qu'elle avait acheté avec sa maman. Pour des raisons d'hygiène, entre autres, elle a été obligée de s'en séparer pour le mettre « chez une dame » à la campagne. « C'était une grande déception » euphémise-t-elle avec ironie. Le chien appartient donc à cette dame désormais. Clarisse le revoit de temps en temps : « Enfin je l'ai vu en septembre et puis je dis toujours que c'est mon chien hein. Moi je l'ai acheté, maintenant c'est mon chien hein. Et je vais le revoir peut-être bientôt, je sais pas ». Clarisse avoue ne pas s'en être assez occupée quand elle l'avait. Sa mère le lui a souvent reproché. « Et en plus je regrette, je disais à ma mère 'oui je m'en occuperai tout ça' et je regrette trop parce que j'avais pas été, je m'en étais pas assez bien occupé. De temps en temps c'était des sanctions 'oui si tu continues, on donne Filou'… C'était un peu du chantage ». De toute façon, Clarisse explique que sa mère étant devenue allergique, il a fallu le donner. Elle « préfère qu'il soit heureux » à la campagne plutôt que de vivre renfermer à Paris. Elle revendique aussi son désordre, critiquée par sa mère comme on l'a vu : « Mais c'est ma chambre d'un côté, hein… Je veux dire, moi c'est ma chambre et si elle est en bordel, moi je m'en fous, voilà ».

Le son et la couleur « punk »

Clarisse a un monde à elle qui inclut la culture jeune et les sorties avec les amis. Elle est très à l'écoute de la mode : « J'ai toujours fait un peu attention à comment je m'habillais ». Elle trouve important d'avoir « son apparence » personnelle sans se couper de son environnement. Ainsi elle observe que ses deux espaces de vie diffèrent : « Paris c'est le look skateur et à Nice c'est le look racaille ». Aussi elle reconnaît : « Avant quand j'habitais à Nice je voulais un peu faire racaille mais j'y arrivais pas ». Elle est plus à l'aise à Paris. Elle a sélectionné son style qu'elle définit comme penchant du côté « punk ». Elle se maquille un peu, et surtout il lui arrive de colorer ses cheveux : « Un jour je suis arrivée en Français et la prof me déteste et j'avais une petite mèche rouge là et puis elle me fait : 'Oh mais elle s'est fait des reflets et puis en plus elle s'est maquillée !'. Un petit peu en plus. Donc je l'ai très mal pris, enfin j'ai arrêté un petit peu. Mais de temps en temps je le fais mais surtout pour les boums surtout pour les boums ». Elle a demandé récemment à sa mère de l'emmener chez le coiffeur pour se faire faire des reflets dans les cheveux avant d'aller à une boum. Sa mère a accepté. Clarisse peut ainsi développer

raisonnablement son look. Elle l'inscrit aussi dans ses goûts musicaux. A la différence des autres jeunes, elle ne se contente pas d'affirmer des préférences, elle manie une certaine rhétorique pour les justifier. Clarisse écoute beaucoup de musique, des groupes tel que *B2K, Factory, Avril Lavigne*. Entre les deux entretiens, elle avait déjà utilisé le bon cadeau, remis comme remerciement de sa participation à l'enquête, pour acheter deux singles de ses groupes préférés justement. Et elle a l'intention d'aller bientôt au concert d'*Avril Lavigne* avec une amie, Charline. Elle a eu cette place de concert pour son anniversaire. Tous ses artistes préférés – avec en tête, *Avril Lavigne* – tapissent les murs de sa chambre[4]. De même que Clarisse distingue les « skateurs » des « racailles », elle oppose les « punks » aux « gothiques ». Elle utilise souvent ces catégories qui ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre, les punks et les gothiques n'étant pas forcément ennemis. Clarisse a choisi son camp, avec sa mèche rouge et *Avril Lavigne*, artiste représentant éminent de la catégorie Punk.

Une oscillation entre l'extérieur et l'intérieur

Clarisse a une sociabilité très développée avec ses amis : « Les amis et tout ça c'est super cool ». Elle reste à la cantine pour cela : « Parce que je préfère être avec tout le monde et puis comme ça on sait au moins ce qui se passe et tout ça, enfin je trouve ça mieux moi, je préfère rester avec mes amis ». Elle fait partie d'une bande : « C'est tous les trois [Charline, Thomas et elle] et puis après y a plein d'autres amis. Enfin on est tous, tous amis donc ça forme une énorme bande. Mais on sort pas tous tout le temps en même temps quoi ». Clarisse attend Mardi Gras avec impatience. Ce sera justement une occasion pour que toute la bande se retrouve ensemble. Pour Mardi Gras, ils ont l'habitude d'aller faire une bataille d'eau à la Fontaine St. Sulpice : « Enfin on sera tous, y aura plein, plein de copains... Enfin y a tous les cinquièmes en tout cas, enfin y a beaucoup de cinquièmes qui vont y aller, y a tous les sixièmes qui se disent : 'alors tu viens et tout ça ?' 'Ouais' ». Généralement elle « rentre trempée » à cette occasion : « C'est trop cool ». Elle va très régulièrement à des boums aussi : « Oui tout le temps, y en a au moins dix dans le mois de mars là ».

Clarisse est souvent dehors avec ses amis dès qu'elle a des après-midi libres. A plusieurs reprises au cours de l'entretien elle insiste sur le fait qu'elle peut sortir. C'est d'ailleurs le signe le plus évident de son indépendance selon elle. Elle doit seulement veiller à « rester dans le quartier ». Quelles sont les limites du quartier pour elle ? « Le sixième arrondissement ». Elle en maîtrise bien la géographie. Elle

[4] Clarisse a vu *8 Miles* qui retrace l'histoire du rappeur *Eminen* : « Je l'ai vu deux fois en français et en anglais ».

bénéficie d'une réelle liberté dans ses déplacements. Il lui est arrivé de dépasser les limites du quartier puisqu'elle fait du shopping Rue de Rivoli avec Annette[5]. Quand elle évoque ses déplacements, elle donne le nom précis des rues où elles se trouvent. La rue est autorisée à la condition que sa mère sache ce qu'elle fait : « Elle préfère, elle veut savoir quand même où je suis où à quelle heure, enfin qu'est-ce que je fais quoi… Je fais rien sans demander à ma mère ». Ce n'est pas une liberté dégagée de toute responsabilité éducative.

Quand elle rentre des cours, Clarisse fait tout de suite son travail scolaire pour pouvoir éventuellement « sortir aller voir des copains ». Par exemple le jour du premier entretien elle était « allée [se] balader avec une copine » dans l'après-midi. Le vendredi, comme elle finit tôt, elle est souvent dehors avec ses amis. Sa mère, présente à la maison la plupart du temps, l'appartement étant aussi son lieu de travail, donne son accord : « Ouais la plupart du temps elle accepte sauf quand euh, elle aime pas trop que je traîne quand il fait nuit, euh par exemple le soir voilà, (petit rire) et après ouais sinon elle accepte ».

Le mercredi, Clarisse se rend souvent au *Mac Do* avec des amis pour déjeuner : « C'est un petit peu une habitude ». Elle y est allée encore récemment un samedi midi avec une de ses copines, Mathis. Elle en a profité pour faire les magasins rue de Rennes. Elle s'est achetée un T-shirt et ensuite a utilisé le chèque cadeau de l'enquête. Il n'est pas rare non plus que Clarisse organise des sorties cinéma avec ses amis. Elle y a été encore récemment avec Charline un vendredi après-midi. Ecoutons-là raconter une autre sortie qu'elle a faite avec ses amis au Jardin du Luxembourg, sortie notée sur son carnet de déplacement : « Alors dimanche – ce sera mémorable – ouais c'était trop marrant. Donc je suis allée à pied au Luxembourg avec Thomas, Mathis, euh Thomas, Mathis puis deux autres copines et en fait on est allé faire des jeux au Luxembourg dans le parc – oh, oh lala – c'est parce que nous, pour nous c'est un peu, maintenant on y retourne plus au Luxembourg mais là on y est allé, il pleuvait, c'était trop marrant… Enfin maintenant les petits parcs, enfin soit on a rien à faire, soit les petits jeux, les petits toboggans et tout ça et là donc on est allé pour déconner, enfin on a joué dans les flaques d'eaux et tout ça. Non mais c'était à mourir de rire, enfin on a passé une trop bonne journée ». A priori, sa mère n'était pas trop d'accord que Clarisse soit « dehors à traîner », elle aurait préférée la savoir « chez quelqu'un » mais elle a finalement accepté : « En fait je lui ai redemandé (petit rire) et puis elle avait dit oui ».

[5] Clarisse se déplace le plus souvent à pied ou en bus : « Le bus ouais mais le métro moyennement. Parce que je vais souvent en bus toute seule avec des amis, par exemple avec Charline pour monter chez elle, … ou Quai des Orfèvres chez Annette ».

Clarisse n'est pas pour autant toujours dehors, même en dehors des contraintes de travail. Elle passe du temps dans sa chambre, et aussi dans celle de sa mère, contiguë à la sienne : « Bah surtout pour faire mes devoirs oui j'y passe beaucoup de temps [dans sa chambre] et sinon euh, ouais enfin je suis souvent dans la chambre de ma mère pour regarder la télé ». Même si cette préadolescente a aussi une télé avec magnétoscope dans sa chambre, elle l'utilise rarement, l'image étant de moins bonne qualité. Elle préfère donc regarder la télé dans la chambre de sa mère parce qu'elle peut « s'affaler » sur le lit : « Il est super cool [le lit], avec la télé c'est génial ».

A la maison, Clarisse se plonge dans la musique, ou dans ses séries. Elle reste donc pour une part dans la culture jeune, mais elle est nettement moins « amie » ou « copine ». Ainsi elle invite « rarement » des copines à dormir chez elle. Sa mère n'accepte pas non plus qu'elle invite des copines à passer chez elle après l'école sans la prévenir : « Je ramène jamais de copines [sans prévenir]. Ou alors elles attendent en bas et je demande… Elle aime pas trop que je ramène des gens sans prévenir ». En fait sa mère accepte plus facilement de la laisser sortir que de la voir arriver avec des copines à la maison, peut-être pour préserver aussi son espace de travail, très proche de la chambre de Clarisse. Elle dort surtout chez des copines, et tente néanmoins de les inviter aussi. Les boums ne sont pas non plus organisées dans l'appartement.

L'intérieur est peu amical donc. Clarisse prend dans l'appartement, pour une part, sa dimension de « fille de » et en même temps, elle redevient plus petite, nous semble-t-il. Le soir, sa mère doit sortir pour son travail de temps en temps – « Pas souvent mais de temps en temps c'est des vernissages ou des trucs pour le boulot » – Clarisse n'est pas si rassurée, elle dort moins bien. Elle affirme accepter quand même : « Bah c'est pas grave, moi j'ai l'habitude… Bah de temps en temps c'est bien, franchement c'est bien d'être toute seule à la maison ». C'est d'autant moins grave que les programmes de télévision sont attractifs. Par exemple le soir du premier entretien, elle devait rester toute seule, sa maman quittant la maison à 21h00. Clarisse ne s'en souciait pas, elle avait déjà prévu ce qu'elle regarderait : « C'est un truc pourri mais que j'ai suivi depuis le début, c'est *J'ai décidé de maigrir* ». Sinon quand elle se retrouve toute seule pour dîner il n'est pas rare qu'elle aille manger chez son meilleur ami Thomas qui habite non loin de chez elle. En effet, Clarisse n'est pas à l'aise dans la cuisine. La plupart du temps quand elle est seule sa mère lui prépare son repas avant de partir comme un à « un gros bébé », dit-elle. A

part faire réchauffer des surgelés au micro-onde Clarisse ne sait pas cuisiner. Toujours le soir de l'entretien, elle s'inquiète parce qu'elle ne sait pas comment elle va faire cuire les pâtes surgelées qu'elle avait prévu pour son dîner étant donné que le micro-onde vient de lâcher. Elle avait acheté aussi une grosse tarte aux framboises. Ces soirs-là, sa mère est plus permissive, l'autorisant à se coucher un peu plus tard. Elle lui donne même un peu d'argent parfois : « Et puis d'habitude – ah oui d'ailleurs ! [Clarisse en prend conscience pour le soir même] – d'habitude elle me donne un petit peu d'argent parce que la dernière fois, j'avais eu peur (petit rire). D'être toute seule, j'arrivais pas à dormir, (...). Comme elle sait que de temps en temps j'ai peur et que je suis toute seule, du coup elle me dit 'je te donnerai un peu d'argent' comme ça, enfin voila quoi ».

Quand sa mère s'absente, Clarisse peut réintroduire plus aisément sa dimension identitaire amicale. Elle en profite un peu pour téléphoner à ses amis sur le téléphone familial parce que « si c'est pour appeler sur les portables [Clarisse en a un, permettant à sa mère de rester en contact avec elle lorsqu'elle est chez son père] ma mère elle veut pas, ça coûte cher ». En son absence elle prend davantage le téléphone : « Je peux parler mieux, enfin je sais pas, plus longtemps ».

Un monde à soi, plus ou moins validé

Clarisse vit dans des frontières temporelles et spatiales dessinées par sa mère. A l'intérieur, cette préadolescente peut faire ce qu'elle veut, dans des limites assez larges. Cela ne signifie pas que sa mère approuve la totalité de ce que fait sa fille. Il faut bien différencier une validation en soi du monde par le parent – c'est une question de principe pédagogique – et une critique de certaines parties du monde élaborée par la fille. On comprend cette distinction pour une des activités très importantes de Clarisse qui se déclare « folle du shopping ». « J'achète tout le temps des fringues ». Elle achète souvent des vêtements toute seule « sauf quand [elle en a] besoin ». C'est une très jolie expression ! Clarisse achète donc le superflu, sa mère prenant en charge ce qui lui est vraiment nécessaire, ce qui correspond à un « besoin ». La définition d'une séparation entre le nécessaire et le superflu engendre des tensions intergénérationnelles. Récemment, Clarisse a fait une demande à sa mère pour un jogging. Ce vêtement a été à l'origine d'une dispute entre elles : « Puis je lui avais demandé avant encore des vêtements, un jogging, et puis elle m'avait dit euh, parce qu'au début elle m'avait dit 'oui' et après elle avait changé d'avis. Puis ça m'énervait, alors c'est parti très vite en fait ». Apparemment « ça part vite » assez régulièrement entre elle et sa maman. Ce jour-là Clarisse avait aisément reconnu qu'elle abusait, à savoir qu'elle n'avait pas fondamentalement besoin de ce vêtement

et donc que c'était bien du superflu : « C'est vrai en plus [que j'ai beaucoup de vêtements] ». Et puis de toute façon comme elle a de l'argent elle « peut [se] l'acheter [elle] même le jogging » : « En fait ma mère elle voulait pas me l'acheter à moi, elle voulait pas parce que j'en avais pas besoin mais je peux l'acheter par petit plaisir avec mon argent ». Cette idée de se l'acheter par « petit plaisir » est une idée de sa mère. « C'est ce qu'elle m'a dit ».

A la fois, la mère exprime son désaccord sur l'utilité du vêtement et son accord sur l'achat devant appartenir à l'ordre du plaisir. Elle reconnaît à sa fille la gestion de ses plaisirs. Il faudra voir comment, un peu plus tard, cette mère acceptera la sexualité de sa fille[6]. Sa mère ne s'interdit pas de donner son avis, tout en tolérant (dans certaines limites, refusant les films pornos) les décisions de sa fille. Ainsi Clarisse a vu *La beuze :* « La dernière fois quand je suis allée voir *La beuze* avec Michael Young je lui ai dit [à sa mère] et tout ça. Et elle m'avait dit 'Cela a pas l'air terrible'. Et puis je lui ai dit 'Oh si ça a l'air marrant'. Et en fait c'était très, très nul ». Sa mère peut refuser de lui donner de l'argent pour un film qu'elle trouve nul, c'est arrivé pour *Ah si j'étais riche !* Clarisse y va mais en utilisant son argent personnel.

Ces discussions sur ce qui est, au-delà de la permission ou de l'autorisation, de l'approbation de la mère, sont assez souvent tendues. D'une part, parce que Clarisse n'approuve pas nécessairement les jugements de sa mère. D'autre part, parce que la mère a recours à des arguments qui peuvent apparaître en contradiction avec la ligne générale de l'éducation. Au cours des conversations houleuses, cette mère n'hésite pas à mettre sous conditions certaines sorties de sa fille : « Ce qui est agaçant c'est que quand je me dispute avec ma mère, ou même pas, enfin si quand même, et comme j'ai souvent des boums, j'en ai presque tout le temps et bah elle me prive de boums ». En gardant toujours cette zone d'incertitude sur le permis et l'autorisé, la mère conserve un certain pouvoir sur Clarisse. Elle l'utilise souvent de façon stratégique afin de pouvoir obtenir telle ou telle chose de sa fille, par exemple le rangement de la chambre. Mais en définitive, les menaces de sanction ou les privations annoncées sont rarement appliquées. Ainsi à propos de « l'affaire du jogging » qui avait donné lieu à de fortes tensions, la mère « avait tout sanctionné : le concert [d'*Avril Lavigne*], la boum et d'aller dormir chez Charline ». Finalement Clarisse a pu sortir. Sa fille constate que sa mère « est censée [la] priver » mais le plus souvent elle « revient toujours sur ses décisions ». Non pas nécessairement par

[6] Clarisse est « sortie avec plein de mecs cette année ». En réalité avec deux, avec Malo deux mois et Yohann beaucoup moins longtemps. Elle n'en a pas au moment de l'enquête. Elle préfère conserver Thomas comme un « ami fidèle » plutôt qu'en faire un petit copain.

faiblesse, mais parce que la menace n'est pas cohérente avec le principe de la libre-détermination à l'intérieur de certaines frontières.

Ce qui est intéressant dans ces interactions c'est d'observer le rôle régulateur de l'argent. Clarisse est assez à l'aise financièrement : « En fait normalement j'ai dix euros d'argent de poche par mois. Mais maintenant j'ai eu plein d'argent à Noël. Et à mon anniversaire j'ai eu un compte, enfin un espèce de petit compte où je peux tirer de l'argent, c'est une carte *Wisbi* et j'avais 150 euros, plus, 200 euros, ouais 200 euros ». Elle a donc 350 euros au moins qui sont sur ce compte. C'est depuis la fin du mois de janvier qu'elle dispose de ce compte. Même si elle n'a pas encore retiré d'argent, c'est elle qui garde sa carte dans son portefeuille. Clarisse espère ainsi pouvoir épargner un peu : « Sinon [sans le compte en banque] j'économise pas, donc j'ai dépensé les 60 euros de ma grand-mère. Pas tout, mais j'ai dépensé 40 euros ». Clarisse a aussi des rentrées d'argent grâce à un dépôt vente où elle laisse les vêtements qu'elle ne porte plus. C'est une amie de sa mère qui tient ce magasin : « Je mets des fringues horribles que je mets plus ». Grâce à cela, elle a pu avoir 100 euros. Cet argent lui sert à acheter des vêtements et des CD notamment. Quand sa mère considère que les achats sont superflus – comme on l'a vu avec le jogging – où qu'ils représentent un mauvais investissement culturel (mauvais films – nous l'avons vu aussi), elle ne finance pas, et Clarisse est invitée à utiliser son argent. Sa mère cherche à contrôler la gestion de l'argent, estimant sans doute que des choses superflues sont plus que superflues, inutiles ! Mais Clarisse ne cède pas : « Sauf quand j'achète quelque chose et qu'elle veut pas que j'achète et que j'achète quand même. Qu'elle veut pas que je dépense de l'argent et que je le fais quand même… ». Elle prend au pied de la lettre le sens de l'argent de poche et la pédagogie officielle de sa mère, pour justifier la liberté (relative) de sa conduite et de ses achats. Elle ne suit pas sa mère dans ses conseils d'économie : « Parce que j'achète beaucoup de chose par semaine par exemple et que ça fait trop elle me reproche de dépenser. Faut que j'économise mais en fait j'économise pas du tout (petit rire) ».

« Un petit peu, mais pas trop »

Cette préadolescente est satisfaite de son existence, de l'indépendance dont elle bénéficie. Même pour le domaine scolaire, elle n'est pas soumise à une trop lourde surveillance : « Non, ça elle ne regarde pas. Non de temps en temps elle me dit 'tu me montreras tes devoirs', mais elle les regarde pas ». Sa mère ne contrôle pas son cahier de textes. Elle s'assure simplement que les devoirs sont faits mais il n'y pas de contrôle rapproché et systématique : « Elle préfère que j'ai des bonnes notes et que je passe en cinquième ». La ligne est seulement dessinée. Clarisse n'est pas

mauvaise à l'école, sans être brillante. Elle a quelques difficultés en maths et en SVT notamment : « Bah je sais pas, moi j'aimerais pas être intello mais j'aimerais bien être forte en cours, j'aimerais bien au moins en devoir de math avoir un peu plus que 15 parce que j'ai des 13, des 11, des 12 ». Elle sait – sans que l'on sache comment, sûrement sous l'influence de ses parents – qu'elle fera des études de commerce. Cela lui suffit pour le moment comme « projet ».

Clarisse ne ressent pas le besoin d'être plus indépendante : « Si j'ai besoin de me sentir indépendante ? J'ai pas besoin mais je le suis déjà un petit peu, enfin pas pour euh, pas pour tout le temps mais je veux dire comme je suis souvent avec mes amis dehors et tout ça ». Elle considère qu'elle est déjà « un petit peu » indépendante « mais pas trop ». Sur quoi est-elle le plus indépendante à son avis ? « Sur quand je sors avec mes amis dehors, … le fait que je sois souvent toute seule le soir, enfin pas souvent mais de temps en temps. Je peux pas dire 'oui je suis indépendante' parce que dans ce cas là, enfin si un petit peu mais pas trop ». Clarisse trouve sa vie assez équilibrée. Elle a le droit d'être souvent « amie » et « jeune ». Elle ne refuse pas d'être, on l'a vu, « fille », voire même « petite fille » ou « gros bébé ». La mère tolère à l'intérieur des frontières. Clarisse est presque toujours avec un de ses meilleurs amis : « Quand je sors, je suis souvent soit avec Charline, soit avec Thomas, donc ça va… En tout cas quand je dis à ma mère, 'Je vais chez Thomas ou je vais chez Charline', elle a carrément confiance parce qu'ils sont venus beaucoup de fois ici et tout ça ». Le demi-frère de Clarisse est « très ami » avec le demi-frère de Thomas. Sa mère donne son avis sur les amis et les amies qu'élit sa fille, mais la laisse libre de développer ses amitiés. Elle exerce un certain contrôle, plutôt si possible sans sanction, dont une des fonctions est de rassurer Clarisse en lui donnant des limites. Cette préadolescente en a conscience. Une fois Clarisse est rentrée toute seule à pied d'une boum avec son amie Mathis. Il était 22h00 : « C'était exceptionnel parce que sinon normalement elle aime pas trop que je rentre toute seule le soir. Et puis en plus il parait qu'à partir de 22h00, moins de douze ans on a pas le droit de traîner seul donc euh ». L'enquêteur demande à Clarisse ce qu'elle pense de cette mesure justement : « Ils ont raison quand même. Ah moi j'ai douze ans quand même ! (petit rire). Non, non c'était vraiment exceptionnel ». Clarisse a douze ans. Et elle ne s'en plaint pas.

Portrait de Charline

Charline, 11 ans et demi, est dans la même classe que Clarisse. Ses parents se sont séparés tout en continuant à vivre dans le même appartement pendant quatre

années. Désormais ils ont deux appartements. Charline passe autant de temps chez l'un que chez l'autre : « Le lundi soir et le jeudi soir et un week-end sur deux je suis ici, mais le mardi et le mercredi soir je vais chez mon père et un week-end sur deux aussi ». Mais les investissements diffèrent puisque Charline n'a rien de « perso » chez son père, juste des vêtements, et même les soirs où elle dort chez son père elle repasse toujours d'abord chez sa mère pour faire son travail scolaire : « Mais dès que j'arrive chez mon père j'ai déjà terminé mes devoirs donc en fait je fais tout chez ma mère. Parce que, à part le mardi où je vais directement chez mon père et où je fais mes devoirs pour le mercredi matin, sinon tous les autres jours je repasse toujours chez maman pour faire mes devoirs et préparer mon sac ». Elle a une grande sœur, Capucine qui a presque deux ans de plus qu'elle, et une demi-sœur qu'elle retrouve chez son père : en réalité « c'est pas vraiment ma demi-sœur mais je fais comme si c'était ma demi-sœur. Parce que la femme avec qui vit mon père a une fille et je dis que c'est ma demi-sœur parce que voilà c'est plus court ». Par commodité, nous ferons comme Charline, et nous la désignerons sous ce terme de « demi-sœur ». Le père est directeur d'une société de négoce international. La mère est conseil en recrutement en entreprise. Elle a revécu en couple depuis la séparation, mais elle a rompu avec son nouveau compagnon.

Une chambre spéciale

La mère a un grand appartement dans le sixième. Il y a une cuisine à gauche en rentrant. En face, s'ouvre un grand salon. Pour accéder aux chambres des deux filles, il faut obligatoirement passer par le salon. C'est la chambre de Charline qu'on trouve en premier, elle est séparée du salon par une porte fenêtre, vitrée. Du salon on a une vue imprenable sur la chambre de cette jeune fille. La chambre de Capucine est attenante à celle de sa sœur. De l'autre côté de l'appartement se trouve un grand bureau qui donne sur la chambre de la mère. La chambre de Charline est grande, et bien équipée avec un ordinateur personnel et deux téléphones, la ligne « familiale » et la ligne pour les filles. Charline a aussi un téléphone portable mais elle le partage avec sa sœur. En fait c'est surtout cette dernière qui en dispose. Chez son père, elle a une grande chambre partagée avec sa sœur et sa demi-sœur.

Charline avait choisi sa chambre sur plan, avant d'emménager parce qu'une porte ouvrait directement sur le palier : « Du palier, je pouvais directement rentrer dans ma chambre au lieu de faire tout le tour. C'est un raccourci et puis j'aimais bien quoi. Je me disais que si j'étais grande parfois, je pouvais sortir sans que maman me voit (rire) ». Mais la porte a été condamnée par un grand placard. Charline est déçue, elle rêvait de cette porte, de ce marqueur d'indépendance. L'enquêteur lui demande si sa

sœur a une porte, elle répond : « Non mais par contre elle a un placard où quand on l'ouvre y a un lavabo ». Cette installation lui évite d'utiliser les espaces communs, au moins un peu, tout comme la porte aurait permis de sortir ou de rentrer sans passer par les pièces communes. Cet espoir de la porte indique bien dans quel état d'esprit Charline se trouve. La déception est d'autant plus grande que la chambre a un défaut important pour quelqu'un qui veut avoir un chez soi. En effet, comme on l'a déjà noté, la porte séparant le salon de la chambre est vitrée. Aussi demande-t-elle régulièrement des rideaux ou même un changement de porte : « Maman, elle a dit qu'elle allait mettre ou des trucs qui pendent sur les fenêtres ou sinon elle a dit qu'elle mettrait des cadres miroirs. Comment dire ? Dans les carrés, elle allait faire des carrés encore mais en miroir comme ça pour que les gens puissent plus voir depuis le salon ». Mais rien n'est fait pour l'instant encore.

Charline est tout de même à l'aise dans cette chambre : « Dès que je rentre, je reste dans cette pièce, pour faire mes devoirs, pour écouter de la musique. Je fais mon cartable et je fais mes devoirs en écoutant de la musique ». S'y sent-elle bien ? « C'est familier » répond-elle, manière de signifier qu'elle s'y sent bien. Chose surprenante néanmoins, elle y dort très rarement. Sa grande sœur éprouve des difficultés à s'endormir, alors toutes deux dorment le plus souvent dans le même lit, dans celui de Capucine : « Déjà que ma sœur elle arrive pas à dormir toute seule encore, moi j'y arrive bien sûr, mais elle elle arrive pas encore. Elle a un petit peu, enfin je sais pas si elle a peur ou pas, mais elle se sent pas assez protégée. Même si on a les chambres à côté et qu'on laisse la porte ouverte, elle arrive pas à dormir donc je dors avec elle là bas ». C'est seulement quand Charline invite une amie à dormir qu'elle s'installe avec sa copine dans sa chambre pour la nuit. De la même façon quand elle est chez son père, elle explique qu'elle serait plutôt partisane d'individualiser les espaces (chacun sa chambre) et les lits mais elle garde les espaces communs pour faire plaisir à Capucine et sa demi-sœur : « Une chambre pour tout le monde. Elle est grande. On a la place de mettre trois lits mais on en met que deux ». Charline aurait préféré avoir une chambre personnelle : « Au début on devait avoir trois chambres et finalement non, on en a pas. J'aimerais bien l'avoir mais comme ma sœur et ma demi sœur ne veulent pas… ». Elles logent donc ensemble. Charline s'en accommode, mais elle n'apprécie guère le partage du lit : « Je veux dormir toute seule. Donc ma sœur et ma demi-sœur dorment ensemble. Mais parfois on dort toutes les trois dans le même lit. Mais sinon c'est plutôt moi qui veut dormir toute seule dans un lit. Et comme les autres après ça les énerve bah je cède et je les laisse dormir avec moi ». Le régime de la communauté – sous la

pression de sa « grande » sœur – déplaît à Charline, même si elle accepte finalement de partager quelque chose d'intime, un lit.

Chez sa mère, sa chambre est plus « familière » que « privée » du fait des passages de la sœur ou de la mère pour aller dans l'autre chambre, ou pour prendre quelque chose dans le placard. Charline s'y est habituée. Elle a peu « d'affaires perso » : « Pas mes vêtements [qui sont dans les placards], d'autres choses ». Lesquelles ? « Parfois en classe on se met des mots donc des fois y a des mots un peu persos et je les mets quelque part, dans cette petite boîte [posée sur la table de nuit] qu'on m'a donné pour mon anniversaire de huit ans. Et je savais pas quoi mettre à l'intérieur donc j'ai tous les mots que j'avais et au moins comme ça personne peut les voir à part moi ». Quand Charline est toute seule à la maison, elle ne s'enferme pas. Mais dès qu'il y a du monde, elle ferme, ce d'autant plus qu'elle aime bien danser sans être vue : « parce que j'adore danser donc ça me gêne qu'on me regarde (petit rire). Je sais pas donc je la ferme moi et j'essaie de pas trop me mettre de ce côté [côté de la porte fenêtre] ». Pendant l'entretien, la mère a traversé, sans frapper, plusieurs fois la pièce. C'est donc une chambre qui n'est pas reconnue strictement comme un « espace personnel ».

Les activités principales de Charline quand elle est à la maison sont « regarder la télé, écouter de la musique et danser ». Quand elle regarde la télé elle est plus volontiers dans la chambre de sa mère qu'au salon. Il y a deux postes à la maison. Quelquefois sa mère sort le soir, et cela ravit Charline : « Bah quand elle est pas là on fait un peu ce qu'on veut hein. On se sent un peu libéré… J'aime bien parce que je suis tout avec ma sœur. On peut regarder des films, on peut s'amuser ». La présence de sa mère ne l'enferme pas pour autant, mais ce n'est pas équivalent. Comme pour beaucoup d'autres jeunes, l'absence de tout parent au domicile, en diminuant la co-présence et les contraintes qui en découlent, transforme temporairement l'identité : l'adolescent est moins « fils » ou « fille » dans un espace où au contraire cette dimension tend à s'imposer. Charline y est encore plus sensible puisque lorsque l'enquêteur lui demande quel serait son rêve si elle pouvait changer quelque chose dans sa vie, elle évoque le fait de pouvoir habiter avec tous ses amis, notamment avec Clélia, dans un grand studio qui leur appartiendrait : « On aimerait bien habiter toutes les deux [elle et Clélia] comme ça. J'aimerais bien vivre avec mes amis là tout de suite, qu'on est un studio qui soit gratuit, que y est déjà toutes les courses qui soient faites comme ça. Et que comme ça on habiterait avec nos amis ». Les parents sont oubliés, mais non le confort ! Ce n'est pas un idéal proche des

vacances selon l'expérience de Charline puisqu'au contraire elle part avec ses parents, au *Club Med* avec son père.

La sociabilité amicale compte pour Charline qui a beaucoup d'amis. Elle explique qu'ils sont « éparpillés », qu'ils ne forment pas un groupe. Pour la plupart, elle les connaît depuis le primaire. Elle ne les a pas perdus de vue, ils se revoient notamment à l'occasion des fêtes ou des boums. Ce temps est important du point de vue identitaire. Il faudrait reprendre le corpus pour noter systématiquement comment les jeunes filles, surtout, se mettent en scène en tenue de séductrice. Charline est assez coquette. Elle aime bien se maquiller de temps en temps. D'ailleurs elle a une coiffeuse dans sa chambre avec quelques cosmétiques posés dessus : « Bah les jours où j'ai pas école je me maquille parce que j'en profite et voilà. Avec mes copines pour s'amuser tout ça ou quand je suis toute seule à la maison sinon. Mais sinon pas souvent à l'école ». Pour la classe, elle se met juste un peu de « truc pour les yeux, c'est tout ». Sa mère ne lui pose pas de problème à ce niveau là. C'est son père qui lui fait quelques remarques, sans lui interdire. « Il aime pas trop quand on se maquille. Il aime plutôt les filles naturelles ». Charline explique qu'elle fait ça « pour s'amuser ». Elle ne met pas « une tonne de maquillage comme les parents, comme les mères », tout en pensant que « les enfants de [son] âge ils aiment bien se maquiller quand même ». L'attention qu'elle porte à son apparence redouble d'intensité lors des fêtes : « C'est plutôt pour les boums que j'essaie que ma tenue soit bien et la coiffure tout ça. Bah je demande parfois à ma sœur de me coiffer et de m'habiller pour les boums donc je la laisse faire hein. Voilà je m'inquiète pas ».

Entre les deux entretiens, la meilleure amie a changé. Au premier, c'était Clarisse ; au second, c'est Clélia. Elle justifie ce choix – « Bah je sais pas on s'entend bien, on a à peu près les mêmes goûts et on s'entend vachement bien c'est pour ça. On a le même style de vêtements, on a les mêmes amis euh, on s'entend vachement bien même si on se connaît que depuis le CM1 » – avec des arguments qui pourraient s'appliquer aussi à Clarisse. Charline a aussi un petit copain, du même âge et de la même classe. Pour elle, c'est sa vie privée. Elle l'a dit à ses parents sans entrer dans les détails : « J'ai dit à ma mère que je sortais avec quelqu'un, à mon père aussi, mais je leur dis pas tout. Genre je leur dis que, je sais pas, non mais je leur dit pas tout. Ni à ma sœur bien sûr, donc je garde à peu près tout pour moi. Et voilà ». Elle souligne que ses parents respectent cette réserve : « Mais ils veulent pas tout savoir non plus. Ils me posent pas des questions en disant 'alors t'as fait quoi comme ça ?'. Non. Donc c'est bien, ils me posent pas trop de question ». Garder plus de choses pour elle, c'est une des choses qui a changé avec la rentrée au collège pour Charline:

« Bah là j'aime bien avoir mon petit coin à moi toute seule pour euh, mon jardin secret ! ». Cette revendication d'un monde privé n'est pas posée que face à ses parents. Charline a été déçue de l'attitude de sa sœur et de sa demi-sœur : « Parce que quand je leur ai dit [à sa sœur et sa demi sœur] que j'avais un petit copain elles ont dit : 'alors tu l'as embrassé, tu l'as embrassé ?' comma ça. Elles me posent plein de questions donc moi parfois je leur réponds pas et voilà. Je sais pas moi je leur dis : 'je suis pas toujours obligée de vous dire tout quand même, pour moi c'est ma vie privée comme ça' ».

Un bilan des libertés

Charline insiste beaucoup sur la liberté dont elle dispose, soit parce que ses parents la lui accordent, soit parce qu'elle la prend. Premier exemple, Charline n'aime pas manger le matin, n'ayant pas très faim, souvent stressée à cause de l'école. Sa mère la laisse faire, elle n'est pas obligée de manger. Sur la nourriture sa maman n'impose pas beaucoup de contraintes. La plupart du temps elles dînent toutes les trois devant la télé le soir et normalement elles mangent la même chose. Mais si Charline n'aime pas, elle peut se cuisiner quelque chose pour elle : « Sinon je lui dis : 'Maman je te le laisse. Est-ce que je peux me faire un autre truc ?'. Et elle me dit 'Bah d'accord' comme ça ». Elle peut même grignoter un peu si elle a encore faim après dîner : « Si j'ai encore faim, je dis 'Maman est-ce que je peux manger par exemple des corn flakes ?', et elle me dit 'D'accord' ». Il s'agit donc d'une liberté conditionnelle puisqu'elle demande l'accord préalable à sa mère.

Deuxième exemple, les vêtements. Charline tient à expliquer que c'est elle qui décide comment elle s'habille : « Je m'habille comme je veux. Ma mère elle me dit pas 'tiens demain matin tu mettra ça'. Non, c'est moi qui décide. Oh j'aimerai pas si ce serait ma mère qui me dirait 'bah tiens demain tu vas mettre ça'. Mais de toute façon si ma mère elle disait 'bah tiens j'aime pas ton habit', bah moi je dirais : 'Bah attend maman c'est pas toi qui décide de ce que je mets' ». Peu de mères interviennent directement dans la gestion quotidienne de la présentation de soi, leur action est en amont puisque presque toujours elles sont là au moment de l'achat. En l'occurrence, Charline s'achète quelques vêtements sans sa mère, en faisant du shopping avec ses copines : « Bah parfois quand j'ai de l'argent de poche j'en achète comme ça… Bah la dernière fois j'ai quand même dépensé une grosse somme pour des hauts que j'adorais et que j'avais vu, j'avais flashé…. Je crois que l'ensemble, c'était 57 euros ». Et si toutefois elle achète un vêtement dont elle sait que sa maman trouvera le prix excessif elle se gardera bien de le lui dire : « Je dirai jamais le prix, si c'est vachement cher j'aurai peur qu'elle me dise 'Ah non, non ça va pas, t'as dépensé

trop'. Mais je le garderai quand même moi, j'irai pas le changer si ça me plait. C'est moi de toute façon qui le porte c'est pas elle ». Charline préfère taire ses « folies », elle a les moyens financiers (elle ne connaît même pas le montant de son argent de poche !) de le faire alors que pour d'autres, le compromis est établi par le partage du prix entre les parents et le jeune. Habituellement, Charline procède autrement. Avec ses copines, elle repère ce qui lui plaît, et elle demande ensuite à sa mère de venir avec elle : « Je remonte [de la rue de Rennes] et je lui dis 'maman, maman j'ai trouvé des trucs biens par exemple chez *Pimky'*. Alors elle dit 'Bah attends, je vais aller voir'. Donc on y va ensemble et si ça lui plait, si elle est d'accord, elle me les achète, et voilà ». L'accord est le plus souvent obtenu, il débouche même sur un échange de vêtements, la mère et la fille étant de même taille.

Le corps de Charline lui appartient, dans certaines limites cependant. L'enquêteur en a été témoin. A la fin du second entretien, il est resté un peu discuté avec la mère. En voyant ses filles arrivées, cette femme a commenté leur tenue vestimentaire, notamment celle de Charline qui porte un petit haut court : « Bon les filles va falloir cacher un peu le bidon pour ce soir », dans la mesure où il y avait des invités. La propriété varie selon les moments, dans les boums, elle est « jeune fille » d'abord, lors de dîner avec des invités, elle est « fille de » d'abord, l'allure doit changer, même si l'adolescente l'oublie.

Troisième exemple, la circulation dans la ville. Il n'est pas rare que Charline soit dehors avec ses copines au cinéma, au *Mac Do*, ou en train de faire du shopping. Elle peut sortir assez facilement de chez elle si elle demande l'autorisation. Elle trouve cela normal : « Enfin on prévoit toujours ça à l'avance en fait, pas au dernier moment, [cinéma, Mc Do etc.]. Donc euh, voilà, enfin c'est logique hein. Moi aussi si j'avais des enfants je voudrais qu'ils me préviennent ». Cependant sa ville est petite, le collège, le cinéma, les magasins, les copains et les copines sont dans le même quartier. Charline ignore le métro : « Jamais toute seule. Ah non je peux pas j'aurai trop la frousse ».

Charline se rend au collège soit en bus, soit en voiture avec sa mère. En fait quand elle commence à huit heures c'est les soirs où elle est chez son père. Dans ces cas là elle prend le bus avec sa sœur. Et quand elle commence à neuf heures, elle est chez sa mère qui l'accompagne en voiture : « Oh j'aime bien y aller avec ma mère ça va plus vite. Et voilà. Puis bah déjà je sais pas mais j'aime pas prendre le bus parce que le matin parfois ils disent qu'il arrive dans cinq minutes [le bus] et si je suis vachement en retard je peux pas attendre cinq minutes. Avec ma mère on part

directement donc c'est plus pratique ». Charline apprécie le confort, elle ne met pas en avant la relation avec sa mère. A certains moments, être « fille de » ne la dérange pas. On notera que le fait d'être déposé en voiture est moins compromettant aux yeux des préadolescents que le fait d'être accompagné à pied par un de ses parents. La médiation de la voiture autorise le lien filial ! Alors que Charline aime que sa mère l'emmène plutôt que de prendre le bus, à la question sur les changements depuis l'entrée au collège, elle note avec fierté : « Mais depuis que je suis au collège je suis trois fois plus indépendante… Parce que maintenant mes parents… Ah voilà c'est ça ! Avant mes parents m'accompagnaient toujours à l'école et maintenant j'y vais toute seule à l'école ».

Quatrième exemple, les études. Charline a de bons résultats à l'école. Elle se « débrouille bien » selon sa mère. Cette préadolescente n'est pas très surveillée : « Ils me suivent pas de près. Bah on leur dit nos notes comme ça, si c'est pour des contrôles bah parfois ils nous aident à travailler. Mais ils sont pas scotchés sur notre travail, ils nous disent pas chaque soir 'qu'est-ce que vous avez à faire ?'. C'est pas un tic hein ». Même si sa mère demande régulièrement si le travail scolaire est bien fait – quand elle rentre et que Charline est devant la télé notamment – elle n'opère pas de contrôle systématique du cahier de textes : « Parfois elle veut regarder mon agenda et parfois elle a confiance en moi donc elle s'inquiète pas ». C'est pendant les périodes d'examen que sa mère est plus attentive : « Pour le contrôle, quand je lui dis que y a un contrôle bah elle préfère voir ce que je dois réviser, me dire 'bah tiens ce soir tu vas réviser ça, demain matin une autre petite partie'. Elle m'aide à m'organiser en fait pour pas que je fasse tout en même temps ». Mais de façon générale c'est plutôt Charline qui gère toute seule son travail : « En fait ma mère elle a pas besoin de m'aider pour travailler ». Le soir, elle effectue son travail avant les autres activités. Et elle prend même de « l'avance ». La liberté est obtenue par le sérieux[7] et les résultats.

Cinquième exemple, les effets du divorce. Charline n'a pas le même rapport au temps selon qu'elle vit chez son père ou chez sa mère. Sa mère tient à ce que ses filles soit au lit vers 21h30, et son père est moins strict sur ce point-là : « Quand je suis chez mon père et que je me couche tard, je le dis pas à ma mère parce que ma mère elle aimerait bien qu'on se couche vers neuf heures et demie. Mais nous chez notre père on a envie de se coucher tard parce qu'on a l'habitude de faire comme ça

[7] Charline prépare systématiquement son cartable la veille au soir et prévoit aussi les vêtements qu'elle portera le lendemain : « Bah je sais pas c'est plus simple hein. On prépare notre cartable à l'avance, nos habits qu'on doit mettre le lendemain matin tout ça.

chez lui ». C'est non seulement la variation des règles qu'apprend Charline, mais aussi la logique du secret. En effet, Charline sachant que sa maman attache de l'importance à son heure de coucher se gardera bien de lui dire qu'elle se couche plus tard : « Et parfois ma mère elle me demande 'tu t'es bien couchée à neuf heures et demie?'. Nous on dit 'oui' mais en fait non quoi. Voilà. Mais c'est plus ma mère qui me pose plus de questions, mon père, lui, non il me pose pas trop de questions. Parce qu'il dit quand on est chez notre mère ça le regarde pas et que quand on est chez notre père et bah ça regarde pas maman ». Le père encourage les réserves d'informations, Charline l'approuve et en tire une conclusion concernant le divorce : « Bah je trouve ça totalement normal hein, sinon à quoi ça sert hein ? Ça sert un petit peu à ça. Quand on est chez notre père bah notre mère n'a pas besoin de tout savoir ce qu'on fait vingt quatre heures sur vingt quatre. Je suis d'accord avec mon père moi sur ce point. Parce que voilà ça regarde pas ma mère. Quand ma mère elle sort je lui demande pas 'alors maman qu'est-ce que t'as fait pendant qu'on était chez papa ?'. Cela moi je m'en fous parce que c'est sa vie hein. Donc voilà ». Charline veut vivre « sa » vie.

C'est pour cela que chez sa mère, Charline prend un rapport distant à la règle du 21h30 – « Elle dit neuf heures et demie c'est une heure bien pour se coucher et après vous pouvez discuter ». Quelquefois les deux sœurs discutent jusqu'à des « heures impossibles ». Quelquefois Charline va dans sa chambre pour écouter de la musique pendant que sa sœur lit. Quelquefois la fraude est encore plus manifeste. Récemment Charline et Capucine ont regardé un film en cachette de leur mère sur le mini lecteur CD que l'aînée venait d'avoir pour sa communion solennelle.

Sixième exemple, les loisirs. Charline peut construire son monde, dans certaines limites. Elle peut écouter la musique qu'elle aime, elle n'est pas contrôlée : « Non. Non de toute façon maman elle s'en fout complètement pour ça, même mon père il s'en fout de la musique que j'écoute. C'est ma musique et voilà ». Charline adore la télévision. Quand elle prend conscience que ses parents n'ont pas eu la télé quand ils étaient jeunes, elle les plaint : « Quand ma mère me raconte quand elle était petite je me dis 'oh lala j'aimerai pas être à sa place'. Déjà la télé ça existait pas ». Charline est contrôlée pour la télévision surtout pour l'intensité de la pratique. Ses parents ne la laissent pas devant le poste « vingt-quatre heures sur vingt-quatre ». Sa mère lui rappelle que lire c'est bien aussi. Sa fille ne change pas pour autant d'avis : « Elle dit 'd'abord faites vos devoirs et après vous pouvez regarder la télé'. Ou elle disait 'bah faut parfois lire' mais moi j'aime pas lire donc euh. Il est vrai que j'ai plein de livres mais j'aime pas lire. Voilà ». Charline regarde la télévision seule (mais elle n'a pas de

poste dans sa chambre), ou avec sa sœur, ou à trois : « Quand maman est là, parfois elle nous laisse regarder des émissions le soir. Parce que parfois, elle aussi, elle aime bien ces émissions ». Ainsi toutes trois regardent *Julie Lescot*, *Navaro*, *Graine de Star* ou *Star Académy.* Si ces émissions sont en semaine et se terminent trop tard – les filles devant aller au lit vers 21h 30 –, la mère enregistre la fin.

Un des rares interdits concerne l'usage d'Internet. Charline a une adresse e-mail, mais elle s'en sert peu puisque personne ne la connaît sauf quelques amies. Elle n'a le droit ni de surfer sur Internet, ni d'aller sur un « chat » : « J'aimerai bien mais mes parents ils veulent pas. C'est pour ça que j'aimerais bien avoir Internet pour moi et moi y aller sans que mes parents le sachent. Parce qu'ils disent quand même si, enfin quand on chat parfois on peut savoir notre adresse ou notre numéro de téléphone et ça peut-être grave ». Mais peut-elle quand même accéder de temps en temps ? Autant son père que sa mère lui refusent totalement la navigation.

Charline n'a plus qu'une seule activité organisée. C'est la danse le mercredi après-midi. Elle « adore la danse », elle en fait en club depuis qu'elle a deux ans et demi. Auparavant, elle faisait de la musique et elle a voulu arrêter : « Avant je prenais des cours de piano mais j'ai voulu arrêter parce que je devais apprendre des leçons, des trucs, des machins et je voulais pas moi ». Ses parents voulaient qu'elle continue, mais ils ont accepté quand même qu'elle arrête.

Une négociatrice

Charline a des talents de négociatrice. C'est sa mère qui l'avoue à l'enquêteur avant qu'il ne quitte l'appartement : « Vous ne savez pas ce que c'est que de devoir négocier avec des enfants ». En parlant ainsi elle évoque par exemple les deux dernières séances d'aumônerie que sa fille a réussi, en négociant, à faire sauter. Cette préadolescente a un souci avec la pratique religieuse : « J'ai fait du catéchisme, j'ai fait ma communion mais j'ai pas envie de faire ma communion solennelle ». Elle n'est pas en accord avec sa mère à ce sujet. Elle est effrayée quand elle pense comment sa sœur a dû « s'emmerder » pendant son séjour de trois jours dans un couvent qu'elle a fait pour préparer sa communion solennelle justement. De voir sa sœur ça ne lui donne pas du tout envie de le faire. Et pourtant la mère explique à la fin de l'entretien à l'enquêteur que c'est « non négociable ». Charline a réussi à faire sauter quelques séances de catéchisme avant les vacances mais elle sera obligée d'y retourner : « Mais même pour faire plaisir à ma mère j'y allais. Mais c'est pas obligé qu'on y aille. Mais j'ai pas du tout envie d'y aller. J'ai pas envie d'y aller hein ! ». Sa mère n'est pas très pratiquante, mais elle est attachée à la culture

religieuse. Contrairement à ce qu'elle croit, Charline sera sans doute contrainte d'aller au catéchisme pour préparer sa communion solennelle.

Charline trouve normal que ses parents la consultent avant de définir un programme, et estime qu'ils devraient le faire plus souvent : « Moi je me dis, ils devraient quand même nous demander à nous avant d'organiser des choses que nous on avait vraiment pas envie de faire ». Elle évoque par exemple les visites chez les grands-parents qui l'empêchent d'aller parfois à des boums. Charline n'obtient pas toujours gain de cause mais elle discute presque toujours les décisions qui la concernent. Elle prend pour exemple les heures fixées à l'avance pour le retour à la maison quand elle sort avec des amis. Parfois elle n'hésite pas à rappeler son père ou sa mère du portable d'une copine pour pouvoir rentrer plus tard que prévu.

Charline trouve son père et sa mère « cools » avec elle, elle apprécie car elle n'a « quand même pas trop des parents qui lui collent au dos ». L'entrée au collège a modifié sa vie : « Quand j'étais en primaire j'avais l'impression que tout le monde me, que j'étais encore une enfant quoi, maintenant je me sens… (petit silence) grande ». Elle aime bien quand ses grand-parents lui disent qu'ils la trouvent changée et grandie. C'est important pour elle qu'on lui renvoie l'image de quelqu'un qui grandit, ça la conforte dans sa sensation : « Parce que si y a que nous qui le remarquons bah on est pas sûr, quand c'est les autres qui disent quelque chose bah tu te dis 'bah dis donc ça se remarque comme ça' ». Charline estime qu'elle dispose d'une certaine indépendance puisqu'elle a moins « les parents derrière le dos » : « Maintenant je suis indépendante. Je préfère faire les choses toute seule sans qu'il y ait mes parents qui m'aident derrière moi ». Avoir quelqu'un derrière son dos constitue une définition de la surveillance. Ses parents l'ont relâchée, sauf, pour la mère notamment, sur deux poins de morale : avec les dangers du chat et d'Internet, avec la protection d'une certaine éducation religieuse.

Portrait de Lola

C'est la troisième collégienne de cet arrondissement. Elle est amie avec Charline, mais n'évoque pas ou guère Clarisse. Agée de onze ans, Lola est en sixième. Dans un grand logement de fonction, elle vit avec ses deux parents, et une demi-sœur de 16 ans (d'un mariage précédent de la mère, son père aussi est remarié et a eu des enfants auparavant). Elle est donc à la fois « fille unique » et sœur de quatre demi – frères et sœurs. Une des différences avec Clarisse est l'attention très soutenue que ses parents, tous deux hauts fonctionnaires de l'Université, accordent à la réussite

scolaire. En plus de l'argent de poche que Lola reçoit chaque semaine (trois euros), elle a des gratifications en fonction de ses résultats. A la fin de chaque trimestre, par matière, elle a cinq euros si elle a une moyenne au dessus de 14, et dix euros si la moyenne dépasse 16. Elle a, grâce à ce procédé, déjà gagné soixante euros. Lola est plus faible en sport et en dessin, « deux matières non fondamentales » selon les parents. Ils font pression sans augmenter la surveillance directe : « Ils regardent jamais le cahier de texte. Bon, ils me demandent des fois le soir, par exemple quand ils rentrent et que je suis devant la télé, ils me demandent 'T'as fini tes devoirs ?' et moi souvent j'ai fini mes devoirs quand je suis devant la télé, donc y a pas de problème ». Lola a bien compris dans quel univers social elle vit. On le sent à la question portant sur son avenir. Lola a un projet, devenir « avocate pénale ». C'est suite à une visite qu'elle a faite dans un tribunal avec sa classe que cette envie lui est venue. Dans son discours elle fait la distinction entre droit civil et droit pénal. Elle affirme que c'est elle qui a la maîtrise de son avenir et que le choix de son métier lui appartient : « Enfin je leur ai parlé de ce que voulais faire et pourquoi je voulais le faire. Je pense que c'est un métier qui leur convient pour eux parce que c'est un métier qui, (petit silence), enfin je sais pas comment dire. C'est un bon métier quoi, (...). Mais bon en même temps si j'aurai été clown ou peintre ça aurait pas changé grand chose hein ». Elle exprime un certain embarras, sentant bien qu'elle a choisi librement un métier qui fait partie des positions « possibles ». Réalisme social et liberté de l'acteur peuvent se combiner.

N'être ni sœur, ni fille

Lola apprécie d'être « seule » dans l'appartement. Tant qu'elle est, bien qu'à la maison, définie autrement que par un lien sororal ou filial, elle ne se met pas dans sa chambre. Elle élargit son univers et se choisit un second espace « personnel », provisoire, ce qu'elle nomme son « petit coin » : « Y a un autre *petit coin* où il y a la télé et le canapé donc c'est souvent là que je suis moi. Après ma chambre c'est souvent là que je suis parce que quand j'ai fini mes devoirs, que j'ai envie de me reposer un peu, je vais là bas, je vais regarder la télé et ça va tout de suite mieux après ». C'est un espace-temps au sens strict au sein duquel Lola « se » récupère pendant « longtemps » et s'autorise à prendre du plaisir en posant un écart à la norme (parentale) : « Là-bas j'en profite un peu, je me défoule, je ramène des choses à manger là-bas, des verres des trucs comme ça, alors vite faut tout que je range [quand elle entend ses parents arriver], faut tout que je mette dans le lave vaisselle et tout, y a des boîtes de gâteaux ouvertes des trucs comme ça qui traînent un peu partout quoi, donc je range tout ». Comme ses parents rentrent tard, « j'ai tout l'après-midi pour moi ». C'est le bruit de l'ascenseur qui la rappelle à l'ordre

parental : « Dès que je l'entends je retourne dans ma chambre et je me remets à travailler ». Lola regarde la télé surtout à ce moment-là, en tout cas c'est le temps qu'elle apprécie le mieux, c'est elle qui choisit : « Je peux regarder la télé tranquillement [en l'absence de sa sœur et de ses parents] et puis en plus c'est là, c'est souvent là que y a le plus de choses intéressantes », (série comme *Le Caméléon*, dessins animés aussi). La télévision n'a pas le même sens le soir. D'une part ses parents recommandent des émissions sérieuses : « ça dépend ce que c'est comme genre, *faut que se soit des trucs qui peuvent me cultiver* ou des choses comme ça, des documentaires surtout, pas souvent les films mais les documentaires je pense qu'ils veulent bien que je regarde ». Et d'autre part son père sélectionne s'il y a désaccord : « A la limite il [son père] est plus grand, c'est lui qui va choisir forcément ce qu'il veut mettre et puis en plus il dit, 'ah non, non, non c'est moi qui regarde ce que je veux hein, je suis plus grand', c'est un peu ça ». La négociation laisse la place à l'imposition en référence à des positions statutaires. Il remet Lola à sa place de « petite ».

Lola en a conscience. A un autre moment de l'entretien[8], elle avoue qu'elle « est encore un enfant ». Quand on évoque le baiser que lui donne ses parents le soir, elle est un peu gênée comme si elle avait honte et comme si elle avait peur de ce que l'enquêteur pourrait penser. Alors elle verbalise ce qu'il pourrait penser tout bas : « Je suis restée un petit bébé hein ! ». Elle insiste sur le fait qu'elle est « restée une grande enfant », qu'elle « est restée un petit bébé » pour expliquer pourquoi elle aime les peluches ou pour montrer la différence qui existe entre elle et les adultes.

La « taille » (L. Boltanski, L. Thévenot, 1991 ; N. Heinich, 1999) est un problème pour elle, peut-être aussi parce qu'elle n'est pas très grande, comme le note l'enquêteur. Elle avait demandé lorsqu'ils se sont installés dans l'appartement une chambre plus grande. Ses parents ont refusé. Ce n'est pas Lola qui a choisi cette pièce : « On m'a donné cette chambre ». Ses parents préféraient laisser une grande pièce vacante pour que les demi-frères et sœurs puissent avoir de la place quand ils viennent dormir. Lola a tout à fait compris cet argument. Et d'ailleurs elle « s'habitue » à sa chambre, et de toute façon « elle aime bien quand c'est petit », affirme-t-elle. Quand on lui demande quels sont les avantages et les inconvénients qu'elle trouve à sa chambre, c'est dans les deux cas la taille de la pièce qui est évoquée : « Bah ce qu'est bien c'est qu'au moins on, enfin on a tout, près de nous parce que c'est une petite pièce, tout est à porté de mains mais le problème c'est

[8] Signalons que les deux entretiens ont duré 180 minutes, soit trois heures. Lola a pris le temps de raconter sa « vie ».

que quand on a beaucoup de choses, et moi je pense que j'ai quand même beaucoup de choses alors c'est un peu petit des fois, on a du mal à ranger des fois ». Elle aimerait juste pouvoir pousser un peu les murs parfois, mais juste un peu. Quand on demande à un autre moment de l'entretien à Lola ce qu'elle voudrait changer dans sa vie, elle évoque sa chambre. Elle l'évoque timidement et sans se prendre vraiment au sérieux : « Ma chambre, (petit rire), enfin… je sais pas. Non je crois que c'est, je suis bien là, y a pas grand chose à changer ». L'enquêteur la relance pour comprendre ce qu'elle voudrait changer dans sa chambre : « Non mais ça me fait rigoler… Oh comme ça, parce que des fois je m'imagine avec une belle chambre, hyper bien et tout ». Lola pense peut-être à la chambre de sa meilleure amie, Charline, qui a un peu une chambre de princesse[9].

Par compensation, Lola occupe à certaines heures d'autres endroits de l'appartement. Lola n'hésite pas à fermer sa porte quand ses parents sont revenus – sinon ce n'est pas la peine puisque sa sœur s'enferme dans sa chambre et donc qu'elle « a la maison [pour elle], voilà ». Elle le fait surtout quand ses parents ont de la visite : « Quand y a du monde je ferme ma porte parce que comme ça au moins vu que toutes les autres pièces de la maison sont prises, bah moi je reste dans ma chambre. Enfin je vais pas déranger les autres, enfin pas les déranger mais je vais pas les voir quoi parce que je vois pas ce que je pourrais faire parce que c'est des grands et on a pas les mêmes sujets de conversation donc. Moi je reste ici ». Elle marque alors de la distance vis-à-vis de ces « grandes » personnes qui doivent la fasciner et l'irriter tout en même temps. Son usage des termes « petit » et « grand » montre bien son ambiguïté : chacun peut être perçu positivement et négativement. Quand Lola désigne sa chambre ainsi – « c'est mon petit univers en fait » – elle en dit du bien, le même mot pour cette pièce peut être, on l'a vu, utilisé pour en dire du mal.

Lola peut disposer de l'appartement avec une identité qui ne soit pas celle de « fille de ». Elle peut faire venir ses copines, Charline, Clélia, Juliette, sans demander à sa mère : « Je préviens jamais, je préviens jamais. Ah jamais ! Parce que j'ai pas de portable, je peux pas la prévenir et en plus euh bah elle est pas là. Je pense pas que ça la dérange parce que le soir je lui dirai les personnes qui sont venues. Si y aurait eu des dégâts ». Elle a aussi la permission de faire des soirées chez elle. Sa sociabilité amicale est rythmée par des moments forts comme les fêtes entre amis, assez régulières : « Y en a tout le mois de mars là. Tout le mois de mars il est pris

[9] Lola explicite sa curiosité vis-à-vis de l'appartement de son amie où « il y a plein de choses à découvrir ».

là ». Tellement régulières que quand Lola a voulu organiser sa « Soirée années 80 », elle n'arrivait pas « à se caser », à trouver une date de libre ! Depuis qu'elle est en CM1, Lola organise deux fêtes par an à peu près : « Bah tout le monde sait qu'à la fin de l'année va y avoir une fête que moi je fais et qu'à mon anniversaire va y avoir une fête que moi je fais ».

Le statut de « fille de » lui pèse, même si Lola ne l'exprime qu'avec retenue, et indirectement. A propos des vacances notamment, elle critique ce temps passé avec ses parents dans leur maison de campagne dans le Sud-Ouest : « Alors qu'en août dans la maison de campagne, faut tout le temps bouger, 'faut en profiter' ils disent mes parents, mais bon. On s'ennuie ». Lola souligne, c'est un comble, qu'elle préfère d'une certaine manière les périodes scolaires : « Non je crois que j'ai plus de liberté pendant l'année scolaire… Alors que pendant les vacances je suis avec mes parents et mes parents essaient de profiter de moi parce qu'ils ne me voient pas beaucoup pendant l'année scolaire et puis on est obligé d'aller faire ci, d'aller faire ça ». Elle ne peut pas voir ses amies, si importantes pour elle. Elle ne maîtrise pas grand-chose. Elle est avant tout « petite ». A la question portant sur l'éventuelle discussion de la définition du programme des activités pendant les vacances familiales, Lola répond nettement : « Non, parce que, non, non (petit silence). C'est eux qui choisissent, ils ont envie en même temps parce que eux ils travaillent tous les jours et ils rentrent tard, ils commencent tôt et ils rentrent tard donc eux ils veulent en profiter au maximum, des visites et tout, surtout qu'on y va pas souvent parce que c'est loin ». Elle n'ose pas critiquer – « Pour eux c'est normal » – même si c'est pas « les visites qu'elle aimerait faire » : « C'est un peu les vacances de mes parents, alors j'essaie de leur faire profiter un peu aussi, enfin faut aussi qu'ils respirent un peu ». Elle indique nettement la hiérarchisation au sein des dimensions identitaires qu'elle préfère, ce n'est pas la dimension « fille de » qu'elle veut voir l'emporter sur les autres.

Un autre monde

Lola est sociable. Elle a mis sur sa table de nuit quatre photos, Charline, Manuel et Alexis, ses meilleurs amis en fille et en garçons selon son expression (et qui sont dans sa classe) et elle-même[10]. Elle aime être avec eux, mais elle n'apprécie guère les déplacements dans la ville[11]. Elle serait plutôt sédentaire. Récemment elle était

[10] Lola garde de « bons souvenirs » de ses amitiés de primaire, même si la plupart se sont effacées aujourd'hui. Elle ne les « voit plus trop », ils ne se « téléphonent plus », mais il reste des photos de fêtes posées sur la cheminée dans sa chambre.

[11] Lola doit demander la permission, même pour des sorties de cinq minutes. Les sorties, sous ce régime, ne sont pas très attractives. « C'est mes parents ils veulent savoir où je suis comme ça au cas où. Enfin je sais pas si il pouvait m'arriver quelque chose bah ils savaient où j'étais quoi ».

toute seule à la maison, sa mère lui avait laissé un mot pour lui demander d'aller acheter du pain. Il a fallu que sa mère la rappelle deux fois au téléphone pour que Lola se décide à y aller. Cette préadolescente évoque les vacances qu'elle passe à Nancy chez sa mamie : « Comme elle a de l'arthrose, bah on sort pas beaucoup et moi j'aime bien ne pas bouger donc ça me va très bien ». Lola réclame le droit de sortir plus, au sens de pouvoir plus facilement aller chez les uns et chez les autres, et non pas au sens de circuler, flâner.

La distance, assez grande, que Lola a prise vis-à-vis de ses parents, y compris de sa mère se traduit par un certain silence, elle ne leur dit « pas grand-chose ». Elle leur parle des résultats scolaires, et non de sa vie avec ses amis, cela « elle le garde pour elle ». Lola n'a pas de journal intime, c'est difficile de se retrouver devant la page blanche et il y a toujours le risque d'un regard extérieur. Elle met donc peu de choses « privées » dans sa chambre, cela reste à la surface, on est en famille. A ce niveau, Lola a un certain clivage. C'est dans ses relations avec ses amies (avec des conversations inconnues des parents, même de la sœur) que Lola dit trouver sa personnalité : « Mes parents c'est mes parents c'est pas mes amis donc ma sœur aussi c'est ma sœur c'est pas mon amie donc euh. Avec les amis on parle de choses plus personnelles ». Les autrui significatifs sont bien davantage les pairs, même si la conversation, chère à Peter Berger (1982), ne prend pas une forme sérieuse. Cette préadolescente donne des exemples de « choses marrantes qui restent entre nous » et des « petites bêtises » aussi des fois.

Son monde, elle le construit avec sa meilleure amie : « Charline oui je la vois souvent même… C'est un peu ma grande sœur en miniature quoi. Enfin en miniature, comment dire ? Ma grande sœur a seize ans donc on partage pas les mêmes choses alors qu'elle elle a le même âge et elle est grande donc on partage, on peut discuter des mêmes choses, surtout qu'elle est dans ma classe et en plus bah on rigole bien ensemble, enfin on aime bien toutes les deux rigoler et on aime les mêmes choses donc forcément on est tout le temps ensemble quoi… Mais on joue pas vraiment en fait, on discute énormément parce que moi j'aime bien discuter. Alors euh on discute de plein de choses ». Lola dessine un horizon de signification séparé de sa famille, même de sa sœur. Ces occasions de discussion, hormis les rencontres à l'école, sont assez fréquentes : « Souvent elle vient après l'école une heure ou deux… On se partage un peu tout quoi ». Et Lola invite aussi ses amies à dormir chez elle de temps en temps : « On a rigolé ensemble comme ça, à dormir mais y avait pas de boum, on avait installé juste la chaîne dans la chambre au fond là-bas [la pièce qui accueille les demi-frères et sœurs habituellement] mais on discutait surtout en fait,

on parlait de garçons (rires), de choses comme ça, d'école et tout ça ». Si elles parlaient des garçons c'était surtout pour évoquer « leurs défauts ». Lola est assez critique sur les garçons, leur passion du foot, leur côté « frimeur » à l'école. Ils manquent « de naturel » selon elle. Et pourtant même si « c'était dur au début » parce qu'ils la « traitaient de naine », deux de ses meilleurs amis sont de sexe masculin. Cependant elle ne les a pas encore vus en dehors de l'école pour l'instant, contrairement à Charline. Mais tout ce petit monde se retrouvera pour la « Fête années 80 » organisée par Lola. Elle préfère inviter plutôt que d'être invitée, ayant peur « d'être de trop ».

Lola n'a pas de secret pour sa famille s'agissant de l'espace physique de sa chambre – « il n'y a pas grand chose de personnel » dit-elle. En revanche elle garde des réserves d'information qui occupent une place importante pour elle : « Moi je pense qu'il faut garder des choses pour soi comme ça au moins euh, faut pas dire tout *comme ça on est, enfin on a* quelque chose. On est quelque chose au moins si on garde des choses en nous, enfin on a notre personnalité à nous. Donc, faut pas tout dire. Il faut en dire des fois mais pas tout, faut garder pour soi aussi des fois ». C'est intéressant de voir comme Lola mélange l'être et l'avoir dans son discours, l'un semblant être la garantie de l'autre. Ce sont des pans de sa vie qu'elle garde pour elle, qu'elle ne fait pas rentrer dans le monde commun de la famille, qu'elle inscrit dans un autre cadre de socialisation : « C'est ce qui fait notre personnalité, on est, on est, avec nos choses qu'on a gardé, avec nos secrets et bah on peut en parler à nos amis les plus proches. On a des secrets entre nous enfin on a quelque chose ». Lola privatise (au sens de Schwartz) une part de sa vie, assez importante. Elle élabore une dichotomie subtile entre les dimensions (personnelles) de sa vie qui échappent à ses parents et l'espace (impersonnel) de sa chambre. « Enfin mon univers c'est mon univers mais il est hyper, enfin mes parents ils savent ce que j'ai. Donc y a pas de choses qu'il faut que je garde secrètes, enfin tout le monde peut savoir ce qui y a ». Le monde à soi qu'a construit Lola n'est pas, de ce fait, validé par ses parents puisqu'ils en ignorent le contenu, mais ils tolèrent son existence tant que ce monde ne menace pas l'enjeu de la reproduction sociale. Il y a cependant des ratés dans cette coexistence. Ses parents lui ont imposé, au nom de la valeur du capital culturel, de faire de la musique. Mais ils n'ont pas voulu que leur fille choisisse l'instrument. Lola voulait le piano, les parents le violon. Donc elle apprend, en plus du solfège, le violon au Conservatoire. Au début elle était « un peu d'accord » en se disant que « ce serait marrant », mais elle est de moins en moins intéressée par cette activité qu'elle pratique depuis trois ans. Elle a dit à ses parents que si elle devait encore redoubler son année, elle aimerait pouvoir arrêter : « Ils ne m'ont pas

donné de réponse. Ils m'ont dit 'on verra', et souvent 'on verra' c'est un peu…hum ! Bof hein ». Bref Lola a des doutes sur le fait de pouvoir imposer l'arrêt, cela ne contribuera pas à la faire apprécier davantage sa dimension « fille de ». Elle ne se plaint pas trop, ressentant que sa zone personnelle s'étend néanmoins. Elle le signale en réponse à la question des changements associés à l'entrée du collège : « Maintenant j'invite pas mal de copines et je sais la réponse de mes parents quand je vais leur demander quelque chose en fait. Alors qu'avant je savais pas du tout en fait, j'étais là, 'est ce que ? – par hasard ? – je pourrais ?', (dit exprès de façon saccadée), et maintenant je leur dis directement et je sais déjà qu'ils vont me dire 'oui' ou 'non' ». Lola a plus d'autorisations concernant ses relations amicales.

La fin d'une paire de chaussures

Lola n'a pas choisi le mode de la provocation, même légère, pour exister. Elle a certaines parties de sa vie qui rassurent ses parents. Elle est grande lectrice. On peut noter à ce propos un effet de l'enquête ! Même si elle déclare « sortir souvent quand même toute seule », c'est entre les deux entretiens que Lola s'est rendue pour la première fois, sans sa mère, à la bibliothèque. Elle minimise cette coïncidence puisque lorsque sa mère l'accompagnait, celle-ci l'attendait sur une chaise et la laissait choisir ses livres. De plus, Lola fait remarquer que pour son âge c'est normal de se rendre seule à la bibliothèque : « J'avais onze ans et onze ans c'était l'âge pour aller toute seule à la bibliothèque, je pouvais y aller toute seule, y avait pas de problème pour ça ». Lola affiche sa liberté : « C'est vraiment moi qui choisis ce que je veux écouter ou ce que je veux lire ». Mais sa mère lui recommande quand même un livre d'instruction civique pour la jeunesse lors de leur précédent passage à la bibliothèque. Elle est raisonnable. Ses parents savent composer, elle peut acheter des magazines tels que *Star Club* ou des hors séries. Elle peut regarder le samedi soir avec sa sœur « la trilogie du samedi », trois séries fantastiques : « On est fan toutes les deux et on regarde que ça ». C'est leur rituel. Ses parents optent pour la participation financière à certains achats – pratique que nous avons déjà observée dans d'autres familles. Ainsi en général, Lola ne paie pas les vêtements qu'elle achète avec sa mère. C'est seulement si ils sont trop chers qu'elle en paie la moitié. Pour les CD, c'est aussi souvent ainsi que cela se passe, moitié-moitié si le CD sera écouté exclusivement par elle, comme la compilation des années 80.

Lola semble avoir trouvé un processus d'individualisation qui lui convienne et qui respecte les demandes de ses parents (qu'elle trouve assez souvent légitimes). Elle trouve une image pour désigner l'opposition entre la dépendance et l'indépendance : « Alors… être indépendant ? … Faut déjà chercher le contraire, c'est être dépendant

de quelqu'un donc, faire ce que quelqu'un demande. Enfin en gros quand on est dépendant de quelqu'un on peut pas faire quelque chose sans que l'autre soit là. On est, c'est comme une paire de chaussures quoi en fait ». Lola pense qu'elle ne forme plus vraiment une telle paire avec ses parents. Elle connaît la liberté dont elle dispose, et la nature de cette liberté : « Ils me laissent, je pense, faire ce que je veux, des choses raisonnables. Je pense qu'ils savent que ce que je leur demande des fois c'est raisonnable. D'aller dormir chez une copine, des choses comme ça ». Dès qu'elle prend un exemple, Lola cite un élément en relation avec ses amis. Elle ne se sent pas limitée à sa définition de « fille de » – « Non parce que je pense que je le suis déjà, enfin mes parents me laissent pas emprisonnée » – elle a de plus en plus le droit d'être « amie », copine ».

3. Deux versions de la dépendance par des jumelles

Portraits de Sandrine et de Magali

Ces deux jumelles obtiennent des scores assez élevés de dépendance. Ce qui intrigue, comme on a pu le remarquer au début du chapitre c'est que ces deux sœurs qui vivent presque toujours ensemble ne font pas des déclarations comparables. Sandrine affirme recevoir de l'argent de poche chaque trimestre[12], sa sœur n'en reçoit que très irrégulièrement et n'en pas eu depuis plusieurs mois. La première raconte comment elle se réveille par elle-même le matin alors que la seconde donne une version très différente. Sa mère entre dans la chambre et dit : « 'Magali, debout" et puis si on se réveille pas et bah elle nous secoue un peu … et après, on se réveille et puis voilà … et elle allume la lumière ». Enfin troisième critère, prendre les transports en commun sans adulte accompagnateur. Sandrine prend le bus, tout en restant très vague sur la fréquence et sur la nature des trajets. Là encore sa sœur prend le contre-pied puisqu'elle affirme qu'il leur est interdit de prendre les transports en commun. Bref la proximité n'engendre pas une vision semblable ! On découvre en regardant les versions de leurs existences beaucoup de points communs, ni Sandrine, ni Magali ne fabulent. L'une et l'autre tordent la réalité selon leur système d'interprétation. C'est d'autant plus intéressant que nous sommes dans un cas presque expérimental, ces jumelles sont souvent ensemble (tout en n'étant pas dans la même classe). Les réponses divergentes de Sandrine par rapport à Magali s'inscrivent dans une volonté de résistance devant le régime très sévère de leur mère alors que Magali est résignée. Peut-être que les deux sœurs ont pris un

[12] Tout en étant incapable de se souvenir d'un achat.

« bus » sans leur mère pour se rendre au centre de loisirs, l'une oublie que d'autres adultes accompagnateurs sont présents pour n'être sensible qu'à l'absence maternelle. Pour l'argent, la mère semble en donner ainsi que d'autres membres de la famille, toute la question porte sur la régularité et sur la forme du contrat (tant par…). Sandrine précise que la distribution varie selon le bulletin de fin de trimestre, sans doute est-ce plutôt un montant indexé sur les résultats, ce qui semble plus conforme au projet de la mère. Magali raconte que sa grand-mère lui avait donné vingt-deux euros et que sa mère en a retenu vingt comme participation à un voyage scolaire en Italie, et lui en a reversé deux. Le système est associé à la notation : « Une tante m'a donné vingt euros, et maman, elle nous les donne quand par exemple, on lui ramène une bonne note, ou quand on passe en classe supérieure, ou quand ça lui passe comme ça ! ». Les deux sœurs sont d'accord, elles voudraient bien recevoir de l'argent de poche, chaque mois. Il semble que pour le moment tout dépende du bon vouloir de la mère.

Clairement dans cette famille monoparentale, la mère a le pouvoir. D'origine Guadeloupéenne, elle a eu deux enfants d'un homme dont elle ne leur dit presque rien. Magali sait peu de choses sauf son prénom, Jean, et la couleur noire de sa peau. Elle n'a pas de photo. Est-ce une des raisons qui l'a poussée à mettre en place son système de défense ? En tout cas, elle ajoute comme commentaire, après l'observation de l'absence de souvenirs : « Bah si j'en ai, j'en ai, et si j'en ai pas, j'en ai pas ! ». Elle tourne la philosophie de sa vie sous la forme d'un dicton. Les deux sœurs sont coupées de leur père. Elles conservent en revanche de fortes relations avec la Guadeloupe et la famille maternelle. Elles retournent tous les ans au mois d'août dans ce département et retrouvent leur grand-mère, des oncles et des tantes. La mère a eu ensuite avec un autre homme, tout aussi mystérieux, un petit garçon. C'est Mathys, quatre ans. Sandrine remarque que « y a pas d'hommes à la maison », et qu'elle n'est pas parvenue à soutirer des renseignements à sa mère. Elle n'apprécie pas un tel silence : « J'ai déjà posé des questions dessus, mais elle a pas répondu, elle veut pas répondre en fait ». Magali, en prenant un indice, en tire une conclusion : « Parce qu'elle nous a dit que son père est mort, donc je suppose que Mathys c'est notre petit frère, enfin nan, c'est notre, comment on appelle dejà ?... demi-frère ! ». Les pères ne comptant pas, la filiation étant maternelle, ils sont « frère et sœurs ».

Une mère « chef »

La mère est agent technique dans une mutuelle. Elle vit avec ses enfants dans le vingtième arrondissement, dans un appartement comprenant un assez grand salon,

une chambre pour la mère, une chambre pour le fils et une chambre pour les jumelles. Cette femme veut « tenir » ses enfants, et les mettre dans le droit chemin, celui de la bonne scolarité et de la réussite. Le reste compte assez peu. On pourrait presque affirmer que ses filles sont « élèves » à la maison principalement. Ni Magali, ni Sandrine n'ont droit d'entrée dans la culture jeune. Une telle exclusion intrigue. Ecoutons les jumelles, elles n'ont pas de CD. Les CD de la maison appartiennent tous à la mère qui ne veut pas que ses filles en aient : « Parce que maman, elle dit : 'C'est trop cher et puis que moi, je pourrais pas écouter les miens'. Et voilà ». Magali n'aime que *Garou* dans la collection de sa mère. Sandrine remarque que sa mère utilise une mauvaise argumentation pour justifier sa décision : « Elle dit que ça sert à rien et qu'on s'en lasserait. Elle, elle a bien des CD, et on les écoute plusieurs fois, alors c'est pareil quand même. Et puis ça fait longtemps que j'aime *Céline Dion* et les *L5*, c'est vraiment très bien, alors j'écouterais beaucoup le CD si je l'avais. Mais bon, ça, elle ne comprend pas ». L'autre argument, celui des ressources financières, ne tient pas non plus. En effet la mère impose dans toute la maison en quasi permanence *RTL.* Magali déteste cette radio et ses jeux débiles. Sa mère refuse de changer de fréquence : « Maman, elle est scotchée dessus, et c'est tout ! Elle est scotchée dessus ». L'enquêtrice lui demande alors pourquoi elle n'écoute pas dans sa chambre ce qu'elle veut, Magali fait une réponse surprenante : « J'ai la radio, ou j'en ai une. Mais moi je ne vais pas monter, pour aller mettre a, pour le brancher, et si jamais je fais mes devoirs, je peux pas changer de lampe parce qu'il n'y a pas assez de prises… Et puis de toute façon j'écoute pas la radio dans ma chambre. Et puis voilà c'est comme ça ! En fait y'a la radio dans le salon ou dans la cuisine, et je l'entends dans ma chambre ». Là on entend encore la manière dont cette préadolescente s'en sort. Lorsqu'on lui demande comment elle vit cette situation, elle répond : « Vu que j'ai pas de CD, et que ce que je sais de ma mère, elle m'en achètera pas, je vais pas m'accrocher à ça, ça sert à rien. Alors bon, je passe à autre chose, voilà c'est tout. » Sandrine se prend aussi les pieds dans le tapis des explications confuses puisqu'au début elle explique qu'elle écoute de la musique dans sa chambre et qu'elle a des CD. Et au fur et à mesure de la discussion, elle réajuste ses positions. Elle aussi déclare qu'un poste de radio est en haut de l'armoire et qu'il ne sert pas. On peut se demander pourquoi cacher un tel équipement, la prise multiple permettant de brancher la lampe du bureau et la radio n'est pas un investissement impossible. Il y a des enjeux que les filles ignorent et dont elles subissent les conséquences. Est-ce parce que pour la mère, la radio empêche la concentration intellectuelle ? Est-ce pour prouver que la famille doit se réunir sous un programme unique ?

Quand elle peut, Sandrine enjolive les faits. Ainsi pour la chambre, elle raconte comment elle a choisi avec sa mère et sa sœur le papier peint tandis que Magali explique que c'est sa mère seule qui a fait le choix ! Mais cette coloration du monde ne doit pas masquer que cette jeune fille tente d'abord de résister aux impositions de sa mère. Celle-ci a voulu que ses filles aillent dans un collège privé, en dépit du coût. Le collège public était perçu comme dangereux. Tout d'abord la mère ne les a prévenues qu'une fois les inscriptions faites. Ensuite Sandrine conteste la différence entre les deux collèges, ne désespérant pas revenir au public et retrouver ses copines. Elle essaie de montrer qu'actuellement la situation n'est pas excellente : « dans l'ensemble, que la classe soit très turbulente, et tout, enfin pas très très turbulente, mais un peu quand même. Comme ça je pourrais dire qu'à SGC (collège privé) c'est pareil qu'à HM (collège public) ». Magali conserve un avis plus prudent, ménageant l'avenir : « Je préférerais être à HM parce qu'il y a mes amis et y'a une plus grande cour, et je préfère être à SGC parce que y'a moins de… de… de…, y'a moins d'énergumènes ».

Les jumelles sont de bonnes élèves, Magali est même dans les quatre premiers de la classe. Comme les résultats sont bons, la mère oscille entre la surveillance et la responsabilisation. Ainsi elle ne prend jamais l'initiative de regarder le carnet de liaison ou le cahier de texte : « Quand y'a un mot dedans, c'est moi qui vais lui dire. Par exemple, je vais lui dire à haute voix, et puis après je vais le laisser sur la table du salon, et puis elle le signe. Elle me le rend et puis je le remets dans mon sac !… Sinon elle me le réclame mais elle vient pas fouiller dans mon cartable, enfin peut-être qu'elle le faisait en CE2, mais alors en 6ème quand même pff ! ». Elle ne vérifie pas tout : « Elle nous demande si on a fait nos devoirs mais elle vérifie pas parce qu'elle sait très bien qu'on est bien obligé de les faire, parce que les profs, ils passent toujours dans les rangs ». Magali sait bien que ce n'est pas de l'indifférence. Sa mère veut savoir les notes et les autres choses de la classe : « Elle me demande mais généralement quand j'en ai une, je lui dis … donc elle a pas besoin de me le demander ». Magali n'a jamais été collée, et elle ne le souhaite pas : « ça serait ma fin ! Ma mère, elle va me tuer ! ». Sandrine se sert d'une expression comparable : « J'ai plutôt pas intérêt à avoir une heure de colle, sinon ma mère, elle me tue ». La mère est sévère, en cas de mauvaise note, elle « n'est pas contente, elle me crie dessus, et bon vu qu'elle crie très fort, c'est pas agréable du tout ». Mais cette sévérité semble moins arbitraire que d'autres actions et réactions maternelles.

Un si petit monde

Dans un tel contexte, l'individualisation reste souvent un vain mot. La logique psychologique de la différenciation entre les jumelles (M. Darmon, 2001) n'est pas appliquée. Si elles ne sont pas dans la même classe, ce n'est pas suite à une demande maternelle. Pour les vêtements, la mère achète souvent en double en faisant varier les coloris. Une partie de leurs affaires sont mélangées : « Dans la commode, c'est commun, y'a les chaussettes et les culottes, et les maillots de corps »[13]. La mère de Magali participe activement au choix de ce que sa fille mettra le lendemain : « Ma mère, elle m'impose pas spécialement des linges mais si je veux mettre un linge en particulier que j'ai pas mis depuis longtemps et bah je peux le mettre et je le pose là, si maman, elle est occupée, je le dépose sur mon bureau … pour que maman après, elle voit et que si ça lui convient pas elle remet dans l'armoire et elle en prend un autre ». On rencontre rarement un tel contrôle, on est si loin de la mère de Fati qui ne découvre les habits de sa fille que le soir au retour de l'école, puisque le matin elle dort au moment où les enfants s'en vont. Fati justifie cette non-inquiétude maternelle en affirmant que sa mère sait qu'elle ne partira pas toute nue ! Le plus souvent la gestion du stock est contrôlée, et la liberté s'inscrit à l'intérieur des vêtements disponibles. La mère de Magali et de Sandrine surveille les deux niveaux. Dans les magasins, les filles tentent timidement de faire reconnaître leurs goûts : « On voit ce qui nous plaît, et puis maman elle aime pas trop, bah on prend pas » (Sandrine).

Les cheveux sont aussi l'objet d'un fort contrôle. Sandrine raconte qu'en semaine, un coup de peigne suffit : « Et sinon pour me natter, c'est le dimanche, on se fait coiffer le dimanche et puis c'est maman qui choisit la coupe. » Sandrine n'aime pas forcément ce que fait sa mère : « En fait, ça dépend de son humeur ! Bah si elle est de bonne humeur et que je lui demande de me faire une coupe que j'aime bien, elle la fait. Sinon, quand elle est pas de bonne humeur, elle fait ce qu'elle veut ! ». Sandrine voudrait retourner chez le coiffeur – elle y a été une fois – pour se faire défriser les cheveux. Mais il lui faut attendre : « Dans deux ans quand ils seront assez longs parce que pour elle, là ils sont pas assez longs ! Moi je trouve que c'est pas vrai hein ! Je pourrais très bien me faire défriser maintenant ! Si elle a dit deux ans, c'est deux ans. Et je pourrais pas la faire baisser là-dessus ». Magali n'est guère plus satisfaite : « C'est maman qui nous coiffe ! Et c'est moi qui choisis ma coupe quand elle a pas d'idées », ajoutant que sa mère en a souvent. Magali n'aime pas trop les coiffures que lui fait sa mère « parce que généralement les nattes, elles sont

[13] Sandrine a un coin de l'armoire pour elle, sinon elle partage la commode et les étagères : « C'est mélangé, en fait y'a un côté pour moi et y'a un côté pour Magali à chaque étage. »

complètement de travers ». En plus les jumelles sont coiffées de la même manière. Magali commente ainsi : « J'm'en moque, si elle devait me coiffer autrement, elle me coifferait autrement ! C'est tout ! Si elle voulait pas elle me le ferait pas ! ». Elle sait, elle aussi, qu'elle ne pourra pas la faire changer.

La surveillance de la nourriture s'exerce aussi sur la nourriture. Ainsi la mère donne chaque jour un goûter pour les récrés de 10h et de 3h. Pour le goûter de quatre heures et demie, Sandrine ne prend jamais plus que ce qui est prévu : « C'est ma mère qui dit combien on en a chacune … et voilà après elle, elle sait combien il va rester dans le paquet alors bon, on peut pas prendre en plus ». Magali ne tente pas davantage d'enfreindre la règle, par exemple en mangeant entre le goûter et le dîner : « Y'a pas moyen, je pense mais je n'ai jamais essayé, parce que maman, elle dit 'faut pas grignoter en dehors des repas ', alors je grignote pas ».

L'espace extérieur est peu ouvert. Les trajets doivent se faire à pied. Il n'y a jamais eu de discussion avec la mère : « On sait qu'il faut pas prendre le métro toutes seules, c'est tout ». Magali accompagne quelquefois sa mère pour les achats communs : « Sinon, je suis en train de faire autre chose, elle vient nous demander si on veut faire les courses, des fois c'est pas vraiment qu'on veut, c'est plutôt qu'on n'a pas trop le choix, elle dit : 'les filles, venez faire les courses'. On y va et c'est tout ». Heureusement que l'expression « C'est tout » permet de terminer la réponse sans plus de justification.

Cependant il reste deux ou trois temps, ou espaces, « libres ». Les jumelles sont contentes de leur lit[14]. Sandrine l'avoue – « Parce que je peux tout faire dessus, je peux faire mes devoirs et tout, je peux lire » – tout comme sa sœur qui s'y sent bien aussi : « Parce que si je suis fatiguée, je peux m'allonger, je peux lire en même temps, je peux jouer en même temps, je peux dessiner, je peux faire mes devoirs sur mon lit ». Le lit – celui du haut pour Magali et du bas pour Sandrine qui avait « un bras qui pendait » et qui donc préférait celui-là – est un des objets les plus personnels et qui autorisent, enfin, le mélange des genres : être élève et s'autoriser un rapport au corps peu conforme à la bonne tenue scolaire !

Comme il n'est pas possible d'oublier complètement la dimension « élève », il faut la tordre de telle sorte qu'elle puisse devenir compatible avec un certain plaisir. La musique leur étant est interdite, reste la lecture, encouragée par la mère comme pratique complémentaire à l'école. Alors Magali et Sandrine lisent et aiment lire. Et

[14] Une des choses que les filles ont décidé dans leur chambre c'est le choix des couettes !

elles se différencient entre elles. Sandrine aime particulièrement les romans policiers. Elle n'écoute pas les conseils de sa sœur : « Ouais enfin bof quoi. Mais quand elle me dit 'c'est bien', je le commence et après quand j'aime pas, je le finis pas. J'arrête là ! ». Magali choisit en priorité des livres traitant de l'équitation et des polars. Elle en parle avec sa sœur mais elle suit rarement, elle aussi, ses conseils. La lecture n'est jamais déconnectée de la pratique scolaire. C'est ainsi que Magali justifie leur inscription à la bibliothèque du quartier : « C'est parce que déjà on avait assez de livres. Et puis que là, vu qu'on est en sixième, ils nous demanderont de faire des exposés, un herbier, faut que tu cherches des noms alors vaut mieux être abonnée à une bibliothèque ». La mère vient d'investir dans un ordinateur : « C'est maman, elle a dit que comme on était en sixième, on allait devoir faire des exposés, alors elle a dit que ce sera plus pratique. Et nous, on n'a pas dit non ». Les filles n'ont pas demandé, mais elles ont accepté, espérant sans doute pouvoir détourner au moins un peu cet appareil. La télévision sert déjà aussi à cet objectif pédagogique. Ainsi Magali « regarde des documentaires que maman nous impose : *Thalassa*, *Envoyé Spécial*. Des fois, c'est bien mais alors des fois, tu dors, tu dors ! Parce qu'elle nous dit 'Cela va vous instruire' et le pire (sic) c'est qu'elle a raison ». Magali a pu le vérifier en pouvant répondre plus facilement à des questions de ses professeurs.

Les jumelles font de la gymnastique rythmique et sportive (GRS) le mercredi après-midi dans le cadre du collège. Là encore l'initiative est maternelle : « C'est les profs qui nous ont passé des circulaires. Il y avait écrit, GRS, cours, patati, patata, et après on s'est mis dedans. Après notre mère, elle nous a dit : 'GRS ou basket', et on a dit 'GRS' » (Magali). L'activité est commune aux jumelles qui font un duo. C'est la prof qui a décidé pour la taille et pour maman, « cela lui évitait de galérer pour trouver un juste au corps pareil que ma partenaire ». Elles sont donc une fois de plus « pareilles ». Ce monde leur permet de respirer mais non de se différencier entre elles.

Hormis le lit, ce qui est personnel (relativement) pour l'une et l'autre, ce sont les amies. Sandrine a une meilleure amie, Wafa (mais qui ne va pas dans le même collège). Elles ne se voient qu'une fois par semaine. Sa mère approuve ce choix : « Elle l'aime bien … Heureusement car vu que c'est ma meilleure amie, vaut mieux que ma maman, elle l'aime bien. Pareil, je connais ses parents. Elle connaît ma mère, moi je connais ses parents ; elle est venue chez moi, moi pareil et tout ! Donc c'est aussi pour ça que c'est ma meilleure copine ! ». L'approbation est encore nécessaire. Sandrine appartient aussi à une bande, « on est que des filles, on est toujours ensemble, en classe, dans la cour ». Elles se retrouvent en GRS le mercredi : « Mes

copines, elles sont un peu comme moi… On parle ensemble, on parle ». Elles ne se voient pas suffisamment. Le vœu de Sandrine porte sur ce point : « Que je puisse inviter mes copines plus souvent ». Pour leur anniversaire, il y aura un goûter avec un gâteau, et cinq ou six copines. La mère se mêle des invitations : « La plupart du temps, maman, elle connaît. Donc je lui dis les prénoms et elle sait tout de suite qui c'est. Et elle m'a fait penser à une ou deux copines » (Sandrine). Selon Magali, la mère est encore plus sélective : « Ma mère, elle dit 'faut que ça soit des enfants qui travaillent bien à l'école et qui sont sages' » ; la préadolescente commente : « Généralement mes amis, ils travaillent bien à l'école ». Magali a comme « bonne amie », Urielle, mais ce n'est pas « une meilleure amie ». Urielle fait partie de la bande de Magali, avec Théo, Jérémy, Alexandre, Grégory, quatre garçons et sept filles du même collège. Ils jouent dans la cour : « Le plus souvent on est entre filles, après y'a des garçons qui viennent nous embêter. Après on les chasse. C'est eux les souris et nous les chats ». Enfin le monde à l'envers ! Magali sort un peu avec les uns ou les autres : « On va un peu se promener, on parle un peu, on goûte ». Elle rentre quand « le soleil se couche… en été vers six heures et en hiver vers quatre heures et demie ou cinq heures ». L'appartement est fermé, pas d'invitation sauf pour l'anniversaire.

Le rapport à la mère et à son ordre éducatif diffère selon les deux sœurs. Sandrine a une relation privilégiée avec sa sœur jumelle : « Je les [les secrets] garde pas pour moi, je les dis à Magali ! Y'a des trucs que je dis que à Magali, comme enfin … là je sais pas trop … je trouve pas mais y'a des trucs que je dis que à elle ! » Elle la considère comme sa confidente. Dans une moindre mesure, elle parle également beaucoup à sa mère, en particulier de sa vie à l'école. Elle envisage de lui avouer lorsqu'elle sera amoureuse bien que la question ne se soit jamais posée. Elle n'a rien à cacher à sa mère : « Je peux tout dire à ma mère, c'est pareil que moi ! ». Magali ne cite pas sa mère dans ses réponses sur les confidences : « A Urielle. Sinon à ma sœur. C'est les deux seules en qui j'ai confiance. Je leur dis pas les mêmes trucs, ma sœur, je lui dis des trucs un peu plus personnels ». Elle maintient plus sa mère à distance, certaines choses n'ont pas à lui être dites : « Comme par exemple, si tes amis travaillent bien à l'école, parce que c'est vrai, c'est tes amis à toi, tes parents, ils ont pas à s'en mêler … sauf si vraiment ton ami, il est chiant et tout ! » Elle ajoute à propos de sa mère : « Elle me demande si mes copines, elles travaillent bien et tout ! Souvent elle m'en parle de mes copines … Mais bon maintenant je suis habituée alors je m'en moque … ».

Si dans un premier temps, on pouvait penser que Magali était plus résignée que Sandrine et que cette dernière évaluait davantage l'éducation donnée par leur mère, dans un second temps, on est contraint de revoir ce clivage. Chacune tente de développer quelques points de résistance, souvent mentale. Ainsi Magali se moque du rituel du soir. Leur mère embrasse chacun de ses enfants avant d'aller à se coucher à l'heure fixée, 21h30. Cela l'ennuie : « Parce que 'Bonne nuit, maman, bisous', 'Bonne nuit, Mathys', bon lui, il est pas soûlant, mais maman quand même ». Magali mêle rêve et réalité quand elle énumère ce qui a changé depuis l'entrée au collège : « Oh choisir mes linges toute seule ! Dire à maman ce qu'on voudrait bien manger ! Lui dire à quelle heure on ira se coucher. Lui dire si on doit aller, enfin on peut pas aller au centre le mercredi, ça, c'est clair ! Et lui dire si on doit aller à la bibliothèque ». En effet, elle n'a pas encore le droit de « dire » tout cela. Mais en répondant ainsi, elle montre que sa résignation n'est qu'apparente. Elle veut avoir une certaine individualisation, et elle sait combien ce sera difficile. On pourrait prendre une image du travail qu'elle doit encore accomplir pour que la réalité soit un peu plus conforme à son rêve. Magali joue quelquefois chez elle. Un de ses jeux favoris est le *Méga Quizz*, un jeu avec des questions et une réponse à sélectionner (un jeu « para-scolaire ») : « Si t'as bon, c'est bien et si t'as pas bon… Je joue aussi à deux, c'est comme on veut ! Mais le plus souvent, je joue toute seule ! Comme ça, j'ai pas besoin d'attendre personne et quand je veux arrêter, j'ai pas besoin de demander, j'arrête ! ». Détourner un jeu collectif en jeu personnel, ne plus avoir besoin de demander, d'attendre le bon vouloir d'autres personnes. Magali a pour le moment peu de terrain pour exercer ce « pouvoir » nécessaire à l'individualisation de soi, prise entre la puissance de la mère et la présence de sa jumelle. L'individualisation apparaît bien en creux dans la manière de jouer de Magali, et aussi dans sa définition de l'indépendance : « Etre indépendant, ça veut dire que t'as pas besoin de ta maman, t'as pas besoin de lui 'Oui maman, je vais faire ça'. Maman ne m'appelle pas. T'as pas besoin de lui dire 'Bon, je vais à la bibliothèque'. T'y vas sans rien lui dire. Tu sors quand ça te semble bon ». Magali se laisse emporter par son rêve d'émancipation qu'elle doit rendre compatible avec le rêve de sa mère, celui de la réussite, d'une certaine réussite scolaire et sociale, projets qui sont pensés comme contradictoires par la mère.

Chapitre 5
Les préadolescents berlinois

1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie

L'analyse des préadolescents de Berlin est menée selon la même procédure que pour les filles, en premier lieu, avec le calcul de leur score de dépendance. Sur les onze garçons, trois obtiennent un score élevé (quatre ou cinq points) et trois un score faible (zéro ou un point).

Tableau 1. Le score de dépendance

Préadolescents Berlin

	Pas de chambre individuelle	Réveil par les parents	Pas d'argent de poche	Ne pas dormir chez les copains	Contrôle des devoirs	Pas de déplacement en transport en commun	Ne pas partir en vacances sans les parents	Score de dépen-dance
Walid	///////////////	///////////	///////////	///////////			///////////	5
Erik	///////////////	///////////	///////////	///////////			///////////	5
Eliot	///////////////	///////////		///////////		///////////////	///////////	5
Markus	///////////////	///////////			///////////			3
David	///////////////	///////////					///////////	3
Tobias		///////////			///////////		///////////	3
Brian	///////////////	///////////					///////////	3
Kevin				///////////			///////////	2
Tim						///////////////		1
Philipp							///////////	1
Niklas								0
Total	6	7	2	4	2	2	8	

Le total des colonnes fournit des repères pour connaître – dans les limites du corpus qui, signalons-le tout de suite, n'est pas comparable socialement à celui des jeunes filles, les garçons ayant des origines sociales moins élevées que celle des filles- les critères qui font consensus pour cette classe d'âge et ce genre et les critères qui servent de support, au contraire, à la différenciation.

Au pôle de ce qui est autorisé aux collégiens allemands, trois comportements : la possibilité de se déplacer en transport en commun sans adulte accompagnateur puisque presque tous les préadolescents déclarent faire de tels voyages ; l'absence de contrôle des devoirs chaque jour. Les parents peuvent demander si les devoirs

sont faits ou les leçons apprises, ils ne vérifient pas concrètement si tel est le cas. Et enfin l'argent de poche.

Au pôle des pratiques les moins diffusées, le réveil par soi-même, et le fait de partir en vacances sans ses parents. On aurait pu supposer que les jeunes gens tenaient à se réveiller avec le réveil, seuls quatre ont une telle démarche. Pour les autres, le réveil est personnalisé par l'un ou l'autre parent. Cela permet de rendre légitime une intervention maternelle, ou plus rarement paternelle, sous le couvert de la commodité. Partir en vacances sans ses parents (chez une tante, chez ses grands-parents, voire avec une amie et ses parents) – en dehors des moments scolairement programmés comme les classes vertes – n'est pas à la préadolescence une chose normale.

En situation intermédiaire, deux indicateurs : le fait d'avoir une chambre individuelle et le fait de dormir chez un copain. Plus de la moitié des garçons ont une chambre « partagée » – les filles du corpus berlinois étaient plus nombreuses à disposer d'une chambre individuelle. On peut faire l'hypothèse – que d'autres éléments tendront à étayer plus loin – que, consciemment ou non, les garçons sont moins construits socialement comme des individus d' «intérieur » que les filles, et que cela se traduit par des arbitrages en faveur des préadolescentes sur ce point. Passer une nuit en dehors de chez soi n'a rien d'évident. La conquête de l'espace extérieur est loin d'être achevée à cet âge alors que les déplacements en transport en commun forment un acquis à Berlin, notamment parce qu'il existe d'assez grands décalages entre le domicile et le lycée (engendrés principalement par le choix de l'institution scolaire). Changer de domicile provisoirement, en allant dormir chez un copain, reste objet de négociation. Tout se passe comme le préadolescent devait redevenir « fils de » à la nuit tombée avant de dormir alors que dans la journée, il pouvait plus aisément modifier son identité.

La comparaison des trois préadolescents les plus dépendants (selon ce score) et des trois les plus indépendants montre que la différenciation est engendrée à partir de certains indicateurs que se crée la différence : l'existence ou non de la chambre individuelle, le réveil ou non par soi-même, le fait de dormir chez un copain et l'argent de poche. L'absence de contrôle scolaire n'est pas associée à cette hiérarchisation de la dépendance puisqu'elle est garantie à tous. Le fait de partir en vacances sans ses parents n'est pas, non plus, un élément constitutif de ce clivage. Les jeunes « indépendants » se caractérisent donc par un degré plus élevé d'individualisation au sein même de l'espace domestique, grâce à une chambre

individuelle, à l'usage quotidien du réveil. Les garçons les plus indépendants peuvent se retirer explicitement dans leur chambre. Ils ont à leur disposition un espace déjà pré-codé « personnel » alors que les autres doivent s'approprier une partie de l'espace collectif qui le reste officiellement. C'est le signe que leurs parents leur reconnaissent – et ont les moyens de leur donner cette reconnaissance – une individualité au sein même du groupe. Les autres peuvent accéder à une certaine indépendance, on le verra bientôt, mais d'une autre manière, d'une façon qui ressemble en partie (et en partie seulement) à celle des conjoints. En effet ces derniers n'ont pas, dans la plupart des cas, une chambre à soi. Le plus fréquemment, ils s'approprient un « coin » mais sans le revendiquer totalement comme « personnel ». C'est ainsi que Vincent Caradec (1993) narre le cas d'un homme qui refuse d'assumer explicitement qu'il a pris le bureau pour le transformer en « son » bureau. Il nie, estimant peu légitime cette revendication territoriale. Les préadolescents « dépendants » peuvent transformer la chambre à coucher partagée en un coin personnel, notamment grâce à leur lit. Même en l'absence d'une chambre à soi, et quel que soit le milieu social, les préadolescents peuvent se retirer. La question, en l'absence de la chambre, reste posée de trouver les modalités de ce « repli ».

Tableau 2. Le nombre des jeunes « dépendants » et « indépendants » selon les indicateurs du score de dépendance

Préadolescents Berlin

	Les 3 plus dépendants	Les 3 plus indépendants
Pas de chambre individuelle	3	0
Ne pas dormir chez un copain	3	0
Réveil par un parent	3	0
Pas d'argent de poche	2	0
Contrôle des devoirs	0	0
Ne pas partir en vacances sans un parent	3	2

Ce « retrait » peut prendre une forme paradoxale, celui d'une sortie dans l'espace proche de l'immeuble, en allant jouer avec des copains par exemple. On se souvient de Nadia[1] qui, voulant fuir le travail domestique et la pression familiale, sortait écouter de la musique dehors, sur le terrain de jeux au bas de chez elle. L'absence de chambre individuelle rend moins évidente cette individualisation, surtout si le niveau d'équipement est, lui aussi, faible. Le travail menant à celle-ci prend d'autres formes, et en change sans doute le sens. L'individualisation masculine ayant pris souvent cette inscription dans l'espace public, le manque de chambre individuelle

[1] Cf. Chapitre 3.

doit être plus aisément supportable que pour les filles. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les garçons dépendants ont une maîtrise des cartes de Berlin, pour leur quartier, pour la ville dans son ensemble, pour le métro, aussi bonne, aussi élevée que celle des garçons indépendants (Tableau 3). Tout semble indiquer que coexistent deux modalités du processus d'individualisation : l'un reposant sur une logique de « compensation » entre espace intérieur et espace extérieur pour les plus dépendants, l'autre reposant sur une logique du « cumul » entre les deux espaces pour les plus indépendants.

Tableau 3. D'autres indicateurs de dépendance

Préadolescents Berlin

	Score de dépen-dance	Pas de chambre individuelle	Pièce la plus fréquentée	Porte de la chambre	Trajet avion/train seul	Repérage sur carte
Walid	5	//////////////	chambre des parents	?	non	très bon
Erik	5	//////////////	chambre	mixte	non	bon
Eliot	5	//////////////	chambre	mixte	non	moyen
Markus	3	//////////////	cuisine	Fermée	non	moyen
David	3	//////////////	chambre +salon	mixte	non	moyen
Tobias	3		chambre	fermée*	non	moyen
Brian	3	//////////////	salon	ouverte	non	mon
Kevin	2		chambre+ salon	mixte	non	moyen
Tim	1		chambre	mixte	non	moyen
Philipp	1		chambre +salon	ouverte	non	très bon
Niklas	0		chambre	mixte	oui	très bon

*Tobias habite un étage personnel.

Les indicateurs d'hétéronome et d'autonomie révèlent une faible différenciation selon le score de dépendance, contrairement aux préadolescentes de Berlin. Les jeunes gens les plus dépendants ne diffèrent guère des collégiens les plus indépendants pour la culture jeune, pour l'amplitude du réseau amical. Ni les uns ni les autres ne vont acheter leurs vêtements seuls, ne tiennent un journal intime (ils ont toutefois une cachette), ne prennent leur mère ou leur père comme confident principal.

Tableau 4. Les indicateurs d'hétéronomie et d'autonomie

Préadolescents Berlin

	Score de dépen-dance	Monde	Confidence mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seul	Pas de journal intime	Jamais seul à la maison	Culture jeune	Réseau amical
Walid	5	à soi validé				//////		++	-
Erik	5	à soi validé			////////////	//////		++	+

Eliot	5	approuvé			//////////////	//////		++	++
Markus	3	approuvé	+		//////////////	//////		++	+
	Score de dépen-dance	Monde	Confidence mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seul	Pas de journal intime	Jamais seul à la maison	Culture jeune	Réseau amical
David	3	approuvé	+		//////////////	//////		+	+
Tobias	3	approuvé		?	//////////////	///////	///////	++	+
Brian	3	à soi validé			//////////////	//////	///////	+	+
Kevin	2	appliqué			//////////////	///////		+	+
Tim	1	à soi validé		/////////	//////////////	//////		++	+
Philipp	1	approuvé			//////////////	//////		++	+
Niklas	0	à soi validé		?	//////////////	//////		++	++
Total			2	1	10	11	2	8++	2++

Note de lecture : La simple adhésion à la culture jeune (+) est considérée comme « faible ». Pour le réseau amical : entre 0-2 copains/copines = - ; entre 3-4 = + ; plus de 5 = ++. Pour la confidence, l'absence de + signifie que les enfants ne font pas de confidences strictement personnelles à un de leur parent (le plus souvent la mère), la présence d'un + signifie que l'enfant se confie à une meilleure amie, à un tiers mais aussi à l'un de ses parents, les deux ++ indiquent que l'enfant ne se confie qu'à sa mère (plus largement à l'un de ses deux parents).

Si cela est juste, cela signifie donc que la dépendance, mesurée par le score, n'est associée ni à un type de monde dans lequel vit le jeune, ni à un type d'autonomie. Deux jeunes préadolescents sur les trois qui ont obtenu cinq points élaborent un monde à eux qui est validé par leurs parents. Ils sont donc à la fois « dépendants » dans le sens où notamment ils ne disposent pas d'espace personnel, et autonomes dans la mesure où ils organisent leur temps, leurs pratiques à leur façon, sans grande directive parentale. Cette autonomie spécifique renvoie à certaines conditions familiales, sociales et géographiques. Ces deux jeunes ont des pères ouvriers au chômage. Le père de Walid est d'origine palestinienne, le père et la mère d'Erik sont du Ghana et de Côte d'Ivoire. Ils ont par ailleurs une bonne scolarité, même si Walid qui a commencé sa 7. Klasse dans un Gymnasium a été réorienté en cours d'année et a rejoint cette Hauptrealschule (qui est une école qui combine les deux cursus, Hauptschule (cursus le moins valorisé), et Realschule (qui se situe entre la Hauptschule et le Gymnasium).

Tableau 5. L'identité sociale

Préadolescents Berlin

	Score dépen-dance	Ville	Age	Fratrie	Milieu Social	Niveau scolaire	Classe / Type d'établissement
Walid	5	Berlin	13	trois sœurs (20, 16, 9 ans) et trois frères (21, 19, 14 ans)	CP- -	très bon*	7. Klasse Hauptrealschule
Erik	5	Berlin	13	un frère (11 ans) et une sœur (8 ans)	CP - -	moyen plus	7. Klasse Gesamtschule
Eliot	5	Berlin	11	une demi-sœur (6 ans) et trois quasi-frères (13, 10, 8 ans)	CP	très bon	5. Klasse Grundschule
Markus	3	Berlin	12,5i	une sœur (8 ans)	CM +	bon	6. Klasse Gymnasium
Lukas	3	Berlin	12	un frère (8 ans)	CS	bon	6. Klasse Gymnasium

	Score dépen-dance	Ville	Age	Fratrie	Milieu social	Niveau scolaire	Classe / Type d'établissement
Tobias	3	Berlin	13,5	un frère (16 ans et demi)	CS	bon	7. Klasse Gymnasium
Brian	3	Berlin	13	une soeur (11 ans)	CP - -	moyen	7. Klasse Gesamtschule
Kevin	2	Berlin	12	fils unique	CM ++	moyen	6. Klasse Gymnasium
Tim	1	Berlin	11	une soeur (7ans)	CP	très bon	5. Klasse Grundschule
Philipp	1	Berlin	12,5	fils unique	CS	très bon	6. Klasse Grundschule
Niklas	0	Berlin	12,5	fils unique	CM	moyen plus	6. Klasse Grundschule

* Walid réussit très bien au niveau où il est, mais ce n'est pas le meilleur niveau (Gymnasium).

C'est pour cette raison que nous « opposerons » Walid et Erik à Tim et Philipp afin de mieux comprendre comment l'autonomie peut être construite dans des niveaux de dépendance domestique très dissemblables.

2. Une manière paradoxale d'être « dépendant » en milieu populaire

Du point de vue de la recherche, quelque chose d'intéressant s'est passée. Les récits ont été élaborés sans qu'ait été évoquée la phase ultérieure de l'exposition des résultats. Ce n'est que dans un second temps, après avoir décidé la construction de tableaux synthétiques selon le sexe et la nationalité, que la surprise est venue. Les récits de Walid et d'Erik se concluaient en soulignant le haut niveau d'indépendance et d'autonomie, et leurs résultats au score de dépendance démontraient au contraire un degré élevé ! Cette contradiction, qui n'avait pas été observée pour les jeunes filles de Berlin, exige donc un approfondissement de la réflexion. Cela conduit à mieux appréhender le sens d'un score élevé pour ces garçons. Ils n'ont pas la possibilité de gérer de l'argent de poche (défini comme rentrée d'argent régulière) ; ils n'ont guère le loisir de pouvoir se réfugier dans un monde personnel, par l'absence d'une chambre personnelle. Ils peuvent néanmoins avoir des activités qu'ils choisissent, et vivre dans un monde que leurs parents ne désapprouvent pas.

Portrait de Walid

Walid a 13 ans. Il est né en Allemagne mais il est d'origine palestinienne. Ses parents sont en Allemagne depuis vingt ou trente ans, il ne sait pas. Il n'a jamais été en Palestine mais se déplace au Liban de temps à autre. Cette dimension a du sens pour lui. Lorsque l'enquêtrice lui demande ce qu'il souhaiterait si une fée lui proposait un

vœu, il répond : « Que nous retournions dans notre pays la Palestine, pas que ce soit les juifs qui la prennent ».

Il vit dans une famille populaire, nombreuse. Sa mère est femme au foyer. Son père est au chômage (il était mécanicien et a aussi été vendeur dans un supermarché). Ils sont sept enfants : trois sœurs 20, 16, 9 ans et trois frères 21, 19, 14 ans. Le plus âgé de ses frères ne vit plus à la maison, il est marié, étudiant et il vit avec sa femme à Berlin. L'un de ses frères passe le Bac et l'autre fait des études d'informatique, une de ses sœurs est étudiante en pharmacie. Son frère de 14 ans, Saïd, est au Gymnasium. Walid l'a quitté car il a été réorienté, quelques mois après son entrée, comme l'avait a été Lisa[2]. Il est donc dans une école polyvalente. Ils vivent à huit dans un appartement de quatre pièces. C'est au premier étage d'un immeuble de neuf étages, situé à Kreuzberg[3]. Auparavant ils habitaient dans l'arrondissement de Neukölln.

Walid vit dans une double culture, et en tout cas dans une famille à double langage. Il parle arabe avec sa mère et son père. Ses parents comprennent l'allemand mais ne le parlent pas bien, sa mère encore moins que son père. Ils regardent plutôt la télévision arabe tandis que lui et ses frères préfèrent la télévision allemande. Walid comprend l'arabe, sans en maîtriser l'écriture. Il suivait des cours dans une école arabe, mais ne voulait plus y aller, « c'était trop ennuyeux ». Ses parents n'ont rien objecté. Il ajoute que son grand frère qui habite encore chez eux leur lit de temps à autre des passages du Coran comme pour signifier que le fait de quitter cette école ne doit pas être interprété comme un éloignement, voire une rupture avec sa culture. Ses sœurs ne fréquentent pas non plus l'école arabe. Les deux aînées portent le foulard. Seuls les deux grands frères ont terminé leur cursus dans cette école.

Un monde extérieur, en famille

Le monde dans lequel vit Walid est familial, au sens de « famille élargie ». Son réseau de sociabilité comprend presque exclusivement son frère, Saïd, et des cousins (de son âge, il en a sept ou huit). Du fait que les membres de sa famille habitent dans les deux arrondissements de Friedrichshain-Kreuzberg et Neukölln, l'espace

---

[2] Cf. Chapitre trois.

[3] Avant 2001, Kreuzberg était un arrondissement à lui seul, à présent – depuis le 1er janvier 2001, date où Berlin est passé de 23 arrondissements à 12 – il a fusionné avec Friedrichshain (le nom de l'arrondissement est désormais Friedrichshain-Kreuzberg). D'après le *Statisches Landesamt Berlin* (2001), cet arrondissement compte, 23,1% d'étrangers. L'arrondissement de Mitte (qui comporte l'arrondissement éponyme, Prenzlauer Berg et Tiergarten) compte 26,7% d'étrangers et celui de Neukölln, 21,3%. Ce sont les trois arrondissements berlinois qui se distinguent par le plus fort % de personnes étrangères. La ville de Berlin compte 13,1% d'étrangers.

dans lequel circule Walid est assez large sans compter les autres arrondissements qu'il fréquente aussi. Il construit, en quelque sorte, une « ville familiale », au sens non d'espaces qui seraient uniquement de famille, mais de l'accompagnement. Il a le droit de circuler, ses parents lui font confiance, pour jouer, rendre visite, se distraire. Berlin n'a pas de limites pour lui, il va aussi bien au Ku'damm qu'à la Place Alexander, « partout où il se passe quelque chose ». Pendant les vacances, toute la famille - ses frères et sœurs, les cousins, cousines etc., sauf les parents qui ne viennent qu'occasionnellement - se rend souvent dans un grand parc (dans l'arrondissement de Neukölln où ils habitaient avant et où ils ont de la famille) où ils mangent et s'amusent. Ils peuvent parfois être une trentaine. Dans quelques semaines, lorsqu'il sera en vacances, Walid partira avec ses frères et sans ses parents à la mer du Nord où ils ont des cousins, pendant deux semaines. Ils loueront sur place une caravane.

Walid se déplace par tous les moyens possibles : à pied, à vélo ou avec les transports en commun. Il est le plus souvent accompagné de son frère Saïd avec lequel il s'entend bien, ou avec ses cousins du même âge (qui, pour la plupart, habitent dans l'arrondissement de Neukölln où habitait avant la famille de Walid, ce n'est pas très loin). Entre eux, ils parlent arabe ou allemand. Lorsque son frère a des devoirs à faire et qu'il est trop occupé pour sortir, Walid voyage seul. Il circule déjà depuis quelques années sans adulte en transport en commun. Il ne sort jamais accompagné de ses sœurs. Dans la famille, il y a les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Cependant quelquefois la petite sœur joue avec Walid et son frère à des jeux sur l'ordinateur. Ses sœurs ne prennent jamais seules les transports en commun ; c'est la grande sœur de 20 ans (qui a le permis de conduire ainsi que ses frères de 21 et 19 ans) qui emmène les autres sœurs et la mère pour aller faire du shopping ou aller rendre visite à de la famille.

Il joue souvent dans la cour en bas de l'immeuble, essentiellement au football avec certains de ses cousins (puisque quelques-uns habitent juste en face de leur immeuble). Sinon ils vont sur des terrains de sport qu'ils alternent puisqu'ils en connaissent plusieurs, proches de chez eux, ou bien de ceux de leurs cousins. Lorsqu'il fait beau, Walid se rend à la piscine, toujours avec les mêmes pairs. Il aime bien aller à la piscine ; celle à laquelle il se rend habituellement est située dans le même arrondissement et il y accède en prenant deux lignes de métro. Il arrive généralement en tout début d'après-midi et reste jusqu'à la fermeture. La bande de garçons joue au football, nage, joue aux cartes. Ses sœurs, voilées, n'ont pas le droit

d'aller à la piscine découverte. Elles ne sont autorisées à aller à la piscine couverte qu'à certains horaires réservés aux femmes.

Walid fréquente irrégulièrement un Cyber-Café situé au Ku'damm (équivalent des Champs-Elysées parisiens), l'un des plus grands centres avec ses deux cents ordinateurs, ou bien encore un autre situé dans l'arrondissement de Neukölln. Il joue environ une heure, deux heures au plus, car c'est payant. Il n'a pas d'adresse e-mail. Il préfère les jeux sur ordinateur, des jeux sportifs comme le football ou bien des jeux guerriers (avec du « dégommage d'individus »). Il va assez souvent au cinéma. Le dernier film qu'il a vu, *Spiderman*, il l'a regardé dans une salle située dans un grand centre comprenant plus d'une centaine de magasins dans l'arrondissement de Neukölln. C'est un centre commercial qu'il fréquente. Il se rend au cinéma à la séance de vingt heures : « C'est mieux, y'a moins de monde ». Ses parents donnent la permission d'autant plus aisément que souvent c'est son grand frère qui a le permis qui l'emmène avec Saïd et des cousins. Il cherche à voir les « grands films ». Il a vu *Le Seigneur des anneaux* (le titre lui revient difficilement), mais pas *Harry Potter.*

La culture musicale des jeunes n'est pas sa passion (il n'achète pas non plus de magazines). Il écoute des CD et des cassettes de pop music mais il ne sait donner aucun nom de groupe. Il n'écoute pas non plus la radio. Mais Walid a déjà été en discothèque pour les jeunes. Il y en a une pas trop loin de chez lui, mais il en connaît d'autres. C'est ouvert le samedi et le dimanche, de 14h ou 16h à 22h. Son rythme de pratique est mensuel. Sa mère est au courant. Cependant Walid n'est pas un grand danseur, il « regarde surtout ». Là encore, il est avec ses cousins. Comme il connaît les gens qui tiennent cette discothèque, il rend quelques services (rangement par exemple) et en contrepartie il ne paie pas l'entrée et il a aussi des boissons gratuites. Il ne boit jamais d'alcool.

Dans l'appartement, aussi en famille

Walid a une chambre d'une quinzaine de mètres carrés qu'il partage avec ses frères de 14 et 19 ans. Ses trois sœurs sont dans une autre chambre. En réalité, le plus grand frère dort le plus souvent dans le salon, dans la mesure où dans la chambre il n'y a que deux lits. Il ne va dans cette dernière que pour chercher des vêtements dans son armoire et se changer. Walid et ses frères ne rangent ni ne nettoient leur jamais leur chambre : « C'est mes sœurs qui le font ». Les deux plus grandes s'occupent du ménage et du rangement de la chambre de leurs frères. Les lits sont faits par la mère.

Les deux lits sont disposés en forme de « L ». Il n'y a pas de bureau dans la chambre. C'est pourquoi Walid fait très souvent ses devoirs dans la chambre des sœurs qui dispose d'un bureau ou bien dans sa chambre mais par terre. Globalement il est peu dans sa chambre : déjà parce qu'il est surtout dehors, et lorsqu'il est à la maison, il va fréquemment dans la chambre conjugale où se trouvent la télévision et la console de jeux *Nintendo*. Là il joue avec son frère, et parfois sa petite sœur. Ses parents ont mis la *Nintendo* dans leur chambre pour éviter que leurs fils y jouent trop longtemps. Sa chambre à coucher, qu'il partage, n'est donc pas un lieu important pour ce jeune homme. C'est cependant là qu'il a une petite cachette, dans un tiroir de l'armoire. Ses frères ne la connaissent pas. Il suppose que ses frères en ont une également. Il cache des lettres de filles ou bien des cadeaux qu'il ne veut pas qu'on voit parce que c'est privé.

Walid regarde la télévision environ trois heures par jour. Ils louent des vidéos deux à trois fois par semaine, avec une carte spéciale que les parents paient. Et ils visionnent le soir. Ses parents se couchent très tard. Ils vivent plutôt au salon alors les fils regardent la télévision dans la chambre des parents ! Lorsque les parents sont fatigués et veulent se coucher plus tôt, ils demandent à leurs enfants de regarder dans le salon. Dans la chambre conjugale, la télévision n'étant pas câblée, il n'y a que les programmes allemands et le magnétoscope.

La nature des relations

Les relations privilégiées de Walid sont ses cousins qu'il considère comme ses copains. Kalim est le cousin avec lequel il a le plus d'affinités, c'est à lui qu'il se confie en dehors de son frère, Saïd, avec lequel il s'entend très bien et à qui il dit « presque tout » : « Depuis que nous sommes petits, nous jouons ensemble, et nous connaissons aussi très bien nos cousins, qui viennent dormir chez nous ». Walid raconte beaucoup de choses à ses parents, à ses frères et sœurs, mais « pas tout ». S'il est amoureux par exemple, il le garde pour lui. De même son frère ne lui a jamais parlé de ce genre de choses alors que pour Walid, ça ne fait pas l'ombre d'un doute son frère a déjà été amoureux, « je le remarque parfois ». Mais ils ne parlent pas des filles ensemble. Walid déclare ne pas aimer être avec elles, il trouve ça « ennuyeux », en tout cas d'être avec ses sœurs et ses cousines. Il lui arrive malgré tout de rencontrer des filles lors de ses escapades dans les grands centres commerciaux. « On va les voir, et puis on leur parle ». Ils se donnent des rendez-vous amicaux (à la piscine, au cinéma etc.). Ils sympathisent, mais pour l'instant, il n'a pas d'amoureuse.

Les horaires et la gestion du temps

Le matin, sa mère, qui se réveille à six heures du matin, prépare ses deux sandwichs pour son goûter ; elle le fait pour tous ceux qui vont à l'école. Puis elle vient le réveiller vers 6h45, mais parfois elle doit venir plusieurs fois car il ne se lève pas tout de suite. Walid prépare toujours ses vêtements et son cartable le soir « parce que le matin je suis fatigué et que j'ai pas envie ». Il ne déjeune pas tous les matins. Il ne révise jamais le matin. Il ne regarde pas non plus la télévision. Il quitte la maison vers 7h30 pour l'école. Il s'y rend en métro – c'est à deux stations - et seul, étant donné que son frère fréquente une autre école.

Quand il rentre entre 14h et 16h, il déjeune avec sa mère et tous ceux qui sont là (pas Saïd qui finit ses cours plus tard). Après, il prie (prière quotidienne d'environ 5 minutes), puis il regarde un petit peu la télévision. Il sort jouer dehors, dans la cour de l'immeuble. Il ne commence à faire ses devoirs que vers 20h. Quelquefois il reste à l'école en études pour les faire avec des camarades de classe, après les cours, en permanence ou à la bibliothèque. Cela lui permet aussi de se faire aider s'il en a besoin.

Il dîne le soir vers dix-neuf ou vingt heures mais s'il n'est pas à la maison, ce n'est pas grave, il mange alors en rentrant, de la glace, des fruits. En principe, ils dînent tous ensemble, et souvent avec des invités. Walid ne met ni la table ni la débarrasse, ses sœurs s'en chargent. Lorsqu'il sort, il n'a jamais d'heures pour rentrer le soir, il lui arrive de rentrer vers 22h, parfois 23h, lorsqu'il a cours plutôt 21h, mais ça peut-être 22h. Souvent, il est chez ses cousins plutôt que dehors à cette heure-là.

L'argent

Walid n'a pas d'argent de poche. Il demande au coup par coup à sa mère de l'argent lorsqu'il en a besoin. Lorsqu'il va au Cyber-Café, il demande deux, trois euros à sa mère ce qui lui permet aussi de s'acheter un petit quelque chose à manger, un Döner qu'il préfère à un hamburger de chez *Mc Do*. Il reçoit à peu près trois, quatre euros pour une semaine normale de cours. Il n'a pas de livret d'épargne et n'a pas de tirelire puisqu'il ne fait d'économies. Mais récemment, comme il a eu un très bon résultat scolaire – après un essai malheureux au lycée, il est dans une Hauptrealschule en 7. Klasse – Walid s'est en effet retrouvé le meilleur des quatre 7. Klasse de son établissement. A la lecture du dernier bulletin, excellent, il a reçu de ses parents qui étaient très fiers de lui cinquante euros. Comme pour l'instant, il ne sait pas quoi acheter, il a demandé à ses parents de mettre l'argent de côté.

Ce bon résultat ne doit pas faire croire à un fort investissement scolaire de la part de Walid. Il est sérieux certes mais il fait son travail sans plus. Il aime bien toutes les matières enseignées sauf les mathématiques et la musique. Quand il a besoin d'aide, il demande à sa grande soeur de vingt ans. Elle lui fait réciter ses leçons. Ses parents ne contrôlent pas les devoirs mais lui demandent tous les jours s'il les a faits. Sa grande sœur lui dit qu'il devrait lire, il lui répond : « Ça sert à quoi ? ». Elle lui amène des livres de la bibliothèque, sans grand effet. Il ne lit que des bandes dessinées (comme *Dragoonball*) car un des cousins lui en prête. Lorsqu'il lit des « livres » ce sont des ouvrages qu'il doit lire pour l'école mais il trouve ça « ennuyeux » de lire.

Walid a le droit de faire beaucoup de choses. C'est le seul des jeunes hommes de Berlin qui, lorsqu'il a besoin de vêtements, en achète sans ses parents. Il est accompagné de son frère de 14 ans. Il aime bien les vêtements de marque, les vêtements sportifs de préférence. Il ne s'en achète toutefois pas souvent, héritant des habits de ses frères plus âgés. Lorsque l'enquêtrice lui demande ce qui changera dans deux, trois ans, il dit qu'il pense qu'il aura le droit (comme son grand frère) de sortir encore plus longtemps le soir et de voyager seul comme le font ses grands frères qui au moment de l'entretien étaient partis en vacances en Espagne.

Walid fait plus ou moins ce qu'il veut à deux conditions. La première, sa liberté est celle d'un garçon, « membre de la famille ». Il se déplace sans ses parents, mais non sans ses frères ou ses cousins. Son individualisation s'opère vis-à-vis de son père et de sa mère. Il n'a pas, pour le moment, accès au monde des copains, des amis. La seconde, sa liberté est un peu limitée par le niveau de ses résultats scolaires, regardés par ses parents. Ses frères et sœurs plus âgés sont plutôt bien (et même mieux) engagés puisque deux étudient, l'un va passer son bac et son autre frère est au lycée. Il ne se fait réprimander par ses parents qu'en cas de mauvaise note (ou de dispute fraternelle). Pour le reste, Walid est indépendant et autonome. Ainsi il doit seulement prévenir s'il rentre après 22h 30. Walid ne trouve pas ses parents trop sévères au contraire : « Je sais pas, avec tout le temps libre et tout, je devrais rester un peu plus souvent à la maison, être avec ma famille et parler ». Il se reproche d'être toujours dehors, mais comme ses parents le laissent libre, il sort. Il dit qu'il lui arrive parfois de rester à la maison avec ses parents et de parler sans que ses parents le lui demandent. Il pense que ses parents pourraient être un peu plus sévères, mais il ne leur a jamais dit. Il a le sentiment que ses parents le considèrent comme un « adulte », du fait notamment qu'il puisse sortir assez tard le soir, 22h, parfois 23h ou plus, et qu'il peut aussi parfois rester seul à la maison. Il trouve que ce n'est pas tellement bien. Il n'explicite pas les raisons qui fondent son jugement.

Peut-être estime-t-il que si ses parents étaient un peu plus sévères, moins tolérants sur les sorties, il aurait pu continuer une filière scolaire supérieure à celle qu'il a, en fin de compte, pris. Peut-être pense-t-il que le passage à l'âge adulte ne se décrète pas si facilement. Ainsi Walid n'a aucune idée de ce qu'il fera professionnellement.

En fin de compte, la tension entre le score de dépendance et l'autonomie élevée observée pour Walid n'est pas une illusion. En effet, ce jeune homme est, sans conteste, peu « fils de » dans la plupart de ses pratiques. A ce niveau, il y a bien distance vis-à-vis des parents. Mais cette dimension identitaire laisse la place à une autre, celle de « frère » et de « cousin ». Son monde reste celui de la famille, avec le passage de la relation verticale à la relation horizontale des pairs. Il est donc indépendant – du point de vue spatial – à la condition de respecter cet impératif familial. Les parents peuvent être assez peu directifs tant que cette individualisation, masculine, respecte les règles du jeu, d'un jeu qui doit avoir lieu entre les membres du même groupe familial (et de même origine). Curieusement cette pédagogie ressemble à celle qui est prônée dans certaines éducations libérales : laisser l'enfant libre à l'intérieur d'un cercle contrôlé. Les contraintes ne sont pas visibles comme celles qui dérivent d'un interdit d'un horaire ou d'un déplacement. Un jeune homme comme Walid a un rayon d'action assez large dans Berlin, à la condition qu'il soit accompagné. La surveillance n'est sans doute pas aussi sévère que celle que l'on attribue au « grand frère », mais elle est incontestable. Walid est un jeune homme qui a, presque toute la journée – en dehors des heures de l'école, Saïd n'étant plus dans le même établissement – une identité « fixe » : un garçon, cousin ou frère. La marge de jeu dans la distribution dans ses différentes dimensions identitaires est donc limitée. Walid peut se déplacer et agir comme il l'entend si et seulement si il reste « membre de la famille ». L'exemple le plus significatif est celui de la sortie en discothèque. Cet espace, sans doute le plus représentatif de l'indépendance de la jeunesse, lui est accessible, mais Walid y accède en tant que membre de la « communauté ». C'est en ce sens que l'individualisation masculine dans les cultures « traditionnelles » à forte composante « communautaire » – au sens strict (F. de Singly, 2003) – n'est pas comparable à l'individualisation « moderne », définie par le déplacement entre des espaces, déplacement qui autorise des transformations de l'identité, de la hiérarchie des dimensions. Pour l'exprimer autrement Walid est un frère et un cousin « libre » plus qu'un individu individualisé.

Portrait d'Erik

Erik a treize ans. Il est en 7. Klasse, dans une Gesamtschule (école polyvalente, qui intègre tous les cursus, Hauptschule, Realschule et Gymnasium) située dans un autre arrondissement (Wilmersdorf-Charlottenburg) que celui de son logement (Mitte). Il vit dans une famille de taille plus restreinte. Il a un frère de 11 ans et une sœur de 8 ans. Il est donc l'aîné. Ses deux parents sont d'origine africaine. La famille se rend tous les deux ans en vacances au Ghana, pays d'origine du père. Comme il n'est parti que deux fois jusqu'à présent – et qu'il est à Berlin depuis qu'il a l'âge d'un an et demi – on peut supposer que la fréquence de ce voyage est moins rapprochée que ce qu'il avance.

Son père est en congé longue maladie depuis deux ans. Auparavant il travaillait dans une usine soit de 5 heures à 15 heures, soit de 22 heures à 5 heures. Selon Erik, il était ingénieur, l'enquêtrice penche plus pour un poste d'ouvrier. La mère fait des ménages, de 14 à 16 heures. Son père lui parle parfois en africain et Erik lui répond en allemand, mais son père lui parle en allemand « pour les choses importantes » quand il s'agit de l'école ou des choses comme ça. Quand il rouspète, ça dépend si c'est dehors il rouspète en allemand et si c'est à la maison c'est en africain. Sa mère qui parle le français gronde en allemand (elle ne parle pas aussi bien que son père), car Erik ne comprend pas le français. Il a été deux fois au Ghana et une fois en Côte d'Ivoire. Il lui reste de bons souvenirs de là-bas, il a des cousins avec lesquels il s'est bien entendu. Il comprend l'africain mais ne le parle pas. L'enquêtrice remarque dans ses notes l'excellente maîtrise de l'allemand, tant au niveau des tournures de phrase que de son vocabulaire.

Leur logement est dans un immeuble de quatre étages du quartier de Moabit. Il occupe les deux derniers étages (avec les chambres en haut, et les pièces communes en bas). C'est un quatre pièces : la chambre conjugale, un salon-salle à manger, une chambre pour les garçons et une pour la fille, une salle de bain avec toilettes et encore des toilettes.

La cohabitation avec son frère

Erik partage donc sa chambre avec son frère, sa sœur a une chambre pour elle. Les deux frères ont des lits superposés, son frère dort en haut et lui en bas. La chambre est bien équipée, outre l'armoire et les lits, il y a une télévision, un bureau, une console de jeux, une *PlayStation*. Erik est le plus souvent dans la chambre. Il aime particulièrement bien être allongé sur son lit et regarder la télévision.

C'est dans sa chambre qu'Erik a deux petites caisses à lui dans laquelle il met ses choses personnelles. Il l'a dit à son frère qui n'a pas le droit d'y toucher. Il les range en dessous de son lit, ou sur le bureau. Dedans, il y a des photos du Ghana qu'il aime beaucoup, des pierres, des souvenirs, des colliers que sa tante du Ghana lui a offert. Son frère n'a jamais vu les photos. Elles représentent des gens de sa famille mais aussi des animaux : « Je les montre pas, je les cache, on me les a données ». Ses parents ne sont pas au courant des photos, Erik considère que ça ne regarde que lui. Son frère a aussi des cachettes, également deux petites caisses comme lui : « Mais je ne sais pas non plus ce qu'il y a dedans. Des cadeaux ou quelque chose comme ça. Ça ne m'intéresse pas ce qu'il y a dedans, c'est son affaire ».

Avec son frère, la télévision ne déclenche aucune dispute, car ils apprécient les mêmes émissions. Sa sœur les rejoint de temps en temps. Elle a le droit. Ils jouent ensemble à la *Playstation*, à des jeux de sociétés, regardent ensemble la télévision. La sœur ne doit pas en profiter pour faire n'importe quoi : « Si jamais elle prend quelque chose que je me suis acheté et qu'elle le mange, je ne trouve pas ça ok, alors je me fâche, mais elle s'excuse après et quand elle a quelque chose ensuite, elle m'en donne ». Erik ne ferme la porte de sa chambre qu'en hiver « quand le radiateur est allumé, je la ferme pour qu'il fasse plus chaud, et en été, je l'ouvre un peu, pour qu'il y ait un peu d'air qui circule ». Il range et nettoie sa chambre avec son frère. Et lorsqu'il faut nettoyer les vitres de tout l'appartement, c'est lui le plus souvent qui le fait (sans ronchonner, ça ne le dérange pas). Il est également chargé de nettoyer les portes, toutes les portes. Son frère, quant à lui, nettoie l'escalier intérieur qui mène d'un étage à l'autre de l'appartement.

La gestion de son temps

Le matin Erik se lève à 6h45. Sa mère réveille d'abord son frère qui met beaucoup de temps à se lever, mais du coup Erik se réveille aussi. Il n'y a pas de réveil dans la pièce. Erik se lève, se prépare, se lave un peu, et il est prêt. Il déjeune alors (du thé et du pain) avec ou sans son frère dans le salon, sur une table. Il n'aime pas manger des Corn-flakes le matin, il préfère en manger l'après-midi. Il quitte la maison vers 7h30. De chez lui à l'école, il prend d'abord le bus pour rejoindre la station de métro, ce premier trajet dure une dizaine de minutes, puis il monte dans le métro, effectuant un changement et à l'arrivée, il est à cinq minutes à pied de l'école. Le trajet total dure une bonne demi-heure.

Il ne mange pas à l'école mais chez lui à son retour. Erik revient l'école le plus souvent vers 13h20. Il se met tout de suite à ses devoirs. Ensuite il s'entraîne ou fait autre chose pendant que son frère prend le bureau pour ses devoirs : « Quand je reviens, je continue mes devoirs et j'en ai pour une demi-heure ou bien un quart d'heure si je vais vite ». Il range à chaque fois ses affaires du bureau pour laisser la place à son frère. Il déjeune vers 15h en regardant son émission préférée, *Doktor Slum*. Il regarde beaucoup la télévision, il estime le temps à trois heures par jour (la famille a quatre télévisions, une dans le salon et une dans chaque chambre). Si Erik déjeunait en rentrant, il ne pourrait pas regarder son émission à laquelle il tient beaucoup car il serait en train de faire ses devoirs. Il mange un repas chaud, « des spaghettis avec de la sauce tomate ou quelque chose comme ça ». Sa mère lui prépare le repas à l'avance et il le fait réchauffer aux micro-ondes. Il déjeune seul, sa sœur et son frère, rentrés plus tôt, ont mangé avant. Ils font l'inverse, le repas avec les devoirs. Après son émission, Erik téléphone à des copains et il les rejoint dehors. Ils jouent au foot, font du vélo. La plupart du temps, Erik joue assez près de chez lui, se déplaçant alors en vélo ou à pied. Près de leur immeuble, il y a un endroit pour faire du skate, un terrain de basket et de football où il va beaucoup jouer.

Comme il n'y a pas d'heure pour le dîner, il peut rentrer assez tard, vers 20h/20h30. En semaine, il n'y a pas de principes concernant les repas. En fin de semaine, c'est au contraire « réglé » : le déjeuner et le dîner du samedi se passent au salon-salle à manger, avec tous les membres de la famille. Le soir lorsqu'il rentre, Erik regarde à nouveau un film ou une série ça dépend.

Un monde sportif

Le monde d'Erik est constitué pour une grande part par le sport qu'il pratique. Il joue presque tous les jours au foot avec ses copains du quartier qui ne sont pas dans la même école mais qu'il connaît très bien puisque jusqu'à l'année dernière il fréquentait la même école qu'eux, située dans son quartier. Ils s'amusent sinon à s'attraper avec des copains qui courent plus vite : « ça me fait de l'entraînement ». Il est aussi inscrit dans un club de foot. Les séances ont lieu le mardi et le jeudi de 16h à 18h. Il est très heureux : « Je m'éclate vraiment… Je joue au football, presque tous les jours, parce que, ça fait partie de ma vie, je dirais ». Il participe aussi à des tournois avec son club. Il se déplace dans les différents arrondissements de Berlin pour les matchs extérieurs d'où sa très bonne connaissance de la ville. Cela fait huit ans qu'il est inscrit dans ce club. Quand il était plus petit, il jouait souvent au foot avec son père au parc. Ensuite des copains lui ont dit qu'eux étaient inscrits dans un

club et qu'il n'avait qu'à s'inscrire, ce qu'il a fait. Erik nage aussi en piscine assez régulièrement.

Avec des copains Erik se rend aussi, en métro, à un grand parc, situé un peu plus loin. C'est un grand terrain, rebaptisée pour la seconde fois *Nike Park* pendant quelques semaines, sur lequel la marque bien connue propose des activités gratuites, organisées pour les jeunes : « On peut faire des tournois et tout, gagner des T-shirts, et jouer au football. On peut faire plein de choses, c'était déjà il y a deux ans, et ils l'ont refait maintenant, et je trouve ça vraiment ok qu'ils le refassent ». Il y a aussi des jeux avec des épreuves, avec toujours des lots pour les gagnants. D'autres équipements sont proposés : « Tu peux aussi jouer à l'ordinateur, à des jeux non-violents, et il y a aussi des stands où tu peux t'acheter des choses, moins chères que dans les magasins ». Les boissons sont gratuites jusqu'à 16h, « après il faut payer 50 cents mais ça reste moins cher que dans les magasins ». Erik lit aussi des magazines de football, de skate qu'il emprunte à John, un camarade de classe. Il prend aussi dans un grand magasin un journal, un mensuel gratuit, qui s'appelle *Club Nintendo.*

Erik est très attentif à ses vêtements. Il se rend en voiture avec son père et sa mère pour acheter ce dont il a besoin dans un grand centre commercial. Il définit son allure comme « un peu le look Skate ». Il apprécie bien les Baggies (pantalon large qui tombe très bas) et des chaussures de sport spécialement conçu pour le Skate-board mais que les non skateurs portent aussi. Il aime bien les marques, tout en ajoutant aussitôt : « Je mets aussi des autres vêtements. En fait, je n'ai pas tellement de marques, et ça m'est égal aussi, je mets ce qui me plaît ». Il a beaucoup de copains qui sont des accrocs des marques. Cela se passe bien même s'il n'a pas les moyens d'en avoir autant qu'il voudrait et qu'il doit faire de « nécessité vertu ». Ainsi l'autre jour, en compagnie de son copain Christian et de son frère Dario, il voulait s'acheter des chaussures. Il avait 35 euros mais les chaussures, des *Nike,* qu'il voulait coûtaient 45 euros. Ils ont été alors au *Nike Park* pour voir, mais les petits stands étaient fermés, et donc Erik n'a rien pu acheter. A l'école, il n'y a pas trop de moquerie entre ceux qui ont plus de marque et ceux qui en ont moins. Erik est assez « sage »[4]. Lorsqu'il peut s'acheter quelque chose de griffé, il est content, sinon il fait avec. L'essentiel récapitule-t-il, c'est de mettre « ce qu'on a envie de mettre et qui nous plaît ». On retrouve là un des traits de caractère d'Erik, joyeux, très souriant, qui prend « la vie du bon côté ».

[4] Il n'a jamais essayé de fumer des cigarettes mais a déjà bu du vin, mais juste un peu pour la Saint-Sylvestre. Il croit d'ailleurs que c'était du vin pour les enfants, sans alcool !

La nature des relations

Son meilleur ami, un camarade de classe, s'appelle Julian. Il habite dans l'arrondissement de Wilmersdorf-Charlottenburg, assez loin de chez lui, là où se trouve aussi son école. Pour se rendre chez son copain, Erik doit prendre le bus d'abord puis le métro puis encore une fois le bus. Sa mère l'autorise à y aller mais il doit la prévenir. Cependant il joue plus souvent avec ses copains de son quartier, ceux qui étaient à l'école avec lui avant, notamment Christian. Il passe son temps avec les garçons, quand il fait du skate : « On est pas tellement avec les filles parce que la plupart du temps, elles ne feraient que crier quand elles tombent ». Néanmoins il a quelques copines qui font du sport comme lui, du vélo, de la course, mais pas de skate ou de basket, elles n'aiment pas trop ça. Il aussi une copine, pas une petite copine. Ils font du vélo ensemble, elle n'habite pas trop loin de chez lui : « Quand on se voit, on va chez elle ou chez moi et on joue un peu à la Playstation, et comme on reçoit toujours de nouveaux jeux, on se les échange ». Erik a déjà eu une petite copine, elle n'est plus dans son école et il ne la voit plus.

L'argent

Erik n'a pas d'argent de poche, ses parents (sa mère ou son père, il n'y a pas de règles) lui donnent de temps à autre de l'argent mais non régulièrement. Il reçoit entre 75 cents et un euro par jour : « Pas tous les jours, je n'ai pas besoin d'argent tous les jours comme d'autres, mais la plupart du temps j'ai besoin d'argent… » « Quand j'ai plus d'argent [dans ma boîte], j'attends et quand je veux m'acheter quelque chose, je demande et alors ils me donnent… J'attends le bon moment pour demander. Quand ma mère est un peu heureuse ou bien mon père, c'est là que je demande quand je n'ai plus rien dans ma boîte ». Il économise sur l'argent qu'il reçoit parfois pour la journée, il le met dans une petite boîte, que son frère n'a pas le droit de toucher et quand il en a besoin il puise dedans. Mais cette boîte est presque toujours vide.

L'école

Erik a choisi l'école dans laquelle il est depuis un an (après la Grundschule, école « primaire », qui dure jusqu'en 6. Klasse, l'élève doit s'orienter soit vers une Hauptschule, soit vers une Realschule, ou bien vers une Gesamtschule qui abrite les trois cursus) où il est : « Je peux décider à quelle école je vais aller puisque c'est ma formation ». Il ajoute ensuite : « Pour les réparations et les choses comme ça, mon père sait mieux que moi, mais pour l'école c'est moi qui sait mieux ». Son frère va bientôt changer d'école, devant entrer en 7. Klasse. Il réfléchit encore pour savoir dans quelle école il s'inscrira, c'est lui qui décidera. L'enquêtrice demande à Erik si

cela lui ferait plaisir que son frère demande la même école que lui ; il répond : « Ça me ferait plaisir, s'il venait aussi ici, mais c'est sa décision ». Ses parents sont comme ça, c'est les enfants qui doivent décider pour l'école. L'enquêtrice relance en lui demandant si ses cousins du Ghana décident aussi comme lui et son frère : « Là-bas tout est différent… Ce sont les parents qui décident dans quelle école l'enfant doit aller ».

Erik est un préadolescent assez sérieux, il fait ses devoirs mais pas tellement plus. Il n'est guère familier avec les livres ; pendant un temps il se rendait à la bibliothèque mais ça ne l'intéresse plus du tout à présent. « Maintenant j'aime bien les nouvelles choses, les magazines et les trucs comme ça… J'ai aussi quelques livres à la maison, des livres d'enfants, qui sont intéressants aussi, sur les animaux et tout ». L'argument par lequel il rejette la bibliothèque et les livres est intéressant, il oppose à cet univers « classique » les « nouvelles » choses, l'ancien et le moderne. Ses parents ne contrôlent pas ses devoirs. Cela ne signifie pas une indifférence vis-à-vis de la scolarité de leurs enfants. Ils en montrent ainsi l'importance, offrant à leur fils aîné un portable (à carte) pour fêter son entrer dans une classe importante : « Mes parents ont décidé, que j'en recevais un [parce qu'il était en 7. Klasse] ». Son frère en aura également un l'an prochain quand il sera en 7. Klasse. C'est son père qui lui paye les cartes, et qui lui donne la consigne de plutôt envoyer des SMS, par économie.

Erik aime par-dessus tout faire du sport (football, basket-ball, skate). Il aimerait bien être sportif plus tard. Sa scolarité le préoccupe. Sa réponse à la question portant sur les vœux est significative : « Je dirais, que j'ai moins de devoirs ». Il explique qu'il a de plus en plus de devoirs à chaque fois qu'il va dans l'année supérieure : « Dans la 8. Klasse [l'an prochain], ce sera encore plus difficile et je dois vraiment faire des efforts sur moi-même ». C'est tout ce qu'il trouve à redire. Il ajoute après cette demande de diminution de charges scolaires : « Mais sinon dans ma vie.... », Erik ne trouve spontanément rien à changer.

Il apprécie son monde, celui du sport, avec une certaine insouciance. Il dispose d'une indépendance certaine, pour la gestion de sa scolarité, pour son rythme de travail, pour ses loisirs télévisuels. Il a un usage équilibré des conditions offertes par ses parents qui lui font confiance, il le reconnaît explicitement pendant l'entretien. Il a, aurait-on envie d'écrire, son âge. D'ailleurs ses parents lui rappellent parfois : « Tu n'as plus six ans ! », ou « Qui est le plus âgé, ta sœur ou toi ? ». Erik construit son monde à lui, ce monde sportif, près de la famille. Il n'y a pas, semble-t-il, de

revendication explicite de prise de distance vis-à-vis de ses parents. Il est heureux lorsqu'il joue avec ses copains, ou en étant « frère », cohabitant avec Dario de manière pacifique ; il l'est aussi en tant que membre d'une famille originaire d'Afrique, le contenu de ses trésors en témoigne. Erik gère sans heurts les différentes dimensions de son identité, celle qui lui semble la plus lourde à porter est celle d'élève, sachant qu'il en est responsable.

3. Les investissements des préadolescents « indépendants »

Portrait de Tim

Tim a 11 ans. Classé comme « indépendant », avec un seul point – correspondant à l'absence de déplacement régulier en transport en commun, il ressemble cependant à Erik, aimant comme lui jouer et se réfugier dans sa chambre. Mais Tim est plus solitaire. Il n'a pas de frère proche, et il a peu de relations avec sa sœur unique de sept ans. Il apprécie d'être seul pour être dans son monde. Au départ, il n'avait pas une chambre à lui. Il vit avec sa mère (séparée) et sa sœur, dans un trois pièces. Il devait partager la chambre avec sa sœur. Il a tout fait pour obtenir une indépendance spatiale plus grande. Il a réussi puisqu'il a désormais une grande chambre pour lui, d'environ 20m2 depuis presque un an maintenant. Il aime avoir la paix, sa paix : « Ma sœur dormait ici avant, ça me dérangeait, et donc on a mis son lit dans l'autre chambre ». Celle-ci était auparavant une pièce de jeu, mais sa sœur passait trop de temps, au goût de Tim, dans leur chambre à coucher commune, et cela l'ennuyait. Il a demandé l'an dernier pour son anniversaire « que son lit [celui de sa sœur] sorte de sa chambre » et qu'ainsi il ait une vraie chambre à lui. Ce fut son cadeau d'anniversaire de la part de sa mère. Tim est très souvent dans sa chambre lorsqu'il est à la maison, et c'est l'endroit où il se sent le mieux.

Sa mère, elle, n'a pas de pièce à elle, elle dort dans le salon qui est une sorte de pièce-couloir puisqu'il faut la traverser pour accéder aux chambres. L'appartement est situé dans un petit parc résidentiel de standing moyen dans le quartier de Moabit, quartier populaire dans l'ancien arrondissement du Tiergarten depuis deux ou trois ans. Sa mère est à la recherche d'un emploi ou d'une formation. Avant le divorce, elle était femme au foyer. Son père est électricien. Malgré le divorce, les parents s'entendent bien. Lorsque sa mère accompagne les deux enfants chez leur père, elle reste parfois pour discuter. Ils ne veulent pas que leur séparation fasse souffrir leur fils et leur fille. Toutes les fins de semaine, ces derniers vont chez leur père qui

habite à une dizaine de minutes à pied. Il vit dans un deux pièces. Tim et sa sœur dorment dans la chambre paternelle qui est grande et qui a une mezzanine sur laquelle ils peuvent s'installer. Tim emmène quelques bandes dessinées et sa *Playstation* même s'il n'y joue pas tant que cela.

Sa chambre

Chez sa mère, Tim dort dans un grand lit surélevé, le support du lit comportant une grande étagère sur laquelle sont posés à la fois ses livres, ses jouets, ses jeux et une penderie. Tout est très bien rangé[5]. Tim possède beaucoup de jeux de société, il y joue surtout lorsqu'il invite un copain à la maison. En ce moment il apprécie particulièrement *Stratego* et *Hotel*. En dessous de son lit, un coin *Lego*, plus en désordre car Tim joue en permanence. Au moment de l'entretien, il construisait un sous-marin depuis cinq jours. Il suivait les instructions d'un petit guide. Sur les murs des dessins faits par lui lorsqu'il était petit. De très jolis dessins qu'il a affichés sur le mur en face de son bureau. Il a aussi beaucoup de posters, notamment de *Dragoonball* même s'il n'aime plus trop maintenant. Il a deux calendriers de *Harry Potter*, l'un offert par le père, l'autre par la mère ! Il a lu et bien aimé tous les *Harry Potter*. Il a vu également les deux premiers au cinéma et son père vient d'acheter les DVD, ayant un lecteur depuis peu. Tim a aussi mis des autocollants des *Simpsons* sur sa fenêtre. Il aime beaucoup ces personnages dont il possède les bandes dessinées. Il a encore quelques peluches mais il ne joue plus avec, ni ne les prend pour se blottir contre elles : « J'ai arrêté à 10 ans, je trouvais ça trop gamin ». Il n'a pas de cachettes, n'ayant pas « de secrets dans [sa] chambre ».

Il dispose d'un grand bureau, et c'est là qu'il lit ses bandes dessinées ou bien son magazine *Roboter* (sur les robots ; et qui propose à chaque nouveau numéro une pièce pour construire un robot en quelques mois) qu'il s'achète régulièrement, et qui coûte exactement 7 euros 60. Comme Tim n'a que 5 euros tous les quinze jours, il retire de l'argent sur son livret d'épargne pour compléter. Il monte un robot « qui pourra faire plein de choses », il le fait chez son père car ce dernier le fait avec lui. Sur son bureau, Tim a installé une petite chaîne stéréo qu'il a eue récemment. Il écoute beaucoup la radio. Il a aussi un petit établi sur lequel il fait son bricolage. C'est là qu'il peint ses petites figurines de *Stars War* (qui coûtent assez cher, 13 euros environ). Son ami Lenni (13 ans, 7. Klasse) est aussi un grand bricoleur.

[5] Il range sa chambre, parfois spontanément, parfois sous l'injonction de sa mère. Il ajoute « seulement pour des anniversaires, pour Pâques ou bien pour des fêtes, ma mère range pour moi. Pour Noël aussi ». Il nettoie aussi sa chambre, il passe le balai et secoue son tapis.

Tim aime bien lire – surtout des bandes dessinées – allongé sur son tapis au milieu de la chambre. La porte de sa chambre est parfois ouverte, parfois fermée, il n'y a pas de règles mais ni sa sœur ni sa mère ne vient le déranger toutes les cinq minutes car il a réussi à imposer une conception de sa chambre comme son territoire personnel. Cependant il n'a pas tout sous la main. Lorsqu'il veut regarder la télévision qui est dans le « salon », il demande avant, il n'a pas le droit de regarder comme ça, sans autorisation. Il regarde notamment les *Simpsons* visibles le soir à dix-neuf heures mais il ne regarde pas tous les soirs car la chaîne rediffuse les épisodes en ce moment et il les a déjà presque tous vus. Ensuite il éteint. Chez son père il regarde plus que chez sa mère. Chez cette dernière, il a d'autre chose à faire, notamment dans le salon il y a aussi un ordinateur. Il y joue parfois, ou bien il effectue des recherches sur Internet, sa mère l'aide. Il n'a jamais été sur des « chats » parce qu'il n'aime pas trop et que c'est, croit-il, payant. Là aussi il doit demander avant à sa mère pour se servir de l'ordinateur parce qu'il y a un code d'entrée du logement « pour que j'y aille pas comme ça, dans l'Internet, et que je tombe pas sur des choses que je ne dois pas voir…. ». Sa petite sœur ne se sert pas du tout de l'ordinateur pour l'instant.

Ses déplacements

S'il aime bien être dans sa chambre, il n'est pas un personnage solitaire. Il va aussi beaucoup chez ses copains et notamment chez Lenni. Et quand il fait beau, Tim est beaucoup à l'extérieur de chez lui. Il y a des jardins à deux minutes à pied. Il y joue avec ses copains, ils font notamment des batailles d'eau en été « quand il fait très chaud ». Il leur donne rendez-vous par téléphone (situé dans l'entrée). Il demande auparavant à sa mère s'il peut sortir. Il n'a pas de téléphone portable. Ce n'est pas une priorité de cadeau pour lui, il a plutôt en vue un jeu de *Game boy.* Il se rend souvent dans les magasins, proches, pour observer ce qui est sorti comme jeux nouveaux. Il n'y va jamais seul, il se fait accompagner par des copains ou sa mère.

Tim n'a pas besoin de se déplacer très loin étant donné que son école, ses copains, son père, les magasins, les parcs où il joue, tout ceci est situé à quelques minutes à pied de chez lui. Il prend très rarement le métro, il lui est arrivé d'aller au cinéma, avec son copain Lenni. C'est ainsi qu'ils ont vu *Atlantic* au CinemaxX du Postdamer Platz, et dont il a mis une affiche dans sa chambre. Mais ces occasions de déplacement seul sont rares. Il prend aussi parfois le métro avec sa mère pour faire des courses ailleurs que dans leur quartier. En fait, il se déplace essentiellement à pied ou à trottinette et reste dans son quartier. Il est inscrit à un club de basket-ball mais n'y va plus qu'irrégulièrement car il préfère souvent jouer au foot, hors club,

avec des copains ; un terrain de football se trouve à proximité de chez lui. C'est selon son envie du moment.

Il ne maîtrise pas très bien le repérage sur cartes. En revanche il est attentif à la circulation. En effet il fait partie d'une patrouille scolaire de surveillance routière. Il connaissait un copain qui le faisait et a souhaité le faire à son tour. Pour entrer dans cette patrouille scolaire de circulation routière, il faut, après un stage de quelques heures à l'école, réussir un test écrit. C'est le cas de Tim. Il a une tenue particulière, et aime beaucoup faire ça. Il fait « son travail » tous les lundis matin, à un croisement de rue. Il y va à 7h25, et reste jusqu'à ce que tous les élèves soient passés. Il recommencera l'an prochain.

Avec sa mère, il est déjà parti en vacances plusieurs fois à la Ostsee (Mer de l'Est), au Nord de l'Allemagne. Et l'an prochain il partira avec son père en Italie. Ses parents ont des amis là-bas, peut-être que sa mère viendra aussi. Tim se réjouit car en Italie, à Gênes probablement, c'est beau et c'est bon ! Tim aime bien, bien manger.

Ses vêtements

Sa mère lui achète ses habits. Elle connaît ses goûts et ça lui plaît toujours ce qu'elle lui amène. Il ne porte quasiment que des chaussures de sport, sauf en été où il met des sandales. Tim est porté sur les marques, il aime bien mais il n'est pas excessif, sa sœur ne veut que ça apparemment et il s'en moque : « Si c'est possible, [elle porte] toutes les marques en même temps. Un pull Adidas, un pantalon Nike et des chaussures Adidas ». Tim aime bien porter une casquette, cela lui donne un petit genre de joueur de base-ball, un look très personnel.

Ses relations

Son meilleur ami, Lenni, est déjà allé avec Tim chez son père le week-end. Il a aussi un bon copain, son voisin, Marius. Il a encore un très bon ami, Bert qui a le même âge et qui était dans la même classe avant. Maintenant Bert étudie au Gymanasium : « Il était un peu plus intelligent que moi ». Il y est allé tout de suite après la 4. Klasse alors que Tim pense y aller mais après la 6. Klasse seulement. Tim a décidé d'aller au Gymnasium : « J'ai entendu que quand on va au Gymnasium, on a ensuite un vrai bon diplôme ». Il ne sait plus où il a entendu cela. Ses parents sont d'accord avec sa décision. Bert est son confident : « Bert est la première 'station' où je raconte quelque chose. Alors si, c'est d'abord à Bert. Si je ne le dis pas à Bert, alors

je le dis à personne ». Il ne raconte pas tout cependant à Bert qui, par ailleurs, lui confie aussi beaucoup de choses.

Tim s'entend très bien avec ses parents. Il les appelle par leurs prénoms respectifs : Helena pour sa mère et Frank pour son père : « Je crois que ça vient de, parce que avant je jouais toujours dehors dans la cour, quand on habitait encore chez Frank, et y'avait toujours un enfant qui appelait 'Maman' et c'est là que, quand quelqu'un appelle 'Mama', enfin plusieurs, toutes les mamans vont voir, alors je me suis dit, que c'était mieux de l'appeler par son prénom, comme ça elle sait qui est appelé ». Il avait à peu près cinq, six ans et demi lorsqu'il a commencé à appeler ses parents. Sa sœur fait pareil. Ses copains ne font pas du tout ça et lui demandent pourquoi il appelle ses parents ainsi, alors il leur explique.

Sa mère le gronde parfois mais il n'est jamais puni. Tim est plutôt sage et obéissant, quand sa mère lui demande par exemple de baisser la musique, il le fait sans discuter comprenant que la musique peut déranger sa mère. Il ne parle pas tellement avec son père : « J'ai pas tellement de choses que je pourrais lui raconter ». Ils font surtout des choses ensemble, comme construire avec des jeux *Lego*, ou le robot (à partir des nouvelles pièces contenues dans son magazine *Roboter*).

Tim n'est pas très liée à sa sœur, elle est beaucoup plus jeune que lui. Il ne joue quasiment jamais avec. Il ne se dispute pas. Quand elle essaie de s'incruster dans sa chambre, il lui fait vite comprendre qu'il préfère être seul. S'il invite de temps à autre des copains, il s'occupe aussi beaucoup seul dans sa chambre, à faire des constructions de Lego notamment.

Tim a surtout des copains garçons, mais il lui arrive de jouer avec des filles, même si ce ne sont pas des copines à proprement parler lorsqu'il va au *Schülerladen* après l'école. La traduction littérale de *Schülerladen* est « la boutique des écoliers ». Dans cet espace, les élèves peuvent faire leurs devoirs et se faire aider, et après les avoir fait, ils peuvent jouer. Il n'a jamais eu de petites copines : « Je savais qu'une fois y'en avait une qui était amoureuse de moi. Mais plus maintenant ». Il l'aimait bien aussi, elle s'appelait Martha. Mais il ne prolonge pas le sujet. Il semble, pour le moment, assez indifférent aux filles ; son ami Bert n'est pas non plus branché « filles ».

Son argent
Tim a 5 euros d'argent de poche tous les quinze jours. Son père lui donne aussi parfois un peu d'argent. Il a un livret d'épargne et retire parfois de l'argent lorsqu'il n'a plus le sou.

Son travail scolaire
Sa mère ne contrôle pas ses devoirs, elle lui demande juste s'il les a faits. Lorsqu'il ne comprend pas les devoirs qu'il a à faire, il demande à sa mère. Il appelle aussi parfois ses camarades de classe, notamment quand il n'a pas noté les devoirs à faire. Parfois ça le stresse de faire les devoirs, quand il en a beaucoup surtout. Tim n'aime pas être sous pression. « Parfois j'oublie de faire mes exposés. Je les fais la fois d'après ». Il possède un guide Internet pour les devoirs, c'est un guide pour les élèves, qui récapitule les pages web intéressantes pour eux. Ça s'appelle *Le grand guide Internet pour les élèves*, et il l'a eu pour Noël.

Sa mère ne met pas la pression sur l'école mais quand il a une mauvaise note, elle lui dit qu'il doit plus travailler la fois d'après. Il n'a ni punition, ni récompense pour les notes. Sauf pour le dernier bulletin qui était excellent et surtout il avait fait de grands progrès, « elle m'a invité au restaurant chez *Hertie*. Je pouvais choisir entre aller au *Steak House* ou bien chez *Hertie,* [cafétéria d'un centre commercial], mais j'avais tellement faim que je voulais aller tout de suite chez *Hertie*, le *Steak House* est plus loin ». La faim n'attend pas ! Sa sœur n'était pas avec eux, ils étaient juste sa mère et lui.

Sa journée
Tim se réveille à sept heures le matin. Sa sœur quitte la maison un peu plus tôt car son école est située plus loin. Elle se lève un quart d'heure plus tôt que lui. Tim prépare son cartable le soir, mais il dit qu'ayant presque tous les jours les mêmes matières, ça ne varie pas tellement. Pour les vêtements, il décide le matin, il a une penderie intégrée à son lit surélevé, à côté de l'étagère de livres et de jouets. « Parfois quand je suis vraiment fatigué, ma mère m'amène mes vêtements [au lit] ». Ça arrive souvent ! Il s'habille alors dans le lit. Le matin, ils ne déjeunent pas tous les trois ensemble puisque sa sœur part avant. Il n'a de place fixe ni autour de la table, ni au salon. Chez son père non plus. Sa mère est la seule à avoir « sa place ».

Tim rentre de l'école soit vers 13h30/14h, soit après avoir discuté un peu avec ses camarades, ou encore plus tard, vers 16h30/17h30 lorsqu'il passe au *Schülerladen*

pour faire ses devoirs et aussi jouer. Donc, il déjeune soit chez lui (sa mère lui prépare à manger), soit dans cette association scolaire, pourvue d'une cantine : « Je suis inscrit, mais quand j'ai pas envie d'y aller, j'y vais pas ». Cela fait cinq ans qu'il fréquente ce *Schülerladen* ». C'est sa dernière année car il va dépasser l'âge limite. Sa soeur va dans cette association scolaire, tous les jours. Tim va aussi parfois au *K3* (qui fait partie de ce *Schülerladen*) qui est un genre de maison de jeunes ouverte aux plus de 10 ans, tandis que le premier est ouvert aussi aux plus jeunes. C'est un lieu où les jeunes ont accès à l'ordinateur, peuvent jouer au football, etc. Tim s'y rend assez souvent après qu'il ait fait ses devoirs. Quand il ne va pas ni à l'un, ni à l'autre, il rentre déjeuner, fait ses devoirs. Ensuite il lit, joue un peu, écoute la radio, surtout *Kiss FM* dont le programme musical est destiné en priorité aux jeunes. Il y a aussi des interludes avec des gens qui appellent pour raconter leurs déboires divers ou pour jouer. Tim n'est jamais parvenu à jouer car la ligne était toujours occupée, mais il a déjà essayé. Il aime bien écouter de la musique et surtout le rap. Ses devoirs durent entre dix minutes et une demi-heure. C'est tout et cela suffit apparemment, Tim étant le second de sa classe.

Tim dîne le soir vers 19h30 dans le salon. Il se couche vers 21h, parfois 22h. « Je ne peux pas m'endormir si vite, je reste encore longtemps éveillé ». « Chez nous, il n'y a pas de 'Lumière allumée' 'Lumière éteinte', nous allons au lit, et on peut encore lire, et ensuite, on dort ». Sa mère vient parfois voir s'il dort.

Son avenir

Cet été, il partira en colonies avec le *Schülerladen*. En septembre, il ira aussi en classe verte : « Cela va être une année qui va revenir chère » d'autant que leur réfrigérateur vient de les lâcher, et que la machine à laver et le magnétoscope ont aussi quelques problèmes de fonctionnement. Sa soeur fera aussi ces deux séjours. Il a conscience du coût financier. Il n'a pas très envie de partir avec cette association, il le fait depuis des années – ils vont près d'un lac, assez près de Berlin. Il n'y a donc aucune surprise à attendre, d'autant qu'il sait d'avance que les repas ne seront pas bons, et que « ça commence à devenir ennuyeux ». Heureusement son ami Bert sera lui aussi de la partie. C'est leur dernier séjour avec le *Schülerladen*. Ils sont trop grands, ils cesseront de le fréquenter à la rentrée prochaine. Son ami, Lenni, ne va plus au *Schülerladen* depuis deux ans, étant plus âgé. Bien que Tim n'ait pas très envie d'y aller, il se sent presque obligé pour trois raisons : c'est aussi une fête de fin d'année ; sa mère a déjà payé le séjour ; et c'est « la dernière semaine de ma vie que je passe au *Schülerladen* ». Tim le vit presque comme un rituel de passage. Il se sent ainsi plus grand.

Pour l'avenir plus lointain, Tim ne se projette pas pour l'instant, il vit dans son monde, du jeu (*Lego*, robot, musique etc.) et ne sait pas du tout ce qu'il voudra faire quand il sera plus grand.

Sa mère lui pose des limites importantes, comme pour la télévision. Tim n'est libre que s'il prévient d'abord ses parents. Malgré tout, il n'a pas le sentiment que sa mère est trop sévère. Il n'y a pas vraiment de choses qu'il souhaiterait faire et qu'il n'a pas le droit de faire. Comme il est encore dans le monde de l'enfance, du « jeu » de construction notamment, il ne formule pas des demandes qui peuvent surprendre sa mère. Elle donne son autorisation pour beaucoup de choses dans la mesure où ce que Tim souhaite faire reste très « raisonnable ».

Tim vit donc dans un environnement qui ne peut pas être résumé par le score de dépendance. Son indépendance est une indépendance spécifique, moins celle d'un préadolescent virant adolescent que celle d'un enfant virant préadolescent (il n'a que onze ans). Il maîtrise, rappelons-le, assez peu les transports en commun et l'espace géographique de la ville. Walid avait à sa disposition tout Berlin, à la condition de rester « membre de la famille ». Tim peut quitter les habits de « fils de » lorsqu'il peint ses figurines de *Star Wars* ou qu'il construit son sous-marin. Son royaume est nettement plus restreint, sa chambre et les terrains de jeux à côté de son immeuble. L'opposition entre ces deux jeunes permet de comprendre que la liberté de circulation ne constitue pas un élément suffisant pour appréhender le processus d'individualisation. On peut se déplacer dans un cercle plus restreint et pouvoir plus facilement jouer de plusieurs dimensions identitaires. Les plus jeunes ont eux-mêmes accès à une certaine individualisation qui reste trop dans l'ombre, étant le plus souvent comparés en creux aux adolescents et aux jeunes adultes. Or l'imaginaire par le jeu constitue aussi un des supports de la construction d'un monde, et d'un monde qui échappe en partie aux parents (même si ceux-ci participent financièrement à l'achat des supports, comme pour Tim). Dans cette optique, Tim est déjà en partie indépendant et autonome, mais il devra transformer le contenu de son monde en grandissant. Ce sera d'une certaine façon un monde plus « réel »[6]. Tim le comprend puisqu'il s'aperçoit par exemple que plus il grandit, plus sa mère lui demande de participer aux tâches domestiques, à commencer par sa chambre qu'il doit ranger, à la vaisselle qu'il doit ranger, aux courses qu'il fait parfois. Il aide depuis deux ans à peu près. Il s'en souvient puisque c'est à ce moment-là qu'ils ont eu la machine à laver la vaisselle. Mais il ne pourrait pas se débrouiller tout seul si sa mère

[6] L'opposition entre « le réel » et « l'imaginaire » ne doit pas mener à une illusion, celle de croire que l'imaginaire serait en dehors du social. Le *Lego,* les figurines de *Star Wars* démontrent bien que le marché prend en charge, pour une part, cette part du social.

n'était pas là. Il n'aide jamais à cuisiner parce que ça ne l'intéresse pas. Son degré élevé d'irréalité se trahit aussi par le flou de ses projets (il n'est pas le seul, on verra plus loin que Niklas est un des seuls garçons de Berlin à formuler quelque chose de précis).

Tim est peu sensible à la responsabilisation, à la projection dans l'avenir. Il cherche surtout à augmenter sa marge de manœuvre, en se servant par exemple de l'existence de deux références parentales, séparées (le père étant plus télé que la mère). Ce qui l'intéresse avant tout, on l'a souligné à plusieurs reprises, c'est de pouvoir rester encore longtemps dans son monde imaginaire.

Portrait de Philipp

Enfant unique, Philipp est âgé de 12 ans, il est en 6. Klasse. Il vit avec ses deux parents, une mère homéopathe, un père agent immobilier depuis peu (après avoir été chauffeur de taxi). La famille est logée dans un appartement de quatre pièces dans le quartier de Wilmersdorf, près du Ku'damm. Philipp est très bavard et enthousiaste durant tout l'entretien qui se déroule dans la pièce commune, très conviviale. Il supporte de plus en plus mal sa chambre qui est, il faut l'avouer, « enfermante », avec ses 6m2. C'est presque un débarras, à côté de la cuisine. Plus jeune, il la trouvait bien avec sa mezzanine mais à présent, il juge que c'est quand même trop étroit. Il se réjouit à l'idée d'emménager dans une nouvelle chambre, environ trois fois plus grande. En effet sa mère va céder son bureau dans lequel elle reçoit les patients, puisqu'elle va prochainement s'installer dans un cabinet avec une autre homéopathe. Ce bureau professionnel deviendra la chambre conjugale, permettant à Philipp d'emménager dans l'ancienne chambre de ses parents. Une chambre, et une chambre suffisante sont appréciées, même par ceux qui, comme Philipp, sont plus souvent dehors que dedans. Il n'en aime pas moins avoir un petit monde[7] qui inclut un élément inédit par rapport aux autres chambres : « Je dois aussi faire des petites choses à la maison, mettre le verre à la poubelle, ranger ma chambre, mes souris, oui j'ai des souris, deux souris dans ma chambre, et je dois m'en occuper, les nourrir et tout, et ça prend aussi du temps ». C'est lui qui doit acheter la nourriture de ses souris qu'il a depuis un an maintenant. Il se fournit dans un magasin spécialisé qui est assez loin, il met une demi-heure à vélo pour s'y rendre : « Pour mes souris, c'est moi qui suis seul responsable ». Les souris sont un cadeau : plus exactement pour son dernier anniversaire, sa mère lui a offert un bon d'achat à faire valoir dans un magasin qui vend des animaux : « Au tout début, je

[7] Sur les murs, un calendrier de *Harry Potter* qu'il a reçu en cadeau, un petit poster de *Lego*.

voulais un serpent, non au tout début je voulais une souris, puis un oiseau, puis un serpent, et ensuite je voulais finalement de nouveau une souris ». Ses deux souris s'appellent *Daisy* et *Minnie,* il les fait parfois sortir de leur cage.

Cet espace relève de sa responsabilité, sa mère insiste sur ce point. Il range et nettoie sa chambre chaque week-end. Enfin presque tous les week-ends : « Là ma mère était partie et je ne l'ai pas fait, mon père est un peu plus cool avec moi, et je ne devais pas la ranger, il n'y a pas pensé. Maintenant je suis en vacances mercredi, jeudi et vendredi, et là il va falloir que je range. Elle va me dire 'Il faut que tu ranges ta chambre'». Sa mère veut, d'une manière générale, qu'il puisse s'assumer pour une part, sans doute en référence à des principes pédagogiques, mais aussi parce que les deux parents sont souvent absents lorsque leur fils rentre dans la journée. Il a les clefs depuis trois, quatre ans. Cette contrainte, doublée d'un objectif éducatif, est également perceptible avec le repas du midi. Philipp a comme meilleur ami, Timo, un voisin (à l'étage au dessous), âgé de quatorze ans, mais qui fréquente une autre école. Tous les deux déjeunent ensemble. Les parents se sont organisés pour une alternance. Le lundi, c'est la mère de Timo qui prépare le déjeuner, et Philipp déjeune chez eux ; les mardi, mercredi, jeudi, c'est chez Philipp que ça se passe (son père, qui a pris des cours - genre écolo-santé -, cuisine le mercredi, et sa mère le mardi et le jeudi). Le vendredi, c'est de nouveau chez Timo. Philipp cuisine aussi de temps à autre. Cela fait à peu près un an qu'il a commencé à se cuire des pâtes, des choses comme ça. Philipp dort souvent chez Timo (plus que l'inverse, étant donné la taille de la chambre du premier). Il arrive d'ailleurs qu'il aille dormir chez Timo le vendredi ou le samedi et que les deux soient seuls, car la mère de Timo part parfois le week-end. Timo est un peu comme un grand frère.

Le récit d'une journée

Philipp se réveille seul le matin, avec un réveil qui sonne à sept heures. Il se lève tout de suite. Le matin, il prend son temps : « Je déjeune tranquillement. Du Muesli et parfois aussi du pain, des flocons d'avoine. Et ensuite mes parents [son père ou sa mère cela dépend lequel est levé] me font mon goûter pour l'école, oui. Et ensuite j'ai encore un peu de temps, j'écoute la radio… Alors ma mère, elle écoute toujours la même station, et moi j'écoute lorsque je rentre de l'école, la station de radio que j'aime bien. J'aime bien écouter de la Pop-Music et elle, plutôt des vieilles chansons ». Elle écoute *Radio 1* et moi j'écoute *104 % RTL* ou *Energie*. Il quitte la maison à 7h45.

Au retour de l'école, si c'est un jour où le repas se prend chez Philipp, ils déjeunent tous deux, dans la cuisine où Philipp a sa place, contrairement à ses parents : « Moi je me suis habitué, et puis c'est une bonne place, pas trop au soleil, et puis je peux aussi regarder par la fenêtre ». Puis chacun fait ses devoirs de son côté. Sa mère souhaite qu'il fasse ses devoirs avant de jouer, mais « parfois j'arrive à la convaincre et donc je joue d'abord un peu ». Si c'est un jour chez Timo, il retourne chez lui après le repas : « Alors quand je rentre à la maison et que je suis tout seul, je regarde parfois la télé, je joue à l'ordinateur mais c'est souvent très ennuyeux, et sinon je fais les devoirs ou bien j'écoute quelque chose ». Lorsque ses parents sont à la maison, Philipp doit demander l'autorisation pour regarder la télévision, et il n'a pas toujours le droit.

Lorsqu'il veut aller chez des copains, ses parents étant absents, il appelle sa mère, ou plutôt son père pour lui dire où il va, et le parent prévenu lui donne alors une heure à laquelle il doit être rentré. « Les dernières semaines je suis toujours rentré assez tard à la maison, vers 20h30 et j'ai souvent dîné chez mon copain ». Sinon le dîner est entre 18h et 20h30, c'est variable : « Mes parents travaillent beaucoup et rentrent parfois tard ou parfois tôt, ça dépend quoi ». Philipp se couche à 21h30, lumière éteinte. Il aime bien lire un peu le soir dans son lit. Pendant l'entretien, il raconte le livre passionnant qu'il est en train de lire *Niveau 4, La ville des enfants*[8]. Il a le droit d'écouter encore vingt minutes de radio, il a une fonction qui lui permet de programmer. Il écoute de la musique (pas d'émissions où des gens appellent pour donner leur avis, raconter leurs expériences etc.). Le vendredi [en Allemagne, rares sont les élèves qui ont cours le samedi matin] et le samedi, il se couche vers 23h : « Parfois j'arrive à faire reculer l'heure jusqu'à 23h30 ». Lorsqu'il se couche tard le week-end, il se lève vers 9h. Le reste de la semaine, il se couche à 21h30.

Un joueur

Philipp est souvent dehors, pour jouer au football notamment, ou pour s'amuser : « Je vais souvent jouer au football, je suis footballeur, je joue tous les jours, j'ai un entraînement deux fois par semaine et je vais aussi jouer parfois jouer avec mon ami au football, nous avons ici tout près quatre ou cinq terrains de football, c'est vraiment bien ». Son club de football n'étant pas situé à proximité, Philipp s'y rend en bus (une dizaine de stations, soit une bonne vingtaine de minutes) la plupart du temps ou à vélo lorsqu'il fait vraiment beau. Parfois il fait l'aller en bus et son père vient le chercher en voiture. Il a commencé le football il y a quatre ans parce qu'un copain y jouait et il a voulu essayer aussi. Comme cela lui a beaucoup plu, il s'est

[8] Avant Philipp allait régulièrement à la bibliothèque, mais il a désormais espacé ses visites.

inscrit. Il se rend à l'entraînement le lundi de 18h30 à 20h, le mercredi et le vendredi de 16h à 18h. Il est obligé d'y aller au moins deux fois, la troisième est facultative. Le samedi en général, son équipe (il est en défense) joue contre une autre équipe. Timo lui joue au hockey dans le même club que Philipp. Parfois ils se croisent là-bas. Le football constitue son activité principale. Ainsi pour son dernier anniversaire, il avait organisé un après-midi football, un tournoi, avec quelques copains et aussi des copains de son club de football. Ses parents avaient emmené de quoi manger et boire. Malheureusement comme ses copains de foot n'habitent pas près de chez lui, ils ne se voient pas tellement en dehors des entraînements et des tournois. Philipp n'est encore jamais allé à une boum ou quelque chose du genre. Lorsqu'il est invité à des anniversaires, ce sont des après-midi bowling, ou des choses comme ça, pas de boum[9].

Les autres jours, il joue avec Timo, soit dehors, soit dedans. Ils jouent très souvent à l'ordinateur. Ils se rendent alors chez le premier qui a un ordinateur plus performant que celui de Philipp. Sa mère a aussi un ordinateur portable et son père a deux ordinateurs mais dans son cabinet immobilier situé à deux pas de chez eux. Philipp a déjà été sur Internet dans le cabinet de son père et il aime beaucoup, ceci dit il y va peu. Ses jeux d'ordinateur préférés sont des jeux de football, ou bien des jeux d'aventure dans l'espace. Philipp et Timo sont des fans de jeux d'ordinateur.

Philipp a deux bons camarades de classe chez qui il va de temps à autre pour jouer aux cartes (« Magic-Card »). Il s'y rend à vélo, c'est à une dizaine de minutes de chez lui. Quant il a besoin d'aide pour les devoirs ou qu'il n'a pas noté les devoirs (il n'aime pas ça et ne les inscrit pas toujours), il les appelle aussi. Il le fait sur le téléphone familial. Il n'a pas de téléphone portable : « Y'en a plein dans ma classe qui en ont un, mais pas moi… J'aimerais bien en avoir un aussi, mais mes parents n'aiment pas, mais je vais peut-être en avoir un bientôt parce que mon père va s'en acheter un neuf ». Mais ce n'est pas sûr du tout qu'il en hérite, il dit « peut-être ». On sent la pression du groupe pour définir le standard des équipements : « Tout le monde en a, mais en fait on a pas besoin ». Philipp résiste, tout en faisant quelques concessions. Il se fiche un peu des marques, sauf pour ce qui est de son cartable, qui est un « Eastpack ». Il affirme que c'est en raison de la qualité du sac qu'il aime bien. Il a eu son cartable pour son anniversaire : « Je m'étais souhaité un sac de cette marque ». Dans sa classe presque tous ont un sac « Eastpack ». Mais en revanche il s'habille de manière assez passe-partout pour son âge, jeans, T-shirt,

[9] Il a peu de copines. Il n'a jamais eu de « petite copine ».

éventuellement pull-over. Il ne suit pas vraiment la mode, il met ce qui lui tombe sous la main.

L'indépendance spatiale de Philipp a une taille correspondante à des trajets à vélo. C'est ainsi qu'il va à l'école en bicyclette, à un peu plus de dix minutes de chez lui. Il fait le trajet seul. Il connaît bien son quartier, il montre sur la carte tous les endroits où il se rend. Il connaît aussi tous les arrondissements de Berlin : « Mon père était chauffeur de taxi, c'est pour ça… J'aime bien regarder les plans ». En outre du fait des tournois de football, il est amené à se déplacer dans toute la ville. Il regarde toujours avant de se rendre à un match, à quel endroit cela se trouve sur le plan.

L'horizon

Le sport, surtout le football, constitue une référence importante pour Philipp. Alors qu'il a des séries télévisées préférées, des mangas japonais très amusants, il ne les regarde pas tous les jours car elles passent pendant ses occupations sportives. Ainsi il sait ce qu'il veut demander pour son prochain anniversaire : des gants de goal pour le foot (avec un CD, une compilation des meilleurs et derniers titres du moment du magazine *Bravo)*. Ainsi il aimerait avoir le câble : « Je regarderais plus le football et le sport, parce que c'est intéressant, et aussi le tennis et le hockey sur glace ». Mais sa mère ne cédera pas car elle limite déjà le temps de télévision. Ainsi plus jeune, il avait eu à faire une rédaction sur ce qu'il aimerait faire plus tard et où il aimerait vivre, il se souvient d'avoir répondu : « Et j'ai écrit que quand je serais grand avec ma femme et mes deux enfants, j'aimerais vivre au Brésil. Mais maintenant je dirais plutôt l'Italie… L'Italie, avec une jolie maison, une villa sur une montage ou quelque chose comme ça, ce serait chouette ». Lorsque l'enquêtrice lui demande ce qu'il ferait là-bas comme métier : « Sportif. Ça fonctionnerait aussi là-bas. Ils jouent aussi au football. Toute l'Europe en fait joue au football ».

Philipp a des idées moins précises sur sa scolarité. Il ne sait pas s'il ira jusqu'au bac. Il ne se pose pas la question. Ce sont ses parents qui le font à sa place puisqu'ils l'ont inscrit dans un Gymnasium pour l'année prochaine. Pour l'instant Philipp apprend l'anglais, cependant l'an prochain, il apprendra le français : « Ma mère a coché français ». Philipp est bon à l'école mais il pourrait être meilleur : « Je suis assez paresseux ». Il n'investit pas plus car cela ne constitue pas un enjeu pour lui. Malgré cela, ses parents ne contrôlent pas si leur fils fait, ou non, ses devoirs : « Je dis toujours à mes parents ce que j'ai à faire, puis je les fais et ensuite je leur dis, 'c'est fini' ». Il est déjà arrivé qu'il ne les fasse pas, mais c'était exceptionnel. Son avenir, il le rêve, à la manière dont d'autres se voient chanteurs, ou chanteuses,

surtout avec le succès des *Star Academy*. Pourquoi ne ferait-il pas une « carrière éclair » dans le domaine du sport ? : « Quand on devient célèbre comme ça soudainement … Si je joue au football dans mon club, parfois il y a des gens qui viennent et qui regardent s'il n'y en a pas un qui est bon, et ensuite il l'invite à des entraînements [de plus haut niveau] ». Philipp ne désespère pas que ça puisse lui arriver surtout qu'il avait un entraîneur avant qui est maintenant dans la *Berliner Auswahl*, club de footballeurs triés sur le volet. Quand il sera grand, il aimerait être sportif ou quelque chose dans le domaine du sport en tout cas, manager ou entraîneur ou bien sportif.

La vie en famille

Philipp grandit, ses parents travaillent aussi sans doute plus. Les pratiques communes diminuent, Philipp l'observe, et non pour s'en féliciter : « Pendant un temps, avec mes parents, on faisait toujours tout plein de jeux ensemble, le soir, lorsque nous avons fini de manger ». Ils jouaient alors aux cartes, à des jeux de sociétés et Philipp aime bien ça. A présent, ils le font encore, mais il fut un temps où c'était presque un rituel. Il a sa petite place sur le canapé pour regarder la télévision. Mais quand il regarde avec ses parents, il se pousse : « Nous tournons un peu la télévision et on se met tous ensemble avec une couverture et nous nous faisons des câlins ». Son père aime bien aussi regarder le football à la télévision ; quand il était plus jeune, il jouait aussi au foot. Alors ils regardent ensemble.

Philipp et ses parents vont peut-être partir chez des parents au Canada l'été prochain. Il le raconte comme s'il y était déjà, avec plaisir. Il y a trois ans, ils ont été en Grèce, sur une île, pendant deux semaines, il lui en reste d'excellents souvenirs car ses parents avaient sympathisé avec un autre couple et ils jouaient beaucoup tous ensemble (il n'y avait pas d'autres enfants) à des jeux de société jusque tard dans la nuit.

Philipp est indépendant. Il a une certaine liberté de circulation ; il a les clefs de chez lui ; il gère les affaires de sa chambre. Mais il est plus indépendant qu'autonome, ses parents lui imposant beaucoup de règles. Pour une part, il confirme le bien-fondé de ces limites, il les fait siennes, comprenant les raisons avancées par ses parents. Pour une autre part, il résiste. Il n'est pas convaincu, et décide donc, sans bruit d'en faire à sa tête. Sa mère est partisane d'une alimentation biologique et saine, et exclut donc les bonbons colorés et trop sucrés : « Ma mère, alors nous mangeons bio, presque tout et ma mère fait attention que je ne mange pas trop de friandises, mais après l'école j'aime bien manger parfois une glace ou quelques friandises donc je

m'en achète parfois »[10]. Philipp désobéit aussi pour la télévision. Là encore sa mère lui interdit de regarder la télévision. Il estime abusif une telle consigne : « Parfois ma mère est là, et là la plupart du temps je n'ai pas le droit [de regarder], donc je regarde souvent en cachette quand ma mère n'est pas là. Le lundi ou le vendredi, quand mon copain sort plus tard de l'école [et en attendant de déjeuner], et que j'ai encore du temps, je regarde ». Ses parents voudraient le maintenir en dehors de la société de consommation (lui-même déteste le shopping), aussi résistent-ils à la fois aux pressions de cette société et à celles de son fils. Ils cèdent sur un point ou deux, comme le sac *Eatpack* (le fils devant mettre en avant la solidité !). Ils ne veulent pas que Philipp ait une console de jeux, et perde ainsi trop de temps. Son adhésion à l'argumentation maternelle est partielle. A la question de savoir s'il a le droit de faire plutôt beaucoup de choses ou plutôt pas beaucoup, il répond en effet : « J'ai pas tellement de choses mais j'ai le droit de faire beaucoup. Alors y'en a de mon âge qui ont une *Nintendo*, c'est une console de jeux, moi j'en ai pas, et j'ai pas le droit d'en avoir une, et de toute façon j'en veux pas, mais j'ai le droit de faire beaucoup de choses pour mon âge ». Son ami Timo n'a pas non plus de console de jeux : « Il en souhaite une et quand il aura l'argent, il aura le droit de s'en acheter une, pas moi… Parce que mes parents ne veulent pas. Simplement parce que si j'en avais une, je jouerais trop avec et c'est vrai, c'est ce que je ferais ». A propos de la mère de son ami Timo, Philipp dit : « Sa mère est aussi très sévère, pas autant que la mienne mais, je dirais que la mienne n'est pas sévère mais qu'elle s'occupe de moi, celle de mon ami aussi, mais elle est plus cool ». Il est tiraillé entre l'idée d'une mère exigeante et sévère (elle ne supporte pas qu'il ne défasse pas ses lacets, considérant cela comme de la paresse ; elle le prive d'ordinateur ou de télévision s'il rentre plus tard que l'heure autorisée) et l'idée de parents soucieux de son éducation.

Philipp ne vit pas pour autant hors du monde, ni celui des jeunes, ni celui des adultes. Il a le droit d'écouter sa radio, ses CD. Il peut jouer dehors, sans être l'objet d'une grande surveillance (sinon celle des horaires). Il doit apprendre le sens critique, il en donne la preuve – c'est un des seuls entretiens dans ce cas – en se livrant à des portraits négatifs de certains chanteurs, finalistes d'une émission du genre *Star Academy*. Il apprend aussi la responsabilité, au moins telle que la conçoit sa mère. Un incident qu'il rapporte le montre. Pour Philipp, être indépendant c'est « Que l'on se fasse soit même à manger, ou par exemple, ma mère n'était pas là ce week-end et mon père et moi nous n'avons ni lavé le linge, ni nettoyé l'appartement. Et ma mère quand elle est rentrée, elle avait plein de choses à faire. Elle s'est

[10] Il touche 12 euros d'argent de poche par mois. Il achète des friandises, des glaces, et aussi des cartes, les *Magic Card.*

énervée. Oui c'est aussi nettoyer et ranger la vaisselle du lave-vaisselle si on en a un, oui c'est ça : participer aux tâches communes, descendre la poubelle à verre, faire les courses ». Le « c'est ça » dessine une des dimensions de ce modèle éducatif. A son âge, Philipp doit apprendre plusieurs choses : être à certains moments heureux en famille ; être attentif à la vie commune et à ses exigences ; maîtriser son temps en ne le perdant pas devant des « bêtises » télévisuelles par exemple ; maîtriser sa vie et ses dépenses en résistant aux pressions du marché et de la mode ; se dépenser par le sport.

Contrairement à d'autres jeunes, Philipp semble avoir acquis une indépendance explicitement pensée, et en conséquence, paradoxalement plus surveillée : si cette indépendance ne va dans la bonne direction, elle peut être remise en question momentanément. Pour Charles Taylor, la modernité qui valorise l'épanouissement, la liberté n'est pas critiquable si et seulement si des horizons de significations sont en même temps dessinés. Les parents de Philipp semblent satisfaire à cette condition. On pourrait objecter qu'ils ne s'inquiètent pas du flou, ou de l'irréalisme, de l'avenir perçu par leur fils. Ils répondraient, sans doute, que cela ne fait pas partie du programme de la préadolescence, que c'est trop tôt. Ils ont une telle définition, nous semble-t-il, comme on le voit avec l'acceptation sous condition des « souris » à la maison. La seule surprise, selon nous, vient du fait que les parents surveillent assez peu la scolarité de leur fils, au quotidien, tout en prenant des options pour le passage au lycée. Ce non-contrôle des devoirs chez les préadolescents (qui ne signifie pas que les parents ne demandent pas si l'enfant a fait ses devoirs mais juste qu'ils ne vérifient pas) est général en Allemagne, à en croire notre corpus. Pour une part, le suivi scolaire est délégué à une institution – c'est le cas de Philipp qui allait auparavant tous les jours dans une petite association de quartier d'aide aux devoirs.

4. La distance aux parents et la proximité à un ami

Portraits croisés de Niklas et de Amy

Niklas (12 ans, en 6. Klasse) est le jeune homme qui a un obtenu le score le plus faible de dépendance. Il a une double indépendance spatiale, à l'intérieur du logement familial et à l'extérieur. Sur un plan, il sait parfaitement s'orienter. Il trouve de suite où il habite. Il reconnaît très vite les lignes de métro qu'il prend (U7, Adenauerplatz, de là partent beaucoup de bus, il en connaît une bonne dizaine ; U1, Uhlandstrasse, il va au Ku'damm se balader et faire du lèche-vitrines ; U2, pour aller

au Potsdamer Platz, au cinéma). Il se déplace donc en métro, pour gagner du temps, même s'il préfère le bus. Il le prend seul depuis quatre ans (donc autour de huit ans). Il prend aussi le tram lorsqu'il sort en vélo avec sa mère pour des balades. Il pense avoir été à peu près dans tous les quartiers de Berlin. Niklas a déjà pris le train tout seul, la première fois c'était l'an dernier pour se rendre chez sa grand-mère à Hamburg.

Cette indépendance lui sert de support à la construction de son propre monde. Il a un réseau amical qui ne ressemble pas à ceux des autres garçons étudiés, il a surtout des copines. Il est surtout très proche d'une amie, qui est aussi sa camarade de classe, Amy (12 ans, 6. Klasse) également interviewée. Ce n'est pas une « petite amie ». C'est plutôt une sœur. Ils font beaucoup de choses ensemble. L'an prochain, ils devront quitter la Grundschule pour passer dans le secondaire ; ils ont émis les mêmes vœux d'établissement. Le premier choix de Niklas est une Gesamtschule (école polyvalente qui abrite tous les cursus, Hauptschule, Realschule et Gymnasium sont possibles) qui propose des cours de japonais et comme il aime bien l'Asie, il n'est pas impossible qu'il fasse du japonais plus tard. Il espère donc y retrouver Amy qui veut être dans une classe « européenne-française ». C'est une classe qui expérimentera un nouveau concept, à savoir un mélange d'élèves allemands et français. Elle a envie d'essayer, ayant quelques connaissances en français étant donné qu'une fille au pair a été un an à la maison. Leur amitié n'est pas exclusive.

L'un et l'autre sont sociables. Par exemple, Niklas met un quart d'heure pour aller à son école, et plus d'une heure pour revenir. Il a plusieurs confidentes, ses copines. Amy a aussi ce qu'elle appelle une « sœur d'élection » (Patenschwester), plus jeune (neuf ans). C'est la fille d'une collègue de sa mère qui est probablement sa marraine (Patin). Elle la connaît depuis qu'elle est toute petite (enfin depuis l'âge de quatre ans, puisque ayant été adoptée à l'étranger, elle n'était pas encore à Berlin). Elles se voient quand leurs parents se rencontrent, ou quand elles ont convenues toutes les deux d'une visite.

Amy a aussi un fort niveau d'indépendance, notamment spatiale. Elle a déjà pris toute seule l'avion pour aller rejoindre sa mère qui donnait une conférence à Munich afin de visiter ensemble ensuite de la famille qui habite cette région. Elle a également déjà pris seule le train, l'an dernier pour se rendre au Mans voir la jeune fille au pair avec laquelle elle s'était bien entendue. Elle a pris le train de nuit jusqu'à Paris : « C'était horrible, car ils étaient serrés dans les cabines, et les lits étaient trop étroits. Et en plus il y avait des ronfleurs ». Elle est restée une semaine chez la fille

au pair. Pour Amy, être indépendant signifie « prendre le métro et se débrouiller ». C'est ce qu'elle fait. Elle prend la ligne de métro U7 assez souvent pour aller à son cours de natation. Elle va chercher sa mère à son bureau, en prenant la ligne U1, avant d'aller faire du shopping. Son aide aux devoirs est à deux stations de métro de chez elle ; elle y va seule. Elle prend aussi la ligne U9 pour aller chez sa sœur d'élection qu'elle va parfois garder. L'enquêtrice lui demande si elle n'a pas peur de se perdre dans le métro, elle répond que non : « J'essaie toujours de prendre le chemin le plus court ». Elle a une bonne compétence d'orientation spatiale. Elle trouve tout de suite la rue dans laquelle elle habite. Elle indique spontanément l'endroit où travaille sa mère. Elle connaît presque tous les arrondissements de Berlin ; elle se déplace cependant principalement dans son arrondissement Wilmersdorf-Charlottenburg. Elle commente « sa » ville en montrant le plan. A Reinickendorf, à Wedding, à Spandau, à Mitte, elle a des copains. A Tiergarten elle fait faire une promenade à sa chienne. Elle connaît aussi des copains à elle ou des amis à ses parents qui habitent à Schöneberg. Elle a une copine à Steglitz, à Kreuzberg, à Neukölln. Elle a déjà été avec son père à Lichtenberg, c'est là que réside un collègue de son père avec qui ce dernier joue aux cartes. A Friedrichshain, elle a une demi-sœur (Sonia qu'elle appelle son ex-sœur), par sa mère qui auparavant vivait avec un autre homme. Elle fréquente le Prenzlauer Berg parce qu'ils vont parfois prendre leur petit-déjeuner là-bas. Elle n'a jamais été à Marzahn et à Hohenschönhausen, seuls quartiers qu'elle ne connaît pas. Aucun autre jeune allemand ne s'est mieux repéré qu'elle !

Leur indépendance, incontestable, se conjugue avec de bonnes relations avec leurs parents. Niklas est fils unique. Il vit avec sa mère, séparée, qui cherche à ne pas le couver. Elle est conseillère pour jeunes drogués. Elle est très occupée par son travail. Mais des marques d'attention comme des petits cadeaux sans raison particulière expriment un lien chaleureux entre eux. Il ne lui fait pas de grande confidence, ce sont ses copines, et surtout Amy qui sont les personnes à qui il dit des choses très personnelles. Il a le sentiment que les adultes ne comprennent pas toujours les préoccupations des jeunes. Il exprime sans doute à la fois une certaine déception vis-à-vis de sa mère qui n'est pas assez présente et attentive, et une forte douleur devant l'histoire conjugale de ses parents. Il souffre de ne plus voir son père depuis longtemps, de ne plus avoir du tout de contact. Il l'exprime indirectement en répondant à la question portant sur ce à quoi il tient le plus et qu'il sauverait en cas d'incendie. Il nomme les deux photos où il apparaît avec son père ainsi qu'un petit souvenir, un bibelot offert par ses camarades de son ancien quartier lorsqu'il habitait encore avec son père. Il ne se souvient plus vraiment de cette période mais ce sont

les trois choses qu'il retient. De cette expérience d'abandon, Niklas tire la conclusion que les pairs sont plus à même de le comprendre. Amy, elle, a des relations chaleureuses avec ses deux parents. Son père notamment s'occupe beaucoup d'elle. Il lui prépare le petit-déjeuner, il le prend avec elle. Il l'emmène à l'école et vient la rechercher. L'exemple de ces trajets illustre bien l'attention de ce « nouveau » père. En effet Amy pourrait très bien aller à l'école seule. Elle en a la compétence, et elle se déplace seule pour des trajets plus longs. Mais son père, chercheur (comme la mère) qui travaille assez loin du domicile vient la chercher à l'école pour la ramener à la maison. Il lui prépare le déjeuner et ils mangent ensemble. Amy explique que son père n'aime pas rester des heures devant l'ordinateur à son bureau dans l'Institut, qu'il fait une pause à ce moment-là. Et c'est pour cela qu'il va la rechercher. Parfois, lorsqu'il est vraiment très occupé, il fait néanmoins le trajet mais la dépose en bas de chez eux, et repart aussitôt.

Leurs journées

Le déroulement d'une journée pour Niklas et pour Amy révèle deux formes d'indépendance : la première se conjugue nettement moins que la seconde avec l'entretien d'une relation avec les parents.

Le matin c'est la radio, une émission musicale, qui éveille Niklas. Il met son radio-réveil à 6h40, et ne se lève qu'un peu plus tard, parfois 7h10. Sa mère est là le plus souvent à cette heure-là « sauf quand elle a des choses importantes à faire ». Niklas ne déjeune jamais le matin, il boit juste une tasse de thé. Il emmène les sandwichs que lui fait sa mère et les mange pendant la grande pause. Il quitte la maison à 7h35 le matin, mais parfois 7h40 pour se rendre à l'arrêt de bus.

L'école se termine toujours à 13h30. Niklas rentre tranquillement : « Parfois nous jouons encore à quelque chose ou bien nous discutons, ou bien on marche tout doucement à l'arrêt de bus ». Chez lui, il se repose d'abord sur son canapé et il fait ensuite ses activités. Il ne déjeune pas toujours, ce n'est pas un grand mangeur. Il n'a pas d'horaires. Niklas sait se faire à manger lui-même, (des œufs brouillés, au plat, des crêpes, des pâtes, d'autres petits plats, et aussi des gâteaux). Il préfère préparer quelque chose plutôt que de manger du pain ou des chips. Il tente parfois de nouvelles recettes : « Nous avons un livret de cuisine et dès fois je regarde dedans, ils expliquent tout ». Depuis deux, trois ans, il se prépare à manger lui-même (ce qui est peu fréquent dans notre corpus).

S'il a rendez-vous avec des copines, il repousse l'heure des devoirs (18h, 19h) surtout s'il sait qu'il en a peu. Le soir, Niklas dîne, mais il n'y a pas d'horaire. Et même quand sa mère est à la maison, ils ne dînent pas toujours ensemble. Chacun se calant en fonction de sa faim : « En fait, je mange souvent dans ma chambre, mais aussi parfois dans la cuisine ». Le soir c'est sa mère qui cuisine normalement. Quand elle n'est pas là, il se fait lui-même à manger.

Niklas aime bien regarder un peu la télévision. Le mercredi principalement, car il apprécie une série de science fiction, *Stargate* (jusqu'à 22h10). Presque tous les jours, il regarde deux séries, très regardées par les jeunes allemands et allemandes, *Marienhof* et *Berlin, Berlin*, qui lui prennent une heure. Ensuite comme « la plupart du temps, y'a plus rien [à la télévision] qui m'intéresse », il écoute de la musique. Il se couche à 22h. La lumière doit être éteinte vers 22h15 : « Je peux encore lire ou bien parfois écouter la radio ». Il peut programmer son radio-réveil pour que la radio s'éteigne tout seul : « C'est vraiment bien, comme ça je peux m'endormir avec ». Sa station se nomme *Fritz*. Le soir c'est une émission où les auditeurs appellent et racontent des histoires intéressantes.

Restons dans le même quartier et observons Amy. Le matin elle se réveille toute seule. Elle met le réveil à 7h et se lève tout de suite. Elle prend sa couche, s'habille, elle choisit ses vêtements le matin mais c'est vite fait. Ensuite elle prend son petit-déjeuner, avec son père qui débarrasse la table (elle dit qu'elle n'a pas le temps de le faire !) et qui l'emmène en voiture. Départ 7h 45 pour un trajet de cinq minutes. Amy déjeune le plus souvent à la maison avec son père. Elle jongle ensuite entre ces activités organisées - lundi, piscine ; mardi, anglais (cours de soutien) et violon ; mercredi, allemand (cours de soutien), jeudi, cours de plongée, et vendredi : « j'ai libre ». Ses parents et elle dînent dans la cuisine, et regardent ensuite la télévision ensemble. Presque tous les soirs, *Qui devient millionnaire ?*, puis une série, scientifique pour enfants, *Galileo* (de 19h30 à 20h). Elle reste avec ses parents jusqu'à ce que le film de la première partie de soirée soit terminé, c'est-à-dire environ 22h15. Elle n'a pas vraiment d'heure ni pour se coucher ni pour éteindre la lumière : « C'est à moi de voir, quand je veux aller me coucher ». Ce n'est jamais très tard. Une seule fois elle s'est couchée à une heure du matin car ils étaient sortis pour aller à la première de *Harry Potter* au cinéma. Si Amy est fatiguée, elle se met au lit plus tôt, vers 21h. Après le film donc, dans sa chambre, elle lit un peu, et écoute de la musique.

Autonomie et affection

Amy illustre la possibilité que certains jeunes ont de pouvoir gérer leur monde sans que cette autonomie implique une distanciation affective avec le parent. Son statut de « fille adoptive » renforce peut-être encore plus le sentiment de bonheur de la part de ses parents d'avoir un enfant, notamment de son père dont on sent combien il est attaché à sa fille. Amy laisse son père, au moins dans sa présentation à un tiers, à l'enquêtrice, effectuer le travail du lien, mais elle ne le critique pas pour autant. C'est elle qui, au cours de la conversation, se déclare choquée par le fait que la mère de Niklas ne vienne jamais le chercher à l'école. Amy estime donc que peuvent être associées autonomie et affection. Cette association constitue le point névralgique de la définition de « la bonne relation » dans les sociétés modernes. Lorsque Giddens propose le modèle de « la relation pure » (1992), il sous-estime (F. de Singly, K. Chaland, 2001), les contraintes propres au besoin de sécurité ontologique. La revendication de l'individu individualisé, désirant devenir (et rester) autonome et indépendant ne peut être isolée de cette autre demande. Amy, en acceptant ces marques d'attention, montre que le processus d'autonomisation ne se manifeste pas obligatoirement par une certaine indifférence. On lit quelquefois dans la presse éducative des parents qui recherchent la bonne distance, ne comprenant pas que leur adolescent réclame à certains moments une marque d'attention et à d'autres la rejette. Il n'existe pas en soi une telle « distance » qui réglerait, une fois pour toutes, les relations. C'est au contraire dans la variation, et donc dans l'hétérogénéité, que se joue la relation : pour certaines pratiques, une proximité, et pour d'autres, de la distance. Peut-être, au risque de surinterpréter le matériau, Niklas souhaiterait-il un peu plus de marque d'attention de la part de sa mère dans la mesure où il ressent le manque, l'absence de son père. Les difficultés du parent, lorsqu'il exerce seul la responsabilité éducative, apparaissent là. Avec deux ou plusieurs parents, il peut y avoir aussi une certaine division du travail parvenant à pondérer l'insistance sur l'autonomie et les signes de tendresse. Ainsi, pour Amy, le père est plus « cocooneur » que la mère.

Amy semble avoir besoin d'être entourée d'affection et d'en donner. Elle a créé un vrai lien avec la jeune fille au pair, française, qui est venue une année à tel point que non seulement elle a été la voir – faisant le trajet toute seule en train – en France, mais aussi elle refuse qu'il y ait une autre jeune fille de même statut pour ne pas être déçue, après une telle expérience. Par ailleurs, Amy tient beaucoup à sa chienne qu'elle a depuis presque deux ans. Ce n'est pas elle qui l'a souhaitée. Sa mère voulait absolument un chien de cette race, Amy voulait plutôt un labrador ou bien un Golden Retriever. Mais elle ajoute : « J'étais contente quand même, car elle était si jolie ».

Et pendant l'entretien, elle cherche un album sur une des étagères du salon pour montrer à l'enquêtrice toutes les photos de sa chienne Martha (dont le nom complet est « Martha Müesli »). Amy semble rejouer la scène de ses parents, fiers de leur enfant. Cette chienne compte pour elle. Lorsqu'elle a des soucis, Amy les raconte à sa chienne Martha. Elle n'a pas l'ombre d'une hésitation pour répondre à la question sur la confidence. Et elle ajoute : « Elle comprend bien ». Martha ne dort pas dans sa chambre, elle est au salon ou dans la chambre maternelle. Amy prend grand soin de cette chienne. Elle affirme qu'ils vont à leur maison de campagne d'abord pour elle, sa vie dans un appartement urbain étant trop triste, « elle ne peut pas se dépenser physiquement et se baigner ». A la question finale sur le vœu, Amy répond par une maison avec jardin à Berlin (les nombreux week-end dans leur maison de campagne devraient selon elle, être son quotidien et non occasionnels même si fréquents). Pour se justifier, elle fait remarquer qu'elle aime bien la nature et surtout qu'ainsi cela serait bien pour Martha qui court parfois dans l'appartement de manière circulaire sans s'arrêter. Aussi l'emmène-t-elle se promener souvent, soit dans un parc situé à cinq minutes à pied de chez elle, soit dans un autre grand parc, le parc du Tiergarten, son père l'y amène et la ramène ensuite.

La relation entre Niklas et Amy, peu habituelle, repose aussi sur un besoin d'affection. Peut-être, Niklas recherche-t-il avec son amie un lien affectif et sécurisant. N'est-il pas, d'une certaine façon trop « adolescent », voire « adulte » ? Deux indices peuvent servir de support à une telle assertion. Le premier est le fait qu'il ne célèbre plus son anniversaire depuis deux ans. Ce n'est pas par manque de réseau amical. Auparavant il le fêtait car il allait dans un *Schülerladen*, une *boutique des écoliers*. La salle d'activités pouvait être prêtée, ou louée, par ceux qui la fréquentait notamment pour fêter des anniversaires. Il a arrêté de fréquenter cette association. Pour expliquer qu'il ne fête plus son anniversaire, Niklas avance comme argument la taille de son appartement et la saison, l'automne, avec le temps imprévisible de cette saison. D'autres familles, dans des conditions comparables, trouvent une solution. Le deuxième élément réside dans le fait que Niklas a un travail professionnel. En effet il est inscrit dans une agence de casting (mannequinat, figuration de films notamment). Il a été repéré par une femme, une fois qu'il était avec sa mère, qui leur avait laissé sa carte de visite. Ils ont laissé du temps, et l'ont finalement rappelé. Niklas a déjà gagné pas mal d'argent. Il dispose ainsi d'une carte de retrait pour l'argent déposé sur son livret d'épargne et s'est déjà acheté un vélo avec l'argent qu'il a gagné. Son succès vient de sa « bonne bouille » d'enfant métis. Le père de Niklas est un homme de couleur. C'est un autre signe de reconnaissance avec Amy qui, elle aussi, est une enfant métissée.

Le goût personnel

L'entente entre Amy et Niklas repose aussi sur une affaire de « goût ». Tout le long de l'entretien, cette jeune fille revendique son goût différent des autres. Cela est sensible pour ses vêtements. Elle n'accorde pas d'importance aux marques, à la mode. Elle se moque des chaussures à talons compensés : « Y'a déjà eu des accidents avec ses chaussures. Une fille par exemple, s'est blessée le pied. C'est tant mieux pour elle, c'est de la folie de porter de telles godasses ! ». Amy veut trouver ce qui lui convient. Elle aime particulièrement les salopettes. Elle en voulait absolument une d'une marque, inconnue de l'enquêtrice. Il fallait la commander aux Etats-Unis. Sa mère connaissant un ami qui s'y rendait, elle lui a transmis la demande de sa fille. Amy est toute fière de cette nouvelle salopette même si elle affirme en même temps qu'elle n'a rien de particulier, c'est juste une salopette. Elle ne voulait pas des salopettes de Berlin, « pas cool », car trop larges en bas : « Chez nous, il n'y a plus de pantalons tout à fait normaux », désignant la mode des pattes d'éléphant. Amy veut trouver ce qui lui convient, ni la mode des jeunes, ni le goût classique. Le jour de l'entretien, Amy avait une robe qui ressemblait à une chemise de nuit et un gros pull par-dessus (d'ailleurs son père lui en a fait la remarque). Elle a un look qui lui est propre, loin de la mode.

Ses parents la respectent, mais ils exercent une pression pour son « capital culturel ». Elle prend, en plus de la piscine, des cours de violon. Dans l'appartement, il y a une pièce dite des « hobbys », avec un piano à queue, le violon, le saxophone et la bibliothèque de ses parents. Amy répète régulièrement ses morceaux de violon. Elle ne manifeste, au son de sa voix, qu'un intérêt limité pour cet instrument. Elle répond « Ça va » à la question de savoir si elle aime bien. Avant, elle jouait du saxophone mais son professeur, ayant eu un accident, ne peut désormais plus assurer ses cours. Son père joue du piano, Amy a essayé, et abandonné, n'y jouant plus que de temps en temps, sa mère ne joue plus d'aucun instrument. Ses parents lui offrent souvent des livres (Amy se rend à la bibliothèque en rentrant de l'école presque tous les mardis pour lire sur place). Elle n'a pas échappé à *Harry Potter* qu'elle a lu, qu'elle a vu (au moins une dizaine de fois en DVD), et même écouté puisqu'elle écoute en boucle la bande originale du film.

La logique de la reproduction (Amy accompagne ses parents à l'Opéra) est compatible avec l'individualisation dès lors que cette dernière se niche dans les contraintes du jeu culturel. C'est ainsi que Amy peint depuis le jardin d'enfants, sans prendre de cours (!). Elle peint sur toile depuis Noël dernier. Sa mère aime beaucoup

ce qu'elle fait et accroche les œuvres dans les différentes pièces. Dans la cuisine, une belle toile de Amy est accrochée. Dans sa chambre, elle a également affiché certains de ses dessins, ce qui montre aussi qu'Amy n'est pas engloutie par la culture « jeunes », elle refuse les posters, c'est « un peu de mauvais goût, je veux dire, quand on voit les beaux tableaux ici, donc afficher des posters, non je trouve pas ça terrible ». Elle a bricolé un mobile et d'autres éléments de décoration. Elle dort sur une mezzanine sur laquelle il y a aussi un fauteuil, une table basse, une étagère de livres. Elle est fière du résultat : « C'est moi qui l'ait progressivement aménagé pour moi… J'ai fait tout ça toute seule. Toute seule ». Elle signe son espace personnel.

A côté, Niklas est désavantagé. Sa chambre est petite : un lit surélevé sous lequel se trouve son bureau, un petit canapé lit, des étagères de livres et de rangement. La décoration personnelle : des objets fabriqués par sa mère, une grande photo de lui à quatre ou cinq ans, et une autre avec son père. Quelqu'un, par exemple Amy, peut dormir aussi – mais c'est plus souvent lui qui dort chez elle ; il est très régulièrement invité à aller à la maison de campagne. Il se trouve bien dans cette pièce. C'est là qu'il regarde la télévision puisqu'il en a une personnelle (contrairement à Amy). Niklas n'a pour l'instant aucune activité extra-scolaire ; récemment il a découvert tout à fait par hasard l'escalade et a décidé très enthousiaste d'en faire dès l'an prochain. Il sait s'occuper en semaine. Il joue avec des copains, des copines surtout, dans un parc, ou bien il va manger avec eux une glace. Il connaît un bon glacier pas trop loin de chez lui, et semble assez assidu. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la résonance qui touche Amy. C'est dans un don de Niklas. Il dessine bien, surtout des vêtements. Il en a montré quelques-uns à l'enquêtrice qui les a trouvés superbes. Ce sont des vêtements très colorés, avec beaucoup de goût et de style : « J'ai une pochette [avec mes dessins], et parfois je dessine quand je m'ennuie, une robe ou autre chose ». Il dessine ainsi depuis quatre ans. Il réalise d'abord une esquisse au crayon, il colorie ensuite aux feutres ou aux crayons. Niklas a déjà participé à un concours mais il n'a pas gagné mais cela ne l'a pas découragé pour autant. Il aimerait bien devenir créateur de mode. Les arts plastiques sont, avec les mathématiques, sa matière préférée. Son goût transparaît aussi dans ses vêtements (il a un style particulier, il aime les belles couleurs. Il est hors mode, sauf pour les chaussures) et dans le choix du pays où il aimerait vivre plus tard. Il est attiré par l'Asie ; il aimerait aller en Inde, ou en Chine, ou encore au Japon : « Parce qu'il y a de belles couleurs, des couleurs gaies, ça me plaît. Le tissu et les meubles aussi. ». C'est sur ce terrain esthétique que Amy et Niklas se retrouvent, avec le dessin notamment. Amy souhaite devenir architecte. Niklas lui conseille de devenir plutôt architecte d'intérieur. Certains de ses professeurs l'encouragent aussi dans cette voie car cette année, en

cours de travail manuel, les élèves ont eu à réaliser leur chambre dans un carton de chaussures et elle avait particulièrement bien réussi la reproduction de sa chambre (qui n'est pas simple en raison de sa mezzanine).

Comme dans toute amitié, cette relation se noue avec des points de ressemblance[11] et de dissemblance, plus sensibles du point de vue de l'éducation reçue. Amy n'a pas d'argent de poche, elle doit demander au cas par cas, contrairement à Niklas qui reçoit douze euros par mois et qu'il dépense pour ses sorties, notamment de cinéma. La mère de Niklas ne contrôle pas son travail scolaire. Lorsqu'il ne comprend pas un devoir à faire, il téléphone à des copines ou demande à sa mère si personne ne répond au téléphone. Amy est nettement plus contrôlée par ses parents, sans doute un peu déçus par son degré d'investissement dans les études. Ils la contraignent à suivre des cours de soutien (en anglais et en allemand) donnés dans une association alors qu'elle estime ne pas en avoir besoin. On peut penser que si son premier choix porte sur une *Gesamtschule* et non sur un *Gymnasium* c'est aussi en raison de la plus grande accessibilité de la première et des passerelles qui existent pour être réorientées dans les trois cursus existants, de la Hauptschule au Gymnasium en passant par la Realschule, sans avoir à devoir changer pour autant d'école. Ses parents surveillent chaque soir les devoirs même si elle affirme les avoir faits. C'est le seul moment où la logique de la confiance a des ratés : les parents chercheurs voudraient bien que leur fille réussisse scolairement. Alors que Niklas vit dans un monde qu'il engendre pour une très grande part, Amy est plus indépendante qu'autonome, même si elle approuve pour l'essentiel le monde proposé par ses parents. Elle sait (et elle peut) le compléter par ce qu'elle fait « toute seule », le choix de ses vêtements comme la salopette, la décoration de sa chambre, ses amitiés (ses parents connaissent peu la mère de Niklas).

[11] L'un et l'autre émettent des doutes sur le mariage. Pour Niklas : « Je me suis déjà posé la question. Et quelque part, j'ai pas trop envie de me marier. Je crois, qu'on a pas nécessairement besoin de se marier pour s'..... c'est pour ça que je pense que je ne me marierais pas. Je trouve ça kitsch ». Amy a des sentiments comparables. Quand elle sera grande, elle aimerait avoir des enfants, cela est certain, mais se marier, elle ne sait pas parce que « ça a l'air de demander toujours des efforts... Déjà que je me dispute pas mal avec mes copines. Je ne peux pas tellement m'imaginer avec une relation fixe »

Chapitre 6
Les préadolescents parisiens

1. La variation de l'indépendance et de l'autonomie

La routine de recherche étant mise en place, la procédure reste identique pour l'analyse des préadolescents parisiens. Les indicateurs servant au calcul du score de dépendance connaissent une grande variation. Schématiquement, on peut les séparer en trois groupes. Les indicateurs nettement majoritaires sont le réveil par les parents et le contrôle des devoirs, ceux nettement minoritaires sont le fait de ne pas dormir chez les copains et le fait de ne pas partir en vacances sans les parents. Les deux « centristes » sont le fait de ne pas voyager en bus ou en métro sans un adulte accompagnateur et le fait de ne pas disposer d'une chambre individuelle.

Tableau 1. Le score de dépendance

Préadolescents Paris

	Pas de chambre individuelle	Réveil par les parents	Pas d'argent de poche	Ne pas dormir chez les copains	Contrôle des devoirs	Pas de déplacement en transport en commun	Ne pas partir en vacances sans les parents	Score de dépen-dance
Pierre	///////////	///////////	///////////	///////////	///////////	///////////////	//////////////	7
Sassoon	///////////		///////////	///////////		///////////////	//////////////	5
Marc	///////////	///////////			//////////	///////////////		4
Fabrice		///////////	///////////		///////////			3
Achille		///////////			///////////	///////////////		3
Mourad	///////////		///////////	///////////	*			3
Mohand	///////////	///////////	///////////					3
Claude		///////////			///////////			2
Etienne	///////////				///////////			2
Martial		///////////			///////////			2
Michel					///////////			1
Total	6	7	5	3	8	4	2	

* Le contrôle assuré notamment par la sœur aînée, sur son initiative.

Le plus surprenant sans doute est le fort contrôle exercé par les parents sur les devoirs. En effet ni les préadolescentes de Paris (3 sur 12), ni les préadolescents de Berlin (2 sur 11) ne subissaient un tel contrôle. Est-ce la marque d'un plus grand investissement des parents dans la scolarité de leur fils ? Ou n'est-ce pas plutôt l'envers d'un certain désintérêt pour l'école de la part des préadolescents de telle

sorte que des parents, inquiets, ne leur font guère confiance ? La représentation des préadolescents plus libres, plus indépendants que les préadolescentes est juste si on regarde uniquement l'indicateur « prendre les transports en commun sans adulte accompagnateur », mais elle est plus contrastée si on considère en même temps l'indicateur du contrôle scolaire.

Les oppositions entre les préadolescents les plus dépendants et les préadolescents les plus indépendants, organisées dans le tableau 2, sont remarquables. En effet, le contrôle des devoirs est plus fort dans le second groupe, c'est le seul critère qui fonctionne « à l'envers » ! Alors que le fait de se déplacer, de ne partir en vacances sans un parent, de ne pas pouvoir aller dormir chez un copain est déclaré davantage par ceux qui ont, au final, un score de dépendance élevé, le fait d'être contrôlé par ses parents est davantage observé chez les plus indépendants. Il y a donc nettement une hétérogénéité au sein des critères de dépendance. Les affaires de l'école forment un monde à part, un monde plus familial. Le modèle du clivage entre le monde scolaire et le monde propre aux jeunes – exposé par exemple dans *Le Soi, le couple et la famille* (1996) – serait plus un modèle masculin, si on suit les résultats de la présente enquête. Les parents des collégiens se réserveraient le droit de regard sur leurs préadolescents surtout pour leur scolarité, leur laissant au contraire une assez grande liberté de circulation. La surveillance des études ne relèverait pas de la même logique qui autorise les déplacements dans l'espace extérieur à la maison.

Tableau 2. Le nombre des jeunes « dépendants » et « indépendants » selon les indicateurs du score de dépendance

Préadolescents Paris

	Les 3 plus dépendants	Les 4 plus indépendants
Pas de déplacements sans adulte	3	0
Ne pas partir en vacances sans un parent	2	0
Pas d'argent de poche	2	0
Ne pas dormir chez un copain	2	0
Pas de chambre individuelle	3	1
Réveil par un parent	2	2
Contrôle des devoirs	2	4

Dans l'espace intérieur, la possession d'une chambre à soi n'engendre pas automatiquement un fort usage. En effet la relation entre le statut de la chambre – personnelle ou partagée – et l'intensité de la fréquentation surprend puisque ce sont ceux qui ont une chambre commune qui en font le plus leur espace personnel. Dans ce cas, que la porte soit ouverte ou pas importe peu, ce qui compte c'est une certaine compétence à pouvoir être chez soi dans un chez nous.

Tableau 3. D'autres indicateurs de dépendance

Préadolescents Paris

	Score dépen dance	Pas de chambre individuelle	Pièce la plus fréquentée	Porte de la chambre	Trajet avion/train seule	Repérage sur carte
Pierre	7	///////////////	salon	ouverte	non	?
Sassoon	5	///////////////	chambre	mixte	non	moyen
Marc	4	///////////////	chambre	fermée	non	bon
Fabrice	3		chambre et salon	ouverte	?	moyen
Achille	3		chambre et salon	ouverte	?	très moyen
Mourad	3	///////////////	chambre	ouverte	non	bon
Mohand	3	///////////////	chambre	ouverte	non	bon
Claude	2		chambre	fermée	non	moyen
Etienne	2	///////////////	ancienne ch. conjugale + chambre	mixte	oui	moyen +
Martial	1		petit salon (télé) + chambre	mixte	non	bon
Michel	1		salon + chambre	fermée	?	moyen

Les préadolescents les plus indépendants sont plus libres dans leur déplacement (selon l'indicateur cité dans le tableau précédent). Ils maîtrisent l'espace par le repérage sur carte de leur quartier, de leur ville, du plan de métro, de manière assez comparable aux autres. L'usage et la compétence théorique ne sont pas, à ce point, liés. Il faut souligner que la circulation autorisée peut être assez routinière de telle sorte que l'usage du plan n'est pas nécessaire.

Tableau 4. Les indicateurs d'hétéronomie et d'autonomie

Préadolescents Paris

	Score de dépen-dance	Monde	Confidence mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seul	Pas de journal intime	Jamais seul à la maison	Culture jeune	Réseau amical
Pierre	7	approuvé		/////////	//////////////	?		++	++
Sassoon	5	appliqué (critique)	pas de confident		//////////////	///////	/////////	+	++
Marc	4	à soi, (validé + ou -)	+			///////	/////////	+	++
Fabrice	3	approuvé		////////	//////////////	?		++	++
Achille	3	à soi, validé	pas de confident		//////////////			++	++
Mourad	3	à soi, inconnu			//////////////	///////		+++	++
Mohand	3	appliqué (critique)			//////////////	///////	/////////	+	+

	Score de dépen-dance	Monde	Confidence mère/père	Pas de cachette	Pas d'achat de vêtement seul	Pas de journal intime	Jamais seul à la maison	Culture jeune	Réseau amical
Claude	2	à soi, validé			//////////////	///////		+	++
Etienne	2	à soi, validé				///////		++	++
Martial	1	à soi, validé		?	//////////////	?		++	++
Michel	1	à soi, validé			//////////////	///////		++	++

Note de lecture : La simple adhésion à la culture jeune (+) est considérée comme « faible ». Pour le réseau amical : entre 0-2 copains/copines = - ; entre 3-4 = + ; plus de 5 = ++. Pour la confidence, l'absence de + signifie que les enfants ne font pas de confidence strictement personnelle à un de leurs parents, la présence d'un + signifie que l'enfant se confie à une meilleure amie, à un tiers mais aussi à l'un de ses parents, les deux « ++ » indiquent que l'enfant ne se confie qu'à l'un de ses parents.

Les préadolescents les plus indépendants sont parvenus à construire un monde à eux, validés pour une large part par leurs parents. Les préadolescents les plus dépendants ont des modalités différentes de construction de leur « autonomie » : l'application du monde de ses parents (tout en se donnant un droit de critique), l'approbation de l'univers proposé par ses parents, la construction d'un monde à soi, validé par ses parents, ou non validé. La relation entre indépendance et autonomie existe, même si elle n'est pas stricte.

Les quatre mousquetaires de l'indépendance vivent tous dans des familles de cadres alors qu'aucun des trois préadolescents les plus dépendants n'est de ce milieu. Etre dans un environnement offrant un niveau élevé de ressources économiques (qui s'inscrivent dans la possibilité de la chambre personnelle), culturelles et sociales accroît, semble-t-il, les chances d'avoir une association entre une certaine indépendance et une certaine autonomie, tout au moins pour les préadolescents parisiens. Le portrait de Mourad montrera que l'autonomie peut aussi exister sans un degré élevé d'indépendance, ce qui a pour effet d'engendrer plus de tensions à la fois intergénérationnelles et intra-personnelles. Dans le cas d'une certaine cohérence, le jeune peut jouer avec beaucoup de choses, en s'autorisant, on s'en souvient pour une des jeunes parisiennes, un look « punk », à la condition de rester dans les limites du raisonnable : c'est-à-dire en tentant de préserver les chances d'un avenir convenable, sinon radieux socialement. Pour les garçons, est-ce plus difficile que pour les filles ? En tout cas, le préadolescent le plus indépendant a une scolarité « moyenne ».

2. La gestion « populaire » de la dépendance

Mourad et le cloisonnement

Mourad a un score assez élevé de dépendance vis-à-vis de ses parents et de sa famille. Il est assez surveillé. Il parvient néanmoins à vivre dans des territoires dont une part est ignorée de ses parents, et de sa famille. D'ordinaire, même dans les cas où le monde est défini comme « à soi, et validé par les parents », existe, toujours ou presque, une part de secret – ne serait-ce que les pensées tournant autour de l'autre sexe, des amours imaginaires ou non, mais là ce jeune homme s'organise pour être à la fois soumis aux règles de la maison et « étranger » à son groupe, en ayant son propre monde. Mourad, 13 ans, est en cinquième. Il vit dans un trois pièces du vingtième arrondissement. Ses parents ont une chambre, lui est dans la chambre des garçons avec deux frères aînés (23 et 16 ans)[1], et la sœur n'a pas de chambre ! Pour Mourad, cela ne pose pas de problème : « Elle dort où elle veut ! Elle peut dormir dans le salon, dans la chambre de mes parents parce que des fois mon père, il va chez quelqu'un, sinon ma mère, elle dort chez ses patrons parce qu'elle garde des enfants aussi. Donc elle, elle a l'embarras du choix ». Les parents viennent du Maroc, le père est ouvrier retraité d'une usine automobile et la mère est femme de ménage et nourrice. Ils ne savent ni lire, ni écrire. La famille est musulmane, Mourad fait le Ramadan. Mais premier décalage, Mourad dessine une autre famille dans ses rêves : « Parce que plus on est riche, plus il y a de choses à faire, on va dire … Il y aurait deux ou trois enfants, » et son père serait architecte, sa mère professeur de français.

Mourad ne se laisse pas faire surtout à l'école. Il s'est fait renvoyé de son collège, situé près de chez lui, et envoyé dans un autre établissement. Il s'était battu : « C'est vrai que j'ai tapé un peu fort. » Son père l'a battu à coups de ceinture. Mourad sèche des cours. Il entretient un rapport ambigu à l'école. Il y croit sans cependant investir beaucoup. Il est poussé et surveillé surtout par sa sœur. C'est elle qui lui avait demandé de faire « allemand », ce qu'il regrette, trouvant cela ennuyeux. Sa sœur vérifie les devoirs, son frère contrôle les retards : « Avec mon frère tu peux prendre une tarte et ça y est, ça va être fini, tandis qu'avec ma sœur, ma sœur … Elle parle, elle parle. Vous pouvez passer 4 heures et demie avec elle, 4 heures et demie, rien que parce que vous êtes rentré une demi heure en retard ». Mourad oppose le style direct des hommes (il déclare aussi demander à son père car ses réponses sont plus franches) et le style indirect des femmes. Il ne se rebelle pas

[1] Un autre frère, 21 ans, n'est plus à la maison. Les deux plus grands frères et la sœur font des études supérieures (respectivement BTS et licence de droit).

ouvertement contre l'ordre familial, mais au fond de lui, il ne l'accepte pas. Il attend en quelque sorte son heure. Sa sœur fouille dans son cartable, elle fait ce qu'il nomme des « visites surprises » pour vérifier les cahiers, les devoirs, le carnet de correspondance, et aussi l'existence d'autres objets plus ou moins licites. Elle justifie cela au nom des parents : « Jusqu'à que t'es 18 piges, c'est mort ! Mes parents, ils ont tous les droits sur toi, pas le droit de vivre ta vie ! C'est mes grands frères qui me l'ont dit ! Parce que si eux, ils ont pas réussi à ouvrir la bouche avant 18 ans, pourquoi nous, on le ferait, on n'est pas plus intelligents qu'eux ». Mourad connaît la barrière officielle de l'âge adulte. Il ne valide pas le mode de vie familiale, il plie la tête comme ses aînés. Le groupe familial n'existe pas uniquement sous la face répressive. Il se mobilise aussi pour des achats. Mourad n'a pas régulièrement d'argent de poche – il doit en demander à sa mère, et il est donc dépendant de la réponse, « elle, c'est l'humeur ! Parce que des fois même si on lui demande pas, elle te donne et des fois t'as vraiment besoin, elle te donnera pas ». Il en gagne quelquefois en travaillant chez le patron de sa mère. Il garde, c'est autorisé, la monnaie des courses. Il en a aussi avec du trafic, des business, même s'il se défend d'en faire beaucoup. Il en reçoit pour son anniversaire quelquefois, ou pour une aide exceptionnelle (« C'est nous qu'on s'est tapé toute la maison. Cela nous a fait gagner, on a gagné 50 euros »). Quand la famille décide d'un gros investissement, chaque membre, même les enfants, doit participer : « Si on achète quelque chose de gros comme un ordinateur, une machine à laver … Tout le monde met un peu d'argent dessus. Même moi, je sacrifie un peu ». La famille existe aussi le vendredi soir – c'est le seul repas obligatoire en commun : « Dans ma religion, c'est un jour comme le dimanche » – et l'été lorsqu'ils se rendent au Maroc pour visiter la parenté.

Mourad oscille entre le « on » familial et le « je ». Ce mouvement se traduit dans son rapport à l'espace. Ce jeune homme affirme qu'il est heureux dans le salon et la chambre, « peut-être parce que c'est les deux seules pièces qu'on a mis bien … bien oriental ! ». Et il voudrait néanmoins organiser autrement la chambre, non plus avec des lits tout autour de la pièce pour faire pièce de réception (sans doute pour les hommes, car son père vient avec eux regarder la télé) : « mettre les lits superposés et mettre un ordinateur à la place. Ou sinon mettre une moquette [c'est du carrelage], ça m'intéresserait bien ». Mourad a en tête le modèle « occidental » de la chambre qu'il voudrait bien avoir.

Ce sens critique le conduit à avoir un rapport complexe, satisfait et distant, vis-à-vis de beaucoup de choses de sa vie, de sa chambre en particulier : « Moi la plupart du temps, je suis dans ma chambre parce que y'a tout. Y'a ma télé, y'a ma console, y'a

mon ordinateur… Tout ce qui touche pas à l'électricité, d'habitude je déteste, je pourrais pas vivre, je pourrais pas vivre sans télé ». Mais il ne personnalise pas les murs de la pièce. La décoration est un amalgame des accrochages passés et présents imposés par ses frères et sœurs : Ainsi sur les murs, reste « l'alphabet quand j'étais petit, pour apprendre plus rapidement le soir ». Mourad participe très peu aux choix actuels des posters : « C'est ma sœur, en fait c'est ma sœur qui a ramené tous les posters, à part un qui est un poster de foot ! ». Il n'investit pas les murs puisque de toute façon le pouvoir parental domine : « Parce qu'en fait, on n'a pas tous choisi parce que personnellement si on ramène quelque chose à accrocher, on doit demander à mes parents et si mes parents disent oui, personne ne pourra dire nan ! ».

Il se construit quand même son monde, entre le lit et la télé, les deux choses qu'il préfère : « Mon lit parce que je dors dessus et ma télé parce que c'est mon passe temps préféré ! ». Le degré de personnalisation autorisé est faible. On le perçoit avec le lit : « Bah on a alterné … parce qu'avant moi, j'avais un lit à côté du mur, enfin ça veut dire à côté de la porte, après j'ai changé. Enfin, ça veut dire tous les ans ou tous les deux ans, c'est nous même qui choisissons nos lits. » On s'en rend compte aussi avec les vêtements. Pour l'achat des vêtements, Mourad est accompagné de sa mère. Cela ne se passe pas toujours bien car elle discute ses choix, les prix, et aussi la couleur : « Ma mère, elle dit le plus souvent 'Essayez de prendre le plus souvent sombre'. Mais si on prend beige … le beige, elle a rien contre». De plus, la mère de Mourad achète systématiquement en double : « ça veut dire que moi et lui [son frère], on a les mêmes habits mais ma mère, elle achète en deux fois parce que sinon toujours y'en a un qui crie sur l'autre ». Cette décision maternelle contraint les deux frères à faire attention : « Le soir, on regarde parce que nous, on prépare nos affaires le soir même. Après on regarde les affaires qu'il a mis le soir, le premier qui l'a fait et après bah on choisit qu'est-ce qu'on veut porter. Et si l'un ou l'autre n'est pas d'accord, bah il va voir l'autre et il lui dit 'Allez, s'il te plaît, tu peux changer'. Et s'il est gentil, ou s'il est énervé contre toi, ça dépend de son humeur, bah il dit oui ou non ». L'individualisation par les vêtements est donc difficile. Alors que pour certains préadolescents, peut-être plus les filles, les friandises sont des formes d'affirmation de soi, ce sont elles que l'on cache, ce sont elles que l'on mange parce que c'est interdit, Mourad, lui, ne cache pas de bonbons : « Les bonbons c'est, on partage ! Si c'est la personne qui a acheté, c'est lui qui choisit à qui il les donne, mais il est obligé de donner au moins à une personne, la moitié de qu'est-ce qu'il a acheté ». La logique commune prime. Pour la télévision c'est la même chose. On le sait cette activité est la préférée de Mourad, dans sa famille, on l'appelle « Monsieur

Zapping ». Il a la télé dans la chambre, mais les trois postes ne sont pas personnalisés, et donc il arrive que plusieurs se retrouvent autour du même appareil. Les règles sont alors les suivantes : « C'est celui qui a la télécommande qui choisit et personne ne parle. Soit on est que deux et c'est le plus grand qu' à le choix. C'est le plus vieux ». Comme il est le plus jeune, il perd.

Mourad a donc peu de chances de pouvoir s'isoler. Les horaires de son père sont imprévisibles (« parce qu'il part à la Mosquée, il part faire les courses, il part faire des choses comme ça, mon père … Donc je peux être 3 heures tout seul ou 5 minutes ! »). La porte de la chambre n'est fermée que pour le calme du film du soir. Lorsqu'il y a du monde dans la pièce commune, Mourad a le droit d'aller dans la chambre de ses parents pour les devoirs, sinon il se met sur la table familiale (« Nous, on n'a pas de bureau, on travaille sur les tables, on nettoie la table, on travaille. C'est normal pour nous »). Pas question, non plus, de s'isoler pour le téléphone qui devient « inutile ». Quand Mourad en éprouve le besoin, il ruse. Il fait couler un bain et se fait « une bonne petite sieste ». La salle de bains peut être plus facilement que la chambre une pièce personnelle.

La forte prégnance de la famille n'interdit pas à Mourad d'une part de disposer d'une certaine liberté, notamment dans ses déplacements, et d'autre part d'avoir une vie personnelle. Mourad a l'habitude de prendre les transports en commun (bus, métro, RER). Il circule seul depuis qu'il est en CM1. Il se repère bien sur un plan de Paris, son quartier, d'autres lieux connus comme la gare de l'Est, le cimetière du Père Lachaise, certains endroits où il fait des courses, à République, à Opéra, à Châtelet. Il a la permission de sortir le soir, depuis le collège. Il peut rentrer seul ou avec ses copains : « Si je dois sortir tard, je dois revenir chez moi leur dire que je reviens tard et ressortir ». Pendant les vacances, Mourad n'est plus tenu d'aller au centre de loisirs : « Des fois je vais au centre, des fois non. Des jours je vais rater, des fois je vais pas rater, je regarde les trucs qu'il y a à faire ». Ses parents ne le forcent pas : « Quand j'étais petit, ils m'obligeaient mais pas maintenant parce que je peux me garder tout seul et y'a mon père qu'est à la retraite pour me garder chez moi au cas où je fais des bêtises ». Mourad rappelle que, s'il franchit certaines limites, alors l'autorité parentale reviendra avec force. Dans le cadre de ces frontières, Mourad est relativement maître de son temps. Il doit apprendre à le gérer. Ainsi ses parents ne lui demandent pas d'aller se coucher, ils donnent la borne du matin, et l'enfant doit en tirer les conséquences : « Je peux dormir à 2 heures mais j'suis obligé de me lever l'matin. J'ai pas d'horaires fixes pour me coucher le soir mais j'ai des horaires fixes pour me lever le matin. Mes parents, ils vont rien me dire mais ils vont me

dire : ‘Si le matin t’arrives pas à te réveiller, t’étonnes pas si je te jettes de l’eau sur ton lit’ … Ils ont fait ça à tout le monde presque et dès qu’on a pris le verre d’eau, on a compris qu’il fallait dormir après le premier film ». L’autonomie s’apprend ainsi, avec la perception qu’un comportement a des conséquences dont il faut assumer les effets. D’une manière générale, Mourad ne rend pas des comptes stricts sur son emploi du temps. Il lui arrive de ne pas rentrer directement du collège : « Si c’est deux heures … Si je finis avant trois heures et demie, je pars au stade faire un petit foot ou je parle avec mes copains devant le collège et sinon on va dans une salle de réseau. Si je finis après trois heures et demie, je rentre. » Il ne prévient pas ses parents. Une fois rentré chez lui, il travaille ou regarde la télé. Il travaille entre une heure et une heure et demie, parfois devant la télé ou en écoutant de la musique. Il goûte tard, vers 18 heures : « Quand je rentre des cours, j’ai pas faim. C’est vers 6 heures que j’ai faim, que je mange un petit truc ». Il est assez souvent dehors avec ses copains (pas ceux de son collège actuel puisqu’il a changé). Ensemble ils font un peu peur : « C'est-à-dire, quand on est en groupe, la plupart du temps, quand on passe, les gens, ils s’écartent du passage … Y’en a qui poussent, ils disent ‘T’es sûr qu’ils volent pas ?’, ils se posent des questions des fois ». Il est difficile de départager entre ce qui dérive de leurs propres conduites et ce qui relève des jugements des autres personnes. C’est sans doute un cercle. En tout cas Mourad sait bien l’image qu’il a, il l’assume en partie seulement. Dans l’entretien il déclare participer un peu au business et il condamne ceux qui en font. Il affirme en effet être indépendant parce qu’il a appris certaines règles : « Je suis indépendant, je sais ce que je veux à quelque chose près … Pas voler, pas boire, pas fumer… les bases … ». En réalité Mourad a trois mondes : celui de ses parents, celui de l’école, celui de ses copains, mondes qui s’articulent assez mal dans sa vie. Ses réponses à la question sur l’avenir montrent cet embarras. Il répond qu’il a une idée de ce qu’il voudrait faire, informaticien. Ses parents le questionnent beaucoup sur son avenir scolaire et professionnel (à ce niveau monde scolaire et monde parental se rejoignent). Mourad n’aime pas trop cela : « Moi je suis plutôt au jour le jour, eux, ils sont plutôt ‘Ah on attendra après’ ». Il raconte à ses parents ce qu’ils veulent entendre. Ils voudraient qu’il ait une entreprise, « plusieurs petits magasins … Comme plusieurs petits magasins de bazar, des trucs comme ça ». Mourad comprend bien le principe de réalité qui motive ses parents à le projeter dans un tel avenir. D’ailleurs s’il va à l’école, c’est « pour apprendre déjà … pour avoir un peu un avenir … et pour se cultiver, pour être cool dans la vie ». Mourad a deux articulations à assurer : celle entre la maison et l’école, celle entre le monde des adultes (et des aînés) et celui des jeunes. Le mot « cool », ou l’expression « au jour le jour » renvoie au présent que Mourad prétend garder pour lui, laissant l’avenir aux autres. Il sait bien que cette

position n'est pas tenable, l'avenir dérivant en partie – en partie seulement – de ce qu'il fait aujourd'hui. Sa sœur semble avoir choisi – si elle applique si bien les règles parentales, c'est qu'elle pense sans doute que l'avenir des parents et l'avenir des études peuvent se concilier, malgré la distance culturelle, au prix du sacrifice du « présent ». En tant que fille, son arbitrage est peut-être plus simple puisque son « au jour le jour » est moins ouvert que si elle était un garçon. Mourad, pour le moment, ne la suit pas. Il opte pour le présent, tout en respectant ce qu'il peut, ce qu'il veut, des exigences scolaires et familiales.

L'infraction et le secret

En effet, Mourad ne se contente pas des espaces de liberté et de responsabilité que lui laissent ses parents, il peut aussi écouter de la musique, en particulier le matin en se préparant. Ses radios favorites sont *Ado FM*, *Skyrock* et *Voltage*. Il écoute aussi des CD que lui et ses frères et sœurs se partagent, certains sont des CD gravés, d'autres non. Mourad raconte que pendant les dernières vacances il est parti seulement avec des copains sans que ses parents le sachent : « Je me suis organisé … on a décidé d'essayer de partir et on est parti chez quelqu'un une semaine à la campagne. Ses parents, ils étaient au courant ! Ils étaient avec nous. Je leur avais dit [à mes parents] que je partais en colonie ». Mourad revendique donc une plus grande liberté de circulation que celle dont il dispose déjà. Il ne craint pas le mensonge. Il a une vision à la fois respectueuse et critique de ses parents, il sait qu'ils ne sont pas comme les autres, qu'ils ne sont pas comme des parents rêvés pour l'école. Mourad n'aime pas que les deux mondes se confrontent. Il sait que leurs logiques ne fonctionnent pas de la même façon. Un jour il a été convoqué pour irrespect vis-à-vis du professeur de chant à qui il reprochait de chanter faux. Ses parents ont été convoqués et ils ont pris la défense de leur fils en demandant à l'enseignante de chanter ! Cela n'est pas preuve d'un aveuglement parental. En effet quand Mourad a été renvoyé du collège, son père et sa mère ont été très sévères : « Je me suis fait engueuler dessus… Ils m'avaient donné une bonne raclée au début. Je te jure que pendant deux jours je me suis pris des bonnes tartes ». Il estime que ses parents « ne sont pas cools. Ils ne sont pas cools ». Les formes d'intervention pédagogique de ses parents ne coïncident pas avec les formes de l'école. Mourad le sait. C'est pour cette raison qu'il n'aime pas que ses parents viennent lors des sorties de classe : « Si vraiment je fais des bêtises, si je fais devant les parents, c'est pas la même que les profs … Je préfère me faire faire en savon par les profs que par mes parents ! … Mes parents, ils peuvent me crier dessus à gogo, les profs, eux, ils sont obligés de me parler doucement ». Mourad préfère que ces deux univers restent à distance, cela lui permet à la fois d'éviter une certaine stigmatisation et de jouer à sa

manière, lui seul étant alors intermédiaire entre l'école et la maison. Dans cette optique, l'intervention des aînés le gêne car il ne peut pas bluffer avec eux qui connaissent bien aussi l'hétérogénéité de ces deux mondes. Mourad s'est fixé la loi du silence. Il ne donne jamais spontanément ses notes à ses parents. De toute façon ils finissent par le savoir avec le bulletin. Il arrive qu'il soit récompensé : « Si j'ai eu un 18 de moyenne, ils me récompensent mais si j'ai un 12 ou … ils vont pas en mourir mais … ils vont être ni super contents ».

Il ne leur dit pas grand-chose de sa vie : « Je leur raconte rien ! Je leur raconte rien à moins qu'ils me demandent ». Il tient à ce que certaines informations restent secrètes : « Bah les histoires de filles, jamais … Si y'a une bagarre, je le dirais jamais à mes parents sauf s'il y a une trace ! C'est tout ! Tout ce qui est histoires comme ça, personne ne le dit à personne ! ». Ainsi il lui arrive de sortir avec des filles. La dernière histoire date de trois semaines, il a rompu, cela lui prenait tous ses week-ends. Mourad voyait cette jeune fille, rencontrée à une fête, dans d'autres espaces éloignés, surtout au cinéma : « Je lui donnais jamais rendez-vous dans le quartier. Jamais elle est venue sonner chez moi ».

Le cloisonnement de sa vie lui assure un monde à lui qui n'est pas, à la différence d'autres préadolescents, dit, au moins sous une forme euphémisée aux parents. Même son confident n'en a rien su. Mourad en a choisi un qui n'est pas son meilleur copain. Il l'a pris parce que cela fait longtemps qu'ils se connaissent, que les deux familles se connaissent, elles aussi : « Mon voisin parce que lui et moi, on a le même âge à peu de choses près et vu qu'on se connaît depuis belle lurette bah … je peux lui dire … Il peut me dire tout ce qu'il veut et je peux lui dire tout ce qu'il veut … y'aura rien qui va sortir, c'est une personne de confiance ». On peut se demander si l'expression étrange – « lui dire tout ce qu'il veut… » – ne signifie pas que Mourad ne dit à son ami que ce que ce dernier peut entendre. Mourad se passe très bien du journal intime, il ne se raconte pas à lui-même sa propre existence, la mémoire seule devant faire son œuvre. Il met à l'ombre des comportements qui ne sont pas conformes aux règles officielles de son groupe. Il cherche à éviter les fouilles de sa sœur en gardant sur lui les choses compromettantes et non pas dans son sac. Son identité est moins narrative que comportementale, plus précisément, que transgressive. Mourad estime qu'il n'est plus un enfant parce qu'il a appris ce qu'il nomme « la base du bien, la base du mal ». Les problèmes auxquels est confronté Mourad ne lui sont pas spécifiques, au-delà de sa propre histoire et de son environnement. Le monde à venir n'est pas si facilement conciliable avec le monde personnel des préadolescents : « Je suis pas bien grand mais je sais si je fais des

conneries et je sais bien qu'est-ce que je veux faire plus tard ». Chacun est soumis à cette tension entre les « conneries » du présent et les investissements pour le futur. Néanmoins certains jeunes, sans doute parce que la vie familiale leur permet moins, nettement moins, de se construire un monde personnel à l'intérieur, font des « conneries » comme mode d'affirmation de soi à l'extérieur. Il faudrait se demander si l'autonomie construite dans des conditions difficiles, celles d'une dépendance forte vis-à-vis des parents, ne contraint pas plus les jeunes à faire plus de « conneries ». Ceux qui plaident pour la transgression devraient aussi s'interroger sur le sens social de leurs affirmations.

Sassoon et le défi de l'infraction

Encore plus que Mourad, Sassoon, âgé de douze ans, prend le parti pris explicite de la transgression. Il n'a pas peur d'en énoncer quelques-unes pendant l'enquête. Il vit dans un appartement du vingtième arrondissement, avec ses deux parents d'origine tunisienne – le père est salarié dans une épicerie, la mère est nourrice –, une sœur de treize ans et deux de ses frères (dix et sept ans). La famille est de religion musulmane. Il y a une chambre pour les garçons, avec en plus un cousin, un proche puisque Sassoon le désigne sous le terme de « demi-frère » ou de « grand frère ». La première infraction est le fait de se rendre dans les chambres des parents ou de sa sœur. Il a le droit d'aller écouter de la musique, il demande la permission, de toute façon le poste est aussi à lui. Mais quelquefois il entre en cachette : « Je fouille, c'est tout et je fous le bordel ! ». Il cherche les CD qu'elle cache et il se fait punir par sa mère. Il s'autorise aussi à pénétrer dans la chambre des parents, normalement fermée à clé en leur absence. S'il s'aperçoit qu'ils ont oublié de la fermer, il s'y rend pour prendre les jeux de la Playstation car ces derniers ne sont accessibles qu'en fin de semaine. Sassoon en profite aussi pour prendre des gâteaux et des bonbons cachés : « Une fois j'ai pris un paquet. Enfin une fois je me suis fait griller parce que j'avais laissé les papiers ». La seconde infraction est l'usage du couloir en l'absence, là encore de ses parents. Il joue au ballon : « parce qu'il est tellement grand, on peut jouer au foot. On enlève les trucs qui sont en haut et après on joue. Quand y'a pas mes parents, on prend le droit ». « Prendre le droit » semble un des objectifs de Sassoon. Il a en conséquence des problèmes de discipline à l'école, même si par ailleurs il aime y aller, conscient de la chance de pouvoir le faire. Ainsi il court dans les couloirs à l'école et ne peut pas s'en empêcher : « J'attends de me faire attraper pour arrêter ». Il pense que les appréciations sur le prochain carnet seront : « Très agité, insolent ». Il cherche en permanence à dépasser les limites de l'interdit, en les contournant. Une fois sa mère avait confisqué la télécommande, un

enjeu important pour la télévision, et il avait, avec son frère, acheté une télécommande universelle. Ils l'ont avoué ensuite. La règle du pouvoir dans la fratrie est de donner l'avantage à celui ou celle qui parle le premier. Sassoon ne met pas en avant le fait qu'il soit l'aîné des garçons (à la maison, car un grand frère est déjà parti). Il insiste sur la rapidité des réflexes de défense et d'attaque. Il prend l'exemple des jeux de société : « C'est moi qui a décidé parce que je leur ai dit, parce que nous on a une règle, c'est le premier qui dit, et on le fait… Y'en a un qui dit 'Prim's' pour jouer à la Playstation et c'est lui le prim's. Quand t'inventes une nouvelle règle à la Bonne Paye, on l'accepte, enfin le premier qui le dit ». Pour le choix des programmes à la télévision, le principe est identique : « C'est le premier qui a la télécommande qui choisit ». Sassoon triche : « Alors c'est moi qui l'ai le plus souvent parce que quand je l'ai, je la cache et quand je reviens, je la prends ». Il apprécie avant tout les dessins animés du câble, *Canal J, Disney Channel,* et aussi *Charmed, Le Bigdil.*

La transgression à l'intérieur de sa famille ne gêne pas ce préadolescent. Il le fait aussi avec le livret scolaire. Il ne donne que ses bonnes notes et cache « les notes pas bonnes comme 3, ou 7, ou 8, 6. C'est sur 20 ». Il ne veut pas être sermonné : « Après elle va me faire, 'T'as pas fait les leçons' et j'aime pas ». Il sait faire le tri dans le récit de sa journée à l'école lorsque sa mère lui demande : « Je lui dis pas 'Oui, j'ai une heure de colle'. Je ne lui dis pas ça ». Comme l'enquêtrice objecte que c'est écrit dans le carnet de correspondance, il vend la mèche : « Ils l'envoient dans la boîte aux lettres, et vu que c'est moi qui prend le courrier, quand je vois collège, une heure de colle, je déchire et elle ne peut jamais la trouver ». Une autre de ses techniques est de proposer le carnet ouvert à une page, et d'oublier de montrer d'autres pages plus compromettantes : « Ils tournent pas les pages ». C'est d'autant plus facile que sa mère ne sait pas lire le français. Celle-ci se doute et appelle sa fille qui « dit la vérité ».

Néanmoins il sait donner des limites à ses infractions avec sa mère qui joue un rôle central dans sa vie. Le père quant à lui est plus souvent absent étant très pris par son travail. Il change le programme s'il est avec elle : « C'est les trucs de sexe qu'on peut pas, les trucs degueu, on peut pas. Parce qu'il y a ma mère aussi et il faut respecter. C'est-à-dire que quand y'a des trucs dégueulasses, je change parce qu'il y a ma mère. C'est elle qui veut pas regarder ça ». Sassoon ne dit pas si par ailleurs il regarde ces « trucs », il semble que oui. Mais pour le coucher, Sassoon parvient à tromper la vigilance de sa mère. Les veilles d'école, il peut regarder la télé jusqu'à vingt et une heures. Avant de s'endormir, il joue à la Game Boy. Il ne sait pas à

quelle heure il s'arrête : « Je joue et je m'endors après…Si ma mère, elle voit de la lumière, elle l'éteint ». Mais cela ne lui plaît guère, aussi a-t-il trouvé un subterfuge : « Mais comme y'a de la lumière du salon et que mon lit, il est comme ça et que la porte est un peu ouverte, je peux continuer à jouer de la Game Boy. Je vois quelque chose et ma mère, elle ne sait même pas que je suis réveillé ». Sassoon prend du plaisir à narrer ces infractions permanentes. Une fois, il a volé de l'argent à son frère, caché sous l'oreiller (Sassoon en profite pour glisser que ses cachettes d'argent et de bonbons ne sont pas connues). Il lui a finalement rendu en jouant la comédie : « Moi, j'ai fait, 'C'est pas ceux-là ?', et après il m'a fait, 'Où les as-tu trouvés ?'. Je lui ai dit : 'Je les ai trouvés par terre'. Et voilà ».

Seul à seul

Sassoon supporte assez mal que les adultes aient des droits différents des jeunes. On sent une certaine irritation devant la distribution des chambres par sa mère : « Elle a tout choisi. Elle a pris la plus grande chambre pour elle parce qu'elle a de grands meubles, alors elle l'a pris pour elle ». Elle a choisi le papier peint pour la chambre des garçons, avec un motif *Walt Disney*, cela n'enchante pas Sassoon, d'autant plus que sa mère lui interdit l'affichage de tout poster pour ne pas abîmer ce papier. Aussi il décore son bureau avec des affiches de foot et de chanteurs, de chanteuses (*Lorie*, *Craig David*). Sassoon trouve injuste que les adultes s'octroient certains droits : « C'est que dans notre collège, nous, bah, les adultes ils ont le droit de dire des gros mots et tout, et nous, ils nous disent de ne pas dire. Et ils disent des gros mots devant nous, et sinon ils fument ». Sassoon semble tourner en rond comme s'il était en cage à l'école, et aussi dans le quartier où il déclare « traîner » sans objectif. Il se déplace peu ailleurs. Il a le droit de jouer dehors, en bas de l'immeuble. Il doit être rentré à dix-neuf heures, il respecte l'horaire en empruntant la montre d'un copain et en la regardant souvent.

Sassoon veut être libre de ses mouvements. Il ne suit aucune activité organisée alors qu'il en aurait la possibilité : « Y'en a mais moi, je fais pas ! Y'a du rugby, du ping-pong et voilà y'a que ça et moi, je fais pas parce que j'aime pas ! » Il ne veut pas non plus faire du foot dans un club. Il se rend au centre de loisirs parce que « y'a personne chez moi et ma mère, elle veut pas que je reste trop longtemps tout seul ! ». Il n'aime pas les jeans, trop serrés et ne vit qu'en jogging. Le métier qu'il voudrait faire plus tard est significatif : être chauffeur de taxi, « c'est chanmé » [méchant en verlan]. Il voudrait être maître de ses déplacements. Hors depuis le collège, ce n'est pas un « droit » qu'il a obtenu mais un « devoir » : « Mes parents me demandent d'aller chercher le pain et tout et des trucs comme çà, ou d'aller

chercher une carte de téléphone, ou sinon d'aller à *Franprix*, d'aller faire les courses, enfin les petites. C'est presque tout le temps. Et ils demandent qu'à moi ». Les autres frères sont trop petits, et la sœur assure plus de travail domestique, notamment la vaisselle avec sa mère. Ce jeune homme, assez dépendant, expérimente une modalité du processus d'autonomisation, en confrontant ce qui lui semble ses lois face à celles des autres, des plus grands mais aussi des plus petits (dans la fratrie). Il voudrait un monde plus personnel, et le partage de la chambre n'exclut pas que c'est là qu'il se sent le mieux. Il se sert peu du téléphone familial, il aimerait avoir un portable : « Parce qu'au moins je peux parler seul à seul. Voilà personne m'entend. Chez moi c'est pas possible, sauf quand je suis tout seul », ce qui est très rare. Une éducation peu centrée sur l'autonomisation n'empêche pas la croissance du besoin d'indépendance et d'autonomie, étant donné qu'elle suscite alors des résistances potentielles comme on l'observe avec Sassoon.

Pierre et l'amour de la protection

Pierre dispose encore moins que Mourad et Sassoon de territoires personnels à l'intérieur de l'appartement familial. Il partage une chambre non pas avec un ou plusieurs frères, mais avec ses parents. C'est un cas unique dans le corpus. L'appartement, loué, est un deux pièces d'environ 40 mètres carrés, avec une cuisine, un salon et en enfilade une chambre (séparée du salon par une légère porte à double battant). On ne sait pas pourquoi les parents ne se sont pas appropriés le salon comme chambre du soir. Son père est chef-cuisinier dans un restaurant, sa mère, née en Guadeloupe, est employée chez une fleuriste. Les deux travaillent dans le commerce, avec des longs horaires. Le père a été marié une première fois. Pierre a un demi-frère qui vit en banlieue avec sa mère. Il se rend chaque dimanche, avec son père, là-bas pour le voir, et ils déjeunent ensemble au *Mac Do.* Pierre est entouré par ses parents. Sa dépendance est le reflet d'une protection affectueuse. C'est sans doute pour cela qu'il vit assez bien sa situation. Il n'est pas révolté intérieurement. Cependant il manifeste par certains signes, par certaines contradictions, qu'il est en train de quitter le monde de l'enfance. Le processus semble plus lent que pour d'autres jeunes de son âge. C'est le seul qui évoque sa nourrice, ne pouvant jusqu'en sixième jamais rester seul à la maison : « En fait j'avais une nounou avant quand j'étais en primaire parce que mes parents ils rentraient plutôt tard, elle s'appelait Michelle ». Ses parents rentrent toujours relativement tard à présent mais Pierre peut rester seul. Il arrive qu'il retourne voir Michelle chez elle de temps en temps, quand il doit rester tout seul trop longtemps et qu'il n'a rien de particulier à faire : « J'y vais mais c'est plus vraiment pour me

garder. Quand Hakim [son meilleur ami] est pas là par exemple, je vais chez Michelle parce que des fois là bas je vois des amis que je connais depuis l'école primaire, depuis longtemps aussi ». Cela arrive moins car son père ne travaille plus le samedi, ils sont tous les deux ce jour-là, et Pierre en est heureux.

Proche de son père

Il a un rapport privilégié avec son père, comme cela se remarque à plusieurs indices. Ainsi dans la chambre commune, est disposée sur les murs sa collection d'avions miniatures, ce qu'il préfère dans cette pièce : « Les avions. Les avions je les adore surtout ceux de la première et de la deuxième guerre mondiale ». Il y a en a au moins une bonne quinzaine disposés ainsi les uns derrières les autres. Cette collection s'étend tout autant du côté réservé à Pierre que sur le mur de ses parents, au dessus de leur lit. C'est comme un trait d'union entre les deux espaces, enfantin et parental. Ce trait d'union est spatiale et symbolique puisque cette passion est partagée par le père également. Lorsque Pierre évoque l'achat des avions il dit toujours « on ». Il finit par expliquer à l'enquêteur que c'est avec son père qu'il fait cette collection : « En fait dès qu'on les voit papa et moi on va les acheter. Parce que papa aussi il est passionné par les avions ».

Ce n'est pas le seul lien avec son père. Pierre joue avec lui à des jeux de construction. Ils sont en train de construire un robot tous les deux : « C'est un robot qu'on construit progressivement. Toutes les semaines ou toutes les deux semaines on reçoit une pièce ». C'est des jeux type *Lego technique* qui l'intéresse et comme c'est un peu compliqué pour lui, il les fait avec son père. De plus Pierre essaie de sensibiliser son père à d'autres occupations qu'il affectionne, les jeux vidéos notamment : « Mais moi mon père maintenant j'essaie de l'intégrer un peu aux jeux vidéos ou à l'ordinateur, mais maman c'est pas facile ». Il essaie par la médiation de leur passion commune en proposant à son père des jeux vidéo avec avions : « Et papa encore il a du mal dans les jeux d'avions. Ah il y arrive quand même dans les vieux jeux d'avions. Mais dans les nouveaux, soit il va trop haut, soit il va trop bas ». Pierre apprécie fortement de partager des activités avec son père. Il commence, affirme-t-il, à s'intéresser à la cuisine, métier de son père, et ce dernier fait, lui aussi, un mouvement vers lui en cherchant à mieux maîtriser les jeux vidéos donc. On retrouve encore une trace de cette relation dans le goût de Pierre-Emmmanuel pour les films. Il « adore les films marrants », comme *Les tontons flingueurs* ou *Le dictateur*. Mais pourquoi ces vieux films ? « C'est mon père qui l'avait enregistré quand il est passé en noir et blanc ». Le père n'est pas dans un rapport autoritaire traditionnel, distant, il est au contraire proche. Il ne s'interdit pas de donner à son fils

des indications sur ce qui peut être intéressant à la télévision : « Si des fois on est pas d'accord [sur le choix du programme], par exemple mes parents ils veulent regarder ça et moi je veux regarder autre chose et bah je vais là-bas [dans leur chambre]. Mais si des fois je veux regarder ça et papa il me dit 'Non c'est pas très bien, c'est pas marrant etc., tu vas pas aimer', je dis 'Bon bah d'accord on va regarder ça' ». Pierre semble tout à fait s'en accommoder, il ne donne pas l'impression d'être sous la contrainte. Mais s'il « adore » *Les Tontons flingueurs* est-ce parce que son père a affirmé que c'était bien ou de lui même il aurait aimé aussi ? « Un peu des deux » estime-t-il. Généralement Pierre « tient [compte de] l'avis de son père » : « Je préfère, moi je fais confiance à mon père, j'aime bien aussi ce qu'aime mon père, on est un peu pareils ».

Etre « fils de »

On voit bien comment le processus d'individualisation est gêné par l'existence d'une relation de proximité avec l'un des parents. On sent que l'idéal familial est plutôt celui de la communauté, de la réunion. Quand Pierre parle de la télévision, il évoque d'abord les séances en famille. Il la regarde surtout le soir avec ses parents : « Y a des émissions que j'aime bien et puis y a des émissions qu'on regarde en famille ». Tous les trois sont devant « *Les Guignols, Un gars une fille, le Big Dill,* des émissions comme ça, ou des jeux ». Ensuite ils dînent devant la télé, chacun à leur place. Son père intervient sur le choix des émissions, on vient de le voir, c'est plus pour favoriser l'union que pour réprimer des besoins peu conformes. En effet, Pierre peut avoir son monde à lui, ses goûts personnels, y compris pour la télévision. Il est seul le soir avant le retour de ses parents, il est donc autorisé à ne pas être « membre » de la famille. Pierre sait jongler entre les différentes chaînes pour attraper ses émissions préférées : « Je le connais depuis longtemps ce programme. Dès que je rentre il est trois heures et demie, bon je goûte et à quatre heures y a un film qui vient de se terminer, c'est toujours le même. Après c'est sur la six, y a *Publissimo*, y a *90 à l'heure*, y a *Stargate*. Et là il est déjà six heures ». Sa mère rentre alors et lui parle de son travail scolaire.

Pierre est construit comme un « enfant » qui doit normalement être avec ses parents quand ils sont là. Il est autorisé toutefois, même en leur présence, à exprimer ses préférences, comme on le découvre dans cette scène étonnante. Quand Pierre ne veut pas regarder la même chose que ses parents « c'est pas trop un problème » dans la mesure où il y a plusieurs postes à la maison. Mais de « toute façon le plus souvent [ils] regardent la même chose ». Après avoir dîné devant la télévision, ses parents restent toujours devant le poste du salon parce qu'il « est plus gros » que

celui de la chambre. Lorsque Pierre affirme ses propres choix, le dispositif du dîner prend une configuration particulière qui ménage l'être ensemble – tout le monde autour de la même table – et la liberté de chacun : « Si des fois y avait *Nestor Burma* sur la 2 et *Pop Star* sur la 6 et que moi je voulais regarder *Pop Star*, au moment de manger je mettais le casque et j'entendais *Pop Star*. Et puis après dès que j'ai fini de manger je débarrassais et j'allais regarder directement *Pop Star* ». Pierre était donc à table avec ses parents tout en ayant dans les oreilles – « parce que c'est un casque sans fil » – le programme de la télévision de la pièce d'à côté, en l'occurrence *Pop Star*. Ses parents ne voient aucun inconvénient à cela, au contraire : « Justement ils me disent 'bah prends un casque et regarde, écoute *Pop Star* et après [avoir mangé], regarde le de l'autre côté ». Ce récit montre que l'autonomie, partielle, peut exister sans un niveau élevé d'indépendance. Pierre n'a pas de téléviseur personnel, il vit dans un espace restreint mais il peut se construire un monde, sonore ici. En quelque sorte c'est le cas opposé de Sylvia, une jeune fille berlinoise. On s'en souvient celle-ci avait un poste de télé dans sa chambre, mais ne pouvait pas regarder ce qu'elle voulait, surveillée par sa mère. Cette préadolescente en venait à regarder l'image sans le son pour tromper sa mère.

Pierre parvient à avoir un petit monde à lui, surtout du fait de l'absence de ses parents (sa mère prend le mercredi après-midi pour être avec lui). Toutefois ces derniers le protègent, le téléphone étant requis pour ce service : « A chaque fois que je rentre, j'appelle pour dire que je suis rentré … Enfin maintenant c'est devenu une habitude quoi, ils ont plus besoin de me le dire en fait ». A l'entendre il semble content d'avoir ses parents au téléphone ainsi quotidiennement. Il arrive que ce préadolescent soit seul pour manger, notamment le mercredi midi. Ses parents se rendent présents en maintenant le contact par téléphone. Pierre n'est jamais tout à fait livré à lui-même : « Ils m'appellent d'abord vers une heure et demie, d'abord maman ensuite papa, ou le contraire ça dépend des jours. Puis après ils me disent 'qu'est-ce que tu vas manger ?'. Je dis 'je sais pas'. Ils me disent 'Bah t'as qu'à prendre un *Mac Do* ou un grec'. Je dis 'd'accord'. Et ils me disent 'T'as des sous sur ton bureau' et voilà ». Si toutefois Pierre ne mange pas à l'extérieur, ses parents auront pris soin de lui préparer quelque chose qu'il pourra faire réchauffer aisément : « Il [son père] m'a préparé un truc et j'ai plus qu'à le réchauffer et c'est bon ». Pierre n'est pas particulièrement à l'aise dans la cuisine. Le matin quand il est seul pour le petit déjeuner parce qu'il commence plus tard au collège, ses parents lui laissent tout sur la table et il n'a plus qu'à faire réchauffer. A son réveil, il trouve des petits gâteaux au chocolat, confectionnés par son père, et qu'il apprécie beaucoup.

Ce souci de protéger leur enfant s'inscrit aussi dans le contrôle des déplacements. Pierre se déplace souvent en roller[2], avec ses amis, Avenue de Flandre ou sur le Quai de Seine. Les rollers lui donnent un rayon d'action plus grand – même si ce dernier reste encore relativement petit, approximativement la valeur de deux ou trois stations de métro autour de chez lui – et une vitesse de déplacement plus rapide. Faire du roller est une activité à part entière pour lui. Lorsqu'il évoque ses activités de loisirs organisés (judo, escrime, football etc., toutes choses qu'il a déjà pratiquées), il nomme spontanément ses déplacements en roller comme si ceux-ci avaient la même valeur que ces autres activités et les avaient en quelque sorte remplacées : « Bah j'ai arrêté l'escrime et maintenant je fais du roller ». Avec ses copains ils avaient l'habitude d'aller dans un petit parc pour faire du roller. Il s'agit de Hakim, Robin et d'autres : « Cette année on a découvert un petit parc et y a un tremplin de skateboard donc des fois on va en faire là-bas. On apprend à faire des nouvelles figures. Mais là on a arrêté d'y aller parce qu'on en a marre d'y aller tout le temps. Parce qu'avant dès qu'on sortait de l'école, on mettait nos rollers et on allait là-bas ». Ils préfèrent donc circuler dans la rue maintenant.

Si Pierre bénéficie d'une certaine indépendance pour ses déplacements à l'extérieur, il doit toujours prévenir ses parents. Il n'est jamais à l'extérieur sans que ses parents soient au courant. Quand il rentre de l'école, il les appelle avant de ressortir si toutefois ceux-ci ne lui ont pas téléphoné avant : « Si des fois je veux sortir j'appelle aussi pour demander si je peux aller chez un ami ou quelque chose ». C'est systématique, il n'est pas question de sortir autrement : « Je leur demande, je préviens, 'je vais sortir à pied pour aller chez un copain' ». Généralement sa mère lui demande « avec qui » il sort, et s'il veut acheter quelque chose elle se renseigne sur la nature du produit. Si la sortie est plus lointaine, elle doit être anticipée : « C'est plutôt une semaine à l'avance pour préparer tout ça » explique-t-il. Si c'est pas programmé « [ses] parents ils sont pas trop d'accord ». Mais « sinon tout va bien ». Pierre peut donc s'éloigner à deux conditions : Etre au moins avec un ami et bien maîtriser le trajet grâce à un apprentissage antérieur avec ses parents. Il n'a pas le droit d'aller à la découverte de la ville en bus ou en métro : « Le métro j'arrive pas à me repérer encore et le bus je sais pas parce que je l'ai pris qu'avec mes parents encore, mais voilà ». Les espaces qu'ils fréquentent à l'extérieur sont des espaces connus de ses parents, il y a déjà été avec eux. Pierre aime bien aller avec ses copains à la Grande Récré à la Villette, c'est un magasin où l'on trouve « des jeux, jouets, un peu de ça, jeux bébés, jeux enfants ou jeux maintenant ». Il est autorisé à faire un tel déplacement : « Non mais maman elle sait où c'est [la Grande Récré] et

[2] Il se rend à l'école à pied, avec son ami Hakim à qui il donne rendez-vous.

papa aussi, on y est déjà allé ensemble plusieurs fois ». C'est une chose de pouvoir se déplacer à l'extérieur sur des terrains déjà mobilisés en famille, c'en est une autre que de faire l'expérience de la rue, tout seul, en découvrant de nouveaux territoires. Pierre connaît très bien les limites posées par ses parents : « Pas très loin [les déplacements donc]. Enfin je sais que là c'est pas vraiment la porte à côté mais euh pas trop loin quand même quoi ». Et il faut que cela soit d'abord un lieu familiarisé avec ses parents. Il n'a pas encore le droit d'aller à Bercy, pour le moment il ne le fréquente qu'avec son père et sa mère. Ce préadolescent est autorisé à se déplacer sans ses parents – il n'y a pas un interdit absolu. Ainsi Pierre a déjà été tout seul au cinéma avec son copain Hakim. Ils sont allés voir *Astérix et Obélix*, *Mission Cléopâtre* au MK2 Quai de Seine non loin de chez eux. Mais l'idéal est que l'indépendance soit apprise progressivement et dans le cadre familial.

Chez soi, dehors ou dedans ?

A l'intérieur de la chambre commune, l'espace est séparé : « Là c'est moi et c'est là c'est papa et maman » explique Pierre à l'enquêteur. Il y a sur la gauche en rentrant tout un espace plutôt pour les parents : grand lit, commode, télé en face du lit sur une étagère. Et sur la droite un petit lit surélevé avec plein de bazar rangé en dessous, un petit bureau et quelques jouets parsemés. C'est un endroit qui fait une impression étrange, un peu hybride, ni une chambre d'adulte, ni une chambre d'enfant. Même si ce préadolescent semble s'en accommoder, même si « ça se passe plutôt bien », il rêve d'avoir une chambre à lui tout seul. « J'en ai marre, j'ai envie d'avoir ma chambre à moi ». Pierre serait heureux d'avoir sa chambre. Le déménagement est dans l'air, ses parents l'évoquent. Le père avait lancé l'idée pour l'entrée au collège, mais elle n'est pas devenue réalité. Le fils espère : « Mais de toute façon avant la troisième et avant l'année de terminale, enfin la seconde et la première on va sûrement déménager ». Avant l'adolescence ? « Ça c'est sûr ! ». Mais aussi séduisante soit-elle l'idée du déménagement comporte tout de même un inconvénient de taille pour lui : « Mais en même temps comme j'habite ici depuis très longtemps, j'ai déjà, enfin mes amis je les connais depuis le CP… J'ai envie de déménager pour avoir ma chambre plus grande, plus d'espace quoi, mais j'ai pas envie parce que j'ai pas envie de quitter mes amis ». Le dilemme est difficile puisque son gain spatial serait payé par la perte de son réseau amical qui lui permet de vivre à l'extérieur : « De toute façon ça, changer d'école, si on déménage c'est sûr. Mais changer d'amis, ça non ». L'enquêteur lui suggère que cela pourra être l'occasion de nouvelles rencontres : « Oui c'est sûr j'en aurais d'autres. Mais ceux là c'est, ça fait longtemps que je les connais… Enfin c'est pas facile ».

Les seuls moments où Pierre préfère être dans sa chambre actuelle c'est lorsqu'il y a ses copains à la maison : « C'est mieux… Quand j'ai des amis qui viennent je préfère rester ici [dans la chambre]. Y a plus de chose. Et puis dans le salon y a pas vraiment de place pour disposer un peu partout les jouets ». Lorsque Pierre est « ami », il préfère se retirer dans la chambre. Il s'occupe du rangement seulement quand il invite un copain : « Quand il vient et que c'est le bordel un mercredi après midi, je range un peu ». Cela peut sembler étrange si on oublie que ce désordre n'est pas le sien, mais « familial ». En rangeant, Pierre s'approprie cette pièce tout comme d'autres jeunes font le même mouvement en développant au contraire leur désordre personnel. Pierre est donc aussi un « ami », apparemment plus à l'aise dans les relations informelles. En effet il a arrêté toutes les activités organisées : « J'ai fait quatre ans de basket et quatre ans de judo et un an de football. J'avais aussi une autre activité, c'était le vendredi soir je crois, j'en ai fait trois ans c'était les échecs ». Il a fait aussi de l'escrime et du judo. Pierre précise qu'il faisait toutes ces activités avec un bon copain à lui. « Avec mon copain on a fait à peu près la même chose, à part le judo ». Ce n'est pas d'Hakim dont il s'agit ici. Ses parents ne sont pour rien sur l'arrêt ou la reprise de ces activités. Pierre explique que pour eux, l'essentiel est que ça l'intéresse. D'ailleurs c'est plutôt sous l'influence de ses copains qu'il décide de reprendre le basket. « J'en ai discuté [avec mes parents], mais enfin j'en ai plus discuté avec mes amis. Ils me disent 'viens rejouer au basket, t'étais fort avant'. Et j'ai dit 'd'accord' ».

Plus que d'autres, ce préadolescent est resté très « fils », oscillant entre la version du bon fils et la version du « copain. C'est sensible pour ses vêtements (achetés toujours avec sa mère). Dans l'entretien, il commence à donner la première version : « Les marques moi c'est pas vraiment mon truc ». C'est une représentation devant un adulte. Ensuite il énumère la liste des marques qu'il aime bien, pour finir par avouer qu'il avait un surnom à l'école primaire, renvoyant à son goût pour une marque : « J'aime bien *Adidas*, j'aime bien *Nike* aussi, mais ma marque préférée c'est *Camps*. Je me rappelle en primaire je portais toujours des *Camps*, des joggings *Camps*, les chaussures, enfin tout quoi et on m'appelait monsieur *Camps* ». Mais alors il aime bien les marques en fait ? « Oui ». Quand l'enquêteur lui demande si ses parents ne sont pas agacés de le voir porter que des vêtements de la même marque, il répond qu'il a « aussi un T-shirt *Nike*, un pull *Nike*, et un T-shirt *Adidas* ». Pierre est donc loin d'être désintéressé par les marques de vêtements qu'il porte. Avec ses copains, c'est un code, une référence, quelque chose d'important même si ses parents viennent freiner ses ardeurs au moment de l'achat des vêtements. Dans

l'entretien il passe donc de son rôle de « fils » devant un adulte à son identité de « jeune », construite sur les références du groupe de pairs.

Pierre adhère donc aux valeurs de ses parents lorsqu'il est avec eux, tout en ayant conscience qu'il a aussi une autre face. La première correspond à l'image d'un enfant « raisonnable ». C'est ainsi qu'il justifie le fait que ses parents souhaitent qu'il ne regarde pas la télé ou qu'il ne joue pas aux jeux vidéo trop longtemps : « ils aiment pas que je joue tout le temps 24 heures sur 24, ça ils aiment pas du tout. Ils regardent un œil un peu sur ça. Déjà jouer c'est pas mal, mais faudrait quand même pas… en fait un peu comme le vin, faut pas trop en abuser ». On croit, en effet, entendre ses parents. A d'autres moments, et c'est d'autant plus remarquable que cette alternance est perceptible pendant les entretiens, Pierre regarde le monde autrement. Lorsque l'enquêteur comprends que sa mère contrôle assez fortement ses copains afin d'éviter qu'il voit des garçons plus âgés – « J'en connais quatre, cinq [ils sont en quatrième ou en troisième]. J'en connais pas beaucoup mais j'en connais, mais je les fais pas rentrer à la maison parce que maman elle veut pas » –, il insiste un peu pour apprécier la nature de cette surveillance. Le préadolescent explique alors que ses amis (et lui) se tiennent bien devant les parents : « Moi par exemple, quand je vois les parents d'Hakim je reste toujours normal, enfin toujours poli un peu. Et c'est pareil pour mes copains avec mes parents ». Les jeunes ne se comportent pas tout à fait de la même façon entre eux ou devant des adultes : « Nous, on est de l'époque maintenant, et par exemple vous et nos parents ils sont de l'époque un peu avant ». Pierre énonce une théorie du langage puisque là se développe une « différence » nette entre son groupe d'amis et les adultes : « Donc le langage. Nous c'est plutôt langage familier ; vous langage courant ou des fois soutenu ». Il différencie « plusieurs catégories » dans le « langage familier ». Par exemple Hakim et moi c'est langage familier mais pas beaucoup et y en a par contre c'est tout le temps. Même devant leurs parents ». On devine que tout se joue dans ce « même » et que ses parents ne souhaitent pas qu'il fréquente des jeunes qui ne savent pas séparer les deux mondes[3]. Lui connaît bien l'univers des adultes du fait de sa cohabitation avec ses parents, et des liens forts entretenus avec eux. Ainsi il a de bonnes relations avec la patronne de sa mère du fait de ses appels réguliers au magasin pour la joindre. Pour de bons bulletins scolaires ou pour son anniversaire, la patronne lui donne un peu d'argent : « Comme ça fait depuis la primaire que

[3] Cette différence n'est que relative, temporaire puisque Pierre sait que le temps brouille les cartes : « Euh oui y a une différence mais pas trop en fait. C'est comme vous (rire), enfin vous avez été aussi jeune comme nous. Et nous quand on sera plus grand on sera plus vieux comme vous. Donc y a une différence oui, mais sinon après, pas trop non ».

j'appelle toujours maman, tous les employés, enfin je connais la patronne de maman. Elle m'aime bien et des fois à mon anniversaire elle me donne des sous. Et tous les employés je les connais et ils me connaissent ». Cette reconnaissance – comme « fils » – Pierre l'apprécie.

L'individualisation de Pierre n'est pas au centre du programme éducatif de ses parents, soucieux et protecteurs. Il n'a pas d'argent de poche au sens strict. Son père et sa mère lui donnent de l'argent – 5 euros par semaine – en contrepartie d'un travail : « Moi je mets la table. Je la débarrasse aussi. C'est un peu grâce à ça que je gagne mon argent de poche ». Pierre revendique l'origine d'un tel échange : « Bah je dis 'je débarrasse la table, je mets la table et je gagne cinq euros par semaine', toutes les semaines. Alors ils ont dit 'd'accord mais tu débarrasses la table et tu mets la table tous les jours'. C'était un mercredi donc ça commençait bien, ça faisait plus que trois jours. Donc j'ai reçu mon argent de poche donc cinq euros juste pour trois jours. Moi ça va je fais assez rapidement. Comme ça dès que j'ai fini je commence à regarder la télé et j'attends qu'ils arrivent, qu'ils apportent les plats et tout ». Cet argent, pourtant gagné, ne peut pas être dépensé n'importe comment, ses parents veillent encore : « Je préviens toujours que je vais acheter quelque chose. Ils veulent que je garde un peu mon argent. Oui, y a aussi par exemple 'tu veux encore t'acheter un jeu alors que tu viens d'en acheter un hier ?'. Y a un peu de ça. Mais y a aussi trop cher ». Ses parents calment les ardeurs de Pierre sur les achats – « On peut trouver des jeux par exemple à dix euros et puis trouver le même dans un grand magasin à soixante euros » – ils veulent que leur fils devienne un « bon consommateur ». Ils demandent à chaque fois d'être prévenus avant (comme pour les sorties).

Pierre ne se confie pas à ses parents. Il sait comment faire s'il veut leur cacher quelque chose : « J'en ai pas vraiment de spéciale [de cachette]. Mais si des fois je veux que mes parents trouvent pas quelque chose, je le mets dans un livre, comme ça entre deux pages. C'est là où ils iront pas chercher. Ça c'est clair ». Mais quels secrets aurait-il à cacher ? « J'ai pas beaucoup de secret, mais si des fois j'en ai, je le mettrai dedans ». Le « si des fois » montre que nous sommes encore dans l'ordre des hypothèses. Il est, pour le moment, assez transparent. A la question « Racontes-tu tout à tes parents ? », la réponse semble étonnante : « Non, non. De toute façon tout mon emploi du temps il est marqué là ». Il est effectivement accroché au dessus de son bureau. Pierre l'avait laissé à traîner dans la chambre. Sa maman l'a ramassé et collé en évidence au dessus du bureau. Ce garçon fait comme si cet emploi du temps comprenait toute sa vie, avec les horaires de sortie, et donc de contrôle.

Téléphonique pour savoir s'il est bien rentré. Scolairement pour savoir si le travail est bien fait. Pierre qui se définit comme moyen plus («Je suis au dessus de la moyenne mais c'est moyen, c'est treize, quatorze ») est suivi par ses parents. Il n'en souffre pas : « Moi je préfère en plus que les parents ils sachent ce que je fais à l'école ». Ses parents le suivent de près : « Ils me disent 't'as fait tes devoirs ?' et je dis oui ». Mais est-ce qu'ils demandent à voir son cahier de texte ? « Oui ils vérifient, [mais] pas tous les jours, ils [lui] font confiance » parfois. C'est surtout quand il a beaucoup de travail que ses parents n'hésitent pas à vérifier directement sur ses cahiers : « A mes devoirs oui [ils contrôlent mes parents], si ils sont fait ou pas, si des fois je révise ou pas. Faut que je prépare le sac le soir et pas le matin ». Ce contrôle est redoublé par l'intervention d'un tiers, une jeune fille, Jamila, rencontrée par l'intermédiaire de Michelle, l'ancienne nourrice. Ainsi Pierre a été chez elle le samedi entre les deux entretiens pour faire ses devoirs avec elle.

Pierre est assez embarrassé à la fin de l'entretien pour un bilan réflexif, étant donné qu'il apprécie d'être ainsi entouré par de l'affection, de l'attention, et de la protection garantie par le contrôle. Il ne sait pas comment définir son degré de liberté, même comparativement aux années précédentes : « J'ai un plus de liberté quoi, mais pas trop. J'en ai peut-être un peu petit plus quoi avec mon emploi du temps mais sinon, non pas plus ». Il explique – mais sans donner l'impression de s'en plaindre – que ses parents ne le laissent « pas beaucoup » faire ce qu'il veut, juste « un peu ». Mais cela semble suffisant pour lui. Alors l'enquêteur joue l'étonnement devant lui, en disant que du fait notamment de ses moments de solitude à la maison, il donnait l'impression d'être « quand même assez libre ». Pierre répond qu'il l'est presque trop parfois à son goût : « Ouais mais aussi des fois ils rentrent tard… Ouais trop tard et ça, ça m'embête aussi un peu. Heureusement que j'ai le week-end pour le passer avec mes parents ». Pierre est dans un rapport affectif fort avec ses parents, il aime vivre « avec », il aime être « fils ». Cependant à l'évocation des vacances, l'ambivalence apparaît subtilement : « En plus y a pas école c'est ça qu'est bien. Et puis des fois, ça c'est un peu embêtant mais des fois c'est bien, mais mes parents ils travaillent aussi pendant les vacances ». Le « des fois c'est bien » laisse entrevoir la porte dont il apprécierait qu'elle soit plus ouverte. Pour le moment, il a surtout le droit de s'évader par la télévision et par les jeux vidéo. L'imaginaire constitue, pour une grande part, son monde personnel.

Bref Pierre sait qu'il n'est pas indépendant, qu'il le deviendra (c'est peut-être pour cela qu'il aime bien, malgré sa mère, être avec des plus grands) : « Bah là encore pour être indépendant à cet âge là, je dirai non pas trop. Oui ça c'est sûr que je dois

prendre de l'indépendance mais là pas trop non à cet âge là non. Plus tard, petit à petit quoi… Indépendant pour moi ça veut dire qu'on a pas vraiment besoin euh, si on a quand même besoin des personnes, mais moins, par exemple on a plus besoin de ses parents pour qu'ils nous accompagnent à chaque fois à l'école. Ou par exemple pour autre chose on peut faire aussi sa cuisine tout seul au lieu que nos parents la fassent pour nous quoi ». Pierre décrit bien le processus au sein duquel il se trouve : « petit à petit » l'oiseau fait son nid, petit à petit l'oiseau quitte aussi son nid !

3. L'importance des copains : l'exemple de trois amis, issus de milieu cadre

Etienne, Michel et Martial, que nous allons suivre maintenant, font partie d'un groupe comprenant aussi Victor et Arthur. Les liens sont forts – par la fréquence de leurs rencontres – et inégaux. Ainsi Michel préfère Martial : « Je l'ai connu à partir du CM2, mais très très bien en CM2. Et on a commencé, direct, ça a commencé à l'amitié, fort. Fort, ça a commencé fort ». En revanche il dit de Victor qu'il est « sympa ». Ce qui ressort surtout des trois récits, c'est le primat de la dimension amicale dans leur identité : « Nous ce qu'on adore, c'est vraiment avoir des, être avec des copains. On est vachement avec des copains ». Cette identité amicale est autorisée par les parents, cadres, de ces trois préadolescents. Ces derniers acceptent cette hiérarchisation identitaire, la seule restriction est le travail scolaire. L'articulation entre « élève » et « ami » ne se réalise pas aisément.

Michel : tout pour le skate

Michel (treize ans, élève de cinquième) vit dans un appartement du dixième arrondissement, proche de la place de la Bastille, avec son père enseignant dans un collège spécialisé, sa mère chercheuse en sciences médicales, et son frère un peu plus jeune (onze ans et demi). Michel a une chambre personnelle ; il est cependant assez peu à la maison. Il préfère sortir même s'il n'a pas de copain disponible : « Cela m'énerve de partir tout seul mais parfois je peux pas rester, alors je pars quand même que ce soit deux minutes ou pas, je sors ». Il se moque des jeunes qui aiment être « enfermés » dans le CDI de son collège. Michel estime que c'est un espace dangereux puisqu'on ne peut même « plus ressortir après, parce qu'ils veulent pas » : « Une fois qu'on est dedans, tu ressors que une heure après ». Il a observé que ne vont dans ce lieu des jeunes tellement sérieux qu'ils sont devenus

invisibles : « On ne les voit jamais dans la cour. Aujourd'hui j'ai vu un gars, je l'avais jamais vu à C. (nom du lycée) ». Michel ne veut pas leur ressembler. Par exemple il ne ferme jamais ses lacets, il a des chaussures qui sont pensées pour cela : « Y'a un élastique, c'est fait exprès. Cela me tient. Moi j'les serre jamais, j'ai jamais serré. C'est moche de serrer les chaussures ». Il porte des chemises « larges, des jeans larges et des tee-shirts longs ». Il ne suffit pas d'avoir un espace personnel où l'on se sente bien pour le considérer comme son lieu préféré. Avant tout Michel veut de l'air : « Quand même, j'aime pas rester enfermé une journée entière, j'aime pas ça. J'suis beaucoup avec mes copains, dehors à la sortie du collège, on tourne vachement, vachement quoi on va dans des magasins, j'sais pas pour faire quoi, on n'achète rien, mais, on… Ouais, ouais, ouais, à la sortie des cours, parfois le samedi et tout. Enfin là j'sortais à dix heures et demie. Ouais, on fait plein de… On va dans les magasins, on rigole avec les gens…comme ça. On s'amuse à faire des… On rigole dans la rue, on chante ». Pour lui, la rue est un espace libre. Il adore raconter le rite du Mardi Gras. Avec une dizaine de copains, il s'emploie à bombarder – il n'y a pas d'autres termes – des passants avec des œufs. S'il reconnaît que ce n'est pas très aimable pour les victimes, il se réjouit tout de même de passer à l'acte : « C'est les œufs qui s'explosent. C'est marrant, le Mardi Gras c'est un super jour. On est partis, on a lancé des œufs sur les gens qui sortaient du métro, on a… Bon pas, pas très gentil mais on le faisait quoi. C'était bien Mardi Gras ! On tire sur tout le monde. On en avait 48, 50 [des œufs]. On devait en avoir une dizaine chacun, dix chacun, un truc comme ça. On était une dizaine aussi ». Quelques heures où les jeunes peuvent tirer à volonté sur les adultes. Les parents de Michel ne lui interdisent pas, estimant sans doute qu'il faut que jeunesse se passe et que de toute façon ils le feraient quand même. On sent que Michel a besoin d'une forte extériorisation. Il l'exprime aussi lorsqu'il joue dans une « boîte à réseau » pour jouer avec d'autres à des jeux de rôle : « Nous on joue à *Covert Strike.* Il y a les terroristes et les policiers. On s'attaque. Mais on est ensemble. C'est ça qui est marrant. Genre, toi et moi on se met ensemble, et on se voit dans le jeu. Il faut tirer sur. Tu peux tirer sur Etienne [un de ses proches] par exemple! Moi je peux tirer sur Etienne. C'est marrant ».

A la Bastille !

Dès qu'il le peut, Michel se rend dans son espace préféré, ouvert au vent et aux rencontres, la place de la Bastille. Il peut se livrer à sa passion, le skate, doublé du plaisir d'être avec autrui : « J'vais plus à Bastille parce que à Bastille j'préfère l'ambiance quand même. On skate avec les autres, enfin avec les autres… sans tchatcher mais on skate là où les autres skatent quoi… On les connaît tous aussi…ça c'est bien, on se rencontre. Y'a pas : 'Ici c'est chez moi, je fais des… je fais ça ici,

alors tu fais pas avec moi'. Genre : quand quelqu'un saute une bouteille, on a le droit de la sauter, on peut la sauter aussi. Tout est à tout le monde ». Michel se fait beaucoup de copains, ne serait-ce qu'en recevant ou en donnant des conseils techniques pour l'achat de matériel, l'apprentissage des gestes de base et de perfectionnement : « On te conseille pour les skates, les rollers, on t'apprend la technique et tout… C'est bien ». Il faut quand même rester vigilant pour deux raisons. D'abord parce que c'est une activité dangereuse. Le jeune homme déclare être prudent en protégeant ses poignets, mais il ne met rien sur la tête, ni sur les coudes ni sur les genoux, contrairement à ce que souhaitent ses parents. Ensuite parce que la cohabitation n'est pas toujours harmonieuse, des jeunes adultes, plus performants, ne supportant pas les moins compétents. « Souvent, y a des grands là-bas… Y a des gars, ils sont trop sérieux dans leur skate, ils sont : 'OK, j'vais vraiment essayer ça, c'est dur'. Ça peut être dangereux s'il renverse quelqu'un ». Il faut quelquefois se pousser pour que d'autres puissent faire la figure souhaitée. Le plus dur c'est quand certains « petits groupes de caïds arrivent parfois et foutent la merde », par exemple en volant les portables. Michel va sur la place souvent, de préférence en fin d'après-midi ou en début de soirée. Mais il y a au moins une rencontre programmée : « Tout le monde se donne rendez-vous à Bastille, comme d'habitude tous les mardis soirs, s'il pleut pas. On fait du roller et skate. C'est un peu une tradition ». Ils en font et ils font la pause : « On peut tchatcher un peu comme ça, on s'assoit quand on est fatigués ».

Michel prend au sérieux le skate. Il veut en avoir l'allure, ce qui se traduit surtout par le choix des chaussures. Cet adolescent n'a pas de chaussures de ville dans ses affaires, il ne porte que des chaussures de sport. Il est fier de raconter qu'il a été ainsi à une cérémonie : « J'suis déjà allé comme ça, à un mariage. On est allés dans une église et tout. J'étais avec, j'étais habillé, j'étais devant la mariée en plus… des chaussures *Nike.* J'étais habillé un peu… rappeur (sourire) ». Ses parents n'avaient rien dit. Michel a soit ces chaussures-là, des « petites fines, des *Nike* pour courir », soit des chaussures de skate : « C'est un style aussi. Le style skateur en fait, c'est même pas le style, c'est surtout d'avoir des chaussures comme ça, parce que, regardes [dit-il à l'enquêtrice] comment sur le côté, comment ça se casse ». Michel s'entraîne avec application. Il ne veut pas l'avouer au début, il faut que l'enquêtrice lui dise qu'elle le sait par ses copains pour qu'il reconnaisse qu'il sait faire une figure que ses copains ne font pas, manquant d'exercice : « Je fais un holy pas mal on va dire, enfin c'est un saut, j'ai pas envie de me vanter… A force de s'entraîner, on y arrive à force ». Il investit aussi dans le matériel, il raconte comment il s'est construit sa planche à partir d'une planche de base en ajoutant des trucs, des roues. Avec

Martial : « on avait envie de se faire un skate différent des autres, donc on a fait installer une planche, on se l'est fabriquée un peu, on l'a pas achetée en gros ».

Michel est de son temps, cherchant à être intégré dans le monde des jeunes, tout en cherchant à se distinguer par son skate fait maison, ainsi que par l'évitement du pantalon jogging car « ça fait racaille ». Il aime les marques, il a une collection d'autocollants de marques de vêtements, il les colle sur sa porte, sur le mur, mais il estime ne pas être trop sensible au fait d'en porter : « Non pas moi, non je ne suis pas trop comme ça. Là [pendant l'entretien], j'ai pas un habit de marque. J'aime bien, comme un peu tout le monde mais je suis pas, non. Je suis pas accroc de ça ». Il veut rester libre tout en ne se coupant de l'ambiance générale. C'est le même mouvement pour la musique. Il l'écoute le soir avant de s'endormir. La liste des styles qui l'intéressent trahit le souci d'avoir un goût personnel : « Du hard rock ; un peu de soul ; du rock, gospel, country, blues, c'est un truc que j'aime bien, c'est pas à la mode mais je m'en fiche, c'est… des musiques de Noirs américains, du R&B, Matt, « un mec qui fait du R&B de rue… ça j'aime bien » … un peu de tout. Parfois, il regarde des clips musicaux à la TV (*MCM*, *MTV*….) pour découvrir des titres qu'il achètera éventuellement ou fera graver. Il comptait s'acheter un CD de *Marilyn Manson* ; en revanche, il n' « aime pas trop » les musiques de *Britney Spears*. Quand il se met au lit, le soir, plus tard que ne le voudraient ses parents, soit à 21h 30, il se plonge dans la musique : « Toujours je mets mon discman, un peu de hard rock, et voilà ». Il s'endort ainsi avec la musique allumée. Michel ne choisit pas de la musique classique, même s'il joue de la clarinette au Conservatoire. Il ne continuera pas l'an prochain dans cette institution qui contraint à apprendre le solfège. Il prendra un cours privé pour son instrument.

Ce n'est pas le genre d'institution qu'affectionne Michel. En revanche il garde d'excellents souvenirs de certains moments en colonie de vacances. Il se souvient des bêtises qui font du bien sans pourtant trop dégénérer : « J'fous un peu le bordel quoi….Ça ça nous fait vraiment rire. Y a rien de trop quoi… On a fait des vraies conneries, on prenait des pétards et, vers le soir quoi, quand il y avait les veillées, mais nous on n'allait pas, on n'assistait pas toujours aux veillées, on partait en cachette dans notre chambre, on n'avait pas le droit, on allait sur le balcon, on sortait la nuit et on lançait des pétards. On n'avait pas le droit de lancer des pétards : qu'une journée on a eu le droit, mais lancer des pétards partout. On faisait des conneries dans le genre : on s'met sur une péniche, et une péniche où on dormait dessus, on s'est mis avec nos sacs de couchage, on courrait sur…tout en haut et tout, on sautait de péniche en péniche… ». Cet amusement a été, avec ses

compagnons, payé en corvées ménagères. Michel s'en moque, ce qui lui plaît c'est d'être entre copains dans une ambiance différente de celle de l'école : « On a dû faire la vaisselle pendant je sais pas combien de temps...Mais à nous ça nous fait rien, on sait qu'on a... qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire quoi....qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ? Encore, ce serait l'école, là on peut être viré, ça peut être embêtant quoi.... Là c'est une colo, c'est pour rigoler ».

L'école est un enjeu avec lequel on ne plaisante pas. La tolérance des parents de Michel s'arrête là. Il ne peut pas se coucher tard s'il a classe le lendemain : « Ils veulent alors que je me couche. Ils ne veulent pas que j'aille avec des copains, mais le samedi soir ils veulent bien. C'est surtout en vacances que j'aime bien. Les vacances, ça j'adore ». Michel rêve de quitter ses habits d'élève le plus vite possible mais ses parents ne lui permettent pas. Sa mère le suit de près. Michel n'est qu'en cinquième à treize ans. Il a failli redoubler sa sixième. Et il a eu cette année « un avertissement de travail et de conduite ». Aussi doit-il signaler à sa mère les devoirs qu'il a à faire, les contrôles et interrogations qui l'attendent à très court terme. S'il ne procède pas ainsi, il s'attire les foudres de sa mère principalement[4]: « Elle me suit pire. Quand je rentre et que je lui ai pas dit que j'avais un... si j'ai oublié que j'avais un contrôle, et j'lui dis juste ça la veille, ça l'énerve quoi ». Les rappels à l'ordre sont d'autant plus nombreux que Michel n'était pas loin de refaire sa sixième d'une part et qu'il a déjà écopé de deux avertissements cette année, d'où l'inquiétude de sa mère : « la sixième, j'ai failli la redoubler et là j'suis en... ben j'ai eu un avertissement de travail et conduite. Alors elle veut pas que... ». Sa mère se préoccupe donc de lui en amont sans pour autant vérifier en aval si Michel les a bel et bien fait ou non. Elle joue toujours une certaine confiance, sensible dans les autres domaines de la vie de son fils.

Michel essaie de prendre de l'avance pour ses devoirs. C'est le cas au moment de l'entretien, avec un devoir en physique. Il sait qu'il n'a aucun droit à l'erreur. Il s'incline devant sa mère lorsqu'elle l'invite à faire d'abord ses devoirs avant de sortir, notamment parce qu'il risque d'avoir moins d'énergie intellectuelle après le sport qu'avant : « J'révise à l'avance parce que... faut pas qu'j'redouble et tout donc (...) Ma mère, elle veut. Elle m'dit qu'après j'suis trop fatigué. Elle a raison alors j'ai pas envie de discuter ». Pour autant, même s'il s'attelle à ses devoirs lorsque l'emploi du

[4] Sans doute son père insiste-t-il moins que sa mère sur la réussite scolaire. Michel ne fait pas de latin (alors que les trois quarts de la classe en font). Son père l'en avait dissuadé : « Mais non, ça te servira à rien ». Sa mère aurait souhaité qu'au contraire il suive ce cours, étant faible en français et en orthographe.

temps l'exige, Michel n'est pas particulièrement pressé de passer en classe supérieure, c'est-à-dire en quatrième, car il sait qu'il aura encore plus d'heures de cours, notamment le mercredi matin. Quelles que soient les concessions qu'il devra faire l'année prochaine, Michel est convaincu d'au moins une chose, il ne renoncera pas à son passe-temps favori, le skateboard : « J'irai quand même ! ». Déjà, il se sent incapable de supprimer la récréation, y compris s'il n'a pas fait ses devoirs ou s'il ne les a pas terminés. Il lui semble hors de question de sacrifier cette pause scolaire : « Moi j'ai pas que ça à faire, d'aller dans une salle de travail à la récré, ça j'peux pas. Si on fait le travail en cours et après à la récré on travaille, ça j'peux pas quoi ». Michel exprime assez bien ce que ressentent d'autres garçons, le souhait de limiter les contraintes scolaires. Etre « élève » fait partie de son destin, reste à en tracer des limites pour que cette dimension n'envahisse pas tout. Michel, on l'a vu, ne veut pas devenir comme les lecteurs du CDI, ceux qui ne se définissent que par leur scolarité.

Sur l'écran de mes nuits blanches

Ses parents ne le réduisent pas à cette dimension scolaire. Michel aime bien l'ambiance chez lui où la parole est encouragée : « Ici c'est un forum chez moi ». Il aime parler avec ses amis et il les invite aussi pour cela. Il raconte qu'une fois il avait convié sept copains qui ont dormi dans sa chambre : « Plus on est, plus on se couche tard. Sept, on n'a pratiquement pas dormi ». Pour Michel, s'individualiser c'est dépasser les limites : de soi et de la souffrance – quelquefois au skate, il a « mal partout » ; de la bonne éducation en lançant des œufs[5] ; de la confiance vis-à-vis de ses parents, à propos de l'école ; du rythme « normal » du déroulement du temps en dessinant en blanc les nuits. Cependant Michel ne fume pas. Il a déjà essayé – des copains lui avaient proposé et lui ont même fini sa cigarette – mais trouvant cela « dégueulasse », il en a conclu : « ça m'intéresse pas. J'ai pas envie de fumer ».

En pratiquant ces dépassements, il s'aperçoit à la fois qu'il a du pouvoir, et qu'il a aussi des limites, ce qui peut constituer une des modalités de l'autonomisation. Le récit le plus long de Michel porte, et ce n'est pas un hasard, sur ce qu'il considère comme un exploit, une nuit blanche et un déplacement sans adulte au petit matin. La veille il y avait eu une boum moyennement réussie chez un de ses copains (les parents étaient dans l'appartement). Plusieurs sont restés après : « Quand on a dormi, là c'était bien. D'abord, on a fait une nuit blanche totale. A treize, comment on peut se coucher ? Déjà, j'avais pas de place. J'ai essayé de dormir sur un

[5] Il dessine chez lui : « Je m'entraîne à faire un peu des tags ».

bureau… Alors, treize comme ça : y en avait six sur le lit, j'crois, ou cinq, un grand lit mais quand même… Et par terre, on était tous par terre. Alors on s'battait un peu. Enfin pas pour des places mais pour rire. En même temps t'avais envie de dormir. J'me suis fait massacrer. Après… j'ai dû dormir sur le bureau. D'abord j'ai dormi sur une chaise et après j'me suis mis sur un bureau. Après j'suis allé dormir dans le lit, et après j'ai essayé de dormir par terre. J'ai dormi un peu partout, mais j'ai pas réussi à vraiment dormir ». Ensuite chacun est rentré chez soi, à pied. Le chemin fut un peu long, d'autant que la fatigue se faisait sentir : « On est allé sur Bastille, on dormait à moitié sur les bancs. On était ensemble. On est rentré à…one, two, three, four…five, six, seven [dernier chiffre prononcé avec insistance] ». Une fois arrivés chez lui, Michel et Victor se sont écroulés, morts de fatigue, et ont dormi comme des souches. Les parents de Michel savaient que leur fils aîné allait dormir sur place mais ils n'étaient pas en possession des coordonnées du copain qui devait l'héberger. Ils n'ont rien dit quand ils ont vu Michel rentrer à pied et ne l'ont pas réprimandé bien qu'il avait oublié de leur donner, comme prévu, le numéro de téléphone d'Emmanuel. Quand ils sont arrivés le matin, elle a simplement commenté : « Ok, je sens que vous avez fait une nuit blanche ».

Michel aime parler avec ses parents. Entre le dîner et le coucher, il n'exerce pas forcément une activité spécifique ou régulière. Il regarde la télévision « toujours seul », sauf quand son père a loué un DVD. Plus loin dans l'entretien, il revient sur ce moment, et donne une version différente. Il n'est pas toujours seul, les autres membres de la famille se trouvant aussi dans le salon devant la télévision : « Enfin, toute la famille, c'est pas exprès. Allez, tout le monde vient ! Non, non, pfff… parfois c'est tous ensemble comme ça… Mais pas exprès ». Le groupe a du mal à se séparer après le dîner, et les préventions anti-télé sont mises de côté si un des membres veut être téléspectateur. Michel joue, sans le vouloir, le rôle de rassembleur. D'autres soirs, il peut rester pour discuter un peu de sa pratique du skateboard – ou de quelque chose d'intéressant – avec ses parents même s'ils ne sont pas assez intéressés, selon Michel, à ses exploits : « Si y a un truc qui m'a…que j'ai trouvé bien, ouais, j'peux raconter. En skate, j'suis toujours à leur parler de skate mais ils s'en foutent, ils comprennent rien… j'sais pas, je leur dis : 'Hein [comme s'il était choqué] aujourd'hui j'ai fait un holy 180'. Et ils font : 'Ah ouais, très bien Michel' ». L'enquêtrice sourit et demande si ses parents savent à quoi correspond cette figure. Le jeune homme répond : « Non, mais ils font : 'Ah ouais, et c'est dur ça ?' » (Rires communs). Il n'est pas fâché de démontrer que son monde échappe à ses parents de leur fait. Quelquefois, il le cache, lui-même. Il lui arrive d'effacer une partie du contenu de son agenda parce que sa mère veut le voir. Cette demande lui déplaît

doublement, l'agenda sert aussi à la circulation de « petits mots » de filles : « Tout le monde se drague un peu. Même si c'est sérieux ça veut pas dire que t'es amoureux de l'autre, ça veut pas dire ça ». C'est une forme d'apprentissage des choses de l'amour que les parents n'ont pas à savoir. La seconde raison de la crainte du regard maternel c'est le travail lui-même qu'il n'a pas toujours déclaré : « Parfois je mens quand même un peu sur les devoirs, parce que sinon je peux rien faire sinon. Genre j'essaie de mettre du typex et je colle un autocollant par-dessus, style, y a pas de devoirs ». La confiance de ses parents dont il est fier de bénéficier pour les soirées ne résiste pas complètement devant les exigences de la scolarité, jugées trop grandes. C'est le problème de Michel – et il n'est pas le seul – les études lui apparaissent surtout comme un obstacle à son épanouissement. Le soir, quand il rentre chez lui – ses parents ne sont pas toujours là, notamment le lundi et le mardi. Il affirme se mettre à ses devoirs après avoir un petit goûter, mais il se prend les pieds dans l'aveu : « C'est plutôt mes devoirs ou je regarde un peu la télé. Enfin, je fais mes devoirs en regardant un peu la télé, après je ne fais plus rien de la soirée ». La télé lui fait oublier le fait qu'il est encore « élève » à la maison.

Michel dispose de la liberté de circuler, même si le retour au petit matin est exceptionnel. Il va au cinéma, avec ses copains, plus rarement avec ses parents. Il utilise une belle expression pour justifier le fait qu'il s'y rende avec son père et sa mère : « Cela m'arrive d'y aller avec mes parents, comme tout le monde, mais normalement j'y vais tout seul, non jamais tout seul. Avec Victor [un jeune du noyau dur], beaucoup avec Victor. Souvent les films je les ai vus avec Victor ». Ils vont près de la Gare de Lyon, sans décider plusieurs jours à l'avance. Michel fréquente aussi les fast-foods, celui donne l'occasion de rencontrer des filles, comme dans les boums. Il ne prend pas toujours le même chemin pour aller ou revenir de son collège. Le plus souvent, il donne rendez-vous à des copains pour faire le trajet à pied. Quelquefois il modifie le circuit, pensant peut-être croiser quelqu'un, ou pour le plaisir de changer. Michel sait se rendre chez tel ou tel copain, en longeant les quais. Il se rend au Conservatoire aux Halles soit en bus, soit sur le scooter de son père. Il apprécie aussi de sa faire transporter : « C'est super dans la ville. Derrière, comme ç a c'est en moins de deux ». Il en profite pour demander à son père d'aller acheter des pantalons, ou de s'arrêter pour le coiffeur. Comme il joue aussi au basket « aux Blancs Manteaux », il se déplace là aussi régulièrement. Il fait le trajet à pied. Mais il a l'intention d'arrêter, l'ambiance n'étant pas bonne et la présence d'enfants plus jeunes lui gâche le plaisir (« Y a plein de petits »). Michel fait quelquefois des trajets plus grands dans la ville, il cite le fait d'avoir été au Trocadéro, après avoir averti ses parents. Il n'en abuse pas dans la mesure où, sans doute, la place de la Bastille est si fortement attractive et que son emploi est déjà assez chargé.

Michel a un projet : partir en vacances avec ses copains. Il est très enthousiaste à l'idée de réaliser un jour ce rêve. Il en parle avec joie : « Aller en vacances tout seul en fait. Ah ouais ! Avec des copains comme ça tu pars… comme ça, faire du surf… J'aimerais bien ». Cependant il est réaliste : « Mais maintenant je sais que je peux pas en ce moment ». Il revient néanmoins sur le sens de ce rêve : « Mais là on ferait c'qu'on voudrait ben ce serait vraiment super quoi ! Je m'imagine si j'partais tout seul avec des copains… ce serait bien hein ! (enthousiaste) ». Cet été, Michel aura à nouveau l'occasion de repartir en colonie de vacances en compagnie de trois de ses meilleurs copains : Martial, Etienne et Victor. Il est heureux de ce compromis où il peut sans interruption n'être que « copain ».

Michel parvient à trouver un équilibre entre le « fils » et le « copain ». Ces deux dimensions peuvent même se mêler sans problème. Il raconte une sortie récente, un concert des *Stomps* à la Cigale. Il y est allé avec Etienne, son frère, sa mère et une amie de sa mère. Michel a beaucoup aimé ce divertissement : « C'était super, j'trouve. C'est la première fois que j'ai vraiment apprécié un spectacle. C'est super ça, tout le monde aime. Même mon frère il a aimé, ça ». Il oppose cette soirée à d'autres spectacles où il s'est ennuyé : « Genre, une fois on m'a *enlevé* voir *L'Avare*, tu connais ? Bon c'est une belle pièce, il paraît, mais moi je m'étais emmerdé ». Dès que cela sent le scolaire, le sérieux, Michel voudrait s'absenter !

Etienne en roller

Agé de douze ans, Etienne partage bien des traits communs avec ceux de ses amis, Michel, Marin, et aussi Victor, Arthur, notamment l'attachement à la vie amicale et à l'appel du large urbain. La mère d'Etienne est psychologue et son père est cadre dans une société de services. Ils sont divorcés depuis très peu de temps, « un mois, deux mois ». Etienne vit donc seul avec sa mère et son frère aîné d'un an. Il voit peu son père. Avant le divorce, le père partait le lundi matin pour ne rentrer que le vendredi soir. C'était déjà un père « week-end ». Désormais Etienne et son frère doivent se déplacer à Orléans où vit le père tous les quinze jours. Cela déplaît à Etienne dans la mesure où ces visites peuvent menacer la vie avec ses copains. Cela lui semble même insurmontable d'avoir à choisir entre son père et ses copains. Un week-end, son frère est allé tout seul chez son père car Etienne avait prévu quelque chose d'autre.

Etienne se différencie de Michel dans son rapport au frère. Michel était assez silencieux sur sa relation fraternelle qui ressemblait à un certain évitement (son frère

fait du skate dans une autre rue). Etienne est plus explicite sur son frère qu'il peut observer puisqu'ils sont dans la même chambre. Il est critique. Il ne le comprend pas, il est trop différent : « Mon frère, il accroche pas du tout sur Internet ; il accroche pas du tout sur le roller, ni sur le skate. Lui il accroche vraiment sur le football, c'est tout ». Ils n'ont pas les mêmes copains. Son frère n'a « pas d'ami, c'est vrai en plus ». Il en a, en réalité, mais Etienne ne les considère pas comme tels, ce sont des « intellos ». Est-ce qu'on peut être amis alors que l'essentiel de son monde tourne autour de l'école ? « Aussi, il [son frère] peut rien faire avec ses copains, il fait allemand et tout. Tous les copains, c'est les 18 de moyenne » Son frère est presque étranger, du fait de son investissement supérieur dans les études. Etienne se maintient à distance : « C'est réciproque. J'ai pas forcément envie de savoir la vie de mon frère parce que surtout qu'elle est pas passionnante… enfin pas méchamment mais… ». Etienne est plus « ami » que « frère » dont il se moque ouvertement, y compris pendant l'entretien (« C'est vrai je me moque de lui »). Quelquefois la rivalité entre frère et copain se pose concrètement lorsqu'un ami d'Etienne vient dormir à la maison, ce qui est assez fréquent. Etienne essaie de faire sortir son frère de la chambre et de le faire rejoindre l'ancienne chambre conjugale. Mais ce dernier étant insupportable par moments, il n'accepte pas toujours. C'est alors à Etienne et à son copain d'émigrer dans l'autre chambre où une seule place de coucher est disponible : « Y a un petit lit, mais des fois c'est mon frère, il jarte et il va là-bas mais comme des fois c'est un gros rat mon frère, et ben il décide de pas jarter et on dort là-bas ».

Etienne trouve une certaine confirmation du bien-fondé de son style de vie puisque son grand frère essaie de l'imiter, en dehors des études. Le premier exemple donné est la décoration de la chambre. Etienne est fier de son mur dans la chambre: « J'aime bien mon mur, mes autocollants et mes posters. Mes autocollants, mes pancartes… ». Il travaille depuis deux ans dessus. Il a installé surtout des posters de roller et de skate. Son frère tente de faire un peu comme lui en mettant aussi des autocollants sur son mur. Le second exemple est le quasi emprunt des copains : « Des fois il croit un peu [mon grand frère] que c'est ses copains [les miens]». Le troisième exemple est encore plus significatif, son frère tente de le suivre pour tout ce qui touche à la culture jeune : « Et puis mon langage… Comme lui, il a pas tellement d'amis, il copie un peu mes copains, les idées de mes copains, enfin…. ». Contrairement à son frère, Etienne a des « vrais » amis : « En plus il a des amis, enfin ses amis c'est des intellos et tout. Il a pas, il a pas d'amis avec qui il peut s'éclater tu vois ».

La vie d'Etienne se déroule principalement avec ses copains, soit dehors, soit chez eux, soit chez lui. Avec eux, ils se retrouvent à la Bastille pour leurs activités favorites, le skate-board et le roller : « Je passe mon mardi, mon mercredi, parfois le samedi et le dimanche… Le vendredi, quand on a un peu de temps aussi ». Il y reste au minimum deux heures à chaque fois. Quand Etienne rentre de l'école il va parfois directement à la Bastille[6] pour faire du roller avec ses copains. C'est surtout le mardi et le vendredi qu'il fait ça, n'ayant pas de cours le lendemain. Même ces jours là, il repasse le plus souvent chez lui pour récupérer son matériel (skate et/ou roller). Ressortir après les cours, en repassant ou non par chez lui, lui semble banal, normal : « Je sais pas. J'arrive, je pose mon sac, je prends trois quatre cookies et repars chercher Michel au collège. Et une fois au collège, on repasse chez Michel rapidement et on va faire du roller ». Il faut vraiment qu'il fasse mauvais temps pour qu'ils laissent les rollers au placard pour aller au cinéma par exemple. Les sorties cinémas arrivent donc seulement de temps en temps, faute de mieux d'une certaine façon.

Etienne préfère être dehors qu'être chez lui. « J'aime trop sortir moi, j'aime pas rester chez moi ». Il apprécie aussi d'aller dormir chez des amis, en réalité chez Michel, « au minimum deux fois » par semaine : « En général c'est Martial, Victor et Michel et moi. On est chez Michel ». Ils en profitent pour regarder des émissions ensemble à la Télé, sur le câble, notamment l'émission *Atlas* sur MTV, et pour parler. La punition la plus redoutable pour Etienne c'est de ne pas pouvoir aller dormir chez ses amis comme il a l'habitude de le faire : « Genre, pas le droit d'aller dormir chez les potes. C'est pas vraiment puni, puni, mais c'est : 'Maman est-ce que je peux aller dormir chez Michel ?' – 'Non !'. Pour moi, c'est ça être puni ». La privation de copains est nettement plus difficile à supporter que la privation de télé (pour Michel, la punition « efficace » était la privation de skate, plus crainte que la menace de la vaisselle). Les soirées entre copains ne sont pas organisées à l'avance. Il n'est pas rare qu'après une simple virée « roller » à la Bastille, Etienne appelle sa mère en disant « Oh maman… ! [sur un ton suppliant, pendant l'entretien !] » afin de pouvoir rester dormir chez Michel. Il sait argumenter auprès de sa mère pour la faire accepter. Ainsi le soir du second entretien il doit ressortir avec Arthur faire du roller. Ils passent d'abord prendre Michel pour aller ensemble à la Bastille. Ce dernier a, peut-être, une place de concert gratuite pour lui. Ce sera une bonne raison pour y aller avec lui et rester dormir chez lui, surtout que les cours ne commencent le lendemain qu'à 10h 30. Etienne se rend régulièrement dans les boums, même s'il n'a

[6] Sur cette place, il s'est fait voler le portable qu'il venait d'hériter de sa mère, celle-ci s'en étant acheté un nouveau.

pas envie d'en organiser une chez lui. Il fait le récit de la même soirée que celle de Michel, sans contradiction, mais avec moins d'enthousiasme : « Et sinon, le reste, comme moi, Michel, Martial, Victor et Gaspar, on a dormi là-bas, et on a commencé à dormir vers six heures du matin jusqu'à sept heures et à huit heures on était partis. On est rentrés chez nous, on a dormi jusqu'à trois heures de l'après-midi ».

A la différence de Michel, Etienne est plus explicite sur les « filles » et le « sexe ». Le plus souvent il se sert de la ligne téléphonique, réservée aux garçons, pour fixer avec Michel et Martial, les rendez-vous. Il n'appelle jamais après neuf heures considérant qu'après « on gêne un peu les gens ». Ce n'est pas sa mère qui lui donne cette consigne, ce n'est donc pas une « obligation » mais c'est son expérience personnelle qui lui fait dire que 21h00 est une heure limite pour téléphoner. Quelquefois la conversation s'engage. Sur quoi ? demande l'enquêtrice. Etienne précise, pas sur l'école, mais sur « des filles, des trucs comme ça ». Il en fréquente peu, car elles sont rares à faire du skate ou du roller. Etienne les voit surtout dans les boums. Il a déjà eu une petite copine. Il raconte qu'il est déjà sorti avec une fille de la classe de son copain Martial. Le temps d'une fête : « huit heures, pas plus. Je l'aimais pas trop, je m'étais un peu forcé ». Et à quand la prochaine alors ? « On verra à la prochaine fête » explique Etienne. Il avoue aussi écouter à la radio des émissions sur le sexe. Tous les soirs, il se branche sur *Skyrock* pour écouter notamment *Hotline,* une émission où « ils parlent de cul ». Il écoute des émissions où on parle de cela : « J'écoute un peu… Y a pas grand chose à écouter sinon ». Il ne s'endort jamais avec le casque[7]. Quand il est fatigué, il l'ôte avant de s'endormir.

Le zapping

Etienne investit avant tout dans le roller. Il fait des économies – il reçoit 80 francs d'argent de poche par mois, donné par son père. Il reçoit de l'argent pour son anniversaire, pour Noël, grâce à ses grands-parents qui « ne savent pas quoi acheter » – et il désire s'acheter un nouveau skate en pièces détachées, comme les copains, cela revient moins cher. Il lit *Crazy Roller*, un magazine sur les rollers. Il n'est pas abonné mais se l'achète de temps en temps. Le numéro qui traîne dans la chambre c'est sa mère qui le lui avait acheté en gare de Paris avant le départ pour les vacances. Etienne est plus compétent que l'enquêtrice, il lui explique les types de rollers, agressifs ou de fitness. Dans la chambre partagée, deux paires de rollers, une pour chacun, mais ce ne sont pas les mêmes. Etienne a eu la sienne pour son dernier anniversaire. Elle a coûté « 1200 balles » : c'est « grave » cher. « Y a mamie qui s'est mis avec eux [sa maman et lui] » pour rendre supportable une telle

[7] Il écoute peu de musique. Il a fait graver deux CD, l'un d'Eminem et l'autre de Madonna.

dépense. Etienne justifie cet investissement en expliquant qu'il les utilise très souvent, contrairement à son frère qui les prend « juste pour chercher le pain ». Sa tenue vestimentaire est aussi sous l'influence de cette passion qu'il a pour le roller et le skate. On se souvient que ce sont les chaussures qui définissent avant tout le style. Il porte encore les chaussures de skate, mais il alterne avec des baskets, jamais de chaussures de ville.

Cette passion a des effets sur l'usage du temps. Tout comme Michel qui a l'intention d'abandonner le Conservatoire et le basket, Etienne a cessé, lui, dès cette année, le volley et le judo. Le volley car il y avait confusion entre l'école et le loisir : « Et puis le volley ça me plaisait plus parce que je le faisais au collège, et le prof de volley, c'est mon prof de gym donc. Quand t'étais pas fort en volley, ça se retentissait sur les notes c'était … ». Il ne veut pas mêler ces dimensions identitaires. Pour le judo, il utilise un autre argument : « Parce que le judo, j'étais trop grand pour en faire. J'étais le plus fort du coin, donc j'avais un an de trop. Je les ai un peu jartés ». La vraie raison c'est qu'Etienne veut être avec des copains élus. L'individualisation peut passer par le rejet d'activités qui, commencées sous l'impulsion des parents, doivent être confirmées par le jeune lui-même.

Deuxièmement il est passionné par l'informatique, et plus précisément par Internet. Il lit des magazines « un truc de piratage informatique ». Il y trouve des informations utiles pour se protéger, et – ce qui semble plus l'intéresser en ce moment – pour « manipuler grâce à Internet l'ordinateur d'un gars par exemple ». Il veut faire « craquer » les boîtes de courrier. Il se concentre sur cette activité dans l'ancienne chambre conjugale où se trouvent la télévision et l'ordinateur.

Sa troisième passion est la télévision. Etienne la regarde beaucoup. Il a quelques séries préférées : *Melrose place, Un gars une fille, Caméra café.* Il aime bien regarder la télévision en mangeant son goûter quand il rentre des cours. Il n'est pas rare qu'il la regarde aussi après dîner pour *C'est mon choix* par exemple. En fait il explique que dès lors qu'il n'est pas dehors en train de faire du roller, il est devant la télé. Etienne a une émission préférée sur MTV, *Atlas,* regardé avec les copains le samedi soir: « C'est une émission où il y a des gars qui font les cons, qui font plein de skate et qui font pleins de conneries quoi ». Dans ce compte, il oublie l'informatique qu'il ne situe donc pas au même niveau. Quand Etienne déclare vouloir une chambre à lui, il renvoie à ce besoin de pouvoir individualiser, sans attention à autrui, la manière dont il regarde la télé : « J'aurais une chambre tout seul. C'est sûr.

Une chambre tout seul, ça me plairait. Je pourrais être tranquille, avec la télé à l'intérieur bien sûr. Comme ça je serais peinard entrain de zapper, en train de… ».

Le zapping symbolise une liberté de circulation très appréciée. Celle qui l'autorise à se déplacer, sans sa mère, Etienne l'a déjà. Il est à l'aise dans le repérage des cartes. Il indique très vite son logement et son collège sur le plan. Il connaît « sa » ligne – la ligne « Créteil » –, il connaît peu les autres, n'ayant rien à y faire. Sa ville se limite au cercle comprenant les logements de ses amis. Pour la parcourir, il prend le bus ou le métro indifféremment. Cela lui importe peu, et sa mère ne lui demande pas des comptes. Il n'utilise pas toujours un ticket. Ainsi le matin, de temps en temps au lieu de marcher, il prend le bus quand il le voit. Il monte alors en fraudant car il n'a pas de titre de transport. Il ne s'est jamais fait attraper[8]. Hormis le point de rassemblement de la Bastille, la gare de Lyon constitue un espace fréquenté, pour le cinéma. Ils font aussi du roller près de la place d'Italie. Etienne s'est déplacé, sans adulte accompagnateur, jusqu'aux stations Madeleine et Opéra pour acheter un panier de basket. La ville n'a d'intérêt que parce que ses copains y sont, sinon il s'ennuie. Il n'aime pas les moments où ces derniers s'absentent. C'est pour cette raison qu'il était heureux, l'été dernier, de passer une dizaine de jours à Strasbourg chez ses grands-parents[9] pour un stage de canoë-kayak. Inversement, aller en colonie avec Martial et Michel l'enchante. Il se réjouit de recommencer.

Etienne tire profit de l'indépendance, octroyée par sa mère qui ne rentre le soir que vers huit heures. Les contraintes de son travail, elle les convertit en conditions pédagogiques. Cet adolescent tire aussi profit des failles du système. Ainsi il sait que sa mère ne fait pas respecter la limite théorique d'être au lit à 22 heures 30 dans la mesure où c'est l'heure où elle téléphone à une copine et « en train de cloper dans la cuisine, elle se rend pas compte ». Le seul domaine qui suscite des tensions, ce sont les études. En effet, l'école n'inspire guère Etienne, il hésite avant de répondre à la question sur les matières préférées. Après réflexion, il nomme les maths, et il déteste le français. Il apprend l'anglais « en première langue », son frère, l'allemand. Pour Etienne, la langue doit être choisie non pour elle-même mais pour les copains qui prennent la même. Sa mère l'a quand même obligée à faire latin. Elle exerce un contrôle sans qu'il soit systématique : « Elle me demande si j'ai fait mes devoirs. Cela dépend des soirs. Des soirs elle est pressée, elle doit aller à des séminaires, et y a

[8] Il lui arrive d'emprunter la carte Imagin'R d'un copain pour un déplacement. Cette question de la fraude n'a pas été abordée systématiquement dans les entretiens, elle ne faisait pas partie de la « grille ».

[9] Il indique sa grand-mère dans ses confidents, avec Martial et Michel. Il garde aussi des choses pour lui, et donc qu'il ne précise pas dans l'entretien.

des soirs elle est pas pressée. Elle me demande de lui montrer ». Plus loin au cours de l'entretien Etienne explique, marquant ainsi la différence avec les vacances, que « les devoirs ça nous empêche de pouvoir vivre ». Il considère donc la scolarité comme obligatoire, sans en voir d'abord la nécessité. Il « assure » quand même avoir « à peu près 13 partout », et être « moyen plus » scolairement. C'est un bon rendement pour ses investissements.

Etienne apprécie d'être entré au collège. Depuis la sixième il lui semble évident qu'il a le droit de faire beaucoup plus de choses. Il ne doute pas de bénéficier d'encore plus de liberté quand il sera en quatrième : « J'sais pas exactement quoi, mais je sais, je pense que… Je sais pas, je pourrai rentrer plus tard le soir, sans prévenir ». Mais il pense qu'il lui faudra attendre dix-sept ans pour être vraiment indépendant. Pour le moment, pendant l'adolescence, son statut n'est pas clair : « Etre indépendant, ça veut dire, j'sais pas. Etre indépendant ça rime avec, un peu, avec autonome. Cela veut dire pouvoir se débrouiller tout seul, mais en, en ayant la permission. Indépendant, j'sais pas comment expliquer. Moi, indépendant… quand même un peu. Un petit peu, pas énormément. Indépendant c'est le choix, pouvoir choisir ce qu'on veut faire, ce que, si on, si on sort, si on sort pas. Je suis dépendant de mes parents pour le moment. Et j'sais pas faire ci, j'sais pas faire ça, y a pas à mentir, j'ai besoin de mes parents pour faire des choses. Donc, je, j'suis pas vraiment indépendant. J'suis autonome, mais pas indépendant ». Etienne sent bien la contradiction du statut des jeunes.

Martial

Le dernier du noyau « dur » de la bande c'est Martial, douze ans, élève de cinquième. Sa mère est cadre dans le domaine culturel, elle a démissionné récemment et est donc en recherche d'emploi ; son beau-père est banquier. Martial est le plus jeune de la fratrie. Il a deux sœurs (une de 21 ans qui n'est plus à la maison et une de 14 ans), un frère (18 ans) et également un quasi frère (24 ans) : « c'est pas tout à fait un frère, c'est le fils de mon beau-père… c'est même pas mon vrai frère en fait ». Sa mère s'est remariée avec son actuel beau-père qui avait déjà cet enfant. Pendant l'entretien, le préadolescent nomme quelquefois son beau-père « mon père », ce qui génère des confusions. Son père habite à Paris aussi, dans un appartement proche. Il est commercial. Il se rend fréquemment en Algérie ayant un ami là-bas. Dès qu'il revient après un séjour d'une ou deux semaines, « après on fait un dîner chez lui, avec tous les enfants ». Martial le voit souvent.

La culture quand même

Sans doute, sous l'influence de sa mère, Martial est le plus « cultivé » des trois adolescents. Martial fait du théâtre. C'est sa deuxième année et il apprécie : « C'est marrant et on fait des spectacles de fin d'année ». Il dit comment il apprend ses textes par cœur, dans sa chambre, tout seul et sans l'aide de personne: « Il suffit d'un papier puis (on) cache ce qu'on dit, on le dit et ensuite on enlève le papier, et on voit si on a bon ». C'est lui qui a eu l'idée de suivre ces cours du mercredi : « C'était en CM2, on a fait du théâtre. Alors c'est en sixième (que) je me suis inscrit. Je voulais en faire ». Martial n'a pas le trac ordinairement, il s'en fout parce que « vu que c'est gratuit, s'ils trouvent ça nul, les gens ils oseront partir ». A la fin de l'année, sa famille vient le voir, il fait remarquer que l'an passé son père était là.

Les relations nouées pendant cette activité culturelle ne débordent pas sur le reste de l'existence de Martial. Il a des copains au théâtre avec lesquels il s'amuse bien, mais il ne les voit qu'à cette occasion. S'il devait organiser une fête, il n'inviterait sûrement pas ses copains du théâtre. Il ne se dirait pas : « Tiens, j'vais appeler le gars du cours de théâtre ». Par contre, il appellerait sa petite bande de copains avec qui il fait du roller. En revanche, certains bons copains de roller sont déjà venus le voir à des spectacles. Martial fait même un peu de promo pour son spectacle de fin d'année durant l'entretien.

Le dimanche, avec sa mère, il va dans des musées, « des trucs comme ça », une fois par mois sans montrer un grand enthousiasme. Par exemple, bientôt ils se rendront en Normandie : « On va aller voir, pendant un week-end, le mémorial de Caen, le débarquement ». Et ils dormiront chez des amis. L'attention à la culture se manifeste par le rapport très distant de la mère vis-à-vis de la télévision. Sa mère ne la regarde jamais. Quelquefois elle écoute les infos à la radio, mais sinon, elle préfère la lecture du journal. Martial le lit aussi parfois. Auparavant il était abonné à un journal pour enfants du genre *Sciences et vie junior,* il s'est lassé. Actuellement aucun magazine ne lui plaît, ce sont trop « des magazines d'enfant d'actualité, c'est vraiment pour les plus p'tits en fait». Il lit surtout des BD. Pour les études, il doit lire des livres mais celui qu'il doit lire en histoire lui paraît compliqué : « c'est un livre adulte historique ». Martial refuse les livres pour enfants et pour adultes, trahissant bien sa situation d'entre-deux. Il ne s'aligne pas sur le refus de télé de sa mère, mais il a une sélection qui ne ressemble pas à celle que d'autres font. Il aime regarder les émissions comme *Envoyé spécial* ou les émissions où il y a des invités qui parlent sur un problème spécial. Il regarde aussi *C'est pas sorcier*, émission qui explique la science de manière simple, ou encore les séries, les « p'tites émissions, les trucs qui

passent sur Canal J, les trucs comiques ». Il doit éviter de succomber à l'overdose de télé, en tout cas ses parents vérifient qu'il ne la regarde pas trop : « le soir, on n'a droit qu'à une émission parce qu'après on r'garde trop la télé ». Martial accepte cette règle sans trop protester.

Le rapport à la culture et le rapport aux études sont associés plus fortement que dans les autres familles. Ainsi Martial est suivi d'assez près par sa mère. Quand il rentre, il n'a pas le droit de regarder la télévision avant d'avoir fait ses devoirs. Sa mère regarde son cahier de texte et l'aide au besoin pour l'anglais et le français, « quand je fais des maths, vu qu'elle est pas très forte, et moi j'me débrouille, elle m'fait confiance mais… c'est, par exemple pour les… elle m'interroge si j'ai des leçons puisqu'elle a le cahier sous les yeux, et l'anglais. ». A la question « donc elle vérifie le soir ? », Martial répond « Ouais ». Il sait que son travail doit être terminé.

Comparativement à ses deux copains, Martial est un élève assez investi. Ses matières préférées sont les maths, l'histoire et l'éducation civique. Il a de bonnes notes, il pense passer en quatrième sans difficulté. Il aime beaucoup les langues, il est bon en anglais. C'est sa deuxième année d'anglais. Il aurait pu faire aussi latin, mais ça ne l 'intéresse pas d'autant plus qu'il n'aime pas le français (et qu'il a, là seulement, des notes insuffisantes). Il a refusé donc de faire latin. Il a été beaucoup influencé par sa mère : « En fait elle m'a fait le choix et pfff… Parce que elle, quand elle en avait fait, elle avait pas aimé. Elle m'a demandé 'moi si moi j'voulais', et j'ai dit 'non' ». Il justifie longuement son choix de n'avoir pas fait de latin : « Parce que les élèves qui en font déjà, ils disent : 'c'est nul' … Ça fait deux heures en plus, donc soit ça fait commencer plus tôt ou finir plus tard. Et en plus, les trois quarts des élèves qui font latin maintenant, ils feront anglais l'année prochaine, c'est seulement une initiation. Beaucoup arrêteront, j'pense ». En quatrième, il commencera à apprendre l'espagnol : « J'aime bien, c'est joli… Dans toute ma famille, on a fait espagnol. Ils ont fait anglais-espagnol ». Il s'aligne sans problème sur sa famille.

Martial ne refuse pas les études. Sa souffrance naît de la discipline exigée dans tout le collège. Cet adolescent ne se réfugie pas dans le silence, il participe beaucoup en classe : « J'interviens trop moi ». Il répond aux questions sans être vraiment interrogé. Ses professeurs lui reprochent souvent de ne pas lever le doigt, « ils l'ont écrit sur le bulletin ». Il a essayé de se calmer mais « ça avait recommencé le troisième trimestre ». Martial trouve son collège trop strict. Dans la cours, « il suffit qu'on s'amuse, entre nous à se pousser, et c'est pfff… 'Ouais, arrêtez !' ». Martial a été collé une fois cette année. Martial juge les surveillants « bêtes », estimant qu'ils

s'énervent trop facilement : « T'as pas le droit de réviser en permanence tes leçons avec quelqu'un ». Il pense même qu'il y a des fois des injustices : « Enfin ici ils font 'C'est toi'. Tu leur dis (que) c'est pas toi, ils font 'c'est quand même toi' ». Ils sont toujours derrière son dos pour lui demander de « rester calme », alors que lui ne s'estime pas particulièrement turbulent.

Salut les copains

A l'exception de cette proximité plus grande aux études et à la culture, Martial ressemble à ses copains. Il est heureux avec eux. Il pratique, lui aussi, le roller. La rue est donc également l'espace privilégié de rencontres amicales. La question sur le « meilleur ami » l'embarrasse. Pour lui, le problème ne se pose pas ainsi : « Non j'ai pas de meilleur ami. Je sais même pas c'que ça veut dire, enfin 'meilleur ami' ça. Pour moi ça a pas trop de sens ». Et d'ailleurs, selon lui, à partir d'un certain âge, on n'a plus de meilleur ami : on a des amis « mais on dit pas : 'lui c'est mon meilleur ami' ». Il est comme sa sœur qui a « plein d'ami(e)s qu'elle aime bien, mais elle a pas une meilleure amie ». Il a des amis, heureux d'en avoir, et de les voir. Il sait que ses parents sont indispensables mais il affirme qu'il arrive à se débrouiller sans eux, grâce aux copains. Il est donc un individu « seul », par rapport à ses parents, mais « avec » par rapport à ses amis. Sa mère le sait, lorsqu'elle veut le punir, elle le menace de ne plus l'autoriser à faire du roller avec les copains.

Martial sort pour faire du roller[10] dans la semaine et au week-end. Le mercredi et le samedi il se rend place de la Bastille. Il se débrouille assez bien en rollers : « D'habitude y a un tremplin. C'est des tremplins construits, des plots, des sortes de plots rouges ou blancs, ça dépend. On met une planche de bois dessus, puis le panneau publicitaire des bus... ». Il peut exécuter des « slights », mais il préfère « sa » paire de rollers à 4 roues qu'on lui a prêté. C'est moins la technique qu'il apprécie que la réunion entre copains : « c'est surtout le truc où on se retrouve avec tous les copains et...enfin au moins on glande pas sur, j'sais pas moi, chez un copain ou...ou on va sur un banc ou... on est en rollers ». La dépense physique et le plaisir amical sont ainsi réunis. Ils font quelquefois des jeux : « En roller, on fait des 'éperviers'. Y a une personne qui doit attraper tout le monde. Et plus elle en attrape, si elle en attrape un ils sont deux. C'est dur, mais c'est marrant ».

[10] Martial ajoute au roller le surf (version ski). Il en a fait pour la première fois en vacances et il a eu un surf à Noël. A Paris, la pratique s'arrête.

Martial veut sourire et rire de la vie[11]. C'est une valeur qu'il décline tout le long de l'entretien. Il raconte à ses copains des blagues sur les blondes que lui raconte son beau-père, tout en préférant les blagues belges. Il s'en souvient bien généralement, sinon « on peut toujours la raconter, en changeant les mots ». Avec ses copains, ils se moquent de tout ce qui leur arrive : « C'est ça que j'aime ». Il donne un exemple. « Ma sœur, y a son oiseau qui est mort sur son nid. ». Ce n'est pas drôle en soi, mais quand « on le dit aux copains c'est marrant ». Il cite aussi un de ses exploits parisiens lorsqu'il voit des groupes de touristes anglais. Il leur parle. « Ils vous regardent. Je vais les voir, j'leur parle rapidement. Quand ils demandent la place des Vosges, je leur explique tout pour rien. Et je leur raconte l'histoire de Victor Hugo ». Il adore aussi jouer la comédie. Il se rend avec ses copains place des Vosges ou ailleurs et entrent dans des magasins ou des galeries. Ils se font passer pour des clients auprès des vendeurs sans jamais rien acheter. Martial ne s'en vante pas à la maison. Ce qui compte c'est le plaisir immédiat : « Sur le moment c'est marrant… c'est comme quelqu'un qui fait un sketch, enfin il fait le sketch, c'est rigolo parce qu'il fait des sketchs, mais ensuite à le raconter c'est pas rigolo ».

Martial, comme ses copains, s'est construit une « petite » ville dans Paris. Il a le droit de circuler. Déjà au CM2 quand il voulait aller chez ses copains, il pouvait le faire à pied. Avec le collège, le recrutement s'est élargi, et donc son cercle s'est un peu, lui aussi, agrandi. Son collège n'est pas très loin du domicile. Martial s'y rend à pied ; parfois quand le bus arrive, il le prend : « En bus je mets cinq minutes. A pied, je mets une dizaine de minutes ». Quelquefois il revient à métro, mais avec les changements, cela « ne sert à rien parce que c'est aussi long ». Il pense que sa mère préfère qu'il prenne le bus. Lui aussi préfère ce moyen de transport : « J'aime pas le métro en fait. Enfin j'aime pas énormément, je trouve cela pratique. J'dis que s'y avait pas de métro, on s'rait un peu… ». Martial n'a pas besoin du métro pour la plupart de ses déplacements. Son monde a une taille restreinte. Quand il va faire du roller place de la Bastille, « c'est à cinq minutes ». Quelquefois, il se rend à *Go Sport* avec ses copains, « on prend le (bus) 65 ». L'activité théâtrale est en face, il y va à pied. Et pour le tennis, c'est la même chose. Il se déplace seul : « C'est à côté de la mairie ; c'est pas loin, en plus c'est à cinq minutes. ». Il lui est aussi déjà arrivé de dépasser le premier cercle et d'aller en bus, tout seul, chez des copains à l'Ile de la Cité. Il a pris le 96, même si le métro était, en l'occurrence, plus direct. Comme il prend plus souvent le bus, il est plus à l'aise. Le métro est un espace qu'il maîtrise moins bien. Pour le dentiste, c'est le métro, mais il est alors accompagné par un adulte. En général, quand il prend le métro, il a déjà les tickets : « Parce que le

[11] On se souvient que sur la cours, ils veulent s'amuser et que cela ne plaît pas.

métro, j'arrive pas à le prendre, sans tickets ». Sur sa lancée, il explique qu'il lui est déjà arrivé de ne pas prendre de ticket dans le bus, « mais le métro, on peut pas passer ». Il rentre dans le bus sans ticket, sa mère est au courant : « Je fais trois stations aussi. Je prends le 96, y a trois stations ». Martial arrive à situer aisément ses activités, les habitations de ses copains (presque tous dans le quatrième). Il dit bien connaître le 3ème, le 4ème et le 11ème. Il a aussi déjà pris le RER avec la femme de ménage qui invite parfois les enfants chez elle : elle habite en banlieue, dans une maison. Elle les emmène à Noël dans les galeries marchandes et les grands magasins.

Martial a une chambre à lui depuis cette année, il n'est plus avec sa sœur (la plus jeune). Il en est heureux mais il aime autant être dans les autres pièces. Il aime la compagnie. Il ne sait pas trop ce qu'il préfère dans sa chambre : « y a rien de particulièrement moche ». Il aime bien « la cheminée » – c'est une décoration qu'il avait fabriquée quand il était jeune. Cela ne traduit pas un surinvestissement de son « chez soi ». Martial possède une chaîne, cadeau du dernier Noël. Il a des CD, « certains trucs nouveaux », et aussi des trucs un peu plus anciens. « J'aime bien les *Beattles*, *Tracy Chapman*…ou *M* ». Il n'est pas uniquement dans la culture jeune. Il est éclectique, avec des goûts plus « familiaux » et des goûts plus personnels. Il se sert aussi de la radio : « Je reste assis en fait, en allumant la radio puis voilà, et j'écoute. » Il écoute surtout *Fun radio,* notamment une émission où des gens appellent pour raconter leurs petites histoires : « ils passent des sortes d'émission où t'appelles, et puis tu dis des trucs. Par exemple t'en as marre de quelqu'un, tu peux l'appeler et puis après y a des engueulades». Selon lui, beaucoup mentent, « y a des histoires, c'est n'importe quoi ». Lui, n'appellerait pas car ce qu'il aime c'est surtout écouter la réaction des gens. Grâce à l'Internet familial, il joue quelquefois à des jeux en réseau sur internet. Auparavant il faisait aussi des jeux vidéo, il allait jouer dans une salle, il s'en est un peu lassé. Il se rend sur des sites de « tchatche », mais il trouve la procédure, notamment pour retrouver le « salon privé » qu'il a créé avec ses copains, trop lourde, trop lente. En fin de compte il écrit des mails. C'est son père qui lui a appris une certaine maîtrise de l'informatique. Avant il allait voir son père sur les tchatches sur Wanadoo, car il était connecté à son bureau. Martial lui envoyait des messages pour voir s'il était à son bureau ou pas**.**

Martial ne refuse pas la dimension familiale. Récemment il a été au cinéma avec sa mère voir *Mr Batignol*, mais le plus souvent il y va avec des copains soit le samedi, soit dans la journée. Il prend des cours de tennis et joue surtout avec des membres de sa famille en vacances en Bretagne. Sa mère fait du tennis aussi, mais elle en est

déjà à sa deuxième année. Il ne peut donc pas encore trop jouer avec elle mais « cet été, on pourra jouer ». A la Pentecôte, pour les soixante-dix ans de son grand père, il partira pendant un week-end près de Bordeaux. Il reverra ses cousins avec lesquels il s'entend bien. Ils se voient de temps en temps.

Martial a donc un monde à lui qui coexiste assez bien avec les univers des autres membres de la famille. La pédagogie repose sur une certaine confiance. Ses parents (mère et beau-père) prévoient d'ailleurs de partir au Maroc, une semaine. Cela est déjà arrivé. Les enfants alors restent seuls. Ils vont chez des copains ou invitent des copains à dormir. « On ferme les portes et…on r'garde un film ». Ils ne font pas de bêtises. On peut noter que l'individualisation de l'équipement est aussi dépendante de l'histoire matrimoniale des adultes. Ainsi chez Martial, trois lignes de téléphone sont installées : « Mes parents ils ont une ligne là… mon frère il a une ligne et nous (sa sœur et lui) on a une ligne ». Pourquoi ? « Parce qu'en fait, une fois, par exemple si la mère de mon frère, elle aimerait pas tomber ni sur moi ni sur ma mère. ». Chaque téléphone a sa sonnerie différente. L'histoire souligne encore plus la différenciation individuelle. Son coucher reflète bien la dualité, tranquille, malgré son agitation, de Martial. Avant de s'endormir, il programme sa radio pour qu'elle reste encore allumé une demi heure. Quand il est dans sa chambre et qu'il est couché, sa mère vient lui dire bonsoir et sa sœur aussi. Avant de replonger dans la culture jeune, il n'a rien contre être, pour un moment, « fils de » ou « frère ». Il tient à ses copains. Il a dit à ses parents qu'il souhaitait rester dans le quartier s'ils devaient déménager. Il pense qu'ils en tiendront compte, et au pire, il prendra l'adresse de son père afin de pouvoir conserver au moins le collège, et donc ses copains. Martial est de son âge. Il le sait, aussi ne se projette-t-il pas trop dans l'avenir : « Non non parce que enfin j'sais pas c'est des idées sur ce qu'on se dit maintenant. Par exemple on peut faire : 'Oui j'ai envie d'être biologiste parce que la biologie c'est marrant, c'est rigolo', et après on va se trouver, en troisième, en seconde, et on va pas réussir à garder la biologie, ou j'ai plus envie d'en faire par exemple ». Le moment n'est donc pas encore venu, le présent importe plus que l'avenir (qui attendra au moins la seconde). Les lendemains ne sont pas nécessairement enchanteurs pour Martial, et pour d'autres jeunes. Quand Martial sera en quatrième, il aura plus de devoirs et une demi-journée de cours en plus par semaine, le mercredi matin (ce qui supprimera le mardi soir « libre »). Il se demande donc si ses parents l'autoriseront à faire plus de choses qu'actuellement. Ce dont il est certain c'est qu'il aura moins le temps de s'amuser avec ses copains. En outre, il observe que plus il grandit, plus ses parents

lui demandent d'aider dans la cuisine[12]. L'apprentissage du temps constitue aussi une dimension forte de la socialisation, et c'est nettement une des difficultés pour les préadolescents qui voudraient éviter les activités dont le rendement est lointain. L'immédiateté s'impose.[13]

[12] Sans que cela soit clair, l'argent de poche est associé, au moins pour une part, au travail domestique.
[13] Cf. l'illusion de *Star Academy (*P. Duret, F. de Singly, 2003).

Chapitre 7
La comparaison franco-allemande

1. Les différences entre les préadolescentes françaises et les préadolescentes allemandes

Avant de mettre au jour si des différences sont perceptibles entre les préadolescentes, françaises et allemandes, relevons les similitudes les plus visibles. Elles se situent dans l'appropriation du logement, de la chambre. De la visite des chambres de ces préadolescentes, et du commentaire sur cette pièce et sur les autres pièces du logement, plusieurs points peuvent être relevés. Tout d'abord, si les décorations divergent selon que la préadolescente est dans une dominante « monde de l'enfant » (avec par exemple une tapisserie qui « date », ou bien encore une multitude de peluches, des poupées, des posters d'animaux etc.), une dominante « culture jeune » (posters de chanteurs, chanteuses ou bien acteurs et actrices des séries les plus regardées par ce public), une dominante « personnelle » (avec des décorations faites « maison », des dessins, des peintures etc.), les chambres des préadolescentes ne présentent pas de spécificités particulières qui seraient à mettre sur le compte de la variation nationale. Hormis peut-être le fait que les jeunes préadolescentes allemandes ont très fréquemment un canapé dans leur chambre, que celle-ci soit ou non pourvue d'un poste de télévision. C'est d'ailleurs souvent sur le canapé que s'est déroulé l'entretien. Dans l'appropriation de l'espace intérieur, un autre constat a pu être fait, dans les deux pays, il s'agit de l'accès à la chambre conjugale. En effet, la préadolescente a très souvent accès à la chambre des parents, le plus souvent en raison de la présence d'un poste de télévision, parfois accompagné d'un magnétoscope, ou bien de l'ordinateur. Alors que l'objet de notre recherche était de mettre au jour les processus d'autonomisation des jeunes, l'appropriation des espaces communs, de l'espace personnel que constitue la chambre, une des surprises est venue de la grande fréquence chez ses jeunes préadolescentes (cette constatation se retrouve chez les préadolescents) de l'appropriation d'un espace a priori non commun qu'est la chambre conjugale où elles vont et viennent comme s'il s'agissait d'une pièce non personnelle. Ce constat

mériterait approfondissement dans le cadre d'une sociologie de l'espace, et/ou des mœurs (A. Prost, 1987, par exemple).

Sur la base du corpus des préadolescentes françaises (Paris et Strasbourg) constitué de 24 entretiens et du corpus allemand (Berlin et Fribourg) qui en comprend 23, nous présentons les premières différences nationales relatives au score de dépendance[1].

Tableau 1. Le score de dépendance par pays pour les préadolescentes

Score de dépendance Pays	0-1	2-3	4 et +	Total
Allemagne	10	9	4	23
France	2	13	9	24

La différence entre les deux groupes est importante pour les scores de faible dépendance. En Allemagne, 10 préadolescentes sur les 23 ont un score entre 0 et 1, alors qu'en France la proportion change : 2 sur 24.

Tableau 2 : Le score de dépendance pour les préadolescentes selon le milieu social

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
CP	2	5	7	14
CM	4	7	1	12
CS	6	10	5	21
Total	12	22	13	47

En observant la variation du score selon le milieu social, on constate que la moitié des préadolescentes issues des classes populaires obtient un score de dépendance élevé, contre un quart des préadolescentes dont les parents sont de milieux cadres. La double variation selon la nation et le milieu social donne :

Tableau 3 : Le score de dépendance par pays pour les préadolescentes selon le milieu social

Préadolescentes – CS

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
France	2	6	3	11
Allemagne	4	4	2	10

Préadolescentes – CM

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
France	0	5	0	5
Allemagne	4	2	1	7

[1] Les tableaux (avec les indicateurs de dépendance) peuvent être consultés en annexe.

Préadolescentes – CP

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
France	0	2	6	8
Allemagne	2	3	1	6

Les préadolescentes françaises issues des milieux populaires sont plus de la moitié à avoir un score élevé (6 sur 8) tandis qu'une seule allemande sur 6 a un score élevé. Les jeunes préadolescentes françaises de milieu populaire sont plus dépendantes que les jeunes préadolescentes allemandes. Dans les autres milieux, la différence se joue ailleurs, pour le score faible. Ainsi les jeunes préadolescentes françaises issues des classes moyennes ont moins souvent (0 sur 5) que les jeunes préadolescentes françaises allemandes de même milieu (4 sur 7) un score faible de dépendance.

Après avoir observé le volume de la dépendance, regardons la nature de cette dépendance dans le tableau 4. Elle varie nationalement, les préadolescentes françaises dont le score est compris entre 0-3 (les indépendantes et les moyennement indépendantes) sont un peu plus de la moitié à ne pas se déplacer en transport en commun, et à se faire réveiller par un parent. Aucun indicateur n'entrave l'indépendance des préadolescentes allemandes les plus indépendantes.

Tableau 4. Les indicateurs selon le score de dépendance pour les préadolescentes françaises et les préadolescentes allemandes

Préadolescentes France

	Les 2 plus « indépendantes »	Les 13 « moyennement indépendantes »	Les 9 « plus dépendantes »	Total/24
Pas de chambre individuelle	0	4	5	9
Réveil par un parent	0	8	7	15
Pas d'argent de poche	0	4	7	11
Ne pas dormir chez une copine	0	2	8	10
Contrôle des devoirs	0	3	3	6
Pas de déplacements en transport en commun sans adulte	0	8	6	14
Ne pas partir en vacances sans un parent	0	3	5	8

Préadolescentes Allemagne

	Les 10 plus « indépendantes »	Les 19 moyennement «indépendantes »	Les 4 « plus dépendantes »	Total/23
Pas de chambre individuelle	0	2	2	4
Réveil par un parent	2	4	3	9
Pas d'argent de poche	0	3	4	7

Ne pas dormir chez une copine	0	0	3	3
Contrôle des devoirs	1	3	2	6
Pas de déplacements sans adulte	0	1	1	2
Ne pas partir en vacances sans un parent	3	8	4	15

Si l'on considère plus précisément les tableaux en fonction des scores selon les indicateurs, on ne peut pas dire que la chambre individuelle soit un indicateur fondamental de l'indépendance (cela avait déjà été noté dans un précédent chapitre) puisque pour les plus dépendantes (pour les françaises comme pour les allemandes), environ la moitié dispose d'une chambre individuelle, pour les moyennement indépendantes, elles sont également peu à ne pas disposer d'une chambre individuelle. L'appropriation d'un espace ne nécessite pas une chambre personnelle, même si partager ou ne pas partager sa chambre n'est pas équivalent. En outre, on le sait, cet indicateur est fortement conditionné par les ressources financières et exclut souvent les classes populaires (sauf dans le cas où la fratrie est inexistante).

L'argent de poche[2] fait défaut chez les plus dépendantes que ce soit en Allemagne (4 sur 4 n'en disposent pas), ou en France (7 sur 9). Chez les moyennement indépendantes, l'argent de poche est très majoritaire que ce soit pour les françaises (9 sur 13 en touchent), ou les allemandes (16 sur 19). Chez les plus indépendantes, toutes disposent d'argent de poche.

Parmi les plus dépendantes, en France ou en Allemagne, la pratique du dormir chez une copine est l'exception, une sur les quatre préadolescentes allemandes les plus dépendantes, et une parmi les neuf préadolescentes françaises les plus dépendantes dorment chez une copine (les deux concernées sont issues des classes supérieures).
Pour ce qui est du contrôle des devoirs, il est réparti entre les plus dépendantes et les moyennement indépendantes, il ne concerne qu'une préadolescente allemande indépendante[3].

[2] L'argent de poche a été pris dans le sens strict au sens de versements réguliers d'un montant fixé à l'avance et non de versements ponctuels. Selon une enquête Ined-Insee (1992) 42 % des jeunes français et françaises âgés entre 12 et 13 ans touchaient de l'argent de poche, entre 10 et 11 ans, le pourcentage était de 31%. Cf. Ch. Barnet-Verzat, F.-Ch. Wolff, 2001, p. 56.
[3] Jaclyn, 11 ans, Berlin, est « contrôlée » sans que le contrôle soit l'objet de la démarche, ses parents, tous deux enseignants s'impliquent beaucoup dans le suivi de leur fille et vérifient – il n'est pas dit que si c'est elle qui le souhaite ou les parents – l'exactitude de ses devoirs, ils ne quittent pas leurs habits d'enseignants mais sont les premiers à corriger les devoirs de leur fille « quand j'ai terminé [mes devoirs], je les montre à mes parents, pour qu'ils puissent me corriger, s'il y a des fautes ou des choses comme ça ».

La différence la plus nette entre les préadolescentes des deux pays est celle qui concerne le déplacement en transport en commun sans adulte (nous avons exclu les petits trajets – deux ou trois stations – et la ligne unique). L'indépendance spatiale, l'accès à l'espace public urbain, avec ses copines ou seule, d'abord à pied, à vélo parfois dans les villes les mieux équipées[4] puis en transport en commun, est, un des éléments fondamentaux dans le processus d'autonomisation et signe la disparition du « parent-taxi »[5]. On observe que les préadolescentes allemandes les plus dépendantes se déplacent en transport en commun. Cet indicateur, central dans l'étude des différences sera développé plus loin.

Tableau 5 : Les indicateurs selon le pays et le milieu social

France

Total (24)	CP (8)	CM (5)	CS (11)	Total
Pas de chambre individuelle	6	1	2	9
Réveil par les parents	4	3	7	14
Pas d'argent de poche	8	2	1	11
Ne pas dormir chez les copines	8	0	2	10
Contrôle des devoirs	0	2	4	6
Pas de déplacement en transport en commun	3	2	8	13
Ne pas partir en vacances sans les parents	3	1	4	8

Allemagne

Total (23)	CP (6)	CM (7)	CS (10)	Total
Pas de chambre individuelle	3	0	1	4
Réveil par les parents	3	1	5	9
Pas d'argent de poche	2	2	3*	7
Ne pas dormir chez les copines	1	1	1	3
Contrôle des devoirs	0	0	6	6
Pas de déplacement en transport en commun	0	1	1	2
Ne pas partir en vacances sans les parents	4	5	5	14

* sur les trois préadolescentes allemandes issues des classes supérieures qui n'ont pas d'argent de poche, l'une (Nicole) est comédienne dans une série allemande hebdomadaire et a une rentrée importante régulière d'argent, l'autre (Sylvia) en avait encore il y a quelques mois avant que les relations conjugales ne viennent perturber le quotidien des enfants.

Un effet « milieu » peut-être observé pour les préadolescentes françaises issues des classes populaires : elles n'ont que rarement une chambre individuelle (deux sur huit en ont une), ne perçoivent pas d'argent de poche, ne dorment pas chez une copine, ne sont pas contrôlées pour leur devoir. En outre, les préadolescentes françaises qui

[4] Strasbourg et Berlin sont pourvues de très nombreuses pistes cyclables.
[5] Voir le chapitre 1.

se déplacent le moins en transport en commun sont issues des milieux supérieurs (cela en concerne huit sur onze).

Pour ce qui est des préadolescentes allemandes, l'indicateur qui est le plus dépendant du milieu, est le contrôle scolaire effectué de manière hégémonique par les classes supérieures (les 6 contrôlées sont issues des classes supérieures, sachant que le corpus comprenait 10 préadolescentes des classes supérieures et que 4 d'entre elles comptent parmi les plus indépendantes – une seule est contrôlée dans cette catégorie – quatre parmi les moyennement indépendantes et deux parmi les plus dépendantes).

Les déplacements en transport en commun : une différence significative

Précédemment, nous avons mis en évidence que la principale différence entre les préadolescentes françaises et les préadolescentes allemandes s'exprimait dans les déplacements en transport en commun : un peu moins de la moitié des préadolescentes françaises – tous milieux confondus – se déplacent en transport en commun, toutes les préadolescentes allemandes, à l'exception de deux, sont dans ce cas. Autrement dit, même les préadolescentes allemandes les plus dépendantes se déplacent en transport en commun tandis que plus de la moitié des préadolescentes françaises moyennement indépendantes ne se déplacent pas en transport en commun.

Pour rendre visible ce résultat et le préciser, nous allons dans un premier temps, le développer à partir des principaux déplacements de deux préadolescentes l'une française, Solène, l'autre allemande Nadia, de score de dépendance élevé (4 et +), issues de milieu populaire et qui habitent toutes deux une capitale. La première ne se déplace pas en transport en commun, ce que fait la seconde.

Les déplacements des préadolescentes « dépendantes »

Solène, 12 ans, habite dans le 20ème arrondissement depuis quatre ans, Paris depuis six ans. Elle vit avec son père (elle n'a plus de contact avec sa mère depuis qu'elle habite Paris), sa belle-mère et sa sœur (13 ans), son frère (10 ans) une demi-sœur (5 ans) et un demi-frère (8 ans) dans un appartement HLM de cinq pièces. Solène fréquente un collège à proximité de chez elle, elle s'y rend à pied. Elle connaît bien son quartier mais en sort peu, en tout cas, pas seule. Elle évoque des sorties faites avec sa classe, la visite de la Mosquée de Paris, l'Institut du Monde Arabe, le Salon du livre. Elle va bientôt aller Musée des Arts et Métiers, mais ne sait ni où cela se situe, ni exactement ce que c'est exactement. Solène n'utilise jamais les transports

en commun non accompagnée. Elle circule, à pied, dans le quartier : c'est notamment elle qui a en charge la promenade du chien, l'accompagnement du retour de l'école de son frère et de sa sœur, les promenades avec eux et aussi les rendez-vous chez le psychologue de son petit frère. Elle le dépose et puis va le rechercher. Elle en connaît le chemin mais pas le nom de la rue. Solène se réapproprie certains des déplacements qu'elle n'a pas vraiment choisi, lorsqu'elle va chercher ses frères et sœurs à l'école ce qui arrive très régulièrement, elle en profite pour voir des copines qui sont là pour la même raison qu'elle. Elle ne les voit d'ailleurs qu'à cette occasion. Elle profite aussi des promenades au Square de la Salamandre qu'elle fait avec ses frères et sœurs plus jeunes pour passer chercher sa meilleure amie qu'elle ne voit sinon qu'à l'école ou bien lors d'occasions exceptionnelles comme des anniversaires. Si elle a la possibilité de sortir seule, généralement pour des déplacements qui ne sont pas de son fait, elle doit toujours être rentrée pour 19 heures. Malgré ses va-et-vient, Solène n'a pas de clef personnelle de l'appartement. Les enfants se partagent un unique trousseau. Solène ne le prend que si sa belle-mère a prévu de ne pas être là à son retour, ce est le cas presque tous les vendredis. C'est une responsabilité que Solène n'assume pas, car elle a peur des représailles qui pourraient survenir si elle les perdait. Solène n'a pas d'activités de loisirs organisées, il lui arrive de se rendre au cinéma avec sa famille, mais c'est assez rare.

Solène ne vit pas exclusivement à l'intérieur mais ses sorties sont fortement conditionnées par son environnement familial. Elle circule à pied, la distance d'éloignement du domicile est donc limitée ; en outre, elle ne joue jamais dehors avec des copines, ni ne leur rend visite. Elle les voit à l'école. Lorsqu'elle effectue un trajet, à pied, c'est en tant que « collégienne », pour se rendre à l'école, ou bien en tant que « sœur de » lorsqu'elle va chercher ses frères et sœurs à l'école. Les dimensions de « copine » pour découvrir l'espace public avec les pairs, et celle d'« individu » pour se rendre chez les copines ou pour découvrir la ville sont inexistantes[6]. La dimension familiale prime, son identité de jeune préadolescente ne passe clairement pas par l'appropriation d'espaces extérieurs que ceux-ci soient publics (le cinéma, la bibliothèque, des infrastructures de loisirs etc.), ou privés (le domicile de copines notamment). Elle se repère d'ailleurs assez mal sur les plans et ne connaît pas par exemple le nom de la rue du psychologue chez lequel elle accompagne pourtant son frère régulièrement. La maîtrise de l'espace géographique est faible ce qui rend la circulation dans l'espace très limitée. Opposons aux

[6] Nous reprenons ici différentes dimensions de l'identité du jeune élaborées dans le cadre de l'enquête pour la ville en mouvement sur la mobilité des jeunes, enquête présentée dans le chapitre 1.

déplacements à pied et de petite distance de Solène, ceux de Nadia, 13 ans qui habite Berlin.

Nadia[7] habite avec ses parents, ses six frères et sœurs dans le quartier de Kreuzberg, à forte population immigrée. Elle le connaît bien puisqu'elle y vit depuis longtemps, depuis presque toujours puisque ses parents, d'origine libanaise, ont quitté leur pays peu après sa naissance. Son père, ancien ouvrier, est en recherche d'emploi, sa mère est femme au foyer. Nadia est codée dépendante, elle n'a ni chambre individuelle, ni argent de poche, ne va pas dormir chez des copines et ne part pas en vacances sans ses parents. Elle fréquente une école mixte (une Hauptrealschule), et fait un cursus de Realschule qui mène à un équivalent de niveau B.E.P.C. Son école n'est pas à proximité de chez elle, bien que dans le même quartier[8]. Elle s'y rend à l'école en bus, le trajet dure une demi-heure environ. Il lui arrive cependant de prendre le métro (ligne U6 puis U1) lorsqu'elle est pressée et qu'elle est partie un peu en retard de chez elle, mais ce n'est pas le moyen de transport qu'elle préfère « Je ne sais pas, avec le métro, y'a beaucoup de monde que je ne connais pas et puis c'est bête parce que je dois changer, et donc changer de quai et puis ensuite reprendre un autre métro, et ça j'aime pas ». Elle dispose d'une carte scolaire pour l'ensemble des transports en commun. Elle l'utilise aussi pour se rendre deux fois par semaine, le mardi et le samedi, dans une école musulmane où elle suit des cours avec sa sœur de 14 ans. Pour ce trajet, elle n'a pas le choix, aucun bus ne s'y rend, elle prend donc le métro avec sa sœur. Elles ont six stations de métro avant d'arriver, après un changement, à destination (de Kochstraβe à Rathaus Neukölln). Elle prend les lignes U6 et U7. Elle se rendait aussi il y a peu avec sa sœur à la piscine le lundi – après-midi réservé aux femmes – mais son emploi du temps a désormais changé et elle a cours plus tard. Au moment de l'entretien, elle n'avait donc plus l'occasion d'y aller. Le semestre précédent, elle s'y rendait également en bus ; elle rentrait déjeuner après les cours puis reprenait la ligne de bus qui mène à l'école mais en s'arrêtant quelques arrêts plus loin (la piscine se trouve pas très loin de son école). Notons que s'il y a presque toujours quelqu'un chez elle, elle a les clés depuis deux ans. En dehors de ces déplacements qu'elle effectue sans adulte, elle utilise aussi le métro lorsqu'elle va faire du shopping avec sa mère. C'est assez loin, une vingtaine de minutes en métro mais elle est incapable de me dire où elles vont exactement, ni où se trouve ce « fameux »[9] magasin

[7] Nadia a déjà fait l'objet de développements dans le chapitre 3.

[8] Avant 2001, Kreuzberg était encore un arrondissement, depuis il a fusionné avec un autre arrondissement Friedrichshain. Le lecteur peut se reporter à la carte des arrondissements berlinois en annexe.

[9] Il doit l'être puisque Leila, autre interviewée d'origine libanaise, qui n'habite pas du tout le même arrondissement, mais celui de Mitte, s'y rend aussi.

London où il y a beaucoup de choix de vêtements pour des prix très bon marché. Elle ajoute qu'elle serait incapable d'y aller seule. Elle va aussi régulièrement au cinéma, le *CinemaxX* du Potsdamer Platz, en métro ; il s'agit d'une activité organisée par une association de son quartier qui fait aussi de l'aide aux devoirs. Elle n'y est jamais allée non accompagnée d'un adulte, sa sœur qui a un an de plus en revanche s'y rend sans adulte. Sa sœur est très différente d'elle, elle sort beaucoup plus que Nadia et a un réseau amical plus important. Nadia a cependant quelques copains et copines mais elle est assez solitaire et elle reste le plus souvent chez soi. Lorsqu'elle sort, c'est pour aller au terrain de jeu en bas de chez elle, elle y va en soirée, pour prendre l'air et écouter de la musique. Ses parents n'y voient pas d'inconvénients, en été, elle rentre parfois autour de 21h. Elle ne se déplace jamais très loin seule dans son quartier, pour aller où ? Nadia n'a pas d'activités organisées de loisirs, ni de suffisamment bonnes copines à qui elle pourrait rendre visite. En revanche, elle fait fréquemment des sorties familiales, le week-end mais aussi en semaine, car ses parents connaissent beaucoup de monde à Berlin, des amis mais aussi de la famille « Nous sommes beaucoup. Je ne sais pas combien. Il y a mes tantes, mes oncles et ils ont tout plein d'enfants, six ou sept, comme nous et nous allons souvent chez eux ». Ses parents n'ayant pas de voiture, ils se déplacent ensemble en bus. L'entretien a été réalisé juste avant les vacances d'été et Nadia avait des projets de vacances. Elle va partir avec un groupe de préadolescentes (groupe non mixte) d'une association de son quartier dont elle ne fait partie la proposition lui a été faite tout de même. Elle dit : « Ils partent juste une semaine, dans une maison, et là-bas on peut tout faire, jouer au volley, nager et j'ai le droit d'y aller, c'est pas tellement loin, une ou deux heures d'ici et ensuite je pars deux semaines avec mes parents ». Sa sœur sera aussi du séjour ; Nadia se réjouit de partir, de ne plus être chez elle avec tous ses frères et sœurs, qu'elle a parfois du mal à supporter. D'ailleurs si elle devait changer quelque chose dans sa vie, elle hésite d'abord et dit qu'elle changerait sa famille, « Qu'ils [sa famille] soient plus sympas, pas mes parents, mais mes frères et sœurs, que nous soyons moins d'enfants ».

Malgré sa dépendance, objectivée par les indicateurs, Nadia circule seule dans deux arrondissements, celui de Friedrichshain-Kreuzberg, où se trouvent son domicile et son école, et celui de Neukölln où elle se rend pour prendre ses cours de langue arabe et de civilisation musulmane. Comme pour Solène, les identités de « copine » et d'« individu » sont inexistantes, elle circule, en transport en commun certes, mais les identités en jeu sont identiques à celle de Solène, celle de « collégienne » et celle de « fille de » (lorsqu'elle se rend à son école musulmane). Les autres déplacements, par exemple la piscine, sont effectués avec la sœur, elle ne s'y rend pas avec des

copines. Pour l'une et l'autre, les dimensions identitaires en jeu sont identiques, l'accès à la circulation dans l'espace public en transport en commun est néanmoins acquis pour la préadolescente allemande. Elle maîtrise bien ses deux arrondissements, et n'a pas eu de difficultés à les repérer sur le plan. En revanche, lorsqu'elle se déplace avec sa mère ailleurs que dans les lieux qu'elle fréquente non accompagnée par un adulte, pour aller faire du shopping, elle perd tous ses repères et n'est pas capable d'indiquer les lignes qu'elle prend pour s'y rendre et la rue commerçante dans laquelle elles vont.

L'opposition fréquentation/non fréquentation des transports en commun qui est un résultat à l'avantage des préadolescentes allemandes, peut nous semble-t-il être affiné, en prenant des cas de préadolescentes, de l'un et l'autre pays, codées parmi les plus indépendantes qui se déplacent. Pour avoir une idée des déplacements effectués, nous proposons de traiter deux cas, représentatifs, Clarisse[10] et Nina, la première habite Paris et la seconde Berlin, toutes deux issues des milieux supérieurs.

Les déplacements des préadolescentes les plus « indépendantes ».

Clarisse, 12 ans, habite avec sa mère dans le 6ème arrondissement. Ses parents sont séparés, son père vit près de Nice. Sa mère est agent d'artistes, son père décorateur. Clarisse fréquente un collège à Saint-Germain des Près, elle s'y rend à pied et met une dizaine de minutes. Il arrive que sa mère l'y emmène mais elle évite, elle préfère s'y rendre seule ou en compagnie de son ami, Thomas. Clarisse est assez souvent à l'extérieur de chez elle. C'est une des dimensions les plus importantes dans l'idée qu'elle se fait de l'indépendance. Elle aime bien être dehors avec ses amis quand elle a des après-midis de libre. Elle reste cependant dans le quartier, dans son arrondissement qu'elle connaît bien. Il lui est cependant déjà arrivé de sortir de l'arrondissement pour aller Rue de Rivoli faire du shopping – activité qu'elle pratique beaucoup – avec une copine. Elle est également déjà allée aux *Halles* pour la même raison mais ce n'est pas habituel. Les deux meilleurs amis de Clarisse n'habitent pas tout près de chez elle, mais tout de même dans le même quartier, Thomas habite Rue Saint-André des Arts et est accessible à pied, alors que pour aller chez Charline son autre amie il faut faire une bonne marche à pied ou bien prendre le bus. Le plus souvent elle prend le bus pour aller chez Charline (le 95 ou 96 elle ne sait plus trop). Il lui est aussi déjà arrivé de prendre le bus pour aller chez une autre copine qui habite Quai des Orfèvres de l'autre côté de la Seine mais elle ne se souvient plus du numéro du bus pour y aller. Si elle prend quelques fois le bus, elle prend très peu le

[10] Clarisse a déjà été fait l'objet de développement dans le chapitre 3, nous ne ferons donc pas de présentation détaillée.

métro. « Le bus ouais mais le métro moyennement. Parce que je vais souvent en bus toute seule avec des amis, par exemple avec Charline pour monter chez elle mais pas trop le métro, moins, beaucoup moins ». La majorité de ses déplacements se fait à pied. Le mercredi elle va souvent au *MC Do*, situé dans son quartier, avec des amis pour déjeuner. Elle y est allée récemment un samedi midi avec une de ses copines et en a profité pour faire les magasins Rue de Rennes. Tous les jeudis, à 17h30, Clarisse va faire du badminton. C'est au marché Saint-Germain, elle s'y rend également à pied. Clarisse aime bien aussi aller au cinéma avec ses copains, aux séances d'après-midi, dans un cinéma de son quartier. Clarisse allait aussi beaucoup au Jardin du Luxembourg avec ses amis pour se balader et jouer mais à présent, elle y va moins car le jardin a perdu de son attrait pour cette préadolescente qui grandit et qui l'associe désormais à l'enfance.

Au bout du compte, si Clarisse passe beaucoup de temps hors de chez elle – mettant en œuvre les différentes dimensions de son identité – elle reste dans le quartier, dans l'arrondissement – faisant l'essentiel de ses déplacements à pied. Et si elle prend quelques fois le bus, elle est incapable de donner avec certitude le numéro des deux lignes qu'elle dit utiliser. Ses amis habitant le même quartier, ses activités de loisirs s'y déroulant également, ses déplacements sont limités à son quartier, à son arrondissement qu'elle connaît bien. Voyons le cas de Nina, préadolescente allemande, qui se déplace elle aussi, à la fois en tant que « collégienne », « fille de », « copine » et « individu » ; les différentes dimensions identitaires sont caractéristiques des indépendantes, cela se lit sur la base des indicateurs de dépendance. Mais tandis que les déplacements en transport en commun de Clarisse semblent plus exceptionnels (elle est déjà allée aux *Halles* avec une copine, mais ce n'est pas une habitude), ceux de Nina sont habituels, à l'inverse Clarisse vadrouille à pied dans son quartier tandis que pour Nina, ça se passe hors de son quartier du fait que son école et que ses camarades de classe habitent dans un autre arrondissement. En fait, pour Nina et pour la plupart des préadolescentes berlinoises, l'indépendance spatiale par la circulation en transport en commun est intégrée à sa vie quotidienne ; d'abord en tant que « collégienne », le trajet scolaire requiert un déplacement quotidien, ensuite en tant que « fille de », « copine » ou « individu », déplacements liés soit à des activités pratiquées hors du quartier, soit aux sorties avec les amies, qui sont aussi souvent des camarades de classe, et qui n'habitent que rarement le même quartier puisque l'école ne rassemble pas seulement et jamais toutes les préadolescentes du quartier (qui si elles vont dans un autre type d'école, iront aussi dans un autre quartier), mais aussi des préadolescentes venues d'autres quartiers. Et si une autre préadolescente allemande, Karla (dont on peut

retrouver le portrait dans le chapitre 3) justifiait de ses nombreux déplacements en transport en commun par le fait que ses deux parents travaillaient et qu'aucun ne pouvait donc l'accompagner, la mère de Nina ne travaille pas, elle pourrait donc tout à fait l'emmener, éventuellement réduire ses activités extrascolaires qui se passent hors du quartier et qui multiplient les déplacements, elle ne le fait mais la laisse depuis trois ans maintenant circuler sa fille, Nina, seule en transport en commun.

Nina, 12 ans, vit depuis presque douze ans à Berlin dans l'arrondissement populaire de Friedrichshain-Kreuzberg, à forte population immigrée[11] dans l'ensemble avec des variations selon les quartiers. La station de métro la plus proche de chez elle, cinq minutes à pied, est celle de Mehringdamm. Son immeuble est situé à l'intérieur d'une cour bordée de jardins, d'autres immeubles entourent cet espace. Elle vit avec ses parents et son jeune frère de cinq ans dans un grand loft bourgeois. Son père dirige depuis moins d'un an une grande maison d'édition allemande dans une grande ville allemande à deux heures de train de Berlin après avoir été pendant longtemps le directeur de sa propre maison d'édition sise à Berlin, sa mère a cessé de travailler à la naissance de son frère. Elle était directrice d'une grande boutique de prêt-à-porter au Ku'damm (l'équivalent des Champs-Elysées parisiens). L'appartement comporte quatre chambres à coucher, une pour sa mère qui jouxte la grande cuisine, une pour son frère, une pour elle, non loin de la cuisine, une pour son père qui se trouve au niveau supérieur du loft et qui est aussi sa pièce de travail avec le salon qui ouvre sur une grande terrasse couverte et une autre petite pièce qui fait office de petit coin-télévision. Une buanderie et un petit débarras dans lequel se trouve notamment un ordinateur (celui qu'avait Nina avant que son père ne lui cède son ancien ordinateur-portable) composent également l'espace intérieur. Nina a toujours eu une chambre personnelle. Lorsque son frère est né, il y a cinq ans, ils ont changé d'appartement (ils habitaient l'immeuble d'en face) pour celui-ci plus grand. Son frère a, comme elle, une grande chambre. Ce n'est pas elle qui a choisi sa chambre quand ils ont emménagé, cedi dit, c'est elle qui a décidé des meubles et lorsqu'elle a voulu faire installer une petite mezzanine, son vœu a été exaucé. La mezzanine, sur laquelle se trouve le lit et une étagère de livres est vraiment son petit coin privé à elle, ses parents n'y montent que pour lui dire bonsoir. Elle a peint un des murs de sa chambre avec une amie. Elle explique que les personnages sont ceux d'une trilogie littéraire et que c'est ainsi qu'elle et son amie se les représentent. « Ce sont des livres que j'ai lus et ma meilleure amie aussi, et nous avons toutes les deux été émerveillées et alors nous avons peint les personnages d'après notre fantaisie tel que

[11] L'arrondissement de Friedrichshain-Kreuzberg comptait en 2001, 23% habitants d'origine étrangère. (Source : *Statistisches Landesamt Berlin*, 2001).

nous nous les imaginions car dans le livre il n'y a pas d'images ». Elle précise : « Alors c'est moi qui ait commencé à peindre, et une fois elle est venue dormir chez moi alors je lui ai demandé si elle voulait peindre avec moi et alors nous avons peint pendant des heures…… ». Ses parents n'ont rien objecté à cette demande, Nina est très douée pour la peinture et le dessin, elle avait d'ailleurs pris des cours en début d'année mais elle a arrêté en raison des horaires qui mordaient sur son cours de soutien personnalisé que lui donne une lycéenne de terminale. Nina est bonne élève sauf en mathématique où elle est moyenne. Elle fréquente depuis trois ans un collège catholique, qui se trouve dans la Tiergartenstrasse, dans le quartier du Tiergarten, situé dans l'actuel arrondissement de Mitte.

Pour se rendre à son école (un collège intégré) qui est situé dans un autre arrondissement que le sien, Nina prend le bus seule depuis trois ans. Auparavant elle allait dans une école primaire de son quartier et s'y rendait à pied. Lorsqu'elle est entrée au collège, il y a trois ans, sa mère a fait plusieurs fois le trajet avec elle avant la rentrée des classes et le jour de la rentrée, Nina s'y est rendue seule. Le matin, Nina quitte la maison à 7h30. Sa journée de cours comporte soit six heures, elle quitte alors l'école à 13h45, soit sept heures, dans ce cas l'école se termine à 14h30 (c'est le cas le mardi et le jeudi), elle déjeune alors à la cantine après la cinquième heure de cours. Ces deux jours-là, elle reste en étude au collège et fait ses devoirs là-bas. Après l'école, elle se rend très souvent chez Sophie son amie, et rentre ensuite chez elle vers 17h, 18h. Souvent ce n'est pas prévu, et le téléphone portable est alors très utile (malgré les réticences de sa mère, qui militait pour la suffisance d'une carte téléphonique pour le cas où, Nina a fini par hériter de l'ancien téléphone portable de sa mère il y a un an environ). Pour se rendre à son collège, Nina a le plus souvent deux changements, un quand elle a de la chance. Elle prend d'abord le bus 119 jusqu'à l'arrêt Orania, et ensuite tout dépend du bus qui arrive en premier, si c'est le 182, il est direct ; sinon avec le 129, elle doit encore changer une fois. Le trajet dure environ une demi-heure, elle ne s'ennuie pas car « il y a beaucoup d'élèves qui font ce trajet et je rencontre aussi ma meilleure amie et un copain de ma classe, et avec eux on discute et on révise notre vocabulaire ». Les vendredis, elle se rend également directement après l'école seule en bus à son cours de mathématique chez la jeune étudiante qui habite Solingerstrasse (pas très loin de la station de métro Hansaplatz), ce qui fait quand même un trajet de quelques kilomètres en bus. Elle se rend également seule à ses deux activités principales, le ping-pong et le chant. Nina ne prend qu'exceptionnellement le métro, notamment lorsqu'elle revient de chez sa grand-mère qui habite dans le quartier huppé du Westend, dans l'arrondissement de Wilmersdorf-Charlottenburg car c'est plus rapide

que le bus. Elle fait régulièrement usage de sept lignes de bus. Les déplacements qu'elle effectue seule sont d'ailleurs une dimension centrale de la définition qu'elle donne de l'indépendance : « Alors je dirais que,…. alors ma copine qui rentre toujours en voiture avec sa mère, elle n'est pas indépendante. Le fait que je me déplace en bus toute seule, que je m'y connaisse avec les plans et que je n'appelle pas ma mère si jamais je me suis trompée d'arrêt ou de station, mais que je me débrouille parce que je connais un peu ». Nina, on le voit circule beaucoup et au bout du compte, elle est assez peu dans son quartier d'habitation. Elle joue en effet très peu dans son quartier puisque l'essentiel de ses copains et copines n'y habitent pas. Le plus souvent, elle se rend chez sa meilleure amie Sophie qui habite sur le Ku'damm près de la Wittenbergerplatz, dans l'arrondissement de Wilmersdorf-Charlottenburg. Elle s'y rend très régulièrement directement après l'école. Lorsqu'elle va au cinéma, le plus souvent seule avec Sophie, parfois avec son parrain qui les y invite toutes les deux, elle va toujours au fameux *CinemaxX* au Potsdamer Platz. Là encore c'est en bus qu'elles s'y rendent. Nina a une très bonne maîtrise des plans de ville, elle connaît de nombreux quartiers et arrive à les repérer et à situer là où habitent des amis à elle ou à ses parents. Elle se déplace seule dans deux arrondissements en dehors de celui de Friedrichshain-Kreuzberg dans lequel elle habite, celui de Wilmersdorf-Charlottenburg et celui de Mitte. Ajoutons que Nina a déjà pris l'avion et le train seule. Elle part d'ailleurs quelques jours pour l'Ascension rendre visite à son père qui habite depuis quelques mois dans une autre ville et ne rentre que les week-end. Elle va prendre le train toute seule, ce qu'elle a déjà fait plusieurs fois, notamment l'an dernier où elle s'est rendue seule en train jusqu'à Munich – le train est direct et le trajet est d'environ sept heures. Elle a également déjà pris seule l'avion de Sylt, une île de la Mer du Nord, jusqu'à Berlin.

Ces cas permettent de mettre en évidence que la différence sur la circulation en transport en commun non accompagné ne s'arrête pas au constat que les préadolescentes allemandes se déplaceraient plus nombreuses en transport en commun que les préadolescentes françaises, ce que rendait visible les tableaux. Ils montrent que les déplacements s'ils ne s'y limitent pas, concernent toujours aussi le trajet scolaire, ceci est valable pour la majorité des préadolescentes berlinoises quel que soit leur milieu. En Allemagne rappelons-le, et c'est encore plus valable à Berlin pour des raisons de distance, les jeunes à cet âge fréquentent le plus souvent un « collège » – choisi par eux, le cas échéant mais plus rare par leurs parents, et non imposé par le lieu d'habitation – qui n'est pas situé à côté de chez eux et qui nécessitent le plus souvent un déplacement en transport en commun (à Fribourg, ville plus petite, que ce soit en banlieue ou au centre ville, les distances sont plus

courtes et nombre de jeunes se rendent plus fréquemment à pied ou à vélo à leur collège[12]). Fréquenter un collège éloigné de son domicile – outre le fait que la préadolescente dans ce cas dispose d'un abonnement ou équivalent qui lui permet de circuler ensuite gratuitement – entraîne aussi la constitution d'un réseau de connaissances éloignées du domicile et donc des occasions de se déplacer hors de son quartier. Si les déplacements concernent en premier lieu le trajet scolaire, ils ne sauraient s'y réduire, les cas des préadolescentes berlinoises l'illustrent bien. Certes, elles sont issues de milieux favorisés et ont des activités de loisirs aussi hors de leur quartier, ce qui n'est pas le cas des préadolescentes des milieux populaires qui ont leurs activités extrascolaires dans le quartier mais qui en revanche, empruntent les transports en commun pour les sorties au « centre-ville », dans les rues commerçantes les plus en vues de Berlin. A Fribourg, banlieue ou centre, les préadolescentes se déplacent moins quotidiennement en transport en commun, du fait de la taille de la ville, l'école fréquentée est rarement très éloignée[13] ce qui fait que le trajet scolaire est souvent fait à pied ou à vélo (on peut ici noter que le vélo apparaît à certaines préadolescentes allemandes comme une liberté plus grande de circuler que de prendre le bus ou le tram), les transports en commun étant plus réservés aux déplacements liés à des sorties, des activités de loisirs (cinéma, piscine) qui sont plus éloignées.

2. Les différences entre les préadolescents français et les préadolescents allemands

Dans un premier temps, nous comparons les préadolescents allemands de Berlin et de Fribourg et les préadolescents français de Paris et de Strasbourg.

Tableau 1. Le score de dépendance par pays pour les préadolescents

Score de dépendance Pays	0-1	2-3	4 et +	Total
Allemagne	8	6	4	18
France	2	11	8	21

C'est principalement sur le score de faible différence que porte la différence : huit des préadolescents allemands sur les dix-huit ont un score de dépendance faible (0-1), deux sur les vingt et un préadolescents français. Pour le score entre 2 et 3, un

[12] Dans les villes banlieues, on trouve plus de « Hauptschulen » et de « Realschulen » (établissements qui proposent les cursus les plus « bas ») que de « Gymnasien » (qui mènent au baccalauréat).
[13] Excepté pour les préadolescentes de banlieue qui fréquenteraient un « Gymnasium », établissement peu représenté dans les petites villes banlieues.

tiers des préadolescents allemands, un peu plus de la moitié des préadolescents français. Quant au score de 4 et +, il concerne quatre préadolescents allemands et huit préadolescents français.

Tableau 2 : Le score de dépendance pour les préadolescents selon le milieu social

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
CP	1	4	9	14
CM	5	5	1	11
CS	4	8	2	14
Total	10	17	12	39

Plus de la moitié des préadolescents issus des classes populaires obtient un score de dépendance de 4 et +, un sur les onze issus des classes moyennes, et deux sur les quatorze issus des milieux supérieurs. Les préadolescents des classes moyennes se répartissent pour presque la moitié dans la catégorie 0-1 et pour l'autre dans la catégorie 2-3, un se retrouve dans la catégorie 4 et +. Les préadolescents issus des classes supérieures se concentrent pour plus de la moitié (8 sur les 13) dans la catégorie 2-3, quatre dans celle 0-1, et deux dans la catégorie 4 et +. Si on intègre la variation nationale, voici ce qu'on peut observer :

Tableau 3 : Le score de dépendance par pays pour les préadolescents selon le milieu social

Préadolescents – CS

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
France	1	6	2	9
Allemagne	3	2	0	5

Préadolescents – CM

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
France	1	3	1	5
Allemagne	4	2	0	6

Préadolescents – CP

Score de dépendance	0-1	2-3	4 et +	Total
France	0	2	5	7
Allemagne	1	2	4	7

Aucun des préadolescents allemands issus des milieux supérieurs ou moyens n'a un score de 4 et + qui concerne en revanche plus un peu plus de la moitié des préadolescents allemands issus des milieux populaires. Il en est de même des préadolescents français. Le score de dépendance des préadolescents, français et allemands, varie en fonction du milieu social ; les plus dépendants sont issus des milieux les moins favorisés.

Tableau 4. Les indicateurs selon le score de dépendance pour les préadolescents français et les préadolescents allemands

Préadolescents France

	Les 2 plus « indépendants »	Les 11 « moyennement indépendants »	Les 8 « plus dépendants »	Total/21
Pas de chambre individuelle	0	3	7	10
Réveil par un parent	0	7	4	11
Pas d'argent de poche	1	4	6	11
Ne pas dormir chez les copains	0	3	7	10
Contrôle des devoirs	1	7	5**	13
Pas de déplacements en transport en commun sans adulte	0	3	5	8
Ne pas partir en vacances sans un parent	0	2	7	9

** dont deux sont contrôlés par leur(s) sœur(s).

Préadolescents Allemagne

	Les 7 plus « indépendants »	Les 7 moyennement «indépendants »	Les 4 « plus dépendants »	Total/18
Pas de chambre individuelle	0	4	4	8
Réveil par un parent	2	5	4	11
Pas d'argent de poche	0	0	3	3
Ne pas dormir chez les copains	0	2	4	6
Contrôle des devoirs	0	2	0	2
Pas de déplacements sans adulte	1	0	1	2
Ne pas partir en vacances sans un parent	1	4	4	9

La nature de l'indépendance varie nationalement, les préadolescents français dont le score est compris entre 0 et 3 (indépendants et moyennement indépendants) sont dépendants sur le contrôle des devoirs, le réveil par les parents et le fait de ne pas avoir de l'argent de poche, l'indépendance des préadolescents allemands, lorsqu'elle est entravée, l'est par le réveil par les parents (presque la moitié des préadolescents allemands indépendants se fait réveiller par un parent).

Tableau 5 : Les indicateurs selon le pays et le milieu social

France

	CP (7)	CM (5)	CS (9)	Total (21)
Pas de chambre individuelle	7	1	2	10
Réveil par les parents	3	2	6	11
Pas d'argent de poche	7	3	1	11
Ne pas dormir chez les copains	6	1	3	10
Contrôle des devoirs	3**	3	7	13
Pas de déplacement en transport en commun	3	2	3	8
Ne pas partir en vacances sans les parents	5	1	3	9

** Deux préadolescents issus des classes populaires sont contrôlés par leur(s) sœur(s).

Allemagne

	CP (7)	CM (6)	CS (5)	Total (18)
Pas de chambre individuelle	6	1	1	8
Réveil par les parents	6	2	3	11
Pas d'argent de poche	3	0	0	3
Ne pas dormir chez les copains	5	1	0	6
Contrôle des devoirs	0	1	1	2
Pas de déplacement en transport en commun	2	0	0	2
Ne pas partir en vacances sans les parents	5	1	3	9

Aucun des préadolescents français issus des classes populaires n'a d'argent de poche, presque tous ceux issus des classes supérieures se font contrôler par leur parent pour les devoirs. Trois des préadolescents allemands issus des classes populaires n'ont pas d'argent de poche (soit 3 sur 7), presque aucun ne se réveille seul le matin. Trois sur les cinq issus des classes supérieures se font réveiller par un de leur parent.

Presque tous les préadolescents allemands et deux tiers des préadolescents français se déplacent en transport en commun. La même différence avait été observée pour les jeunes filles. Plus de la moitié des préadolescents français n'ont pas d'argent de poche, un tiers seulement des garçons allemands sont dans ce cas. En France, cette absence est moins associée au milieu social. Enfin troisième différence, un peu plus de la moitié des préadolescents français ont leurs devoirs contrôlés par les parents (ou quelqu'un de la famille puisque pour deux d'entre eux, c'est la sœur qui s'en charge), contre deux préadolescents seulement en Allemagne. L'argent de poche, le contrôle des devoirs sont à considérer, tout comme le déplacement en transport en commun, comme un fort indicateur de différenciation entre les deux pays pour les jeunes gens.

Le contrôle des devoirs

En France, les préadolescents ont leurs devoirs contrôlés (vérification concrète par l'un des parents que les devoirs ont bien été faits).

Préadolescents France

	Score de dépendance	Ville	Age	Classe	Niveau scolaire	Milieu social
Pierre	7	Paris	12	cinquième	moyen	CP
Said**	5	Strasbourg	12	cinquième	moyen +	CP
Iouri**	5	Strasbourg	12	sixième	moyen	CP
Marc	4	Paris	11	sixième	moyen	CM
Maxence	4	Strasbourg	11	sixième	bon	CS
Armand	3	Strasbourg	11 et demi	sixième	bon	CM
Julien	3	Strasbourg	12	cinquième	moyen	CS
Fabrice	3	Strasbourg	12	cinquième	moyen	CM
Achille	3	Paris	12	cinquième	moyen	CS
Claude	2	Paris	12	cinquième	moyen +	CS
Etienne	2	Paris	12	cinquième	moyen +	CS
Martial	2	Paris	12	cinquième	très moyen	CS
Michel	1	Paris	13	cinquième	très moyen	CS

** Ils sont contrôlés par leur(s) sœur(s) aîné(e)s.

Aucun des préadolescents français « contrôlés » n'a un niveau faible à l'école, certains sont moyens ou très moyens, quelques-uns sont bons. A travers l'ensemble des interviewés français concernés, deux grandes logiques de contrôle se dégagent : la première fait du contrôle une dimension particulière d'une logique générale de contrôle du préadolescent (autrement dit, il est peu autonome sur l'ensemble des dimensions, que ce soit l'appropriation de l'espace intérieur, les déplacements, le choix des vêtements, des activités de loisirs etc.), la seconde fait du contrôle scolaire la dimension par excellence de contrôle, les autres dimensions étant pas ou très peu contrôlées. Considérons Armand qui a un score de dépendance moyen (3) et qui subit néanmoins un contrôle général de la part de ses parents.

Une logique générale de contrôle

Armand a 11 ans et demi, est en 6ème dans un collège privé qui se situe à moins de cinq minutes de chez lui. Il a une sœur de 23 ans qui vient de quitter la maison et habite avec ses parents dans un trois pièces. Son père est chef de chantier et sa mère, agent d'assurance. Armand habite un appartement dans un immeuble ancien de cinq étages situé dans un quartier bourgeois de Strasbourg. Il a toujours habité dans ce trois pièces (ses parents y sont depuis vingt-cinq ans environ). Le choix de ce quartier d'habitation paraît s'insérer dans un souci parental relatif à l'éducation et aux fréquentations de leurs enfants, une école primaire et un collège privé sont

accessibles à quelques minutes à pied du domicile. Depuis le départ (récent) de sa sœur, Armand a sa propre chambre. Ce n'est pas tout à fait un espace personnel dans la mesure où l'ordinateur familial y a sa place, cette présence légitime l'intrusion parentale à tout moment. Armand est bon élève au collège, malgré quelques irrégularités. Lorsqu'il rentre du collège, il prend son goûter, puis regarde parfois un peu la télé, notamment *Titeuf*. Ensuite il fait ses devoirs s'il en a, ou bien s'amuse dans sa chambre. Lorsqu'il ne comprend pas ce qu'il a à faire : « Des fois je demande à ma maman, enfin je demande plutôt à ma maman qu'à mon papa parce que, mon papa : les maths c'est pas vraiment ça ni l'école, alors je demande à ma maman et puis elle m'explique et puis après il faut que je le fasse ». Ses parents vérifient toujours s'il a fait ses devoirs, ça semble aller de soi. Les règles familiales sont suffisamment intégrées pour qu'il fasse sans rechigner ses devoirs. De toute façon, en semaine, il joue peu dehors ; il profite surtout des mercredis, et des week-ends. Armand regrette l'école primaire, le bac à sable de la cour de récréation de son école primaire. Il évolue dans un monde de l'enfance, il continue de jouer au loup à la récréation, et ses activités actuelles sont en tous points semblables à celles qu'il avait en primaire. Ses parents veillent beaucoup sur lui, le laissent peu se déplacer seul, même à pied, sauf lorsqu'il est autour du pâté de maison avec ses copains connus des parents et dont la mère dit : « Là ça va, ses copains, tout ça c'est bien…. ils sont tous un peu comme lui ». Armand fait du football en club le mercredi après-midi, le matin il est généralement seul à la maison. Il utilise cette plage horaire pour faire ses devoirs et l'après-midi il va au foot. Le contrôle des devoirs participe d'une logique générale du contrôle parental (le choix d'un établissement privé va dans ce sens) ; de plein pied dans le monde de l'enfance, Armand bénéficie d'une éducation très surveillée et stricte qui limite ses déplacements dans l'espace, le choix de ses activités, des vêtements etc.

Si la logique de contrôle mise en œuvre par les parents d'Armand est grande, celle que connaît Fabrice, bien que générale aussi, est plus souple. Agé de 12 ans, il est en cinquième. Fils unique, il habite depuis toujours avec ses parents dans un deux pièces en location à Paris dans le dix-neuvième. Son père est officier, sa mère, femme au foyer, assure ponctuellement des gardes à domicile. Fabrice dispose d'une chambre personnelle dans laquelle il a la télévision, un ordinateur, une console de jeux. Ses parents dorment dans le salon. Fabrice est un élève moyen, il fréquente un collège situé à deux stations de métro de chez lui, il lui arrive aussi d'y aller à pied. Il est demi-pensionnaire. Fabrice a choisi de faire anglais et de ne pas prendre l'option latin – ses parents ne l'ont pas obligé – même si sa mère le suit par ailleurs de très près dans sa scolarité. Le dernier bulletin qui n'était pas satisfaisant a ainsi valu à

Fabrice une interdiction de sortie pendant un mois assortie d'une privation de Playstation, (la première privation relevant de sa mère et la seconde de son père). Fabrice a eu un peu de mal à se mettre au travail en début de cinquième même si depuis cela va mieux. Il est fier de dire que ses profs lui ont trouvé « des capacités cachées ». Sa mère est par ailleurs déléguée de parents d'élèves au collège de son fils, ce que « n'aime pas » puisque sa mère « sait tout », notamment les absences des professeurs. De ce fait Fabrice ne peut pas bénéficier du temps libéré – si le professeur est absent en dernière heure de la journée – comme il le souhaite, (en allant jouer au foot avec ses copains par exemple). Sa mère n'hésite pas à regarder son cahier de texte et son carnet de correspondance. L'école devient vite un sujet de tension entre eux. « Elle sait tout, elle sait tout à l'avance [avant l'arrivée du bulletin]. Elle sait tout deux semaines avant. Et après on se gronde, on se fâche pendant deux semaines. Ça j'aime pas ». Les sujets de conflits sont donc les bagarres de Fabrice avec ses copains parfois (il lui arrive d'avoir des « fiches d'incident » au collège à cause de ça) et les mauvaises notes. Ses parents pratiquent un contrôle assidu pour tout ce qui relève de la scolarité de leur fils : « En fait ça gronde, c'est parce que dès que je rentre, après on se gronde trois heures à peu près ».

Le plus souvent Fabrice rentre chez lui pour faire ses devoirs, quitte à ressortir éventuellement une petite heure pour aller jouer au foot avec ses copains. Fabrice fait aussi du foot en club, il y va le mercredi après-midi en bus. C'est un passionné de football. Dans le registre des activités « extra » scolaires, notons l'obligation d'aller au catéchisme le vendredi soir. C'est pour faire plaisir à sa mère et à sa grand-mère qu'il y va. Cela ne lui plaît pas mais il n'a pas vraiment le choix : « C'est religion quoi, enfin c'est comme l'école. Non c'est pas comme l'école c'est moins strict mais c'est comme en cours ». Ce n'est donc pas un loisir. Parfois il essaie de discuter avec sa mère pour pouvoir ne pas aller au catéchisme mais c'est difficilement négociable : « Elle me dit, 'si t'y vas pas, t'y va pas, mais la prochaine fois t'as intérêt d'y aller et si t'y vas pas, on ira aux messes. Pas à toutes mais certaines, alors après j'y vais ». Fabrice va bientôt faire sa communion et il pense qu'il arrêtera d'aller au catéchisme. S'il dispose d'une certaine liberté, notamment celle d'aller jouer à l'Esplanade de la Villette qui est à proximité de chez lui, Fabrice est très surveillé par sa mère, très présente dans sa vie de « collégien » mais aussi dans sa dimension de « jeune », plus exact serait de dire d'enfant, tout du moins lorsqu'il est à la maison. Ainsi lors du second entretien, à l'approche des fêtes de Noël, la chambre de Fabrice était-elle décorée avec des guirlandes. Sa mère, en son absence, s'était pour ainsi dire appropriée son espace en prolongement du reste de l'appartement. Fabrice n'avait

pas d'avis tranché sur cette décoration ponctuelle : « C'est bien. Enfin moi… c'est elle qui veut ça hein ».

Ses espaces de liberté sont conditionnés par sa dimension de « collégien », le fait qu'il fasse ses devoirs et que les notes soient satisfaisantes. D'ailleurs Fabrice note par lui-même que l'école prend de plus en plus de place dans sa vie : « Et maintenant y a plus de devoirs tout ça. Ça change ». Il a compris que de sa scolarité dépendent aussi les permissions et autorisations de sorties mais également les manières de dépenser l'argent qu'il peut recevoir pour les fêtes. En effet, il n'est pas totalement libre de dépenser l'argent qu'il reçoit à ses occasions comme bon lui semble « Hum, hum, mais ça dépend des fois. Des fois y a les résultats de l'école qui comptent tout ça. Je dois le garder [l'argent jusqu'aux bonnes notes] ». Fabrice vit dans un monde à dominante parentale, produit par les parents et approuvé par lui. Il semble que globalement les choses soient effectivement assez réglées dans sa vie, mises en ordre par ses parents, il y a peu de flottement, peu de zones floues et Fabrice semble s'en accommoder pour l'instant ayant compris le travail à l'école était la clé de ses marges de liberté qui sont toutefois limitées.

A côté de ce contrôle « généralisé » (notons l'absence de préadolescents issus des classes supérieures), et donc d'une faible marge de liberté, une autre forme de contrôle peut être opposée. Il s'agit du contrôle des devoirs comme « l'unique » dimension de restriction de l'autonomie du jeune. Les demandes de liberté du jeune coïncident avec ce que les parents sont prêts à autoriser. A la question de savoir s'il y a des choses qu'un jeune aimerait faire, réalisable pour son âge, et pour lesquelles il n'est pas autorisé, les plus contrôlés développent le plus souvent des réponses, ceux qui le sont moins, ou seulement sur le scolaire, répondent le plus souvent négativement.

L' « unidimensionnalité » du contrôle : la scolarité

Le quotidien de Martial, d'Etienne et de Michel, préadolescents parisiens issus de milieux supérieurs, développés dans le chapitre six, peut venir illustrer cette dimension du contrôle. Les parents leur accordent des marges de liberté importantes, ne leur imposant pas de monde fabriqué par eux, mais ils leur laissent la possibilité de se le construire eux-mêmes, et le valident a posteriori. La dimension «collégien» perdure dans le laps de temps qui suit le retour de l'école, ensuite le préadolescent devient « jeune » et peut faire ses activités, sortir, jouer etc. Si la dimension du suivi de la scolarité est présente chez les trois préadolescents parisiens, elle prend des formes différentes. Ainsi, Martial (le meilleur scolaire des trois) est

suivi d'assez près par sa mère, quand il rentre il n'a pas le droit de regarder la télévision avant d'avoir fait ses devoirs. Sa mère regarde son cahier de texte et l'aide au besoin pour l'anglais et le français : « Elle m'interroge si j'ai des leçons en fait, puisqu'elle, enfin elle a le cahier sous les yeux, et l'anglais. ». A la question « donc elle vérifie le soir ? », Martial répond « Ouais ». Elle contrôle qu'il ait bien terminé et Martial passe ensuite à autre chose, sa mère aussi. Il s'agit d'un petit temps, pour les deux, d'école hors l'école, mais ce temps ne se prolonge pas ensuite. C'est la seule dimension dans laquelle intervient sa mère. Pour le reste, Martial est très libre. Il sort beaucoup avec ses deux meilleurs amis, Michel et Etienne. Sa mère est très à l'écoute du monde qu'il s'est construit en tant que « jeune », elle le laisse ainsi choisir ses activités de loisirs, sortir, jouer, se déplacer seul, dormir chez des copains, etc. Elle lui laisse découvrir « la vie » assez généreusement.

Le cas d'Etienne est un peu différent, l'école ne semble pas l'inspirer beaucoup – sa vie est ailleurs avec ses amis – c'est un élève moyen qui probablement pourrait être bon s'il s'en donnait les moyens mais ce n'est pas sa priorité. S'il avait le choix, il n'irait sans doute pas à l'école (« les devoirs ça nous empêche de pouvoir vivre » dit-il au cours de l'entretien), mais il ne l'a pas. Etienne fait du latin, c'est sa mère qui le lui a plus ou moins imposé. Résultat : « Je suis le plus nul de la classe ». Le contrôle des devoirs est régulier, il arrive cependant que sa mère, notamment lorsqu'elle a une sortie de prévu, n'ait pas le temps de contrôler. Etienne joue là-dessus, il sait quand sa mère part et en profite pour ne pas se consacrer à ses devoirs ces jours-là. Etant donné la grande liberté dont il bénéficie hors l'école, le contrôle et le suivi scolaire en sont presque le pendant inexorable, c'est l'unique limitation et l'unique dimension où sa mère intervient avec fermeté et il sait qu'il ne peut échapper à la vérification des devoirs.

Pour Michel, ou encore Julien un préadolescent strasbourgeois, le contrôle parental, qui concerne également quasi-exclusivement la scolarité, a été mis en place en raison du laisser-aller, d'une dégradation de la scolarité. Julien a 12 ans, il est en 5ème et habite Strasbourg. Il vit avec ses parents et ses deux frères (13 et 8 ans). Son père est enseignant dans le supérieur, sa mère dans le secondaire. A l'instar de Michel, Etienne et Martial, c'est un jeune préadolescent qui sort beaucoup, joue beaucoup avec ses copains à l'extérieur. Il est également inscrit à un club de tennis et de football ; sa vie est bien remplie, il est beaucoup à l'extérieur, et on peut dire qu'il prend vraiment la vie du bon côté. Il se débrouille bien à l'école tout ne travaillant pas d'arrache-pied. Et si l'école n'est pas son principal centre d'intérêt, il est toutefois délégué de classe, suppléant. Il s'est présenté cette année « Parce que,

par exemple, en cours, dès qu'il y en a un qui s'est blessé ou un truc dans le genre, si le délégué il est pas là, c'est le suppléant qui le fait (sourire) ». Ce dernier manque donc un peu la classe ! La dimension « jeune » prime sur celle de « collégien » dans son quotidien, d'ailleurs les parents sont intervenus en cours d'année dans sa vie scolaire en le suivant de plus près. Auparavant, Julien n'était pas contrôlé pour ses devoirs, mais les devoirs non faits, suivis par des sanctions, et les résultats non satisfaisants ont motivé la mise en place du contrôle de devoirs : « Parce qu'avant ils regardaient pas et c'était pas très bon. Alors maintenant ils regardent. » Julien fait par conséquent ses devoirs dès son retour : « Je fais mes devoirs avant de m'amuser, parce que même, dès que je rentre de l'école, c'est les devoirs ». Sa mère est là, elle vient vérifier les leçons, son père regarde plutôt les maths. Julien demande parfois aussi à son frère qui est en quatrième de l'aider. Les parents contrôlent les devoirs tous les soirs. Après ses devoirs, ce préadolescent joue à la Playstation, ou il regarde la télé « des séries ou bien des chaînes de sport, des trucs comme ça », ou encore il sort rejoindre ses copains. Avec les parents, les relations sont plutôt détendues, la marge de liberté dont il dispose est importante. Il n'y a jamais de grand drame. Julien raconte que quand un prof est absent, il ne va pas toujours en permanence, il va parfois « en ville, ou chez un copain ou des trucs comme ça. » Ça n'est pas autorisé mais il le fait quand même. Le surveillant ne vérifie pas toujours : « Enfin des fois y a des lettres qui arrivent à la maison… Je dis : 'mais j'avais pas envie d'aller en perm et tout ça'. Alors, elle [ma mère] m'dit : 'bon, la prochaine fois t'iras' » (sourire). Il ajoute rassurant, « ça n'arrive que rarement ». Julien participe pleinement à la forme que prend sa vie quotidienne. Le contrôle – récent, suite aux mauvais résultats – ne s'étend pas à d'autres dimensions. Ainsi par exemple, ses parents, bien que ne validant pas l'achat de vêtements de marque (« mes parents, ils trouvent ça idiots »), le laissent s'habiller comme il l'entend et acheter lui-même ses vêtements, presque tous siglés. La dimension de contrôle porte donc, comme chez Etienne, Martial et Michel notamment, exclusivement sur la scolarité. Pour le reste, même s'ils ne valident pas totalement, ils le laissent décider par lui-même.

Pour les préadolescents français, le contrôle uniquement scolaire n'est pas exclusif au milieu cadre. Said, d'origine marocaine, a 12 ans. Il est en cinquième dans un collège à trois minutes à pied de chez lui[14], et est un élève moyen. Il compte parmi les plus dépendants, il n'a pas de chambre individuelle, pas d'argent de poche, ne va pas dormir chez des copains, ne part pas en vacances sans ses parents, et est contrôlé

[14] Son collège ne le satisfait pas vraiment, des incidents occasionnés par certains élèves plus âgés et peu fréquentables viennent régulièrement perturber les cours, les enseignants sont sur leur garde. Saïd, sans que l'enquêtrice ait abordé le sujet, commente la vie non tranquille de son collège.

par ses parents et surtout par ses sœurs pour ses devoirs. Il habite dans la banlieue nord-ouest de Strasbourg depuis sa naissance. Il vit avec ses parents, ses trois sœurs (22 ans, 18 ans, 4 ans) et son frère (14 ans) dans un cinq pièces. La petite sœur, 4 ans, dort avec ses parents. Sa mère occupe pendant les vacances scolaires un poste de femme de ménage, son père est homme de ménage. Said fait quelques activités extrascolaires, il se rend quasiment quotidiennement au centre socioculturel de son quartier où il participe à de nombreuses activités (théâtre, tennis-ballon etc.) et fait aussi du football dans un club. Il est beaucoup à l'extérieur de chez lui, avec ses copains, et notamment avec Iouri qui est son meilleur ami. Il est cependant une condition à ses sorties : les devoirs doivent être faits, les notes qu'il obtient ne doivent pas être mauvaises. Said est en effet très suivi par ses parents, et en particulier sa mère qui est toujours à la maison lorsqu'il rentre. Elle veille à ce qu'il ait terminé ses devoirs avant de lui donner l'autorisation de sortir. Ainsi quand il rentre de l'école, Said fait en premier lieu ses devoirs « Je fais d'abord mes devoirs, et après si je veux sortir je sors ». Ses parents vérifient régulièrement si Said a ou non des devoirs à faire. Ils poussent leur fils cadet à bien travailler en classe, si bien qu'il arrive à Said d'être privé de sorties : « Le deuxième trimestre là c'était pas bon ils m'ont pas laissé sortir après ». Les parents ne sont pas les seuls à surveiller l'évolution scolaire de Said. En effet, les deux grandes sœurs, l'une suit une formation en IUT, l'autre est en classe de première – sont également très souvent derrière lui. Elles prennent souvent le relais de leurs parents – « c'est elles qui vérifient tout » – dans la mesure où elles maîtrisent mieux la langue française, langue du pays d'accueil : « Mes parents savent pas très bien lire, ni écrire, et c'est mes sœurs, elles sont bonnes à l'école », en particulier Djemila, âgée de 18 ans : « C'est elle qui m'aide [en cas de difficultés] ». Elle veille au grain et il n'a pas intérêt à lui cacher la vérité : « rêve toujours (rire), même si j'ai rien à faire elle regarde, et si je lui dis que j'ai rien à faire elle regarde, et si je lui ai menti et ben là… ». Quand Said a une mauvaise note, Djemila « paralyse le bras » de son petit frère. Il reconnaît toutefois que si sa sœur agit de la sorte, c'est pour qu'il réussisse en classe : « Elle veut que je réussisse, elle veut pas que je sois un clochard comme ça qui traîne dans la rue… c'est quand même bien [que sa sœur le surveille de près] ». Cela n'empêche pas quelques altercations occasionnelles : « C'est quand même bien, mais on se prend la tête des fois [avec ma sœur] ». Ainsi, si les parents réagissent surtout de façon verbale : « Je reçois des engueulades », Djemila réagit plutôt physiquement : « Elle me tape ».

Said évolue dans un monde fabriqué par la famille (ses parents mais aussi ses sœurs) autour de sa dimension « collégien » et approuvé par lui dans la mesure où il

dispose d'une marge de liberté importante pour autant qu'il fasse ses devoirs. La dimension « collégien » prime à la maison, et la dimension « jeune » plutôt à l'extérieur. La seconde est permise pour autant que la première soit satisfaisante. Said ne pense pas que ses parents sont trop sévères avec lui « ils sont bien comme ça », il a conscience que l'attention à sa scolarité est motivée par le désir qu'ont ses parents et ses sœurs qu'il réussisse. S'il n'a pas encore d'idée sur son avenir professionnel, il sait que de sa réussite scolaire dépendra son métier futur et ses sœurs, qui toutes deux « réussissent » sont de bons exemples pour lui.

Pour les préadolescents français, deux logiques peuvent être mises à jour, pour les préadolescents allemands, il est plus difficile d'interpréter le contrôle, très minoritaire. Ce qui semble certain c'est que les jeunes gens allemands sont pour les affaires scolaires plus autonomes, devant eux-mêmes gérer leur scolarité.

L'argent de poche

Dans le processus d'autonomisation du jeune, l'argent de poche, au sens strict, est un élément central puisqu'il lui permet de gérer et de dépenser à son gré une somme d'argent fixe qu'il touche régulièrement. La régularité de ce don n'est en principe pas remise en cause et ne dépend pas (ne devrait pas, par principe) par exemple des notes scolaires. C'est ce qui fait sa spécificité avec aussi le fait que le jeune doit pouvoir le dépenser à sa guise. Il est à remarquer que les trois seuls préadolescents allemands qui n'ont pas d'argent de poche sont d'origine immigrée. Autrement dit, tous les préadolescents allemands de « culture allemande » ont de l'argent de poche. Aucun des préadolescents français d'origine immigrée n'a d'argent de poche non plus. Il semblerait que pour les familles immigrées et leurs enfants, le sens que prend l'argent de poche dans le projet pédagogique ne soit pas connu.

L'argent « pas de poche » des préadolescents, allemands ou français, dépendants, et issus de familles populaires

Le fait de ne pas avoir d'argent de poche n'a pas la même incidence selon que le jeune dispose ou non de petites économies personnelles qu'il gère lui-même. Le plus dépendant des cas de préadolescents allemands, c'est Erik qui n'a pas de petite tirelire et qui dépend donc totalement de la bonne disposition de ses parents à lui donner ou non de l'argent. Walid et Said s'en sortent mieux dans la mesure où, s'ils ne touchent pas d'argent de poche, ils n'en sont pas dépourvus et ont toujours une réserve d'argent disponible. S'ils ne sont pas indépendants sur ce point, ils sont autonomes puisqu'ils gèrent cet argent et le dépensent à leur gré.

Said, préadolescent français d'origine marocaine, vient d'être évoqué sur le contrôle de ses devoirs. Il ne touche pas d'argent de poche mais il en reçoit en cadeaux pour les fêtes, notamment pour la fête musulmane du mouton « Je reçois beaucoup d'argent…et des fois j'peux m'acheter des trucs tout seul…j'ai beaucoup et des fois j'économise et si j'ai trop j'mets à la banque ». Il en met une partie dans une tirelire et met éventuellement le surcroît à la banque. Said dit avoir reçu 500 euros lors de la dernière fête du mouton : « Avec toutes mes cousines j'ai dans les 500 euros, c'est beaucoup déjà ». Au quotidien, il ne dépense pas beaucoup d'argent : « J'mets surtout à la banque parce que j'ai rien à acheter ». Quand Said souhaite s'offrir quelque chose un vêtement, une paire de chaussures, il se sert d'abord de ce qu'il possède dans sa tirelire « Je paie ». Ses parents complètent éventuellement la somme qu'il lui manque : « Si j'ai pas assez j'demande à mes parents qui me rajoutent… ou je demande à mes parents de l'acheter ». C'est donc lui qui gère les rentrées d'argent, mais ses besoins sont limités et hormis des achats ponctuels de vêtements, il ne dépense guère d'argent.

Walid, 13 ans, d'origine palestinienne[15], habite Berlin. Ses parents sont en Allemagne depuis plusieurs dizaines d'années. Sa mère est femme au foyer. Son père est au chômage (il était mécanicien, il a aussi été vendeur). Walid vit avec ses parents ses trois sœurs (20, 16 et 9 ans) et deux de ses frères (19 et 14 ans) dans le quartier de Kreuzberg à Berlin. Il n'a pas de chambre individuelle. Il reçoit de l'argent s'il a de bonnes notes. Comme il est bon élève, il reçoit à réception de son bulletin une récompense pécuniaire. N'étant pas dépensier, il met cet argent de côté. Plus exactement, comme il n'a pas de tirelire, ni de livret d'épargne, il n'a pas pris l'argent et a demandé à ses parents de lui mettre de côté. Walid reçoit en outre de l'argent de sa mère lorsqu'il en a besoin et qu'il lui demande; ainsi lorsqu'il va au cinéma ou au Cybercafé, il lui demande deux ou trois euros. Par semaine, sa mère lui donne une moyenne de trois à quatre euros qui sont immédiatement dépensés puisqu'il demande à chaque fois qu'il le nécessite. Cela fait office d'argent de poche.

Erik, 13 ans, habite à Berlin dans le quartier de Moabit depuis qu'il a un an et demi. Il fréquente depuis cette année une école polyvalente située dans un autre quartier. Il a un frère de 11 ans et une sœur de 8 ans. Ses parents sont originaires d'Afrique. Son père est en congé maladie, suite à un accident de travail ; sa mère est femme de ménage. Erik ne touche pas d'argent de poche au sens strict, ses parents lui donnent de manière irrégulière entre 75 cents et un euro lorsqu'il le leur demande, c'est-à-dire lorsqu'il en a besoin mais aussi lorsque c'est le bon moment. Car tous les

[15] Voir le portrait de Walid dans le chapitre 5.

moments – c'est ce qui fait la différence avec une rentrée régulière d'argent qui n'est pas dépendante en principe des aléas – ne sont pas bons pour ce genre de demande. Parfois Erik réclame de l'argent et ne dépense pas tout, il fait alors de toutes petites économies pour la fois où ce ne sera pas le bon jour et où il aura quand même besoin d'argent. On est loin des économies de Walid, ou de Said, le plus souvent la boîte dans laquelle il met ses quelques pièces est vide. C'est d'ailleurs assez problématique notamment pour la carte de chargement de son portable que ses parents lui ont offert parce qu'il entrait en 7. Klasse ; elle coûte 12,50 euros et lorsqu'elle est épuisée, il doit demander cette somme à ses parents. Il ne s'agit plus d'un ou deux euros. Il reste des semaines sans que son téléphone portable soit fonctionnel. A aucun moment de l'entretien, il évoque des récompenses pécuniaires en raison de bonnes notes.

L'argent « pas de poche » d'un préadolescent, français, indépendant.

Certains préadolescents français moins dépendants n'ont pas, non plus, d'argent de poche. Suivons Valère, originaire d'un milieu moyen, dont le score de dépendance est très faible (1). Seul l'argent de poche vient entravé l'indépendance objectivée par les indicateurs. Ce garçon a 12 ans et demi. Il habite avec sa mère et son beau-père, son frère (16 ans et demi) dans un grand appartement dans un quartier sud de Strasbourg. Sa mère travaille dans une agence d'assurances, son beau-père est commercial dans une grande société alsacienne. Valère fait partie des préadolescents les plus indépendants, il a une chambre personnelle, se réveille seul, va dormir chez les copains, n'est pas contrôlé pour ses devoirs, se déplace en transport en commun, part en vacances sans ses parents mais il n'a pas d'argent de poche. Cela signifie-t-il pour autant qu'il ne gère pas un budget personnel ? Pas du tout, Valère a un budget personnel très important. Il reçoit des sommes non négligeables pour les fêtes, de la part de ses parents mais aussi de la famille. En outre, il demande aussi régulièrement à sa mère de lui en donner lorsqu'il souhaite s'acheter quelque chose. Sa mère compte aussi lui donner de l'argent en fin de trimestre si le dernier bulletin est bon. En fait, Valère reçoit souvent des sommes importantes même en dehors des fêtes ; la distribution de l'argent est pourrait-on dire, un peu anarchique. Il dispose d'énormément d'argent, mais n'a pas idée de ce que ces sommes représentent vraiment puisqu'il les convertit directement en chaussures de sport (dont le prix est objectivement exorbitant). On le voit la question de l'argent que le jeune a à disposition n'est pas si simple dans la mesure où il est censé apprendre l'autogestion, l'argent à disposition peut aussi devenir un réservoir quasi-illimité alimenté de manière non régulière et parfois abondamment si bien qu'il est plus question de dépenses que de gestion. Economiser son argent de poche c'est aussi faire l'apprentissage de l'attente avant d'avoir la somme attendue pour l'objet de sa

dépense, c'est le contraire en principe de la dépense immédiate puisque les sommes versées sont pas équivalentes aux sommes que le jeune peut par exemple recevoir pour un anniversaire, ou bien une fête.

Si la capacité de gérer de l'argent varie en fonction des jeunes, de la diversité des rentrées d'argent (régulière/irrégulière, petite somme/grand somme), elle résulte aussi de l'ingérence ou non des parents dans la gestion du jeune, des possibilités données ou non au jeune d'anticiper sur l'avenir (compte personnel, carte de retrait notamment). L'argent de poche a la spécificité d'être une rentrée certes peu importante (au regard de l'argent des cadeaux, toujours plus important) mais régulière, et que le jeune doit en principe pouvoir dépenser à sa guise sans rendre de compte à ses parents. C'est un facteur qui participe pleinement au processus d'autonomisation ; cependant d'autres rentrées d'argent peuvent compenser l'absence d'argent de poche à condition que celles-ci soient gérées par le jeune et non par ses parents auquel cas, il n'est plus question de gestion autonome. A quoi peut ressembler une gestion autonome de l'argent ? Julien, 12 ans, qui habite Strasbourg, l'exprime assez bien. Il gère ses rentrées diverses (argent de poche, argent des cadeaux) ; son argent de poche lui sert pour les sorties de type *Mc Do* ou cinéma, et l'argent qu'il reçoit en guise de cadeaux, il le met de côté. Pour son prochain anniversaire, il sait déjà ce qu'il va demander : « De l'argent (sourire). Comme ça, avec l'argent je m'achète ce que je veux ». Il n'a pas encore d'idées précises sur ce qu'il s'offrira : « J'y vais et je regarde. S'il y a rien qui me plaît, je reviens, j'attends, enfin bref ». Il n'achète pas toujours tout de suite quelque chose, il attend que quelque chose lui plaise vraiment. Il a acquis une carte de retrait récemment et en est tout fier même s'il ne s'en sert pas très souvent. Il sait qu'il peut retirer de l'argent au cas où et l'enchante, on voit là l'importance de la symbolique plus que l'utilité réelle de la carte, il l'a tout le temps sur lui, dans son porte-monnaie.

Les préadolescents allemands sont à la fois plus indépendants et autonomes que les préadolescents français puisqu'ils ont tous – hormis les trois préadolescents d'origine immigrée – de l'argent de poche. Cela ne signifie toutefois pas que les autres préadolescents ne seraient pas autonomes puisque la plupart d'entre eux, gère leur argent qui n'est « pas de poche » au sens strict.

Les déplacements en transport en commun

A l'exception de deux préadolescents allemands, tous se déplacent en transport en commun, à savoir qu'ils fréquentent au moins deux lignes, et les trajets ne sont pas réduits à trois stations. Autrement dit, comme pour les jeunes préadolescentes, même les plus dépendants se déplacent en transport en commun. Huit des préadolescents français ne se déplacent pas (tous les milieux sont représentés, il n'y a donc pas d'effet « milieu »). Les déplacements dans l'espace extérieur, qu'ils soient effectués à pied, à vélo et a fortiori en transport en commun sont un indicateur central du processus d'autonomisation puisqu'il révèle à la fois la maîtrise, l'appropriation des espaces publics et l'absence de contrôle d'un adulte au moins pendant le temps du déplacement (lorsqu'il s'agit par exemple d'un trajet pour se rendre à l'école). La fréquentation des transports en commun a cependant une signification particulière (par rapport à un déplacement à pied), symboliquement elle est une accession au monde des adultes : le jeune doit se prendre en charge, doit payer son ticket ou avoir sur lui sa carte de bus, il se retrouve avec toutes sortes de personnes, jeunes moins jeunes, issues de milieux sociaux différents, ce qui n'est pas si fréquent dans la vie quotidienne du jeune. En outre, la distance parcourue est souvent plus importante qu'un déplacement qui serait effectué à pied ou à vélo. Les trajets à pied du jeune sont d'ailleurs généralement routiniers et courts (le trajet pour se rendre à l'école, aller des copines qui habitent à proximité). Les préadolescents français qui ne se déplacent pas en transport en commun restent le plus souvent dans leur quartier (lorsqu'ils habitent en ville[16], Paris ou Strasbourg), voire se limitent au pâté de maison (Armand notamment). Les déplacements plus longs lorsqu'ils existent se font avec un adulte qui les accompagne soit juste le temps du transport (déposer le jeune à son lieu d'activité), soit le temps aussi de l'objet du déplacement (achat d'un produit, d'un vêtement).

Comme pour les préadolescentes allemandes, les préadolescents allemands, même les plus dépendants se déplacent en transport en commun, et sortent de leur quartier. A score de dépendance égal, la circulation dans l'espace des préadolescents allemands n'est pas comparable à ceux des préadolescents français ; dans le premier cas, la dépendance (objectivée par les indicateurs) ne joue ni sur la liberté de se déplacer ni sur la production d'un monde à soi qui est validé par les parents, dans l'autre cas, le score de dépendance reflète le quotidien du jeune bénéficiant de peu d'indépendance, de liberté et d'autonomie.

[16] Ceux qui habitent en banlieue se déplacent en transport en commun vers le centre-ville.

A Berlin : des déplacements en transport en commun dans plusieurs arrondissements
Walid[17], 13 ans, d'origine palestinienne, vit avec ses parents et ses six frères (21, 19, 14 ans) et sœurs (20, 16, 9 ans) dans l'arrondissement de Friedrichshain-Kreuzberg. Son père est en recherche d'emploi, sa mère est femme au foyer. Walid connaît bien son quartier, depuis quatre, cinq ans qu'il y habite. Il fréquente une école Hauptrealschule située dans son arrondissement, il s'y rend en métro, le trajet est court, deux stations. Walid prend les transports en public seul depuis quelques années déjà. En dehors du trajet scolaire, il se déplace beaucoup et en de nombreux lieux. La plupart du temps, pour ses déplacements, il est en compagnie de son frère de 14 ans et de ses cousins du même âge : « On va partout où il se passe quelque chose », au Ku'damm (arrondissement de Wilmersdorf-Charlottenburg), à l'Alexanderplatz et au Potsdamerplatz (arrondissement de Mitte). Sa sociabilité est quasi-exclusivement familiale, son frère et ses cousins remplacent le réseau amical. C'est avec ses cousins – certains habitent juste en face de chez lui, les autres dans son ancien arrondissement de Neukölln) aussi qu'il se rend ponctuellement à deux Cyber-Café, l'un se trouve au Ku'damm (équivalent des Champs-Elysées parisiens), et qui est l'un des plus grands, puisque qu'il contient deux cents ordinateurs, soit un autre qui se trouve dans l'arrondissement de Neukölln. Ils y jouent environ, une heure, au plus deux heures (car c'est payant). Lorsqu'il fait beau, Walid va à la piscine, avec son frère et/ou ses cousins ; il aime bien y aller. Il va presque toujours à la même située dans son quartier, mais il doit tout de même prendre deux lignes de métro pour y accéder. Dans son quartier, il joue souvent dans la cour en bas de chez lui, se rend aussi au terrain de jeux qui est proche de chez lui pour jouer au football avec certains de ses cousins qui habitent dans l'immeuble d'en face. Il n'a pas d'activité hebdomadaire organisée mais semble toujours faire quelque chose, être toujours quelque part. Walid va assez souvent au cinéma, de préférence le soir à la séance de vingt heures, situé dans l'immense centre commercial dans l'arrondissement de Neukölln. Ses parents lui autorisent les sorties nocturnes au cinéma. C'est son grand frère qui a le permis qui emmène Walid et ses cousins en voiture. De toutes façons, Walid n'a jamais d'heure précise pour rentrer, il lui arrive de rentrer vers 22h, parfois 23h, lorsqu'il a cours plutôt 21h, mais ça peut-être 22h. Il passe aussi du temps dans les galeries marchandes du grand centre commercial situé à Neukölln avec ses cousins, sans forcément acheter mais pour regarder, à la fois les magasins et ce qui se passe. Ils font parfois des rencontres, avec des préadolescentes notamment mais juste comme ça pour sympathiser. Pour les rencontrer, « on va les voir et puis on leur parle ». Walid se rend aussi à peu près tous les mois dans une discothèque pour les jeunes, le samedi et le dimanche après-

[17] Le portrait de Walid a été développé dans le chapitre 5.

midi. L'une de ces discothèques est attrayante parce Walid connaît les gens qui la tiennent, il aide à ranger, à nettoyer etc. et pour ce service, il ne paie pas l'entrée et a aussi des boissons gratuites. Il y va avec ses cousins et son frère.

A Paris : des déplacements à pied dans le quartier

Sassoon, 12 ans, d'origine tunisienne, vit à Paris depuis qu'il est né. Sa famille vit depuis deux ans dans un appartement du XXème arrondissement. Il vit avec sa sœur (13 ans) et ses deux frères (10 et 7 ans). Son père est salarié dans une épicerie, sa mère garde des enfants chez elle. Sassoon fréquente un collège très proche de chez lui, il met cinq minutes à pied pour s'y rendre en faisant des détours : « je passe par d'autre endroits ! Par exemple quand j'ai de l'argent, je passe par la boulangerie ou ailleurs ! » Sassoon ne se déplace pas en ayant nécessairement un motif de déplacement, selon ses propres mots, le plus souvent il « traîne. ». Il lui arrive souvent de descendre dans la cour de l'immeuble, à son retour de l'école et après avoir fait ses devoirs : « Avec mes frères et puis des fois, en bas, y'a des copains déjà qui sont descendus, et puis on joue ensemble … on joue au foot ». Aziz, un très bon copain, le rejoint souvent. Sassoon a aussi d'autres copains de collège mais il ne voit pas en dehors de l'établissement car ses parents ne l'y autorisent pas. Il se rend régulièrement à un centre de loisirs : « parce que j'ai envie et un peu obligé aussi parce que y'a personne chez moi et ma mère, elle veut pas que je reste trop longtemps tout seul ». Ce centre de loisirs semble être, avec le football, la seule activité qui ponctue son quotidien. Qu'il soit au centre de loisirs ou bien juste en bas de chez lui, Sassoon doit toujours être rentré pour 19h, il n'arrive jamais en retard car son père se met alors très en colère. Ne se déplaçant pas en transport en commun, et ses parents ne voulant pas l'accompagner au cinéma, Sassoon n'a été au cinéma qu'avec sa classe. Il avoue s'ennuyer surtout pendant les vacances : « Je fais rien, je galère. Je vois des copains et on fait rien, on attend que ça se passe ». Si la dimension « copain » n'est pas inexistante, elle pèse nettement moins que celle de « collégien » ou de « fils de ».

Chez les plus indépendants, qu'ils soient français ou allemands, les déplacements en transport en commun sont acquis. Regardons si la nature des déplacements et si la circulation dans l'espace public en transports en commun sont comparables en observant deux préadolescents, indépendants, Michel et de Kevin qui habitent respectivement Paris et Berlin.

Les déplacements des préadolescents, allemands et français, les plus indépendants
Michel habite le Xème arrondissement. Il vit avec ses parents et son frère qui a onze ans et demi. C'est un préadolescent[18] très indépendant dont la vie quotidienne se passe surtout à l'extérieur du domicile et avec les copains : « Quand même, j'aime pas rester enfermé une journée entière, j'aime pas ça. Je suis beaucoup avec mes copains, dehors à la sortie du collège, on tourne vachement, vachement quoi on va dans des magasins, j'sais pas pour faire quoi, on n'achète rien, mais… à la sortie des cours, parfois le samedi et tout. Enfin là je sortais à dix heures et demie. On va dans les magasins, on rigole avec les gens… On s'amuse à faire des… On rigole dans la rue quoi, on chante, on… ». Sa liberté de circulation est très importante. Il se rend à pied à son collège, c'est son choix, il pourrait s'y rendre en bus, cela lui permet de bavarder tranquillement pendant dix à quinze minutes avec ses amis, Martial et Etienne qui passent le chercher. Lorsqu'ils sont ensemble, ils font toujours le même trajet, lorsqu'il est seul, Michel aime bien varier. Il connaît très bien son quartier et on sent qu'il apprécie de se maîtriser cet espace. Il se rend aussi tous les mercredis pour plusieurs heures au Conservatoire, aux *Halles*, pour ses cours de clarinette et de solfège. Il est content car dit-il « j'ai réussi à tout stocker dans mon mercredi ». Il s'y rend en bus, c'est plus pratique pour lui, un arrêt se trouve tout près de chez lui. En outre, il préfère le bus au métro. Ses parents ne sont pas intervenus dans cette préférence. Il arrive aussi que son père accompagne Michel au Conservatoire en scooter. Ce préadolescent se ballade rarement tout seul dans Paris. Récemment, un ami avait organisé une boum et Michel est rentré à pied au petit matin, avec Martial et Etienne.

Michel, ses amis Martial et Etienne, ont une passion, celle de faire du skate ou du roller ensemble à la Bastille. C'est leur passe-temps favori et à les entendre raconter leur journée, on peut finir par se demander si ce loisir ponctue l'école ou si c'est l'inverse. Il se rend très souvent en fin d'après-midi, après ses devoirs, place de la Bastille. Il y vont à pied, passent se chercher les uns les autres et y restent quelques heures. Michel lorsque ses parents n'ont rien de prévu peut rentrer sur les coups de vingt heures sans problème. Il explique, ils ont au moins un rendez-vous hebdomadaire, le mardi soir, mais aussi beaucoup d'autres rencontres informelles selon les disponibilités des uns et des autres. Le mardi, après le skate, Michel se rend en principe au basket-ball ; le « en principe » est intentionnel car en fait s'il apprécie ce sport collectif, l'ambiance ne lui plaît plus tellement. L'espace ne pose pas de problème à Michel – il peut aller où il le souhaite, en tant que « collégien », que « fils de », que « copain » – contrairement au temps, toujours trop contraint, notamment

[18] Il a déjà été analysé dans le chapitre 6.

le temps scolaire qui prend beaucoup trop d'heures dans la journée. S'il pouvait changer quelque chose dans sa vie ce serait la diminution du nombre d'heures : « Y a plein de gens qui se rendent pas compte mais ça prend vachement d'heures dans les semaines. Ça prend que ça, pratiquement… c'est vrai que c'est important mais quand même ! Le travail, c'est pas que pour travailler, non plus ».

En parallèle suivons Kevin, 12 ans, enfant unique, qui vit avec sa mère dans l'arrondissement de Pankow à Berlin. Ses parents sont divorcés depuis cinq ans, son père, est informaticien, il habite un autre arrondissement (Kevin lui rend visite tous les quinze jours), sa mère est documentaliste. Kevin fréquente un Gymnasium intégré – dans lequel il suit un cursus spécifique qui mène au baccalauréat en un an de moins que le cursus habituel – qui se situe dans un autre quartier, le Prenzlauer Berg. Il met entre une demi-heure et trois quarts d'heure pour s'y rendre. Il prend d'abord le bus de chez lui à la prochaine station de tram. Il a en suite trois changements pour arriver à la station Prenzlauer Allee, station située à trois minutes de son collège. Il s'y rend seul mais rencontre le plus souvent des copains a lui sur le chemin. Il faisait ce trajet déjà l'an dernier. Kevin prend le tramway seul depuis longtemps « aussi quand j'étais petit, je prenais le tram pour aller à mon école de musique, c'était trois stations avec le tramway ». Cedi dit, par exemple, Kevin ne connaît pas le chemin pour aller chez son ami et camarade de classe Oliver qui habite Heinersdorf également au nord de Berlin. Il connaît plutôt bien le réseau de tram ; il prend régulièrement quatre, cinq lignes. Il prend aussi exceptionnellement le métro avec un copain pour se rendre dans un endroit particulier qu'il ne fréquente pas régulièrement. Kevin a toujours un plan des transports en commun dans son sac. Il va aussi régulièrement chez sa grand-mère parternelle à Köpenick (station Friedrichshagen) ce qui lui fait un trajet assez long et quelques changements. Sinon pour ses petits déplacements, Kevin prend sa trottinette, par exemple pour aller chercher du pain chez le boulanger ou bien pour faire des courses avec ses copains. C'est à pied qu'il se rend à son club de judo situé à trois rues de son domicile. Il joue aussi souvent au football sur un terrain de foot près de chez lui avec ses copains.

Kevin et Michel circulent dans un périmètre assez important, ils maîtrisent quelques-unes des lignes des transports en commun. Ce sont des déplacements réguliers intégrés à leur vie quotidienne. Il ne semble pas y avoir de différences notables entre les préadolescents français et allemands concernant la nature de leurs déplacements, contrairement à la comparaison que nous avions effectué pour les préadolescentes.

Les déplacements des préadolescents français et allemands en province

Alex, 12 ans, habite avec sa mère qui travaille dans le social, et sa sœur (10 ans) dans le centre de Fribourg. Ses parents sont divorcés, son père, infirmier, habite la même ville. Alex lui rend visite régulièrement, en tram. Il prend deux lignes différentes et descend à Betzenhauser Torplatz. Il fréquente un Gymnasium proche de chez lui, il met une dizaine de minutes à pied, et passe le plus souvent chercher un copain qui habite sur le chemin. Ses copains habitent tous dans ce quartier, proche du centre-ville. Alex apprécie les rues marchandes à une dizaine de minutes à pied de son domicile; il collectionne les surprises dans les œufs de Kinder et se rend régulièrement dans un magasin près de la gare qui vend ou échanges les personnages des anciennes séries. Il se déplace aussi beaucoup à vélo. Il s'achète des CD au *Karstadt* avec son argent de poche. Alex se rend assez souvent au cinéma, l'après-midi uniquement, rarement avec sa mère ou son père, plutôt avec ses copains. Il a d'ailleurs l'habitude de réserver à l'avance, pour être sûr d'avoir une bonne place car ce cinéma, le *CinemaxX*, est très fréquenté. Pour les trajets courts (jusqu'à une vingtaine de minutes à pied), il circule plutôt à pied et à vélo, pour se rendre chez ses copains, au lycée, au terrain de foot notamment. Pour les trajets plus longs, il prend les transports en commun. Lorsqu'il se rend à l'escrime deux fois par semaine, il prend le tram seul, de l'arrêt Tennenbacherstr., proche de chez lui à l'arrêt Hasemannstr, il doit changer une fois et le trajet dure une bonne vingtaine de minutes. Il se rend aussi très régulièrement, en tram, le dimanche voir des matchs de football avec des copains, parfois avec son père au Dreisam-Stadion, il prend deux lignes de tram différentes, le trajet dure également une bonne vingtaine de minutes. Il a une carte à l'année que lui a offert son père pour son anniversaire. Alex se rend aussi parfois dans une piscine thermale avec son père, c'est assez loin et compliqué pour s'y rendre, mais il me montre le chemin parcouru sur le plan sans hésitation avec les changements à effectuer. Alex maîtrise parfaitement les différents plans, quartier, tram et Fribourg et environs, et le recours aux transports en commun n'est utilisé que pour les distances longues, il n'a pas de carte d'abonnement étant donné que son lycée et proche, et de ce fait, il ne prend jamais, alors que ce serait plus rapide pour atteindre l'un ou l'autre endroit du centre-ville (le cinéma, certains magasins), le tram. Ajoutons que depuis qu'il a dix ans, il voyage seul en train pour aller chez son cousin dans le nord de l'Allemagne.

Julien[19], 12 ans, habite dans un quartier au sud de Strasbourg depuis qu'il est tout petit. Il est dans un collège (il n'en connaît pas la rue) à une dizaine de minutes de tram de chez lui, il s'y rend tous les jours par ce moyen, parfois seul, parfois avec un

[19] Julien a déjà été évoqué dans ce même chapitre.

ami. Avant il s'y rendait à vélo « mais à chaque fois je revenais avec plus de freins, des trucs comme ça, alors… ». Il a désormais un abonnement scolaire pour le tram et il en fait une utilisation régulière. Il se rend toutes les semaines à son club de tennis situé dans le même quartier et « en général on m'amène et…mais sinon je prends le tram et j'descends à l'arrêt… Je sais plus là ou y a le Darty là [arrêt Hohwart] (…) et après là je prends la route là et c'est juste à côté du Baggersee ». Il se rend aussi régulièrement en tram en ville avec des copains, parfois seul pour faire des achats vestimentaires ; il connaît bien le centre ville et n'a aucune difficulté à se rendre de la cathédrale aux *Halles* par exemple. Il connaît bon nombre de magasins dispersés un peu dans le centre de la ville. Julien est très libre de ses mouvements : « par exemple si je leur dis 'j'vais en ville' et je peux aller en ville ». Il circule beaucoup à vélo ou en tram, pour aller jouer au foot avec des copains au Stade de la Meinau notamment. Il en profite parfois pour consommer un hamburger au Mc Do de la Meinau mais il préfère les Döner Kebab. Si Julien est le plus souvent dehors, après qu'il ait fait ses devoirs, le temps de sortie n'est pas illimité, il doit généralement doit être rentré pour dix-neuf heures, juste avant le dîner. Julien fait également du football depuis quatre ou cinq ans, et joue dans un club à la Robertsau (quartier situé au nord-est de Strasbourg), à une bonne vingtaine de minutes en voiture : « Le lundi soir ma mère m'emmène et c'est un copain qui me ramène, et le mercredi, en fait après les cours on va chez mon grand-père, mon grand-père m'amène au tennis, ensuite il cherche mon grand-frère, et on va au foot ». Son grand-père fait donc le chauffeur pour les emmener d'un endroit à un autre, ça leur fait gagner du temps et c'est une occasion de voir leur grand-père. La circulation dans l'espace de la ville est importante, les déplacements très fréquents. Il se repère assez bien tous les quartiers sud de Strasbourg.

Que les préadolescents habitent la capitale ou une grande ville de province, ceux qui se déplacent circulent beaucoup dans l'espace, en transport en commun, à pied, à vélo et ou en trottinette. L'indépendance spatiale prend des formes similaires chez les préadolescents quelle que soit la taille de la ville. Ils maîtrisent plutôt bien l'espace qui les environne. Habiter en ville (capitale ou province) n'est pas équivalent à habiter en banlieue : les préadolescents des centres villes se déplacent moins dans les banlieues que l'inverse puisque le centre appelle la périphérie. Cela est observable aussi bien à Fribourg qu'à Strasbourg. Ainsi pour cette dernière, les préadolescents qui ont pourtant un score de dépendance élevé se déplacent seuls en transport en commun[20]. Les déplacements des préadolescents français et allemands,

[20] Les deux préadolescentes de la banlieue strasbourgeoise – qui avaient un score élevé de dépendance – étaient également autorisées à se rendre seules en ville (pour aller à la bibliothèque),

issus des classes populaires, qui habitent en périphérie des villes de province sont comparables. Les cas de Said, préadolescent français, et de Hans, allemand, l'illustrent. Comme Said, Hans quitte de sa banlieue de temps à autre avec un copain, mais le plus souvent, il est dans son quartier ou bien dans celui de son école qu'il rejoint en bus. On s'aperçoit que la liberté de circuler doit être accompagnée d'un objectif pour que les déplacements soient fréquents. Si pour les préadolescentes n'habitant pas le centre-ville l'activité de shopping est la principale raison des déplacements, les préadolescents des banlieues semblent parfois manquer de raison de se déplacer, en tout cas, de manière régulière. Le cinéma reste un des motifs de sorties mais on comprend bien que cela ne peut pas être une pratique assidue du fait des conditions matérielles des familles habitant en banlieue.

Said, 12 ans, habite dans la banlieue nord de Strasbourg. Il se rend à son collège à pied, c'est à trois minutes de chez lui. Lorsqu'il est dans son quartier, c'est le cas le plus souvent, il se déplace à pied. Il fréquente un centre socioculturel à proximité de chez lui et participe à de nombreuses activités dont certaines lui donnent l'occasion de quitter le quartier (la piscine, les parcs d'attraction et le cinéma notamment). Contrairement à ses deux grandes sœurs, Said ne se rend pas très souvent au centre-ville. Ce type de déplacement ne lui plaît pas particulièrement, notamment parce qu'il « doit » se vêtir différemment. Ce jeune explique que pour aller en ville, il quitte sa tenue de jogging et ses baskets pour mettre un jean et des chaussures de ville : « Parce que quand, quand on va en ville en tennis les gens nous regardent plus comme ça, et ils disent 'ah lui c'est plutôt quartier' ». Said est très sensible à la différence entre « ici » [son quartier] et « là-bas » [en ville] où il ne sent pas très à l'aise car il se sent étiqueté « quartier ». Il lui arrive donc d'y aller, mais rarement. Il aime faire un tour à la *FNAC* ou bien aux *Halles*, seul ou avec son ami Iouri. Il se rend aussi parfois à l'hypermarché Auchan situé à Hautepierre, il met un quart d'heure à pied et c'est souvent pour faire une course d'appoint. Il en profite pour se balader un peu dans la galerie marchande qui borde l'hypermarché. Il se souvient qu'il n'avait pas le droit d'y aller auparavant : « Des fois j'y vais pour ramener du pain. Quand j'étais petit, je pouvais pas aller au Auchan tout seul, au Auchan et revenir ». Ce préadolescent a un périmètre étendu au sein duquel il circule même si ce n'est pas régulièrement, il connaît et fréquente trois piscines différentes, celle de Schiltigheim, de Hautepierre et du Wacken. Il ne se souvient plus des lignes de bus mais explique que lorsqu'il doit se rendre quelque part, il demande à son frère de chercher sur Internet le trajet à effectuer. Il se rend également lors de grands

---

pour les autres raisons de déplacement (notamment shopping), elles y allaient le plus souvent accompagnées par un adulte.

matchs de football au Stade la Meinau avec des copains, il connaît aussi Wolfisheim et bien d'autres villes alentours expliquant que parfois il se ballade en bus avec des copains pour visiter un peu les environs, sans but précis. Il a aussi déjà été à Kehl (ligne 50 puis 21) en Allemagne. En dehors de ses déplacements non accompagnés, il fait aussi des sorties familiales dans les environs et si l'endroit lui plaît, il y retourne avec un copain. C'est ce qui est arrivé peu avant l'entretien, il avait repéré un petit restaurant de Döner Kebap à Eckbolsheim alors qu'il y était avec ses parents, et ensuite il y est retourné avec son ami Iouri. La liberté de se déplacer en transport en commun est acquise, la distance ne pose pas problème puisqu'il a déjà fait des trajets de plusieurs kilomètres. Il est le plus souvent dans son quartier, en banlieue. Nombre de sorties comme aller au cinéma, un parc d'attraction etc. sont organisées par le centre socioculturel. Il s'y rend alors en groupe, non qu'il ne pourrait s'y rendre seul, mais sans doute se sent-il également plus en mesure « d'affronter » la ville et surtout les gens de la ville, avec ses copains et les animateurs que seul avec son copain.

Hans, 12 ans, qui habite avec ses parents et son frère (16 ans) à Hochdorf, dans la banlieue de Fribourg. Ses parents sont ouvriers. Il est en 6. Klasse dans une Hauptschule (cursus le plus bas en Allemagne), il est bon élève et souhaiterait aller dans une Realschule après la 9. Klasse (son frère est dans une école professionnelle). Il fréquente son école qui se trouve à Landwasser, à quelques kilomètres de chez lui, depuis deux ans. Il s'y rend en bus (le 36), puis en tram (ligne 1, une station) ; il emmène souvent sa trottinette pour faire le chemin de l'arrêt de tram à son école (cinq minutes à pied). Lorsqu'il a tout de suite sa correspondance, le trajet dure une vingtaine de minutes. A son retour de l'école, vers 13h45 son père est le plus souvent à la maison – il travaille en trois huit – et ils déjeunent alors ensemble dans la cuisine. Lorsque Hans est seul, il se fait réchauffer le repas que sa mère lui a préparé la veille et il mange dans le salon devant la télévision, mais seulement quand il est seul, précise-t-il. Il ne fait jamais ses devoirs tout de suite, car dit-il, il n'arrive pas à se concentrer, il joue d'abord et fait ses devoirs en début de soirée, vers 18h. Il doit toujours être chez lui vers 18h pendant la semaine, en été et pendant les vacances il peut sortir jusque vers 21h30. Le plus souvent, lorsqu'il fait beau, il sort pour jouer avec ses copains, pour faire de la trottinette. Il va de temps à autre à la maison des jeunes de son quartier ; il peut notamment se servir gratuitement d'un ordinateur, aller sur Internet aussi (à la maison, ses parents disposent d'un ordinateur familial, mais il s'en sert peu). La plupart du temps c'est avec Enrico, l'un de ses deux meilleurs amis, qui habite aussi son quartier et d'autres copains qu'ils est dehors. Son deuxième meilleur ami, Amin, habite à Landwasser,

pas très de loin de là où se trouve son école. Tous deux sont dans sa classe. Il a aussi beaucoup de copines dans le quartier puisque c'est là qu'il a fait son école primaire et une petite amie, Sabrina, chez qui il se rend assez régulièrement après l'école puisqu'elle habite à cinq minutes à pied de l'école. Il va voir son ami Amin tous les mercredis après les cours ; il reste chez lui directement après l'école avant d'aller au cours de break-dance qui débute à 15h30. Il s'agit d'un cours qui est proposé par l'école qui régulièrement propose des cycles d'activités sportives. Sa petite amie, Sabrina, suit également ce cours de danse. Il va aussi très souvent chez elle en semaine, elle habite à cinq minutes à pied de l'école et à une vingtaine en bus et tram de chez lui. Il s'y rend parfois après avoir déjeuner chez lui. Hans va presque tous les vendredis à la piscine, elle se trouve dans son quartier. Il se rend de temps à autre au centre avec ses copains, soit directement après l'école, soit de chez lui. Il prend le bus, et le tram. De chez lui il faut compter, avec la correspondance, il faut compter une bonne quarantaine de minutes. Il s'arrête le plus souvent à l'arrêt Bertoldsbrunnen qui est un des arrêts les plus centraux. Il lui est déjà arrivé de prendre d'autres lignes que la 1, mais c'est assez rare. Il va en ville pour s'acheter des petites choses, des *Magic Card* par exemple. Hans se déplace en tram si loin tout seul depuis qu'il a quitté le primaire et se repère très bien sur les plans. Il connaît en outre très bien les environs de Fribourg notamment parce qu'avant il était dans un club de football et qu'il a eu l'occasion de jouer contre d'autres clubs mais aussi parce que ses parents font parfois des petites sorties aux alentours.

Il existe aussi des préadolescents allemands marginaux par leur nombre – ils sont deux, des jeunes de onze ans allemands, issus de milieux populaires et habitant dans un quartier du centre de Berlin – qui ne se déplacent pas en dehors de leur quartier. Cela permet de comprendre que lorsque le collège se situe dans le même quartier que le domicile, les préadolescents de milieux populaires ont tout compte fait peu de raisons de se déplacer seul en transport en commun, à cet âge, puisque le réseau amical, les activités, les sorties, tout se trouve dans le quartier. Le fait de fréquenter une école qui n'est pas à proximité de chez soi favorise l'extension du réseau amical et la pratique des transports en commun.

A Berlin : des déplacements dans le quartier, à pied, à trottinette ou à vélo

Eliot et Tim, 11 ans, habitent tous deux le quartier de Moabit, dans le Tiergarten. Ils sont tous les deux issus de milieu populaire et fréquentent une Grundschule située près de chez eux. Le premier a un score de dépendance élevé, le second un score qui le range parmi les moyennement indépendants. Tous deux ne se déplacent que très exceptionnellement non accompagnés par un adulte. Tim habite avec sa mère et

sa sœur (7 ans) dans le quartier de Moabit, quartier populaire qui se trouve dans l'ancien arrondissement du Tiergarten, depuis deux, trois ans. Ses parents sont divorcés et son père habite à quelques rues de chez eux. Tim fréquente une Grundschule, qui se trouve dans son quartier, à quelques minutes à pied de chez lui. Son père, ses copains, les terrains de jeux qu'il fréquente, les grands magasins, la maison de jeunes, ou l'accompagnement scolaire tout ceci est accessible à pied de chez lui, Tim se déplace par conséquent rarement en transport en commun. Il vit dans son quartier et n'en sort que pour aller de temps à autre au cinéma avec son copain Lenni, âgé de 13 ans ; ils prennent alors le métro me dit-il, mais il est incapable de le situer sur quelques plans que ce soit. Il prend aussi parfois le métro avec sa mère pour faire des achats dans une rue commerçante dont il ne sait pas dans quel quartier elle se trouve et encore moins comment elle s'appelle. Sinon Tim se déplace surtout à vélo dans le quartier ou bien à trottinette. Notons que Tim reste aussi très volontiers à la maison, dans sa chambre où il s'adonne à de grandes constructions avec ses *Lego*, ou bien encore peint ses figurines qui le passionnent particulièrement. Son monde est encore celui de l'enfance, plutôt que de la préadolescence et les déplacements éloignés, qui nécessiteraient l'utilisation du transport en commun, ne s'insèrent pas pour l'instant dans sa vie quotidienne.

Eliot habite le même quartier, à quelques cinq minutes de chez lui. C'est un bon camarade de classe à lui. Il habite avec son père, sa belle-mère, son frère (8 ans), deux quasi-frères (13 et 10 ans) et sa demi-sœur (6 ans) dans un quatre pièces. Les parents dorment dans le salon, la demi-sœur a sa chambre personnelle. Sa belle-mère est au chômage (elle était auparavant vendeuse dans un kiosque à journaux), son père employé aux impôts. Il a choisi de venir vivre avec son père il y a deux ans environ, sa mère a dans le même temps déménagé dans un autre Land d'Allemagne. Comme Tim, Eliot se déplace essentiellement à pied, pour aller à l'école, pour aller jouer au football près de chez lui. Eliot a le choix pour ce qui est des terrains de football, puisqu'il en a deux à proximité. Il y va avec l'un de ses frères, le plus âgé. Etant donné la grande fratrie recomposée, Eliot a en fait des « copains » à domicile ce qui l'amène à aller peu souvent chez d'autres copains. Il fait du baseball depuis six mois, deux fois par semaine, de 17h30 à 19h30, dans un club situé à Frohnau, c'est à une bonne demi-heure en voiture de chez lui. Comme tous ses frères en font, les parents les y emmènent, ils partent à 16h30, et en profitent pour faire leur course, pour se balader ou bien ils les regardent s'entraîner. Eliot est également inscrit dans un club de judo depuis deux ans, deux autres de ses frères en font, le club est dans son quartier il s'y rend à pied. Eliot, comme Tim, n'utilise qu'exceptionnellement les transports en commun, et c'est alors avec les parents, par exemple pour aller au

cinéma, mais c'est peu fréquent. Le quartier est suffisamment équipé en infrastructures de tout genre, l'école est à côté et le déplacement bihebdomadaire qu'il fait avec ses parents en voiture pour aller à son club de base-ball nécessiterait un trajet d'environ 40 minutes en métro, trois changements sans compter que son club n'est pas situé juste devant la station de métro d'arrivée. En outre, ses frères y vont aussi, ce qui multiplierait les coûts du trajet étant donné qu'aucun n'a de carte scolaire de transport puisque tous vont dans un établissement du quartier.

La question des déplacements n'est pas directement corrélée aux milieux sociaux – cela avait déjà été évoqué dans le chapitre 1 – ni au score de dépendance. La circulation dans l'espace varie selon la nationalité et selon le genre. Les préadolescentes et les préadolescents allemands se déplacent plus dans l'espace urbain que les préadolescentes et les préadolescents français ; ils sont plus indépendants sur cette dimension mais également sur les autres puisque tant chez les jeunes filles que chez les garçons, les « indépendants » (selon les indicateurs) sont plus nombreux en France qu'en Allemagne. En outre, les préadolescents français se déplacent plus que les préadolescentes françaises en transport en commun non accompagné (respectivement 8 sur 21, et 14 sur 24 ne circulent pas). Une différence selon le genre est donc à noter pour la France, différence peu perceptible pour l'Allemagne puisque les deux seuls à ne pas se déplacer sont des garçons. Les préadolescentes françaises qui se déplacent le moins se retrouvent parmi les moyennement indépendantes et les dépendantes, tandis que les préadolescents de même nationalité se retrouvent majoritairement dans les plus dépendants. De même les préadolescentes françaises de milieux supérieurs se déplacent-elles moins que les préadolescents français de même milieu. L'attention aux risques supposés associés au transport en commun entrave l'indépendance des moyennement indépendantes. Le discours « sécuritaire », important en France explique-t-il la protection importante dont bénéficient les préadolescentes françaises même en journée ? Anna, 13 ans, qui habite Berlin, peut apporter un début de réponse. Elle se déplace seule depuis de nombreuses années en transport en commun : « Mon père, il prend toujours les transports en commun, et il m'a montré le plan, et comment quelles lignes je dois prendre, parce que j'étais plus jeune, alors quand j'avais six ans ou comme ça, je prenais déjà le métro toute seule des fois, j'allais rejoindre mon père à son travail. Depuis ce temps-là je me déplace toute seule ». Pour aller voir son père, elle avait seize stations à faire mais sans changement (U8, de la station Rudow à la station Yorckstr.). Elle faisait ce trajet dès l'âge de six ans. Pour ce qui est de la sécurité dans les transports en commun, elle dit : « Ils savent que je sais me défendre si on vient m'embêter, et puis je sais me

débrouiller ». La socialisation, support de la liberté de circulation, est donc indispensable.

Conclusion générale

La différence nationale

Cette recherche reposait sur l'hypothèse que le processus d'individualisation était plus précoce dans les familles allemandes que dans les familles françaises. Approché par une mesure de la dépendance des préadolescents vis-à-vis de leurs parents, l'hypothèse est confirmée dans les limites du matériau qualitatif. 38% des jeunes français et 20% des jeunes allemands obtiennent un score élevé de dépendance. Inversement 44% des jeunes allemands et 9% des jeunes français ont un score faible.

Tableau 1. Les trois variations de base

Degré de dépendance

Nation/Score	Faible	Moyen	Fort	Total
France	4	24	17	45
Allemagne	18	15	8	41

Milieu/Score	Faible	Moyen	Fort	Total
Supérieur	10	18	7	35
Moyen	9	12	2	23
Populaire	3	9	16	28

Sexe/Score	Faible	Moyen	Fort	Total
Masculin	10	17	12	39
Féminin	12	22	13	47

Les indicateurs de l'autonomisation, de la création d'un monde – en distinguant le mieux possible trois modalités dominantes, le monde proposé par les parents et appliqué par les parents, le monde proposé par les parents et approuvé par le jeune, et enfin le monde à soi, validé par les parents – montrent que les jeunes français se différencient aussi des jeunes allemands. Les premiers vivent davantage que les seconds dans l'univers que leurs parents leur fournissent, sans nécessairement l'approuver. Ils « font avec ». Leur plus forte dépendance ne se traduit donc pas par une plus grande adhésion :

	Monde appliqué	Monde approuvé	Monde à soi validé	
France	17	10	20	45
Allemagne	6	21	14	41

En examinant (cf. aussi les tableaux situés en annexe) pour le score de dépendance, la variation de la variable nationale en tenant compte en variable test, soit du sexe du jeune, soit de son milieu social, on observe qu'elle se maintient fortement dans tous les milieux sociaux et pour les deux genres. 15% des jeunes français et 47% des jeunes allemands de milieu supérieur, 10% des français et 62% des allemands de milieu moyen, 0% des français et 23% des allemands de milieu populaire obtiennent zéro ou un point à l'indice de dépendance. Chez les garçons, 10% des français et 44% des allemands, et chez les filles, 10% des françaises et 44% des allemandes ont, eux aussi, un faible score de dépendance. La différence nationale est, en quelque sorte, stable.

La différence sexuelle

Inscrites dans le plan d'enquête, les deux autres variations renvoyaient donc au milieu social et à l'identité sexuelle. Un résultat important apparaît, les garçons et les filles ont des résultats comparables. 26% des préadolescents et 26% des préadolescentes ont un score faible de dépendance. Même si les différences demeurent fortes entre les deux genres, elles ne doivent pas masquer que les filles n'ont ni retard, ni avance sur les garçons du point de vue de la prise de distance par rapport à leur père ou à leur mère. Ce n'est pas parce que les jeunes filles affichent plutôt des vedettes de la chanson et les jeunes gens plutôt des stars du sport que le processus diffère. L'un et l'autre sexe, à cet âge, prend distance, avec un degré comparable. En effectuant une analyse comprenant une variable test – soit la différence nationale, soit la différence sociale – on observe une stabilité de cette absence de variation.

L'examen des indicateurs du score de dépendance fait ressortir que les jeunes hommes ont nettement moins souvent une chambre personnelle que les jeunes filles (respectivement 18 sur 39, et 13 sur 47). Les premiers vont moins souvent dormir chez un copain que les secondes (16 sur 39, et 13 sur 47). Les garçons se font aussi plus contrôlés scolairement que les filles (14 sur 39, et 12 sur 47). Mais il n'y a pas de différence pour le réveil, pour l'argent de poche, pour les déplacements en transport en commun. Les filles sont plus dépendantes pour les vacances sans les parents. Ces résultats – calculés sur l'ensemble des jeunes étudiés - surprennent.

On aurait pu s'attendre à ce que les garçons moins privilégiés dans le monde domestique, soient déjà construits davantage comme des êtres regardant vers l'extérieur, et donc bénéficient en contrepartie d'une liberté plus grande de

déplacement, grâce aux transports en commun. Or ce n'est pas le cas. Ainsi alors que les préadolescents (étudiés) sont en Allemagne moins dotés que préadolescentes en chambre personnelle, c'est en France que les garçons ont plus le droit d'emprunter, comparativement aux filles, le bus ou le métro ! La logique de compensation des espaces, l'intérieur pour les filles et l'extérieur pour les garçons, ne fonctionne pas si simplement :

Allemagne

	Contrôle des devoirs	Non usage des transports	Pas de chambre personnelle	
Préadolescent	2	0	**8**	18
Préadolescente	6	2	4	23

France

	Contrôle des devoirs	Non usage des transports	Pas de chambre personnelle	
Préadolescent	12	8	10	21
Préadolescente	6	**13**	9	24

Reste le fait que les garçons sont plus contrôlés scolairement que les jeunes filles. Cela renvoie à leur différence de niveau scolaire. Un tiers des préadolescents et deux tiers des préadolescentes ont un niveau scolaire « bon ». Le rapport spécifique des genres à « l'école hors l'école » reflète leur rapport à « l'école dans l'école ». Le contrôle explicite est plus fréquent quand le jeune a des résultats médiocres et qu'il manifeste une certaine distance vis-à-vis de l'institution scolaire. Cela ne signifie pas que les préadolescentes échappent à toute surveillance, mais dans la mesure où elles ont de meilleurs résultats, le contrôle prend une forme plus subtile. Clarisse est ainsi soumise à cet autre type de contrôle[1]. Ses parents ne la contrôlent pas directement mais créent une tension en rendant possible une punition « au cas où ». La pression prend alors la forme d'une incertitude dans l'accès à certains biens est toujours possible. Ce qui compte, c'est l'incertitude plus ou moins forte – gérée à discrétion par les parents –, qui rappelle toujours à l'enfant qu'il vit dans certaines frontières dont les contours sont toujours, en dernière instance, contrôlés par les parents.

Quelle est la variation sexuelle des formes de l'autonomie ? Les jeunes hommes ont, d'après notre codage, plus accès à un monde à eux que leurs parents valident alors que les jeunes filles vivent davantage dans un univers proposé par leur mère, leur père et qu'elles approuvent. Il semble donc que la différence sexuelle porte moins sur le degré d'autonomie – ce qui révèle une relation entre l'indépendance et l'autonomie que sur les modalités de cette dernière. Les préadolescentes fonctionneraient plus selon le mode de « la confirmation ». L'autonomie ne signifie

[1] Voir chapitre 4.

pas nécessairement la production d'un monde sans aucune référence, les auteurs classiques – y compris Emile Durkheim dans son cours sur *L'éducation morale* – le rappellent. Elle reflète un monde personnel qui peut être proposé par d'autres à la condition que le jeune, sans contrainte, y adhère et l'approuve. L'autonomie sous la modalité du « monde à soi » marque une plus grande différenciation par rapport au monde des parents, elle peut être « dépendante » de propositions venant des pairs, ou du marché, ou de la culture « jeune ».

	Monde appliqué	Monde approuvé	Monde à soi validé	
Préadolescent	10	11	**18**	39
Préadolescente	11	**20**	16	47

La différence sociale

Les différences sociales sont très fortes. 57% des jeunes de milieu populaire, 20% des jeunes de milieu supérieur, 9% des jeunes de milieu moyen ont un degré fort de dépendance. Les familles de cadres moyens sont nettement plus proches des familles de cadres supérieurs que des familles populaires. On avait postulé que la diffusion de l'idéologie dominante de l'individualisation aurait progressivement atténué les différences sociales, observées dans les enquêtes des années 1950-1970. Il n'en est rien. Une des premières raisons tient à la manière dont nous avons construit l'indice de dépendance puisqu'il comprend la possession d'une chambre individuelle, élément associé au niveau des ressources familiales. Cela ne suffit pas cependant à expliquer la totalité de la variation puisque les autres indicateurs ne servent pas à engendrer une certaine compensation. On a vu – dans les analyses de cas – que même les jeunes les plus dépendants de milieu populaire parviennent à se créer un monde, plus petit, sans doute plus caché. Mais aucun n'échappe à l'évidence de ce type de propriété, trahissant la distance progressive vis-à-vis des parents. Les frères et les sœurs aînés, les cousins, les cousines peuvent être des solutions intermédiaires : le jeune est moins « fils de » ou « fille de », sans devenir « copain » ou « copine » ; il reste membre de la famille en ayant de fortes relations avec des pairs relevant de la famille élargie.

Une seconde raison permettant de rendre compte du maintien de la différence entre les milieux sociaux peut venir de leur composition. En effet, en France comme en Allemagne, les familles populaires comprennent des groupes dont les parents sont nés à l'étranger, notamment dans des pays qui n'ont pas connu la première modernité occidentale et qui donc se trouvent confrontés à la seconde modernité de

manière plus brutale. Cela peut engendrer plus de résistance, notamment éducative, devant les manifestations de l'individualisme et de l'individualisation. En effet la précocité de l'individualisation pendant la jeunesse est un des effets du processus d'individualisation général. Il nous faut donc vérifier, au moins de manière approximative, si les différences entre les milieux sociaux ne dépendent pas, pour une part, de la présence des familles de culture d'origine non-occidentale. En effet plus de la moitié des jeunes de milieux populaires sont dans ce cas (14 jeunes sur 27 de milieu populaire). Soit pour l'Allemagne, des garçons avec des parents d'Afrique du nord (CP, score 5, Berlin), de Palestine (CP, score 5, Berlin), d'Irak (CP, score 5, Fribourg), des filles avec des parents du Liban (CP, score 4, Berlin ; et CP, score 3, Berlin). Soit pour la France, des préadolescents avec des parents d'Algérie (CP, score 6, Strasbourg), du Maroc (CP, score 5, Strasbourg ; et CP, score 5, Strasbourg), de Tunisie (CP, score 5, Paris), de Côte d'Ivoire, CP, score 3, Paris), de Guinée, CP, score 3, Paris), des préadolescentes avec des parents venant d'Algérie (CP, score 5, Strasbourg), de Tunisie (CP, score 4, Strasbourg), de Guinée (CP, score 3, Paris). Un seul garçon de milieu moyen a aussi des parents de Côte d'Ivoire (score 4, Paris).

En tenant compte de cette nouvelle variable interne au milieu populaire, on calcule la variation du score de dépendance. La moitié des jeunes dont les parents viennent d'Afrique (du Nord ou Noire) ou du Proche-Orient ont cinq points et plus à ce score, contre 15% des jeunes dont les parents sont d'origine européenne. Le premier groupe de jeunes est donc nettement plus dépendant que le second

Score de dépendance

Parents	0	1	2	3	4	5	6	7	Total
Proche Orient, Afrique	0	0	0	4	3	6	1	0	14
Europe	0	3	1	3	4	1	0	1	13

En Allemagne, la différence est très importante puisque 3 jeunes dont les parents sont d'origine étrangère sur 5 et aucun jeune dont les parents sont européens n'ont un score supérieur à quatre points. En France, l'écart est observé également, avec une moindre amplitude : 4 jeunes sur 8 du premier groupe et 3 sur 7 du second groupe ont une telle dépendance.

Score de dépendance - Allemagne, milieu populaire

Parents	0	1	2	3	4	5	6	7	Total
Proche Orient, Afrique	0	0	0	1	1	3	0	0	5
Europe	0	3	1	2	1	0	0	0	7

Score de dépendance - France, milieu populaire

Parents	0	1	2	3	4	5	6	7	Total
Proche Orient, Afrique	0	0	0	3	2	3	1	0	8
Europe	0	0	0	1	5	2	0	1	7

En prenant en compte le genre des jeunes, on constate que cette plus forte dépendance des jeunes dont les parents sont originaires du Proche-Orient ou d'Afrique est surtout celle des garçons. En effet, deux tiers des préadolescents de ces groupes familiaux sont très dépendants alors qu'un cinquième des jeunes gens vivant dans des familles d'origine européenne sont dans ce cas. La différence est moins forte chez les filles (respectivement 1 sur 5, et 1 sur 8). Contrairement à une représentation ordinaire, les préadolescentes des familles d'origine non européenne ne sont pas plus « tenues » par leurs parents que les préadolescents.

Score de dépendance- Préadolescentes de milieu populaire

Parents	0	1	2	3	4	5	6	7	Total
Proche Orient, Afrique	0	0	0	2	1	1	0	0	5
Europe	0	2	0	2	3	1	0	0	8

Score de dépendance - Préadolescents de milieu populaire

Parents	0	1	2	3	4	5	6	7	Total
Proche Orient, Afrique	0	0	0	2	1	5	1	0	9
Europe	0	1	1	1	1	0	0	1[2]	5

Des travaux complémentaires comparant les familles populaires selon le critère de l'origine, et donc en partie selon la durée de la socialisation à l'individualisation, sont nécessaires pour mieux appréhender la manière dont les garçons restent dépendants de leurs parents et de leurs familles.

Le contenu du monde

Dans un article[3] traitant de « la précocité des filles de sept à onze ans », l'experte – psychanalyste – commente en particulier la manière dont les « petites filles » (terme

[2] C'est le cas de Pierre dont la mère est d'origine guadeloupéenne et qui vit dans la chambre de ses parents.

[3] S. Wolff, « Comment gérer la précocité des filles de 7 à 11 ans ? », *Elle* (25 août 2003). Il s'agit d'une interview de Sylviane Giampino.

utilisée par la journaliste) s'habillent est « juste un phénomène de mode » : « Elles jouent à la grande par conformisme ». A la question sur « le nombril à l'air », Sylviane Giampino répond que la bonne attitude à avoir est difficile : « les parents sont coincés entre la norme consumériste et la crainte d'apparaître comme rétrogrades ». Et elle poursuit : « Eduquer un enfant c'est l'aider à choisir ses références, ses repères et ses valeurs. Les parents sont là pour exercer un contre-pouvoir au marketing et aux phénomènes de mode dans lesquels les enfants se laissent aspirer… Et pourquoi ne pas réhabiliter l'anticonformisme, y compris à 7-11 ans ! ». Les comportements de ces préadolescentes ne peuvent pas être interprétés en dehors d'une problématique de l'individualisation. Ils ne dérivent pas d'abord de la logique du marché et de la mode. Si le marché fonctionne si bien actuellement, c'est parce que ceux qui le maîtrisent ont compris le besoin que les jeunes – de plus en plus en jeunes – ont de ne plus se définir comme « enfants ». Cet article souligne par exemple que les poupées *Barbie* sont devenues « la coqueluche des 3-7 ans » et non plus, comme auparavant, des 8-12 ans. C'est une forte revendication : celle de devenir plus jeune « adolescent », c'est-à-dire avoir le droit de bénéficier d'un certain statut qui combine une dépendance objective vis-à-vis des parents (notamment financière) et une certaine autonomie, qui ne prend pas racine dans la mode mais dont celle-ci sait faire son affaire. Les préadolescents doivent rendre visibles, d'abord auprès de leurs parents, qu'ils ne sont plus « petites filles » ou « petits garçons ». Ils utilisent une arme à leur disposition, renvoyer à plus petit qu'eux (elles) les biens, les comportements caractéristiques précédemment de cette préadolescence. Peut-on reprocher aux jeunes de se vieillir trop vite et de ne plus vouloir profiter de leur « enfance », sans se demander les raisons de cette transformation ?

En réalité il nous semble que la question éducative n'est pas là, sur ce jeu avec l'âge. Elle porte sur le contenu du monde « autonome ». L'embarras peut naître dans la mesure où si les jeunes estiment aujourd'hui avoir le droit à la construction d'un monde personnel, cela n'a guère de sens que les parents soient les personnes qui proposent « l'anticonformisme » du marché, cela signifierait pour bon nombre de jeunes de s'aligner sur les critères mêmes de leurs parents ! L'objectif principal à cet âge est la prise de distance vis-à-vis de leur père ou de leur mère, les préadolescents et les adolescents n'ont guère d'autre possibilité que d'emprunter – on ne bâtit pas son propre monde sans le recours à des briques ou à des pierres non domestiques – à l'extérieur. L'attraction du marché est là puisqu'il autorise le jeu de la différenciation en ciblant toujours de manière plus précise les groupes et les individus leur permettant ainsi d'avoir le « conformisme » de la classe d'âge pour affirmer un « anticonformisme » intergénérationnel. A cet âge, les parents peuvent

et doivent fixer des limites à cet anticonformisme ; ils ne sont cependant pas bien placés pour accompagner leurs enfants dans cette prise de distance vis-à-vis des offres du marché. Cela laisse la place possible à des interventions, autres que celle du marché, à la condition que les jeunes puissent être bien dans le monde proposé, à côté – pas nécessairement contre – du monde familial. Des bibliothèques publiques, des associations de « soutien scolaire » (surtout en Allemagne, puisqu'elles ont des objectifs plus larges), des clubs sportifs, des écoles de musique savent faire des « offres » susceptibles d'être acceptées par les préadolescents. Il ne faut pas nécessairement rabattre toute logique de choix à une logique de la « clientèle »[4] : tout n'est pas marché au même titre. Le principe du choix – et donc du rejet, et de la prise de distance – est au cœur du processus historique de l'individualisation, il ne se confond pas avec le marché qui n'en constitue qu'une des modalités. Comme la nature a horreur du vide, les préadolescents qui n'ont pas de propositions suffisantes pour créer leur propre monde tendent à prendre les produits proposés par le marché. Il est donc nécessaire de lutter pour que d'autres options soient ouvertes à chacun, quel que soit son milieu social. On espère que cette recherche a permis de mieux appréhender les supports de l'individualisation utilisées par les préadolescents.

[4] Cf. le dossier du *Monde de l'éducation*, de septembre 2003 : « De l'enfant roi à l'élève client ».